

DEMAIN LES BARBARES



CHRONIQUES DU
GRAND EFFONDREMENT

FRANCK POUPART

Demain les barbares

Chroniques
du
Grand effondrement

Franck Poupart

Copyright © 2014 Franck Poupart

All rights reserved

Dans le premier quart du XXI ème siècle, la France dut affronter un triple défi : économique, social et identitaire.

La grave récession provoquée par la crise de 2008 entraîna un affaissement de structures socio-économiques déjà fragilisées par la globalisation, l'explosion des déficits publics et une paupérisation sans précédent des classes moyennes.

Cet affaiblissement fut mis à profit par le Califat islamique enraciné au Proche-Orient pour multiplier des vagues d'attentats en France et pour soulever la jeunesse radicalisée des banlieues. Les violentes émeutes urbaines de 2018, difficilement réprimées par l'intervention de l'armée, plongèrent le pays dans la sidération et le désarroi alimentant en réaction la mouvance identitaire.

L'effondrement du tourisme et des investissements étrangers entraîna une dégradation de la dette française par les agences de notation. En janvier 2019, Fitch Ratings déclara à la City :« *En l'absence de croissance, cette dette représente le niveau insoutenable de 400 % du PIB en réintégrant les engagements hors bilan comme les retraites.* »

La spéculation financière qui suivit ne fut endiguée que grâce à l'intervention massive du FMI : une aide conditionnée à l'adoption par ordonnance d'un plan de rigueur draconien appelé *Lois temporaires de sauvegarde nationale*.

Ce plan ouvrit la *période spéciale* imposant des licenciements massifs dans la fonction publique, la hausse drastique de la fiscalité, la suppression de la plupart des aides sociales, hormis celles aux réfugiés, la privatisation de l'assurance maladie, le gel des salaires et des retraites. Ces lois autorisèrent également le nantissement des biens publics pour garantir la dette, la création dans les quartiers à vocation touristique de zones sécurisées avec accès réglementé.

En 2028, l'Union européenne s'était dissoute, la France vivait depuis déjà neuf ans en période spéciale et Paris était une ville duale partagée entre un centre historique devenu une vitrine touristique luxueuse où habitaient les privilégiés et d'immenses banlieues rongées par l'islamisme radical et le crime.

CHAPITRE 1

Cela faisait deux jours qu'un vent glacé venu du nord balayait le pays. Un blizzard qui avait traversé des continents congelés avant de précipiter des déferlantes sur les côtes de l'Arctique, s'engouffrant entre Orcades et Shetland, dressant une houle grise sur les côtes de Frise pour débouler dans les Flandres et les plaines picardes où plus rien ne semblait pouvoir l'arrêter.

Ce vent atlantique pénétra l'immensité périurbaine en faisant frissonner les nombreux SDF du boulevard Barbès. Puis il passa l'octroi Lafayette pour s'engouffrer boulevard Haussmann et n'eut aucun mal à transpercer le blouson d'un grand blond aux cheveux en brosse pour venir, telle la lame d'un couteau, lui glacer les omoplates.

Alex alluma une cigarette pour se réchauffer. Ses doigts étaient jaunes de nicotine. Chaque matin, il calait sa puissante musculature au fond du siège, jambes légèrement écartées, l'avant-bras gauche sur le rebord de la portière, le poignet pendant à l'extérieur avec au bout son poing capable de broyer des crânes.

— Tu prends le look patrouille, le charriait Lucas.

Le look patrouille ! Qu'est-ce qu'il en savait Lucas ? Ce qu'il appelait look c'était une question de vie ou de mort. Fallait que la racaille se dise : ces mecs-là, mieux vaut pas les chercher.

Plusieurs attentats avaient touché le pays depuis le début de l'année : des actions coordonnées menées par des groupes kamikazes très mobiles qui semaient la mort autour d'eux avant d'être abattus par des commandos de l'armée ou de la police. Partout, les consignes de vigilance avaient été renforcées.

La Peugeot se gara rue de la Chaussée d'Antin. Les mains dans les poches, Alex fixait d'un air maussade la foule qui entrait aux Galeries Lafayette. Soudain son visage s'anima et il se tourna vers Lucas.

— Hier, Belleville était noire de monde. J'ai levé une métisse du tonnerre... vraiment du tonnerre.

— Tu penses vraiment qu'à ça, Alex.

— Tant que je peux, j'en profite. Pourquoi j'en profiterais pas ? Tu peux me dire ? Tu crois que je vais attendre d'être grabataire ?

Des touristes chargés de sacs rejoignaient leurs hôtels. Le crépuscule tombait déjà sur la ville lorsqu'une Volkswagen Passat s'engagea rue de la Victoire et s'immobilisa devant la Grande Synagogue : un lieu où il était formellement interdit de stationner pour des raisons évidentes de sécurité. Dans la tête d'Alex, un voyant se mit à clignoter comme un warning sur un tableau de bord. Le conducteur ne sortait pas.

Alex se dirigeait vers la Passat quand une explosion souffla le véhicule. Une giclée de lumière aveuglante dilata ses pupilles. La carcasse du véhicule monta à une dizaine de mètres du sol comme arrachée par la main d'un géant invisible.

Il eut juste le temps de se jeter dans le renforcement d'un immeuble pour éviter l'effet de souffle. Les dernières images qui imprimèrent sa rétine furent la tête d'une femme décapitée et le haut d'un torse enfoncé par la déflagration.

Quand il reprit connaissance, le visage de Lucas était penché sur lui. Une puissante odeur d'explosif et d'essence lui brûlait les yeux et les muqueuses.

— Ça va Alex ? On peut dire que t'es pas passé loin cette fois-ci.

La rue ressemblait à une zone de guerre : des blessés graves par dizaines, des membres arrachés, des gémissements de corps agonisants, des formes animées de convulsions. Des sirènes de police et d'ambulances convergeaient vers les grands magasins.

Alex se releva. Il n'avait rien. Le quartier venait d'être bouclé quand la radio annonça plusieurs attaques simultanées dans la capitale : une brasserie de la rue de Lappe avait été mitraillée laissant une dizaine de cadavres sur le pavé ; une école juive du onzième arrondissement avait été prise pour cible par des terroristes lourdement armés tuant une trentaine d'enfants à l'heure de la sortie. Mais l'attaque la plus grave était encore en cours rive gauche.

Ils reçurent l'ordre de rejoindre la rue de Lille. Un kamikaze avait déclenché sa ceinture d'explosifs devant le Musée d'Orsay tuant les

vigiles et plusieurs touristes et ouvrant la voie à une douzaine de terroristes qui avaient investi le musée aux cris de *Allahu Akbar*.

La cohue était indescriptible autour du bâtiment. Des policiers, arme au poing, progressaient en se cachant derrière les voitures pendant que des rafales retentissaient depuis le hall du musée. Aux premières salves, rapprochées, succédaient des déflagrations ponctuelles, sourdes.

Les abords du musée étaient en cours d'évacuation, des Chinois ébahis se retrouvaient nez à nez avec des policiers qui les braquaient en leur criant « foutrele camp ».

Les riverains avaient reçu l'ordre de s'enfermer, les bars, de baisser leurs rideaux métalliques. RAID, GIGN, BRI, commandos militaires : tout ce que le pays comptait d'unités spéciales convergeait de manière chaotique vers le musée. Des colonnes casquées progressaient en longeant les façades.

Un cordon de sécurité avait été mis en place, mais derrière le bandeau jaune se massait déjà une foule de curieux, smartphone à la main, prêts à immortaliser l'assaut imminent des forces de l'ordre.

Des policiers en tenue leur demandaient de se mettre à l'abri... *Reculez, il y a des tireurs sur les toits...* Pompiers et ambulances arrivaient par dizaines. Un hôpital de campagne s'improvisa rue de Solferino devant le siège du Parti socialiste.

À l'intérieur du musée, les otages vivaient un véritable cauchemar. Les tueurs tiraient dans la foule à l'arme de guerre, s'arrêtant juste pour recharger. Certains achevaient les blessés à l'arme blanche.

Un jeune Japonais rescapé fut le premier à rapporter ce qui se passait dans le bâtiment. Des traces de sang souillaient son pantalon blanc. Il avait réussi à sortir en profitant de la confusion.

L'homme parlait face caméra, au micro de la NHK : *J'avais des morceaux de cervelle sur moi, il y avait du sang partout, des cadavres*, il promena un regard vide sur le parquet du bar dans lequel il s'était réfugié. *J'étais avec ma fiancée, j'ignore où Kimiko se trouve... Peut-être avec les pompiers, peut-être morte, égorgée. Je ne sais pas. Quand la fusillade a commencé, nous étions dans la section Peintres impressionnistes. Les gens tombaient par grappes*

sous les impacts. Au début, des rafales, puis balle par balle pour économiser les munitions.

Le Japonais parlait sur un ton monocorde, le regard vide, comme s'il voulait chasser les images de sa tête : à un moment, ça s'est arrêté, j'ai levé la tête pour voir ce qui se passait. Ils étaient en train de recharger. Ils marchaient au milieu des gens et se donnaient des consignes pour faire un maximum de victimes. Un des tueurs n'avait pas plus de dix-huit ans. On aurait dit des morts-vivants, je suis étudiant en médecine, je crois qu'ils étaient shootés. Ce n'était pas une prise d'otages. Ils voulaient faire un carnage et mourir. Ils ont épargné un jeune à la peau mate. Un tueur l'a d'abord visé avant de baisser le canon en disant : toi, tu es un Frère ! Alors il a abattu un jeune Blanc, à côté en lui tirant en plein visage. Quand la police a cerné le musée, ils ne pouvaient plus sortir, ils n'ont même pas essayé. De toute façon, ils n'en avaient aucune intention. Il était clair qu'ils voulaient se faire exploser en tuant le maximum de flics pour mourir en martyrs.

La presse souligna que presque deux heures s'étaient écoulées avant l'assaut final en début de soirée. Une vingtaine de personnes présentes dans le restaurant du musée survécurent en se cachant dans une chambre froide.

D'autres se réfugièrent dans une cour intérieure. Un gardien du musée qui connaissait les lieux a débloqué une porte, expliqua un survivant, il y avait des enfants avec nous. On craignait que la porte s'ouvre sur un homme cagoulé. On l'a bloquée avec des poubelles. Le pire c'était l'attente. Quand les snipers de la police sont arrivés, les lasers rouges de leurs fusils m'ont balayé le visage. Ils ont arraché nos chemises pour être sûrs que nous ne portions pas de ceintures d'explosifs.

Au moment où le GIGN avait investi le bâtiment pour donner l'assaut, une grande explosion avait ravagé le musée : les assaillants venaient de se faire sauter.

Les rescapés furent regroupés à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue de Solferino. La plupart étaient en état de choc : des morts-vivants revenant d'une zone de guerre.

Sur des brancards, des dizaines de blessés enveloppés dans des couvertures de survie étaient embarqués dans un ballet ininterrompu

d'ambulances. Ceux tenant encore debout se déplaçaient lentement par petits groupes, encadrés par les gilets fluo de la Croix-Rouge qui leur tenaient le bras. Une cellule d'aide psychologique était déjà sur place.

La rue débordait de policiers en uniforme, en civil, de pompiers, de sauveteurs, de journalistes. *C'est un carnage à l'intérieur*, souffla une secouriste qui évacuait un Américain au tee-shirt maculé de sang.

Les urgences des hôpitaux furent débordées, les médecins parlaient de chirurgie de guerre, de manque de matériel, de manque de sang. Un appel au don de sang fut lancé sur les ondes. *Il faut laisser les morts à l'intérieur, c'est le boulot de la police scientifique*, lâcha un officier.

Une silhouette circulait en serrant des mains entre uniformes et gilets pare-balles. Le maire socialiste de Paris était la première personnalité politique sur place. Le visage grave, les yeux embués, il s'entretenait avec le préfet de police, cherchant de l'œil les caméras qui immortaliseraient sa présence. Une compassion médiatique qui serait utile pour une réélection qui s'annonçait difficile.

Un officier du GIGN annonça que les lieux étaient *sécurisés* et que toute menace était écartée. Il arrivait lors des attaques suicides qui touchaient régulièrement le pays que les terroristes minent le bâtiment pour le faire sauter une heure plus tard et tuer policiers et secouristes.

Il était plus de minuit quand le champ fut enfin libre pour la venue du président de la République accompagné du ministre de l'Intérieur. Un long convoi avec gyrophares traversa la Seine au niveau du Pont de la Concorde.

Une déclaration solennelle fut faite Boulevard Saint-Germain devant la brasserie Le Solferino. Les images étaient retransmises en direct sur toutes les chaînes du pays. Il y était question de fermeté, de valeurs républicaines, de condoléances, de soutien aux forces de l'ordre, d'hommage aux morts et d'unité nationale.

Si la scène avait des airs de déjà-vu, c'était la première fois depuis la création de la zone sécurisée qu'elle était touchée. La guerre qui rongeaient la banlieue depuis des mois venait de franchir l'octroi.

La revendication du Grand Califat islamique Mondial fut mise en ligne dans la nuit sur le site internet Al-Hayat et authentifiée par les experts américains.

Le communiqué évoquait les *Frères morts en martyrs* et la *Mère des batailles* qui approchait, affirmant qu'après la conquête arabe de l'Espagne et celles des Balkans par la Sublime Porte, cette troisième tentative de conquête de l'Europe serait couronnée de succès, car non seulement l'Occident était entré en décadence, mais le Califat avait désormais le soutien actif des dizaines de millions de musulmans et de convertis déjà installés au cœur de l'Europe.

CHAPITRE 2

Au fond, les gens sont terrifiés par la violence terroriste. Ils ignorent que faire. Certains fuient, d'autres refusent le réel et développent une forme d'autisme coupant les ponts avec un monde devenu hors de contrôle.

Mission d'information sur la santé mentale et l'avenir de la psychiatrie

Alex augmenta le volume de la radio :

« Après la vague d'attentats qui a dévasté la zone sécurisée, le gouvernement a décidé de renforcer les mesures de contrôle. Il est probable que la fréquentation touristique soit affectée dans les prochaines semaines. L'opposition a critiqué de son côté le laxisme des unités chargées des octrois ».

Sur les plateaux télévisés, des intellectuels comparèrent les Juifs aux *canaris dans la mine*, quand, deux siècles plus tôt, les mineurs de fond plaçaient des canaris en cage dans les mines de houille.

Dès que la concentration en monoxyde de carbone devenait critique, les oiseaux tremblaient, leurs plumes se hérissaient dans une agonie salvatrice qui prévenait les mineurs de l'imminence du coup du grisou et déclenchait l'évacuation des galeries.

Depuis des décennies, les islamistes avaient ciblé en priorité la communauté juive. Beaucoup de familles juives avaient fait leur *alya* : une *montée* vers Israël annonciatrice du coup de grisou. Désormais, la communauté juive se résumait à quelques milliers de personnes âgées, trop attachées à leurs habitudes pour les quitter. L'école attaquée dans le onzième arrondissement était un des derniers établissements encore ouverts en France.

Les débats se nouèrent sur la déchéance de nationalité, l'expulsion des criminels étrangers et des individus radicalisés, la

création de camps d'internement préventif. Un député de droite fut conspué par un philosophe de gauche quand il évoqua la possibilité de procéder à des exécutions extrajudiciaires. L'intellectuel lui fit remarquer que cette abdication de nos valeurs républicaines était justement l'objectif recherché par le Califat, aucune décision ne fut prise si ce n'est de renforcer encore un peu plus les contrôles de police.

Alex coupa la radio. Quand la voiture de patrouille passa la Seine, il aperçut un touriste asiatique qui s'était mis à crier *Police police...* en agitant son poignet nu. Lucas repéra tout de suite le voleur de montre à sa coupe de cheveux en bonnet : un style en vogue chez les racailles. L'homme marchait plus vite que les passants, il se dirigeait rue Mazarine. Il n'avait aucun signe religieux, mais tous les flics connaissaient la porosité croissante entre criminalité et islamisme radical.

Comme le jeune se débattait, Alex lui éclata le nez d'un discret coup de crosse, rassurant les badauds inquiets d'un *No problem, it's OK... No problem...* Il se pencha près du visage de la petite frappe.

— Fais pas le mariole, sale petit suceur de pine, t'es à peu près aussi fort qu'une merde. Comment tu t'appelles ?

— Jamel, M'sieur.

— Tes papiers.

— J'en ai pas.

Son haleine empestait l'alcool à brûler avec derrière cette odeur rance de peur qu'il reconnaissait et qu'aucun parfum ne pouvait masquer, même pas celui de l'alcool industriel que le type avait avalé pour se donner du courage.

Vus de loin, ils avaient fait ça en douceur, même si le sourire d'Alex affichait trop de férocité pour mettre à l'aise qui que ce soit. La consigne était de ne pas effrayer des touristes déjà complètement paranos quand ils visitaient Paris.

— Maman, qu'est-ce qu'il a, le monsieur ? demanda un enfant.

— Ce n'est rien, une égratignure. Allez, viens.

La jeune mère entraîna son fils si vite qu'il était obligé de courir. Elle avait une expression terrifiée lorsqu'elle se retourna pour jeter un coup d'œil à Alex. Qu'avait-il fait exactement ? Il examina Jamel, son nez explosé pissait le sang. Il lui jeta une couche-culotte extraite

d'un paquet de Pampers qu'il gardait dans la Peugeot pour ce genre de situation.

En arrivant au commissariat de Maubert, le jeune homme avait les yeux inquiets d'un mouton pris dans une clôture barbelée. Derrière un bureau, un policier prenait la déposition d'un adolescent en larmes dont le sweat à capuche portait inscrit : Université de Paris-Sorbonne. Près des fenêtres grillagées, un agent en tenue et un officier de police judiciaire examinaient des photos, têtes rapprochées. De l'autre côté de la salle, un rack d'écrans vidéo surveillant les rues du cinquième arrondissement.

Alex bouscula un peu le gardé à vue. *Je vous en prie*, aurait bien voulu dire Jamel, *me frappez plus, je vous dirai tout ce que vous voudrez, mais me faites pas mal*. Oui, il aurait bien voulu dire ça, mais avec le sang dans sa bouche, il n'arrivait pas à articuler un mot. Pas un seul.

Alex plaqua la main sur son entrejambe et commença un lent mouvement circulaire, sa paume enrobant le petit morceau de chair qui avait plus ou moins gouverné la vie de Jamel depuis ses douze ans. L'anus du suspect s'était soudain contracté au point qu'on aurait pu à peine y glisser un cure-dent.

— Dis-moi tu bandes, mon salaud. Tu serais pas un peu pédé par hasard ? Le genre à se faire défoncer la rondelle dans les backrooms du Marais. Paraît que tous les Rebeu sont un peu pédés. Pédés ou baiseurs de chèvres. C'est selon.

Le flic se pencha si près que Jamel pouvait sentir l'odeur de tabac qui chargeait son haleine.

— Tu veux que je te le dise notre secret à Maubert ?

Jamel était tétanisé. Alex ne sembla pas se formaliser de son absence de réaction. Le visage qu'il tournait vers le jeune homme fluët était souriant... ou en donnait l'impression, si l'on ne tenait pas compte des yeux.

— Les tafioles en situation irrégulière dans ton genre, on se les garde au chaud pour jouer avec. Et je crois que tu me plais bien ma petite pédale.

Jamel ne savait pas si c'était du lard ou du cochon, mais il était pris d'un très mauvais pressentiment. Une saloperie de mauvais

pressentiment. Il baissa les yeux vers son sexe en érection sous sa braguette.

— Je suis pas pédé, M'sieur.

Les doigts puissants du policier se plaquèrent pour emprisonner ses testicules à travers la toile. Il serra si fort que Jamel hoqueta.

— Si t'es pas pédé, sac à foutre alors c'est que t'as une copine. Une Gauloise, je parie. Vous les aimez bien les Gauloises. Hein ? T'es en France depuis quand ?

— Deux ans, on va se marier.

Alex ne comprenait pas grand-chose à ses borborygmes à cause de son nez en sang. Il resserra un peu son étreinte.

Le cœur du jeune prenait de la vitesse comme un train qui quitte une gare pour débouler en pleine campagne. Il jetait des coups d'œil désespérés autour de lui comme s'il cherchait de l'aide.

— T'es mal barré, cousin. Je t'explique : t'as deux solutions. Ou tu te mets à table en me disant par où t'es entré ou tu plonges et tu seras expulsé dans ton bled de merde. Sans maille, ta gamine finira sur le trottoir.

— Elle fera jamais ça, protesta le jeune beur.

— Tu te fous le doigt dans l'œil jusqu'au coude, petit. Tu crois que t'es le premier ?

Sa main s'empara plus sèchement de ses testicules. Jamel laissa échapper un cri rauque. Sa peau se couvrit de mauvaise sueur.

— Non M'sieur, j'suis pas le premier.

Il sentait toute la puissance de cette main. Un étau d'acier.

— Tu veux que je te dise ce qui va arriver ? Tu veux vraiment le savoir ?

La main desserra un peu son étreinte, mais seulement d'un cran. Le bas-ventre de Jamel était un lac de douleur, sauf que son pénis restait toujours aussi dur.

Soudain, Alex lâcha son sexe pour l'attraper des deux mains par le col de son blouson. Son visage carré se colla contre celui du prévenu.

— Maintenant écoute-moi bien sale petit suceur de pine, chuchota-t-il à l'oreille du jeune pétrifié, les maquereaux ont des bites plus mahousses que la tienne, des artistes qui font grimper les gamines aux rideaux. Avant une semaine, ta petite aura oublié

jusqu'à ton prénom. Dès qu'elle verra son barbeau, elle battra des paupières en mouillant grave sa petite culotte en coton rien qu'en pensant à sa grosse queue. Chaque soir, elle sera sur le pavé pour lui payer ses chaînes en or, un costard Zegna et des pompes Berluti.

— Je balance que dalle... j'suis pas une donneuse.

Alex le lâcha, l'air complètement dégoûté.

— Écoute Cousin ! Je vois comment ça marche dans ta tête, et ce que je vois me plaît pas du tout. T'es clandestin et dès que tu peux tu voles. Comme il y a plus rien à voler extra-muros, tu zones dans le centre pour dépouiller les touristes. Sauf que t'es sur mon territoire et qu'en plus t'es un sacré baltringue. Tu t'es fait prendre et si tu recommences, tu te feras prendre à nouveau. Quand le juge t'enverra croupir en centrale, tu te demanderas si t'as pas déjà franchi les portes de l'enfer. Ta petite t'attendra pas, tu peux me croire. Mais tu te consoleras en servant de femme à de plus méchants que toi.

La gouape ressemblait à un chat enfermé à double tour dans une cave avec une dizaine de pitbulls à jeun, mais il hésitait encore à se déboutonner.

— Comme tu veux, ça changera pas ma feuille de paie en fin de mois.

Alex émit un grognement du genre qu'on entendait uniquement lors de la visite de la section *Grands prédateurs terrestres* du zoo de Vincennes. Il attrapa la gouape par les couilles et donna un violent tour de vis. La douleur fut si intolérable que le jeune se pencha pour vomir.

— Alors, mouche à merde, demanda Alex en serrant plus fort, tu vas finir par te coucher ?

Des formes noires dansaient dans le champ visuel de Jamel. Des trucs qu'il combattait désespérément. Si jamais il tombait dans les vapes, ce malade était capable de le tuer, rien que par dépit.

— Duroc, je suis passé par l'octroi de Duroc, avoua-t-il d'une voix faible se terminant en un profond bruit de gorge.

Alex le regarda dans les yeux en souriant. Un sourire qui donnait au jeune beur l'envie de hurler.

— Je savais que t'étais pas le mauvais bougre, juste la bonne dose de lâcheté pour survivre. Si tu m'as baladé, petit suceur de

pine, je t'arrache la peau des couilles au cutter et je te la fais bouffer avec du Tabasco.

— Duroc, je suis sûr, sanglota Jamel.

Il était surtout sûr que l'autre enfoiré de flic lui avait éclaté les couilles à force de les serrer. Alex lui jeta une serpillière sale.

— Nettoie ta merde. S'il en reste je te fais bouffer la serpillière.

Puis il remplit un formulaire de garde à vue et le boucla au sous-sol avant d'aller trouver Lucas.

— Le petit pédé est passé par Duroc, encore Max. Faut absolument qu'on parle à cet enfoiré, ce type est un vrai danger ambulant.

CHAPITRE 3

Devant l'Algéco rouillé, deux bidasses battaient le pavé à l'endroit où la rue de Sèvres débouche sur le Boulevard des Invalides. Le binôme classique : un vétérán engoncé dans son uniforme et un gosse avec encore un goût de tétine dans la bouche.

Ils contrôlaient les piétons et les rares véhicules qui pénétraient en zone sécurisée. Depuis les attentats, les consignes étaient renforcées.

— Bien sûr, cette grosse feignasse de Max est au chaud.

Alex poussa la porte de l'Algéco. Un chauve avec le grade de sergent était en train de siroter un café bouillant près d'un vieux poêle qui ronflait et sur lequel trônait une cafetière cabossée.

— Ça a l'air de baigner, dit Alex avec un sourire cruel.

— Ça pourrait aller mieux s'il caillait moins, répondit Max qui cachait sa joie à la vue des deux flics.

Alex n'arrivait pas à décider s'il faisait plus sombre dedans ou dehors.

— Remarque t'es pas le plus exposé, dit-il sarcastique en jetant un coup d'œil aux plantons qui se les gelaient en plein vent.

— Toujours aussi délicat, je suis en service depuis l'aube. J'ai droit à une pause.

Cause toujours sac à merde, pensa Alex, si t'es pas jouasse d'être à l'octroi, pourquoi tu démissionnes pas.

— Et puis, dit Max avec une grimace, t'es pas encore contrôleur des octrois que je sache. Café ?

— C'est pas de refus.

Max prit deux verres à la propreté douteuse qu'il remplit d'un mélange plus épais que du goudron. En approchant le verre fumant de son nez, Alex fit une drôle de tête.

— Putain, j'y crois pas. On dirait que le père Jacques Vabre a chié dans le sac de grains.

Max lui lança un regard noir. Il avait chaud et ses paumes le démangeaient. Lucas renifla à son tour, perplexe.

— C'est vrai qu'il sent un truc ton kawa, mais je dirais pas la merde...

Il inspira encore, fermant les yeux pour mieux se concentrer.

— Je dirais plutôt la vase.

— Ici, c'est pas le Café de Flore, si ça vous débecte, vous le reversez dans la cafetière, s'énerva Max.

Ses narines palpitaient comme les naseaux d'un taureau furieux. Une envie de massacre lui traversa un instant l'esprit. Alex ne le quittait pas des yeux.

— Tu joues au mec cool, mais au final t'es vachement susceptible comme type... Mouais susceptible.

— Moi j'ai pas l'occasion de tirer dans les hôtels du véritable arabica pur Colombie trié grain par grain, je fais avec ce que je trouve. Bon, à part m'expliquer que mon kawa pue la merde, qu'est-ce qui vous amène ?

— Pas des bonnes nouvelles, répondit Alex en tirant un paquet de Camel d'importation de sa poche.

Il le fit tourner, alluma une clope sans lui en proposer et tira une taffe. Il incarnait un Dieu brutal et courroucé, visage grimaçant, sourcils froncés, à la fois furieux et morose.

Il fixa, extatique, le poêle comme s'il attendait une révélation. Le sous-officier s'énerva de ces simagrées.

— T'as la gueule des mauvais jours et en ce moment j'ai pas le goût des devinettes alors accouche.

— T'es au courant pour les attentats ?

— Qu'est-ce que j'ai à voir avec ça ? se défendit Max.

Alex venait de visser ses yeux à ceux de Max, fermement, à la manière d'un sergent instructeur mettant une recrue à l'épreuve.

— C'est un octroi ou une passoire que tu diriges ?

— Le jour où t'en auras marre d'être con, préviens-moi, répliqua Max.

Il se tourna vers Lucas, l'air de dire : Je te plains vraiment mec de patrouiller avec ce sombre connard. Puis le sergent aspira bruyamment une gorgée brûlante pour faire retomber la colère qui

bouillait dans son ventre. Ces planqués étaient venus le faire chier. Il l'avait tout de suite deviné au regard vicieux d'Alex.

— Ce que t'as à voir avec ça ? Ce que tu as à voir avec ça ?

Alex se tourna vers Lucas comme pour le prendre à témoin.

— On vient de poisser une caillera passée par ton octroi. Une immonde petite tapette sans papiers. T'as du coulage.

— Va te faire foutre, répliqua Max en postillonnant.

Son visage avait viré écarlate ; les muscles du cou plus tendus que des câbles d'acier.

Lucas avait beau trouver ce spectacle fascinant, il craignait que Max ne fasse un arrêt cardiaque tant le sergent était congestionné.

— Reste poli et baisse d'un ton, dit Alex, je la ramènerais moins à ta place. Avec les attentats, tes petites magouilles vont finir par se voir.

— De quoi tu parles ? Ta voiture piégée et tes barbus, ils sont pas passés par ici. Pour le reste, mes gars ont deux mois de retard de salaires alors quand on leur glisse un billet pour regarder ailleurs, je vais pas leur jeter la pierre. Je dirais même qu'il y a moins de coulage chez moi que dans les autres octrois.

— Moins qu'ailleurs ? T'as vraiment aucune honte ou alors tu te fous carrément de ma gueule. Explique-moi une chose, une seule : ça sert à quoi un octroi si des connards laissent passer tous les blaireaux ? Les crasseuses, passe encore. Après tout, les touristes viennent pour ça, mais le reste ? Explique-moi l'intérêt de laisser passer ces cafards.

Le nez dans son mug, le sergent renifla sans répondre, bien décidé à les ignorer. D'une chiquenaude, Alex envoya sa cigarette dans la rue avec le calme de ceux qui ont tout leur temps. Comme beaucoup de petits malins, Max avait compris ce qu'un uniforme pouvait rapporter.

— Demain, tu laisses passer qui Max ? Ces pourris de salafistes avec leurs ceintures d'explosifs ? Ceux qui ont tué deux cent cinquante personnes au Musée d'Orsay ?

Max fit une drôle de grimace, il pensasi fort « FILS DE PUTE » que Lucas eut l'impression de l'entendre. Alex regarda sa montre.

— On se casse, t'as peut-être rien d'autre à foutre que siroter ton kawa, mais nous on a du taf pour rattraper les conneries de mecs

dans ton genre. Un conseil Max, tiens tes gars. La prochaine fois que je poisse une caillera ou un de ces dingues de narvalos passés par ton octroi, je te colle un rapport salé. T'étonne pas ensuite si t'es muté dans une médina du 93 à te faire caillasser par des crépus à casquettes dont l'acte le plus civique consiste à allumer des feux de poubelle.

— Mouais, m'occuper de ces travelos et de leurs smalas, ce serait comme réaliser un vieux rêve en somme, dit Max, surtout qu'en prime je verrai plus ta sale gueule Alex.

— À ta place, je ferais moins le malin, dernier avertissement.

En remontant dans la Peugeot, Alex sortit une bouteille de vodka de la boîte à gants pour s'enfiler une généreuse lampée à même le goulot.

— Max, son problème numéro un c'est sa grande gueule. T'en veux ?

— C'est encore tôt pour moi, répondit Lucas avec une grimace.

— P'tite nature, vas, dit Alex en haussant les épaules.

Il prit comme à regret une dernière gorgée de Stolichnaya. Sa peau s'empourpra un peu plus, Lucas vit la tête que son équipier aurait dans quelques années s'il ne levait pas le pied sur la boisson.

Alex alluma l'autoradio où Barry Gibb patientait en plein milieu de *Night fever*... Ça faisait déjà trois mois qu'Alex écoutait en boucle le même album.

— Max a beau faire semblant de ne pas voir la poussière sous le tapis, il fera pas illusion très longtemps, décréta Alex en mettant le contact.

— T'as jamais pensé que les explosifs et les armes aient pu être introduits séparément dans la zone avant d'être chargés dans des véhicules ? s'interrogea Lucas.

Alex le regarda puis haussa les épaules avant de démarrer si brutalement que les pneus gémissent.

Max et le planton à qui il parlait suivaient la Peugeot du regard.

— Ces enfoirés sont juste venus nous pourrir par plaisir.

En regardant la voiture s'éloigner vers Sèvres Babylone, Max eut un geste de colère et enfonça son poing rageur si fort dans la poche de sa vareuse que la doublure céda.

CHAPITRE 4

L'islam ! Cette religion monstrueuse a pour toute raison son ignorance, pour toute persuasion sa violence et sa tyrannie, pour tout miracle ses armes, qui font trembler le monde et rétablissent par force l'empire de Satan dans tout l'univers.

Bossuet

Engoncés dans leurs habits d'hiver, les gens donnaient l'impression de vouloir se recroqueviller comme des escargots dans leur coquille. On parlait des attentats en lançant des regards méfiants vers les femmes voilées. Plusieurs vitres avaient dégingolé d'une façade. Dans cette friche industrielle, la lumière était tellement terne qu'on aurait dit que le vieux grigou qui vivait là-haut avait éteint le soleil par mesure d'économie.

Depuis le matin, la foule enflait comme une tumeur. Des matrones en boubous s'embrouillaient avec des resquilleurs qui revendaient leur place à des retardataires. Beaucoup de retraités, le regard baissé, tassés sur eux-mêmes pour ne pas donner prise au vent et éviter les mauvais regards des petits voyous.

Une rafale plus forte fit ployer Landry. La dame en manteau râpé qui le précédait avait les yeux larmoyants. Avec son corps ratatiné et son œil malicieux, elle faisait penser à une fée à la retraite ayant troqué sa baguette magique pour un cabas usé.

Derrière lui, une plantureuse commère puant l'oignon frottait sa cuisse contre la sienne, fixant Landry pour nouer une forme de complicité. Bien qu'elle fût laide et imprégnée d'une forte odeur corporelle, cet attouchement répété lui rappela que cela faisait longtemps qu'il n'avait pas touché une femme.

Pour montrer sa désapprobation et sa volonté de l'ignorer, il s'adressa à la vieille transie de froid qui le précédait. Sa carte de

rationnement bleue signifiait qu'elle vivait seule et avait une soixantaine d'années même si elle en paraissait dix de plus.

— Sept minutes de retard, dit-il en regardant sa montre.

Elle examina le corps dégingandé de cet inconnu qui faisait penser à un grand Christ flamand.

— Ils sont toujours à la bourre, tout se dégingue dans ce pays, dit-elle en soupirant bruyamment, vous avez vu les attentats ?

Landry hocha la tête. La dame leva les yeux vers le ciel, craignant sans doute que la pluie ne reprenne avant que son tour n'arrive. Il émanait de son œil malin une bienveillance mêlée de roublardise.

De rares voitures passaient avec un bruit mouillé. Un soleil cyanosé avare de chaleur essayait de percer les nuages. La porte s'entrebâilla enfin pour avaler une grappe transie.

Si l'intérieur du hangar des Restos du cœur n'était pas chauffé, au moins il n'y avait pas de vent. Une forte odeur de désinfectant industriel imprégnait l'air. Au plafond, des néons fatigués grésillaient comme de gros insectes agonisants.

Deux hommes armés de fusils à pompe Mossberg fumaient près d'un minuscule poêle qui dégageait beaucoup de fumée. Landry n'arrivait pas à savoir si c'était à cause des attentats ou des braquages.

Il tendit sa carte d'identité et ses carnets d'alimentation à la femme au teint cireux qui officiait derrière une vitre blindée. La fonctionnaire les scruta d'un air méfiant. D'un geste précis, elle fit jouer l'hologramme puis elle tamponna des cases, lui fit signer un registre avant de lui tendre des bons d'alimentation qu'il plia soigneusement dans son portefeuille.

La marchandise était stockée dans un hangar mitoyen. Pour franchir le sas, il fallait présenter ses papiers à la caméra. Un système qui avait permis de diminuer le milliardage : ces pillages flash où des jeunes, qui auraient pu être les petits-frères des vigiles, se regroupaient en nuages de criquets affamés avant de déferler par vagues, pillant tout sur leur passage, détruisant ce qu'ils ne pouvaient emporter et transformant les rues de banlieue en une interminable litanie de devantures abandonnées.

L'huile était en rupture de stock, mais il restait de la margarine roumaine, du pain pas trop rassis, du lait pasteurisé, du pâté

tchèque que son fils Pierre détestait et même des œufs enveloppés dans du papier journal.

La caissière arborait une étiquette avec marquée SABRINA : une beurette dynamique aux cheveux attachés en chignon avec un élastique rouge. Elle inscrivit son nom sur les tickets, donna un coup de tampon sur le talon du carnet de rationnement.

— Nouvelle ? demanda-t-il avec un sourire.

— Je bosse ici depuis deux semaines, répondait-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Je m'appelle Landry, je dépends de ce centre.

— C'est bizarre comme prénom. Revenez me voir, je serai là.

Miss Kebab lui souriait comme s'il venait de gagner à l'EuroMillion. Depuis que le gouvernement avait confié la distribution des bons d'alimentation aux Restos du cœur, les scènes d'émeutes en début de mois avaient disparu.

Près du sas de sortie la vieille femme attendait, ses achats bien rangés dans un sac opaque pour éviter les convoitises des jeunes qui zonaient sur le trottoir d'en face. Elle échangea avec lui un regard apeuré, comme pour le prendre à témoin.

Landry connaissait leur technique : suivre leur proie jusqu'à une ruelle déserte avant de la dépouiller. Quand les choses tournaient mal, ces âmes les plus dures du pays s'acharnaient sur des victimes en état de choc.

Les journaux les surnommaient les hitistes – un terme argot qui signifiait *teneurs de murs*. L'ombre des capuches cachait leurs profils aux caméras : grands inquisiteurs attendant patiemment le condamné dont ils seraient à la fois les juges et les bourreaux. Une vieille femme constituait une proie facile, mais Landry ne voulait pas d'embrouilles.

Quand la dame vit qu'il hésitait, elle murmura les yeux luisants :

— Ça vous intéresse l'essence ?

— Vous êtes sérieuse ?

— Pourquoi ? J'aipas l'air ?

Elle lâcha un drôle de petit rire qu'il trouva déplacé. Ça voulait dire quoi avoir l'air. Des tas de gens avaient l'air de ce qu'ils n'étaient pas.

— Combien ? questionna-t-il sceptique.

Elle le dévisagea avec des paupières rétrécies de méfiance.

— Le prix, on verra après, j'ai cinq litres à revendre : de l'officielle, pas de la trafiquée. J'ai encore la facture.

Elle le prenait par les sentiments. Mona plaçait toutes ses économies en essence, elle serait contente. Il aimait les sautes d'humeur de sa colocataire, son côté râleur, sa manière de tenir sa cigarette en se servant du paquet vide comme cendrier.

— Bien sûr, vous m'accompagnez, ajouta-t-elle d'un air gêné, je m'appelle Solange Patureau.

Il réfléchit un instant avant de hocher la tête en pensant à l'essence. Un petit groupe lugubre rôdait devant la sortie avec une dégaine de taulards en libération conditionnelle. Les rues maussades étaient bordées d'immeubles aux fenêtres obstruées. La dame se tourna vers lui pour l'encourager.

— Plus loin, c'est plus animé. Il reste quelques commerces.

Les pénuries étaient fréquentes : un produit en vente avait toutes les chances de ne plus être disponible quelques heures plus tard. Il pouvait ensuite se passer six mois avant que le produit ne réapparaisse aussi mystérieusement qu'il avait disparu. Personne ne sortait sans son filet à provisions à la main comme on promène un chien fantôme.

De solides vitrines grillagées protégeaient les derniers commerces. Les plus prospères étaient ces prêteurs sur gages qui vous accordaient un crédit à des taux indécents contre un objet de valeur, le plus souvent un portable ou un bijou. Il y avait aussi de rares pharmacies protégées comme des bunkers de la convoitise des junkies.

L'activité économique se concentrait principalement dans la zone sécurisée qui, chaque matin, absorbait les innombrables globules humains pour les refouler le soir vers le grand corps banlieusard. Les octrois étaient les valves de ce gigantesque cœur battant près desquelles, les rues grouillaient de mendiants aux mains frôleuses attendant la sortie des salariés de la zone sécurisée.

En journée, des vieux tremblotants au faciès de souris hantaient les trottoirs défoncés le cabas à la main. Maigres ombres voûtées fouillant sans vergogne les poubelles, se querellant pour un yaourt

périmé ou une pomme gâtée. Mais dès la tombée de la nuit, les rues se vidaient.

Avant la création de la zone sécurisée, l'insécurité avait affecté également la capitale. Les voleurs roumains agissaient au sein même des musées nationaux. Non sans dérision, la ligne 1 du métro parisien avait été surnommée *Pickpocket Line*. Mais un évènement changea la donne et emporta la décision de créer une zone sécurisée.

Personne n'avait oublié l'affaire Chen dont les médias s'étaient emparés avec une avidité morbide, montant en épingle l'agression à l'arme blanche de ce couple de touristes chinois en voyage de noces. Le mari laissé pour mort pendant que ses agresseurs violaient la belle Li Wei pendant deux heures Passage Saint-Roch à un jet de pierre du Louvre.

L'homme avait succombé à ses blessures, mais sa jeune épouse avait pu être sauvée par le service de traumatologie de la Pitié-Salpêtrière. Li Wei se déplaçait depuis en fauteuil roulant.

Un soir de grande écoute sur la chaîne nationale CCTV, son témoignage poignant avait ému aux larmes toute la Chine. Elle parlait avec un regard d'orpheline et une douceur flinguée un peu triste :

— Je pardonne à mes bourreaux parce que je refuse de vivre rongée par la haine. Je tiens aussi à remercier les Français pour leurs nombreux et magnifiques témoignages de sympathie, Paris reste a breathtaking city, une ville romantique.

Une bienveillance qui ne rendait que plus obscène son martyr. Son livre-témoignage racontait avec une bonté à vif comment cette terrible agression avait profondément changé sa vie : un récit resté dix mois en tête du classement des ventes du Quotidien du Peuple.

Ce ramdam intervint juste avant une vague d'attentats qui visa des commissariats, des institutions publiques, des casernes ainsi que la ligne A du RER. Le bilan humain effroyable entraîna un effondrement du tourisme tel que le gouvernement fut contraint de réagir. La zone sécurisée créée par ordonnance englobait les arrondissements centraux de Paris. Ses contempteurs la surnommèrent Disneyland Paris en fustigeant dans le journal Libération le côté factice de cette ville hors-sol.

Pour se démarquer, des tours-operators alternatifs proposaient une visite des quartiers populaires en bus sécurisé. Les circuits *Paris off the road* vantaient l'authenticité de rencontres loin du côté lisse et artificiel de la zone sécurisée.

Les touristes faisaient des photos de gosses aux traits brouillés par la crasse et de ramasseuses de mégots enceintes à treize ans. Un petit Disneyland clochardisé avec sa troupe de figurants rémunérés par le tour-operator : des clochards traînant leurs ballots crasseux se laissaient filmer en rigolant ; des étudiants expliquaient la radicalisation et la violence des gangs ; des Chinoises à casquettes-visières distribuaient nouilles déshydratées et bonbons à la marmaille dépenaillée qui les assiégeait comme une nuée de poussins criards ; on discutait l'air concerné avec des responsables d'ONG.

Ces touristes naïfs étaient la cible privilégiée de gamins effrontés que la misère avait rendus rusés. Quand, les yeux mouillés de bienveillance, les vieilles Chinoises flattaient leurs têtes crépues, ils leur retournaient des obscénités qui, si elles en avaient compris le quart, leur auraient soulevé le cœur.

Landry ne comprenait pas ce voyeurisme de la misère. Qu'y avait-il d'intéressant dans ces cabanes faites de planches pourries, de sacs plastiques et de tôles rouillées ? Dans cet enchevêtrement de rues sales avec leurs murs tagués et leurs pauvres types fouillant les poubelles ? Ceux que son colocataire Lucas appelait les crevards ou les « mange-merdes », le même Lucas qui applaudissait quand des gamins maigres s'entretenaient à la mitraillette pour le contrôle d'un bloc d'immeubles décrépits.

— Si la police avait carte blanche, le monde redeviendrait vivable. Des tas de gens sont en vie juste parce qu'il est illégal de les buter. Heureusement, la racaille nous aide à faire le ménage.

Beaucoup de flics avaient critiqué la fermeture des asiles d'aliénés pour raisons budgétaires. Pour Landry, les gens semblaient dans la folie par incapacité d'affronter la réalité. Une époque si troublée que la folie décapait les âmes, les rendant transparentes, jusqu'à voir dans le cœur des hommes des vices inconnus en temps normal.

Madame Patureau longea un canal. Dans l'eau noire flottaient un rat crevé et de vagues épluchures. Son sac était léger, sa carte verte ne donnait droit qu'à des rations pauvres en protéines animales.

Landry pensa à son père encore vaillant loin du monde dans sa montagne. Il avait toujours été surpris par sa capacité à saisir le bon côté de la vie. Quand un voisin se plaignait un peu trop, son père regardait les cimes :

— Qu'il s'émerveille un peu plus de la beauté de ce monde avant d'en réclamer un autre.

Elle obliqua à droite dans une ruelle mal pavée. Débraillées, les jambes marbrées de froid, des gamines crépues jouaient à la marelle dans un terrain vague constellé d'étrons et de flaques d'urine.

— Aubervilliers a tellement changé, soupira la dame.

Une adolescente noire lança à Landry un regard sans équivoque. Ses cheveux feutrés teints au henné lui donnaient un côté poupée de style ethnique. Il savait qu'il suffisait d'un regard pour que la gamine l'entraîne dans une cave pour une étreinte rapide et rémunérée. Juste s'accoupler, tenir un jeune corps tiède contre le sien, un peu de chaleur humaine.

Depuis un banc, une vieille femme surveillait une marmaille. Ses cheveux grisâtres et ses yeux jaunes lui donnaient vaguement l'air d'une sorcière de conte haïtien. Un grand fit tomber une fillette qui avait à la main une Barbie toute nue, la gosse hurlait. La femme se leva pour mettre une violente claque au morveux qui encaissa sans pleurer, sans même baisser les yeux, la tête dans les épaules. Le « même pas mal » de tous les gosses :

— Pleure, petit salopard, mais pleure enfin, hurlait la vieille.

Le sauvageon ne broncha pas, trouvant une forme de volupté à la défier du regard, la mâchoire saillante, les muscles tendus sur son maigre squelette.

— Un jour, ce petit vicieux lui fera la peau, prédit la mère Patureau, de toute façon le quartier est foutu.

Des barres construites dans un mauvais béton se succédaient séparées de pelouses pelées où des gamines jouaient malgré le froid. L'hiver avait été d'une brutalité inhabituelle. Une grisaille glacée recouvrait la ville d'une pénombre permanente. Le ciel polaire

se reflétait dans les flaques gelées, les murs cloqués partaient en lambeaux, comme trempés d'obscurité.

La vieille trotina vers une esplanade. Des engins de démolition avaient abattu un bâtiment. Une vingtaine d'ouvriers noirs sautaient avec agilité entre les poutrelles pour récupérer tout ce qui pouvait l'être : cuivre, ferrailles, briques qu'ils nettoyaient d'un habile coup de marteau avant de les empiler en tas.

— Un ancien squat, dit-elle en montrant les gravats sur lesquels les manœuvres bondissaient comme des chamois, le maire l'a fait détruire, mais les junkies ont juste rejoint le bidonville voisin.

Elle désigna un terrain vague sur lequel des cahutes de planches et de bidons avaient poussé comme des verrues. Des baraques serrées comme prises d'inquiétude qui délimitaient d'étroites venelles, des passages et des cours intérieures.

Avec les vagues de réfugiés, chaque ville avait sa Casbah mouillée faite de taupinières de cagettes et de tôles branlantes entre lesquelles des silhouettes en *jilbab* se dissipaient, ombres fugitives voilées de noir, rasant les murs avant de s'évanouir dans un sombre labyrinthe enveloppé de vapeurs de thé à la menthe et de latrines à la turque.

— Jamais un flic ne met les pieds ici. La police religieuse, la *muttawa* fait sa loi, hier ils ont battu une fille habillée trop court.

Le seul bâtiment en dur de la Médina de plastique recyclé était une petite mosquée salafiste créée par des migrants syriens de confession sunnite douze ans plus tôt.

Ils se dirigèrent vers un HLM mangé d'humidité. Sur le trottoir, un chiffonnier coiffé d'une casquette à oreilles fourrées avait installé sa voiture à bras pour trier sa maigre récolte avec des yeux fiévreux.

— Excusez la saleté, mais personne ne paie plus les charges depuis des années, dit-elle en désignant les boîtes aux lettres éventrées.

— Faites attention à ceux-là, dit-elle à voix basse en désignant une bande de jeunes accompagnés d'un chien qui fumaient dans le hall.

Ça sentait la sueur aigre et la colle à rustine. Leurs coiffures à la Jackson Five les faisaient encore plus maigres que leur clébard.

— La vieille gouère s'est trouvé un fiancé sur AdopteUneVioque.com, ricana un jeune narquois.

Une épaisse puanteur de haine émanait des corps : un mélange explosif attendant son étincelle. Baisser le regard et la fermer. Un mot, un seul, et la situation pouvait dégénérer. Ces boules de haine attendaient juste un prétexte pour lui éclater le crâne sur la cage d'escalier.

Le chien s'avança avec dans la gueule une crevaille mutilée et puante qu'il posa à terre avant de lui renifler les couilles. Landry l'écarta d'une tape ferme et amicale. Un grand noir le fixa avec hostilité, mais à ce moment, la dame le prit par le bras et l'entraîna dans l'escalier.

— Avec les coupures, mieux vaut éviter l'ascenseur.

La minuterie ne marchait plus. L'escalier était sombre et plus humide qu'une cave. Il alluma son téléphone et un fragile tunnel de lumière repoussa un peu l'obscurité. Elle se tourna vers lui.

— Quand une femme monte, ces enfants de salauds se touchent dans le noir en lui disant des obscénités. La nuit, des clodos se soulagent dans l'escalier, ajoutant avec un soupir à fendre le cœur, y a plus de gens bien dans ce pays.

Landry se tenait au fer granuleux de la rambarde. Les marches gluantes dégageaient une puanteur rance d'épluchures. Une fois sur le palier du troisième, elle déverrouilla sa porte blindée.

Dans l'entrée, une agréable odeur de cire, de fleurs séchées et de tisane : ces odeurs suaves de vieux ; sages parfums venus du passé. Une litanie de produits dont les jeunes ignoraient l'existence, et jusqu'au nom : anis, camomille, bergamote.

Elle rangea ses courses : des pâtes premier prix, quatre pommes, deux briques de lait, six œufs. Le réfrigérateur ne marchait plus, mais l'appartement donnait sur le nord et il y faisait assez froid pour conserver quelques jours le peu d'aliments obtenus.

Des photos punaisées au mur parlaient d'une époque disparue : une femme en robe légère au volant d'une décapotable rouge ; dans la lumière fruitée du couchant, deux amoureux sur une plage bordée de palmiers, un rivage poudré, quelque part en Asie ; une naïade sortant de l'eau, maillot de bain deux-pièces bleu marine à pois blancs, cheveux trempés lissés en arrière, front et tempes

dégagées, le bout des seins pointant sous le mouillé du soutien-gorge comme sur ces affiches de films érotiques de série B. Il pouvait presque imaginer le goût du sel sur ce corps mordant à pleines dents dans la vie.

Elle contempla les photos avec une nostalgie douloureuse au fond des yeux. Elle était pas mal foutue à l'époque, se dit Landry, des yeux couleur de miel frais avec un iris brûlé à l'or fin. Il chercha sur son visage inquiet les vestiges de la séductrice souriante qui bronzait sur les murs humides. Il ne restait qu'un dos voûté, des yeux boueux soulignés de sourcils dessinés au crayon, des cheveux mous et une peau rougie par le manque de soins. Tout chez elle sentait les fins de mois difficiles.

Avec les jolies femmes, le temps était impitoyable. Au moins, les laiderons tombaient de moins haut. Landry avait longtemps cru que les yeux étaient l'unique partie du corps à ne pas vieillir. Encore une légende urbaine : le regard était le miroir de l'âme, quand celle-ci devenait craintive, le regard devenait terne, désespéré.

— Un cancer a pris mon mari. Quand les premiers symptômes se sont manifestés, il a fait ce qu'il a toujours fait quand il avait des ennuis : il les a gardés pour lui et je m'en suis aperçu trop tard.

Elle contemplait ses reliques avec tendresse. À l'évocation de sa jeunesse, elle éprouvait une étrange impression d'irréalité : un rêve éveillé, interrompu le jour où son mari l'avait quittée.

— Vous voulez un thé ? demanda-t-elle.

— C'est pas de refus avec ce temps. Pas d'enfants ?

— Je ne pouvais pas, mais finalement c'est pas plus mal. Et vous ?

— Un fils de seize ans qui passe son temps à écouter des chansons où le mot fuck est aussi souvent prononcé que bitch.

— Divorcé ?

— Veuf, ma femme est morte de la grippe, il y a cinq ans. Dans les premiers mois, je souffrais comme une bête de ne plus sentir sa chaleur près de moi. C'était comme un désert installé dans mon cœur. Sans elle, la présence de notre fils n'avait plus aucun sens, elle était presque déplacée, alors j'ai mis Pierre en pension.

— C'est difficile de vivre seul, dit-elle en posant sa main sur la sienne comme le font les adultes bienveillants avec les enfants. Il

prit une grande bouffée d'air et bloqua son diaphragme pour éviter toute effusion.

— Une école catho, ils sont bien suivis même si ça me coûte un bras.

Elle servit le thé.

— Sans indiscretion, vous faites quoi dans la vie ?

— Chef de rang à l'hôtel Bristol.

— L'hôtellerie c'est votre métier ? demanda-t-elle en lui tendant le sucre.

— Avant j'étais chez Airbus, après la faillite, on m'a proposé des jobs de caissier, de chauffeur-livreur. Le genre de boîtes où, si vous avez le malheur de parler augmentation, on vous vire pour un autre désespéré. Au Bristol, je touche le SMIC comme partout, mais c'est intra-muros et il y a les pourboires.

— Sacrée reconversion, dit-elle, admirative.

— Certains se sentent humiliés de faire le larbin. Mais les meilleures choses ont une fin. Un jour, on regarde autour de soi et c'est terminé. On fait ses cartons, on remballa sa vie sans rien avoir vu venir. Je suis déjà chanceux d'avoir retrouvé un boulot à mon âge. Mon seul regret c'est le théâtre. Avant c'était ma passion. Remarquez dans un sens, me déguiser chaque soir comme une grande volaille en livrée, ça me rappelle presque le théâtre.

Elle rit de bon cœur et resservit du thé.

— Le théâtre, on y allait souvent avec mon mari avant qu'ils ne ferment tous.

Elle pouvait l'imaginer trente ans plus tôt avec le visage affamé de ceux qui piétinent devant la célébrité. Landry dégageait encore quelque chose : un charisme, une présence profondément humaine. En y repensant, c'est ce quelque chose qu'elle avait remarqué dans la queue. Maintenant, il jouait le chef de rang pour la clientèle du Bristol. La vie ne repasse jamais les plats.

Elle rangea les tasses et alla ouvrir un placard qui sentait la sciure. Elle revint avec une bouteille de limonade dont l'étiquette était illisible. Une vieille odeur se répandit, celle de ces vins cuits que l'on donnait avant aux enfants avec un boudoir.

— Du Pineau pour la rincette. Mon frère possède une vigne en Charente, près de Jarnac. Après on ira chercher l'essence.

CHAPITRE 5

Madame Patureau serrait dans sa main une grosse clef qu'elle tenait comme un revolver.

Ils longèrent un dédale de rues décrépées avant d'atteindre un canal sur lequel une péniche progressait lentement au rythme lent du diesel qui battait comme un gros cœur.

Sur le pont, des bleus de travail et des sous-vêtements séchaient : une vie qu'on emportait. Landry pensa que c'était une belle façon de voyager ainsi avec son travail, sa femme et sa maison.

— Par là, dit-elle en prenant une allée jonchée d'ordures.

Des bêtes invisibles et vigoureuses faisaient tressaillir des cageots éventrés. *Pourquoi les gens sont si dégueulasses ?* se demandait Landry. La propension de l'humanité à souiller son environnement l'avait toujours fasciné. De chaque côté, des box aux portes rouillées s'alignaient.

— Ici, dit-elle à voix basse en jetant un regard de côté, plus méfiante qu'une loutre.

Elle referma rapidement derrière elle comme si elle craignait qu'un fantôme ne se glisse avec eux dans le box. Une ouverture dans le toit jetait une lumière presque jaune dans l'espace.

Au centre, un monospace Picasso trônait sur cales comme une sorte d'idole de l'ère industrielle. Le véhicule semblait avoir été acheté la veille chez un concessionnaire Citroën alors que cela faisait au moins dix ans que ce modèle n'était plus fabriqué. Landry ne se souvenait plus de l'année exacte où PSA avait fait faillite sous la pression conjointe des constructeurs chinois et de la hausse du baril.

— Alors ? demanda-t-elle, la voix tremblante de fierté.

— Superbe, dit Landry admiratif, bleu ça a de la gueule.

— Bleu Tivoli, précisa-t-elle avec coquetterie, cette voiture, c'est tout ce qui me reste de mon mari. J'en prends soin comme d'un gosse. C'est grâce à sa carte grise que j'ai droit aux bons d'essence. La revende met du beurre dans mes épinards, ajouta-t-elle avec gravité.

Il ouvrit la portière, l'odeur de plastique et de désodorisant le fit presque reculer. Un petit sapin vert *arbre magique* accroché au rétroviseur intérieur diffusait un parfum du passé.

— Je peux ? demanda-t-il en désignant le siège conducteur.

— Je vous en prie, dit-elle, vous pouvez même la démarrer. Le moteur doit tourner de temps en temps pour recharger la batterie et éviter la rouille.

Elle avait dit cela en caressant le cuir des sièges. Landry respira l'odeur de neuf de ce plastique vieux de vingt ans.

— Mon mari disait que l'odeur des voitures neuves, c'était la meilleure qu'il connaisse... à part la mienne, ajouta-t-elle en rougissant.

— Inutile de me faire l'article, dit Landry, j'ai pas les moyens de vous l'acheter et encore moins de la faire rouler. Ça fait quand même un drôle d'effet de tenir un volant entre les mains.

— Cette voiture c'est toute ma vie d'avant. Les week-ends en Normandie, Honfleur, la liberté quoi...

— Elle a très peu roulé, ça se voit au premier coup d'œil.

— On l'a achetée juste avant la période spéciale et le rationnement de l'essence. Une dernière folie avant que le pays ne parte en live. C'est pour cela que mon mari l'a entretenue avec autant de soin. Cette voiture, c'était son espoir secret qu'un jour la vie d'avant revienne.

Son ton témoignait du mépris avec lequel elle considérait une époque obligeant à conserver les autos sur cales sans pouvoir emprunter de petites routes de campagne.

— Vers la fin, il ne sortait plus. C'est moi qui en prenais soin.

Elle avait posé la main avec tendresse sur le capot. Son regard prenait de la vivacité quand elle souriait. Le compteur indiquait 12 457 kilomètres.

— Regardez, j'ai encore la documentation.

Elle lui tendait un prospectus en papier glacé avec de belles photos : des familles où tout le monde était beau et en bonne santé. *Le Citroën C4 Picasso vous propose de changer d'époque ! L'expressivité de sa face avant, ses signatures lumineuses spectaculaires à LED à l'avant comme à l'arrière avec son effet 3D inédit, sa poupe dynamisée par un volet coiffant et ses lignes tendues sont autant de promesses de voyages dans une autre dimension !*

Presque neuve, se dit Landry en tournant la clef. Le moteur partit à la première impulsion du démarreur. La radio se mit en marche, Nostalgie passait *Paris calling*, une reprise inspirée des Clash.

Now war is declared—and battle come down
Maintenant la guerre est déclarée et que la bataille approche

Paris calling to the underworld
L'appel de Paris à ceux du sous-sol

Le bruit du moteur était régulier et doux à l'oreille. Madame Patureau souriait avec fierté, l'air de dire :« Vous voyez, je ne vous ai pas menti ». ».

The ice age is coming, the sun is zooming in
L'âge de glace arrive, le soleil se rapproche de plus en plus

Meltdown expected, the wheat is growing thin
Fusion attendue, les récoltes de blé sont maigres

Engines stop running, but I have no fear
Les machines s'arrêtent, mais je n'ai pas peur

Quand il coupa le contact, elle prit un jerrican dans un angle du box.

— Normalement, je demande deux cent cinquante le litre. Mais comme vous avez l'air d'un bon gars, mettons dix billets pour les cinq litres.

Landry accepta sans barguigner. La dame émit un gloussement de satisfaction, manifestement pas au courant des derniers prix. Lucas affirmait que le tarif était monté à trois cents dans certains quartiers reculés.

En refermant la porte du box, la dame avait le visage satisfait de celle qui vient de conclure une bonne affaire. En lui serrant la main, il réalisa que celle-ci était froide. C'était souvent le cas avec les vieux, comme si la mort commençait par s'attaquer aux extrémités du corps.

En marchant seul vers la gare de RER avec son sac, il s'aperçut que l'adolescente noire l'avait suivi. Elle posa sur lui ses yeux vitreux, les mêmes que ceux de ces gitanes qui se défoncent à la colle à rustine. La ruelle était déserte.

— Psssiitt !fit-elle, tu viens ?

Quand il se tourna vers elle, elle promena ses mains sur son corps, par dessus le coton de sa robe, essayant de créer par le regard une intimité entre eux. Tout le tissu semblait vivre, bourdonner sous les doigts qui l'animaient. Ses mains glissèrent vers son ventre, le prenant, le caressant avec les yeux toujours posés sur lui pour le prendre à témoin.

Une main à travers le tissu essayait de s'introduire entre ses jambes disparaissant à l'intérieur de la cuisse. Une main fine, faite de longs doigts noirs. Ses jambes s'ouvrirent. Elle délivra la main du tissu et releva sa jupe pour lui présenter son sexe sombre dans un geste d'une émouvante simplicité. L'étoffe relevée haut sur les cuisses ouvertes.

Tétanisé, Landry chancela. Une petite femelle venue d'un monde fait de sauvagerie, d'instincts primaires et de besoins à assouvir. Un univers incompréhensible, reptilien si loin de son monde mécanisé. Elle n'avait ni gêne ni pudeur : une fleur du bitume.

Blême, il ne pouvait lâcher les yeux de la fente sombre, profonde, apparue entre ses cuisses, un gouffre qui lui faisait penser aux accouplements rapides des hommes préhistoriques.

Elle ôta son sweat libérant une jolie paire de seins. Cette vision balaya ses dernières hésitations. Une femme, pas une enfant. Une femme noire nue. Les mains à même sa peau, enivrante tiédeur tropicale d'un Congo-sur-Seine.

Quand elle le prit par la main pour l'entraîner dans le terrain vague proche, jonché de capotes usagées et de vieux tubes de colle à rustine, Landry comprit qu'il était déjà trop tard.

CHAPITRE 6

À y regarder de l'extérieur, l'amplitude des convulsions de la société occidentale approche du point au-delà duquel cette société devient « métastable » et doit se décomposer.

Alexandre Soljénitsyne

Mona leva la tête de l'oreiller. Même nue, elle avait chaud. La sueur mouillait l'espace entre ses cuisses blondes. Elle se tourna vers la masse qui ronflait dans une odeur de tabac froid et de respiration nocturne. Trois cadavres de Moët millésimé 2016 flottaient dans le seau à Champagne, le cendrier débordait de mégots.

Autour du cou du dormeur, une chaîne en or s'entortillait dans les poils gris d'une poitrine distendue qui retombait en plis épais. L'homme sentait le sperme et la sueur : les obèses transpiraient beaucoup.

Mona s'était habituée à force. C'était normal de s'habituer, si elle faisait la liste de ce à quoi elle avait dû s'habituer depuis la Période spéciale, une nuit entière n'aurait pas suffi. Elle réfléchit : les bons d'alimentation, le coût du transport, les octrois qui cernaient la capitale, l'explosion de la criminalité, la montée de la lèpre islamiste, les attentats-suicides, les épiceries protégées comme des banques, les délestages tournants, l'essence hors de prix, le marché noir.

Les vieux films que regardait son père lui semblaient parler d'une autre planète où des passants insoucients flânaient sur les trottoirs de la capitale. Plus jeune, elle avait bien aimé *L'étudiante* un film avec Sophie Marceau ; et puis *Tout feu tout flamme* avec Isabelle Adjani.

Elle se leva, plus silencieuse qu'un chat, pour allumer une cigarette dans le salon. Elle serait bien rentrée, mais il ne l'avait pas encore payée. De toute façon, avant de lui rendre sa carte d'identité, la réception du Meurice appellerait son client pour vérifier d'un *EverythingOK sir* ? qu'elle ne partait pas avec son portefeuille. L'époque où le client payait d'avance appartenait au passé.

Elle enfila un peignoir, piqua une Marlboro Light dans le paquet qui traînait sur la table et se pelotonna dans un fauteuil club comme un chat mélancolique. Elle préférait les Virginia Slim, mais généralement les clients étaient plutôt Camel ou Marlboro.

Pensive, elle tira une longue bouffée en vérifiant ses textos. Avant de quitter la zone sécurisée, elle devait encore faire des courses. Elle pensa à Landry et Lucas : trois mois déjà qu'ils partageaient l'appartement. Depuis qu'elle n'avait plus besoin de rentrer à Nanterre, elle mettait plus d'argent de côté, le changeant en essence dès qu'elle pouvait. Elle n'avait aucune confiance dans les billets que les autorités imprimaient en masse.

— La même monnaie de singe que celle qu'on imprimait en Guinée du temps de mon père, disait Prisca, sa meilleure copine.

Avec les derniers attentats en zone sécurisée, le tourisme allait encore baisser. Les rumeurs de banqueroute enflaient et les banques plafonnaient le montant des retraits. Depuis qu'elle vivait sur Paris, tout était pourtant plus simple : pas de taxis hors de prix pour rentrer au milieu de la nuit ; plus d'insultes dans le RER, ces religieux qui la traitaient de chienne, de *kalbah* parce qu'elle était habillée trop court.

Ils avaient changé les hommes. Dans le temps, une jolie femme marchant dans les rues de Paris s'attirait les compliments des hommes, pas leurs insultes. Le seul problème c'était qu'elle se sentait coupable de moins voir son père resté à Nanterre. Elle se sourit dans la glace en mettant de la langueur dans le regard.

L'an dernier, Gilles, un Belge, lui avait dit en se rhabillant :

— Tu sais à qui tu me fais penser Mona ?

— Non, à qui ?

— À Vanessa Paradis, cette actrice morte récemment.

Elle avait haussé les épaules. C'était douloureux de penser au monde d'avant : celui de ces films pleins d'insouciance et de

légèreté. Mais l'idée de ressembler à une actrice, même morte, lui avait plu.

Gilles parti, elle était restée devant le miroir avec un air grave pour s'admirer, nue et fière de son corps. Ensuite, elle avait cherché la photo de cette actrice sur internet et l'avait chargée en fond d'écran.

Elle entendit un bruit de liquide sur la faïence, la cascade de la chasse d'eau puis une voix en anglais avec cet accent brutal qu'elle détestait. Elle regarda sa montre, écrasa sa cigarette dans le cendrier et se leva avec un long soupir. Elle avait juste envie de quitter cette chambre pour rejoindre la douceur de draps tièdes et surtout sans odeurs d'homme.

Mona traversa la Seine au pont du Carousel, elle adorait flâner. Intra-muros, les promenades conservaient le goût délicieux de ce passé qu'elle n'avait pas connu.

Elle entra dans une *beriozka* : ces magasins privés n'acceptaient que les devises, mais ils proposaient des produits introuvables ailleurs. Situé à l'angle de la rue du Four et de celle du Vieux Colombier, un vendeur bien en chair aux manières dégagées proposait aux touristes des grands Bordeaux, du foie gras Labeyrie et des fromages de Savoie. Une fois, elle lui avait demandé :

— Comment vous faites pour en vendre autant ?

L'homme avait ri en montrant son tablier à carreaux.

— Les carreaux, ça leur donne l'illusion de la province.

Il y avait de la viande fraîche, du thon Petit Navire, du Beaufort, des chocolats de la marque russe Alenka. Un petit rayon de viande était tenu par une femme âgée aux yeux d'alcoolique.

— Je voudrais trois petits steaks, dit Mona.

La femme aiguïsa le couteau sur le fusil, prit à pleine main un beau morceau de viande, le posa sur le billot usé et tailla de la main droite dans la masse froide tenant la gauche à plat sur la pièce de viande qui se détachait du bloc. Elle posa la tranche avec respect sur le bois dans un bruit mat. Une folie au prix du marché libre.

Mona ajouta deux boîtes de thon à l'huile, des biscuits au chocolat avec dessus une croix suisse et une adresse à Lausanne et du pain frais.

En sortant, elle remonta la rue de Rennes en direction de Montparnasse. Ce qu'elle préférait, c'était l'odeur chaude, beurrée des boulangeries. Elle enviait les amoureux sveltes et bronzés, attablés, main dans la main, chipotant devant des tables débordant de viennoiseries. Elle jalousait ces vieilles tortues emperlousées, de vieilles Texanes, cou flétri et lunettes papillon, couinant en se remplissant de café du Brésil et de chocolat italien ou s'esclaffant dans un américain nasal bruyant.

En passant l'octroi de Montparnasse, elle pensa à la tête de ses colocataires quand ils verraient la viande. Le souvenir de sa curieuse rencontre avec Landry lui revint en mémoire.

Cette nuit-là, la pluie qui tombait à verse avait vidé les rues. L'eau sur les trottoirs recouvrait la ville d'un tissu sonore qui rendait la nuit encore plus noire. En face du Bristol, des ombres traînaient, deux filles se disputaient. Une voix enrouée de métisse poncée par le tabac essayait de convaincre un ivrogne de la prendre. Un type avec des dents de lapin qui peinait à aligner trois mots d'anglais avec un accent à couper au couteau.

Mona n'avait accroché personne. Un temps à ne pas mettre un client dehors. Les touristes préféraient rester au chaud à mater du porno gonzo sur internet. Elle commençait à *attraper la mort*, comme disait son père.

Quand elle se décida enfin à rentrer, il n'y avait plus aucun taxi. Un employé du Bristol fumait devant l'entrée de l'hôtel. Il avait posé sur elle un regard chaleureux.

À l'époque, Mona se peignait les ongles et les lèvres en noir. Ses yeux charbonnés au khôl tranchaient avec sa pâle blondeur : une princesse gothique. Malgré la toux, elle gardait un air belliqueux, le regard fier.

— Tu cherches un taxi ? Tu habites loin ? demanda l'homme.

— Nanterre, avait-elle répondu, pourquoi ? C'est quoi le problème ?

Il l'avait presque entendue dire : *qu'est-ce que tu me veux, toi, le vieux ?* Landry se souvenait de Nanterre : une de ces banlieues sans charme construites dans les années 70. Ce que le siècle dernier avait produit de pire en matière d'urbanisme : des avenues

inutilement larges et venteuses imposaient une rigidité inhumaine à des quartiers peuplés de passants inquiets et mal habillés.

Même avant la période spéciale, personne n'allait à Nanterre sans une bonne raison, généralement administrative. L'urbanisme d'après-guerre avait été annonciateur d'un déclin irrévocable. Un pays osant édifier Nanterre, La Défense ou ces hangars métalliques baptisés centres commerciaux ne pouvait qu'être profondément malade.

— Avec ce temps, tu ne trouveras même pas de taxis clandestins, s'était-elle entendue dire, mais, si ça te dit, je te prête le canapé du salon.

Son beau visage mouillé par la pluie fut surpris par cette proposition aussi inattendue que suspecte. Croyant que le type avait une idée derrière la tête, elle avait répondu avec son arrogance habituelle :

— Je suis assez grande pour me débrouiller seule.

Il y avait en elle quelque chose de franc et de direct. Beaucoup d'hommes fantasmaient sur la pute au grand cœur, flattés d'obtenir gratuitement ce que d'autres payaient cher. Mona ne couchait jamais pour le plaisir. Avec insolence, elle disait aux touristes qui insistaient lourdement... *No free lunch... Je n'aime pas assez le sexe et trop l'argent pour ça.*

Coucher avec un client provoquait en elle une sorte de dissociation, elle cadenassait ses sens comme un épicier tire son rideau métallique pour éviter d'être cambriolé pendant la nuit. Les curseurs sensoriels à zéro, la cage, un corps devenu un simple endroit de passage qu'elle n'avait pas vraiment la sensation d'habiter.

Penser à autre chose, aux billets que cet agencement de surfaces chaudes lui tendrait au matin. Le fric au moins n'avait pas d'odeur. En tout cas pas celle des aisselles mal lavées, ni cette haleine de poney des lendemains de cuite.

Quand un homme en sueur ahanait sur elle, elle pensait à ce qu'elle allait pouvoir s'offrir. Elle se laissait faire en faisant sa liste de courses. Devant le Bristol, l'homme n'avait pas bougé, dévisageant cette fille humide et renflante avec une bienveillance amusée.

— Tu t'appelles comment ?

— Mona ! C'est un prénom de morue, vous ne trouvez pas ?

Toujours ce besoin d'être insolente, de provoquer. Il hésita à la laisser sous la pluie avant de se raviser. C'était encore une gamine.

— Je ne sais pas, dit-il prudemment, moi c'est Landry.

Dans la nuit mouillée, il distinguait mal ses traits, mais au ton de sa voix, il avait deviné la provocation que les filles trop jeunes affichent pour paraître plus aguerries qu'elles ne sont en réalité.

Lui aussi avait traversé cet âge cruel plein d'idées fausses et d'orgueils déplacés. Vingt ans : l'âge des pires souffrances, celles que l'on se nie à soi-même. La fille affichait cette dureté qui n'était pas de son âge, mais que son métier imposait. Un cynisme trop surjoué pour être naturel, mais qui, si elle n'y prenait pas garde, s'enracinerait à la longue pour devenir sa véritable personnalité.

Le théâtre amateur lui avait appris que peu de gens étaient capables de faire la part des choses entre leur véritable nature et le rôle qu'ils endossaient dans la vie.

Quand il lui tourna le dos pour rentrer, il entendit le petit rat crevé trempé de pluie prononcer d'une voix mal assurée :

— Je viens, mais tu metouches pas, OK ?

Il habitait hors zone sécurisée, un immeuble décrépi au bas de la rue de Dantzig. Il avait déplié un drap propre sur le canapé du salon. Un de ces trucs *made in China* qu'on fourgue dans les solderies par décision de justice. Un appartement modeste, mais en ordre : la vaisselle rangée et une bonne odeur de citron.

Il alla chercher une couverture chaude et un gros oreiller qui sentait bon le propre avant de disparaître dans sa chambre en bâillant. Sur le coup, le narcissisme anxieux de Mona s'était senti presque insulté par une indifférence dont elle n'avait pas l'habitude.

Jamais, par la suite, Landry ne s'était permis la moindre invite ou familiarité, se gardant même, au début, de lui faire la bise pour éviter toute confusion. Mona en avait conçu une légère déception, simulant le désir avec cette insolence troublante qu'elle savait si bien jouer, tout ça pour le pousser dans ses retranchements, mais Landry était resté de marbre.

Elle en avait alors conclu que la nature de l'affection de Landry était strictement d'ordre paternel. Elle dormait souvent rue de

Dantzig quand elle revenait à *vide*, comme disait sa copine Prisca. C'était plus pratique que de rentrer à Nanterre à une heure tardive.

Après plusieurs nuits, elle avait naturellement proposé de participer au loyer. Landry avait d'abord refusé en bougonnant, mais elle avait tenu bon pour ne pas dépendre uniquement de son bon vouloir.

— Payer c'est rester libre, lui avait expliqué un client.

Quand elle avait menacé de ne plus venir, il avait fini par céder en râlant avant de fixer deux règles claires : ni client ni dope à la maison.

CHAPITRE 7

Lucas passa la main dans la rugosité de sa barbe naissante. Neuf heures, la première coupure, puis l'électricité revint pendant un quart d'heure avant que tout s'éteigne définitivement. La lame du rasoir dérapa sur une mousse qui faisait penser à des œufs en neige. Un peu de sang se mêla à la masse crémeuse.

Landry était aux Restos du cœur pour ses bons d'alimentation et Mona n'était pas rentrée. Il devait encore se doucher, s'habiller en vitesse, boire son café, chier un bon coup et avaler un reste de chips tex-mex à l'oignon avant de filer au Commissariat.

Il était d'une minceur musclée, le nez droit et les yeux clairs. Il serra le poing pour durcir son biceps, fier comme un adolescent, puis passa un peigne dans des cheveux où se distinguait déjà du blanc autour des tempes. Puis il passa la main sur son menton pour vérifier son rasage et caressa son médaillon de baptême.

Il n'avait pas les traits de son père. Cela avait fait jaser dans sa famille. Il se demandait souvent s'il avait ceux de sa mère au même âge. Il ne gardait d'elle que peu de souvenirs et de rares photos sur un disque dur. Il n'avait pas cinq ans quand, refusant de se faner dans une vie terne, elle avait fait ses valises avant de disparaître vers un ailleurs qu'il imaginait comme une grande étendue bleue et froide.

La vie était à l'exact inverse des films. C'est pour cela que les gens aimaient le cinéma. Dans la vraie vie, ce sont toujours les gentils qui meurent les premiers, ils font des victimes idéales. Déjà dans la cour de l'école c'était les gentils qui se retrouvaient la gueule en sang. C'est peut-être pour cela qu'il avait choisi le métier de flic, pour éviter que les salopards ne se multiplient et envahissent le monde.

Parfois, lors d'une patrouille, un malaise le prenait sans prévenir. Le sentiment que les passants se déplaçaient à une vitesse prodigieuse. Un moment, il croyait sentir la rotation puissante de la Terre sous ses pieds. Avant de réaliser que c'était impossible puisque tous les repères visuels se déplaçaient à la même vitesse que lui. Les seuls référentiels qui n'étaient pas liés à la Terre étaient les astres : des mondes trop lointains pour que la rotation de la Terre soit perceptible. Il savait que tout ça venait de l'intérieur.

Son équipier ne s'apercevait généralement de rien, Alex était trop occupé depuis la dernière vague d'attentats à scruter les passants dans l'espoir de repérer le comportement anormal d'un kamikaze chargé d'amphétamine : du Captagon trafiqué depuis l'étranger. Pourtant, Alex aussi avait ses moments de blues en se souvenant des planques de nuit dans le silence de parkings déserts, des flambées d'adrénaline qui lui mangeaient la tête, et de la peur aussi. Parfois, Alex s'énervait :

— On s'encroûte Lucas. C'est en périphérie que la guerre civile a commencé, celle qui ronge le pays comme la rouille mange la coque d'un vieux rafiot. Jour après jour, le pays se dissout. Personne ne sait quand les choses vont basculer, mais crois-moi, elles vont basculer.

Pour de nombreux Français, l'incapacité de l'Europe à endiguer l'immigration illégale en provenance du Maghreb et d'Afrique allait inévitablement conduire à une guerre civile ethno-religieuse. L'ombre du Califat se profilait derrière les réseaux de passeurs en Méditerranée avec l'objectif avoué de noyer l'Europe sous un flot humain comme celui qui avait fait disparaître les Amérindiens. La démographie africaine explosive assurait au Califat un réservoir illimité de Croyants désireux de rejoindre l'Europe.

Pour beaucoup, la question n'était plus de savoir *si* ce conflit allait se produire, mais *quand* il éclaterait. Les identitaires étaient persuadés que le temps jouait contre eux pour des raisons démographiques liées au différentiel de naissances et au flux migratoire et qu'il fallait hâter ce dénouement pour espérer avoir une petite chance de l'emporter. La caste politico-médiatique continuait de son côté à nier la réalité de cette invasion, elle évoquait le droit

d'asile, parlait d'identité heureuse, et naturalisait à tour de bras avec des arrière-pensées électorales.

Deux mois plus tôt, Lucas avait accompagné Alex à un meeting monstre de Renaissance & Partage. Surnommée Rempart, l'organisation identitaire dirigée par Cyrus Rochebin avait supplanté un Front national qui s'était embourgeoisé jusqu'à paraître trop modéré à beaucoup de chômeurs et de précaires : ceux que la presse appelait avec mépris les petits Blancs et qui se considéraient comme moins bien traités que les réfugiés qui continuaient à affluer sous la pression démographique.

Ces jeunes qui n'avaient que dix ans de moins que lui ne lui ressemblaient pas. Ils téléchargeaient des playlists de musique ultra-violente, des morceaux interdits de passage sur les médias officiels, un son électronique produit sur internet par des groupes alternatifs dont Lucas ignorait à peu près tout. Une génération sans illusions qui faisait froid dans le dos : des Aliens qui en voulaient à mort aux générations précédentes de leur avoir laissé le pays dans cet état.

Pour Rochebin, le péché fondateur avait été le regroupement familial décidé en 1975. En y repensant, Alex disait toujours :

— Même le pare-choc cabossé de notre Peugeot pourrie a plus de jugeote que ces enclûs de politicards.

Cyrus Rochebin était une légende dans la galaxie identitaire. L'incarnation sublime de tout ce que cette époque sombre avait de puissamment négatif. Certains le comparaient à Che Guevara, Lucas n'aurait osé le dire à personne, mais le leader lui rappelait plutôt le Christ ou l'Antéchrist. Il ne savait pas trop. Il émanait de sa personne une lumière noire, un charisme plus religieux que politique. Le comparer au Messie était étrange tant l'un prônait la violence et l'autre la paix. Pourtant, Lucas se souvenait vaguement de Jésus chassant les marchands du Temple : *je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.*

Comme le Christ, Rochebin méprisait la pauvreté, pas les pauvres. Il était le premier à mettre des mots sur l'affaissement de tout un peuple. Comment résoudre un problème que l'on refuse de nommer ? Alex expliquait que Renaissance & Partage avait les solutions pour redresser le pays.

— Tu vois Lucas, ce sont ces cafards qui nous pourrissent. Le criminel d'un jour se fait djihadiste pour justifier ses crimes et assouvir sa violence. Avec eux, on ne s'en sortira jamais. *No future*. J'ai pas appris grand-chose dans la vie, mais si un jour un mec me demande mon avis sur ce qui tourne pas rond dans ce putain de pays, tu sais ce que je leur dirais ?

— Tu leur diras quoi Alex ?

— Je leur dirais juste deux choses : les politiciens et les cafards. Les politiciens sont les plus obscènes. Ces grosses larves trahissent leur propre pays. La première urgence sera de liquider tous ces collabos suceurs de pine, mais crois-moi les bronzés viendront tout de suite après, qu'ils tournent ou pas leur cul cinq fois par jour vers La Mecque.

Lucas n'était pas contre le principe. Sauf que ça faisait quand même pas mal de monde à liquider, que ça prendrait du temps et demanderait pas mal d'efforts. Pour lui le problème à la base c'était la mentalité française et les comportements qu'elle induisait. L'adoration du peuple pour les crapules qui le volaient, ouvraient les frontières, ruinaient le pays. La période spéciale avait ramené le niveau de vie à celui du tiers-monde, rétablissant une indéniable cohérence entre misère mentale et dénuement matériel.

Le meeting ressemblait à une grand-messe avec ses fidèles, les yeux brillants d'exaltation, buvant les paroles du Prophète. Ses ennemis sarcastiques en ricanaient, parlant de la prochaine canonisation du Saint-homme : Cyrus le Bienheureux dont le seul miracle était de cristalliser les haines qui flottaient dans les esprits depuis des années, les conclusions que son public était incapable de formuler clairement. En l'écoutant, Lucas avait pourtant l'impression que, pour la première fois, quelqu'un nommait ses peurs, ses fantasmes, ses espoirs, ce malaise qui, depuis des années, rongait l'âme de la France.

En quelques mots, Cyrus dessinait un horizon radicalement nouveau. Il n'assénait pas de vérité révélée, mais semait des réflexions suivant le fil sinueux de sa pensée, de petites graines qui germaient et menaient invariablement à une conclusion qu'il se gardait bien de formuler à la place de son auditoire. Celui-ci

s'attachait alors d'autant plus aux constats qu'il avait l'impression de les avoir lui-même établis.

Là où les autres politiciens n'avaient à la bouche qu'endettement, fiscalité et sacrifices, Cyrus parlait bon sens, valeurs humaines, patriotisme, esquissant avec passion la possibilité d'un avenir loin des tristes syndics de faillite au pouvoir. Il revisitait la théorie marxiste de l'aliénation.

Quand on lui rapportait les objections des détracteurs qui pointaient ses incohérences, affirmant que sa pensée n'était qu'un fatras philosophique nappé de verbe ampoulé, une escroquerie de la logique partant du vrai pour aboutir au faux, il avait beau jeu de montrer d'un geste de la main que le naufrage du pays suffisait à disqualifier ses contempteurs.

— Les apparatchiks de la vérité devraient appliquer à leur propre pensée la même vigilance que celle qu'ils exercent vis-à-vis de la nôtre. Plus notre message devient audible, plus leurs agressions se perfectionnent, comme autant d'anticorps destinés à défendre les intérêts des castes en place.

En sortant du meeting, Alex avait dit : *on ne résout pas les problèmes avec ceux qui les ont créés.*

Les adversaires de Cyrus expliquaient qu'il n'avancé aucune solution crédible aux problèmes concrets du pays. Les intellectuels ajoutaient que la haine de la liberté prenait souvent le masque de sa défense. Mais ils s'adressaient à la raison alors que Cyrus parlait au cœur des hommes comprenant que la politique est affaire d'émotion et de rêve.

Ses opposants dénonçaient un discours attribuant les échecs de la France à des tiers. Ils moquaient son pathos, parlaient d'évidente imposture intellectuelle, mais le peuple, sourd à leurs arguments, était convaincu que c'était justement eux, les imposteurs : ceux au pouvoir depuis tant d'années et dont les échecs étaient le meilleur argument de Rempart.

Rochebin lâchait alors avec un sourire :

— N'écoutez pas ceux qui vous ont menés au désastre et vous expliquent maintenant comment en sortir.

Quand Lucas débarqua au commissariat, Alex avait déjà allumé une cigarette pour se réchauffer. En tirant une taffe, il pensa à l'époque où il patrouillait dans cette jungle urbaine nommée banlieue. Un biotope périphérique où la racaille prospérait au-delà de toute espérance. À partir de douze ans, les gosses de la Cité de l'Europe commençaient leurs conneries : pendre des chats, leur crever un œil, brûler vif le plus de chiens possible, arracher les sacs des vieilles dames, incendier les poubelles avant de passer aux choses sérieuses.

Les flics escortaient les pompiers. Des Robocops armés de flash-balls qui regardaient brûler les immeubles pendant que l'on déroulait des tuyaux autour des gerbes d'étincelles du brasier. Des guerriers casqués de protège-nuques déployaient les échelles : une horde mongole montant à l'assaut de cités orientales. Des nuits pleines de spasmes violents comme le siège d'une acropole antique.

Un incendie ressemblait à une nuit d'amour, des vagues plus intenses se succédaient, des bouffées de chaleur entrecoupées de moments de calme. Malgré l'horreur, ce spectacle en Cinémascope le fascinait. Un coup de poing en plein plexus. Alex comprenait presque les pyromanes tant il se dégageait de la destruction de masse une beauté terrifiante et sublime.

Au petit matin, le brasier enfin maîtrisé, les guerriers en sueur cernaient la carcasse d'acier enveloppée de brumes : des phalanges d'hoplites épuisés autour d'un monstre préhistorique. Des badauds indécis venaient en famille autour de la ruine fumante. Une foule étrangement silencieuse, parmi laquelle se tenaient – anonymes – les incendiaires venus admirer leur travail, soudain conscients de la gravité du monde. Mais l'effet gueule de bois ne durait jamais très longtemps. Ceux qui avaient goûté à l'ivresse de l'incendie recommençaient toujours.

Si les gosses mettaient le feu à leur quartier, leurs frangines fardées de vice n'étaient pas en reste, branlant les hommes dans les caves contre une pièce. Il se souvenait d'une gamine de onze ans qui s'était mise en ménage avec une gousse qui aurait pu être sa mère. La vieille crevait de jalousie et dérouillait sa jeune compagne quand elle découchait. C'était à Villiers-le-Bel rebaptisé par le Crabe, son patron de l'époque, Villiers Abdel.

Il se souvenait des visages éclatés de types attachés au pare-chocs d'une caisse volée, d'adolescentes aux cheveux collés de sang se protégeant sous les voitures pour échapper à la meute, d'autres filles au regard brisé que les femmes policières ramassaient à la petite cuillère après des mois d'interminables tournantes dans les caves.

De toute éternité, il y avait les loups et les proies, engluées dans une étrange somnolence. Presque consentantes. Il n'y avait plus rien de vivant en elles, ni rancœur ni hostilité, juste un fatalisme abyssal et un mépris silencieux envers la puissance publique dont les flics étaient les derniers représentants sur Terre. Des nuits à faire le guet pour baiser des ordures qui feraient n'importe quoi à n'importe qui, sans des flics pour les en empêcher.

La violence emportait tout, à commencer par ce résidu de l'histoire appelé le prolétariat. Un terme si désuet que son simple emploi faisait rire. Un terme qui décrivait ces gens ordinaires, vieillissés avant l'âge, usés jusqu'à l'âme, le visage plein d'une lassitude infinie.

Les rares victimes osant porter plainte déménageaient pour échapper aux impitoyables représailles qui ne manqueraient pas de les cibler. Les *exfiltrations* en langue de flics. Les gens honnêtes fuyaient à la cloche de bois comme des voleurs. Le monde tournait à l'envers et l'état fermait les yeux pour ne pas voir le réel.

Il se souvenait de sa première planque avec le Crabe à l'entrée d'une cité HLM aux couleurs pisseuses pour surveiller un deal. Des *choufs* leur avaient tourné autour, vrombissant sur leurs mini-motos comme des coléoptères venimeux. Trois bodybuildés s'étaient alors pointés en béhème décapotable. Leurs muscles hurlant qu'ils n'étaient pas du genre à laisser les keufs céfrans pourrir leur business. Leur rap hurlait *Brigitte femme de flic*, un remix de Ministère A.M.E.R. parlant de buter les keufs et de niquer leurs meufs.

*Aucune force d'état ne peut stopper une chienne en rut,
surtout pas la putain d'un flic de pute.
Brigitte se fait culbuter, Brigitte se fait sodomiser,*

Le Crabe n'avait pas moufté. Les enfoirés qui s'étaient arrêtés à leur niveau leur firent signe de baisser la vitre.

*À quatre pattes, la femme du shérif aime sucer les négros
tout le monde dans la cité n'a cessé de l'enculer*

Avec un vague sourire, le Crabe avait appuyé sur le bouton électrique. Ses yeux gris avaient la froideur d'éclats de glace.

— Super le rap que vous écoutez les jeunes...

— Vous avez rien à foutre ici les gouères, avait craché un serpent avec des motifs maoris sculptés à la tondeuse sur le crâne.

Les autres avaient des regards de tueurs, le modèle standard du salopard capable de pourrir toute une cité. Discrètement, le Crabe lui avait fait signe d'armer le Flash-Ball avant de répondre.

— Pourquoi ? C'est réservé aux fils de pute ce quartier ?

Ces fouines puantes avaient hésité un instant. Des connards qui se la pétaient gangsta rap, le flingue enfoncé dans le calbut. Ils ne s'attendaient manifestement pas à ce genre de réponse. D'habitude, les flics baissaient les yeux et détaient comme des lapins.

*Les jeunes de la cité sont tous dans la cave pour la sauter
Pendant que lui se vante d'attraper plein de petits noirs
Mais elle s'en fout, Brigitte s'est bien fait niquer,*

L'impertinence avait disparu des regards. Des yeux morts posés sur le vide. Le tatoué maori coupa sèchement la musique. Un silence de mort. Leurs lèvres bougeaient légèrement, mais à part ça, les types n'avaient absolument plus rien de vivant.

— Si vous comprenez pas les règles, on va vous les apprendre.

Le Crabe avait bondi hors de la voiture. Le plus costaud avait déjà la main dans la boîte à gants, il avait pris le tir de Flash-Ball en pleine mâchoire. En voyant leur caïd se tordre de douleur, les deux bébés gangsta levèrent les mains. Ils n'avaient déjà plus l'envie de se battre. Ils les avaient écrasés, annihilés. Lors du débriefing, le Crabe avait expliqué :

— Leçon numéro un : le premier qui cogne est presque sûr de l'emporter. Leçon numéro deux : face à ces putains de gangs,

toujours taper le chef de meute. Généralement, après les autres se couchent.

Sachant évaluer le véritable rapport de forces, le Crabe ne se perdait pas sur l'accessoire, il possédait l'art de concentrer son offensive sur le point décisif. L'ordre rétabli, Malcolm X s'en tira avec cinq mois de broches. Ils trouvèrent de la dope dans la caisse, mais les punaises de la hiérarchie s'agitaient dans tous les sens comme des poules décapitées, répétant :

— Surtout pas d'émeutes dans les quartiers, que ça reste calme.

Les juges libérèrent les voyous et le Crabe reçut même un blâme. C'était déjà l'époque où la police nationale renonçait à faire régner l'ordre. Des essayistes fustigeaient la démission de l'état dans les *territoires perdus de la République*, mais la marée démographique était devenue irrésistible. On n'arrêtait pas la mer avec des lois.

Le sentant, les bandes toujours plus violentes prenaient de l'assurance. Toutes les nuits, les cités passaient sous leur coupe. Les caïds contrôlaient de cités entières jouant avec les barbus un remake de l'alliance médiévale de l'épée et de la croix.

Une contre-société était en train de naître sous les yeux effarés de l'Ancien Monde, avec son nouveau peuple, sa foi, ses institutions, ses lois, ses codes vestimentaires, sa cuisine et son armée. Elle n'avait pas pour projet de se dissoudre dans l'Ancien Monde, son ambition était tout autre : elle allait croître et multiplier afin de subvertir l'organisme-hôte qui l'avait accueillie dans un impitoyable processus de conquête coloniale.

Alex avait failli se faire tuer une bonne dizaine de fois : des tirs à balles réelles, des lave-linge lancés du sixième, des pitbulls rendus fous par la dope lancés contre la BAC. Une guerre d'usure.

Il croyait alors que rien ne pourrait plus le surprendre, il se trompait : il n'avait encore rien vu... La peur commençait à changer de camp. Des gangs afro-maghrébins voulaient casser du Céfran, on les ciblait régulièrement, les attirant dans des rodéos mortels.

— Des fumiers gorgés d'amphétamines, des saloperies capables de transformer un lapin en Alien. Tu veux que je te dise, l'ouverture des frontières, ç'a été le début de la fin, affirmait le Crabe.

Les armes affluaient par les Balkans, de Syrie, de Libye. Les braquages de supérettes se faisaient désormais au bazooka et on

n'hésitait plus à tuer pour des sommes dérisoires.

C'est à partir de ces années-là qu'Alex avait acquis un début de conscience politique, réalisant que la situation basculait de la criminalité vers une forme de guerre civile théorisée par un islam conquérant animé par l'éternelle volonté de puissance.

Tout ce qui portait un uniforme était la cible de voyous sapés sportwear, des abrutis racistes nourris de sous-culture américaine et de contre-culture islamique. Les jeunes femmes européennes étaient l'objet d'un véritable harcèlement d'hommes qui veillaient jalousement sur l'honneur de leurs sœurs. Le retour des djihadistes expérimentés de Syrie et d'Irak, l'arrivée massive des réfugiés du Levant avaient encore aggravé la situation sécuritaire.

Pourtant, par moments, il arrivait à Alex d'être sincèrement séduit par l'intelligence de certains types de banlieue, par leur tchatche, par la vivacité de leurs réactions, cette capacité à analyser intuitivement une situation, à vivre en prise directe avec le réel, loin des élucubrations fumeuses des intellos parisiens, sans compter leur humour dévastateur, leur courage physique, leur irrespect de ces institutions vermoulues qui étouffaient le pays, leur manière de revisiter la langue française.

Alex ne les aimait pas, mais il était assez lucide pour savoir qu'il leur ressemblait et que, dans un autre contexte historique, cette énergie vitale aurait pu être mieux employée et faire la richesse du pays au lieu de faire son malheur.

Mais pour cela, il aurait fallu pouvoir accéder à leur disque dur, lancer un nettoyage complet du système et ça, c'était un tout autre boulot. Putain, certains de ces voyous auraient pu faire de sacrément bons flics s'ils n'avaient pas choisi le côté obscur de la force.

CHAPITRE 8

L'éclatement de l'Union européenne fut une réappropriation de leurs destins confisqués par les peuples. Mais celle-ci, trop tardive, accéléra le déclin engagé comme quand, retirant brutalement à un malade la béquille ayant atrophié ses muscles, on précipite sa chute.

L'accélération des mutations, Nathan Lewine, Éditions Sciences sociales

Ce matin-là, une silhouette emprunta la discrète porte du Coq située avenue Gabriel, tout au bout du jardin de l'Élysée.

Maurice Carcassonne était un des hommes les plus puissants du pays. Avec le président, ils étaient de la même promotion de l'ENA : la promotion Jacques Chirac. Une relation souvent critiquée par des médias prétendant que la BNP, dirigée par Carcassonne, lui devait son quasi-monopole sur les obligations sécurisées du trésor.

L'huissier antillais fit entrer cet homme trapu : un nez de boxeur, des joues épaisses, une bouche large aux lèvres charnues de jouisseur avec des dents de fauve solidement plantées dans une puissante mâchoire. Maurice portait le ventre en avant, un costume en vigogne, une chemise de coton et une cravate en twill de soie Hermès.

Le président l'attendait. Ils échangèrent une poignée de main pendant que le banquier posait chaleureusement sa main gauche sur l'épaule présidentielle en signe d'amitié.

— Ça fait plaisir de te voir, avoua le président, ici je ne manque pas de courtisans, mais je n'ai pas un seul véritable ami. Impossible d'avoir une vraie conversation avec ces larbins.

Chez Maurice, le président admirait la faconde, l'improvisation créatrice et surtout l'absence de gants avec laquelle celui-ci

parcourait la vie. Le monde n'était pour le banquier qu'un vaste buffet dans lequel il suffisait de se servir. La notion même de pudeur lui était totalement étrangère. Tout ce qui ne lui appartenait pas — argent, propriétés, honneurs, femmes — avait vocation à devenir sien à un moment ou à un autre sans que cette prédation ne provoque chez lui le moindre sentiment de gêne ou de culpabilité.

Rien ne l'intimidait, le président Carcassonne fonçait sans s'inventer ni scrupules ni entraves : une âme dilatée par l'amour-propre. Le doute que François pensait être la marque distinctive des grands esprits était un sentiment complètement étranger au banquier.

— Tu as l'air crevé mon pauvre François, tu devrais dormir un peu plus. Tu ne tiendras pas longtemps si tu continues comme ça. Moi aussi, ces derniers temps, j'ai eu pas mal de soucis pour gérer mes équipes de trading obligataire, mais le sommeil c'est sacré.

— J'ai trop les nerfs à vif pour bien dormir.

— Fais attention, les insomnies, c'est le truc qu'on finit toujours par payer. Bon, j'arrête avant de te rappeler ta mère.

Le président sentait une légère brûlure sous les paupières. En plissant les yeux, l'irritation devenait plus forte comme s'il avait du sable dans les yeux. Il n'avait pas quitté son bureau depuis deux jours.

La vérité c'est que, même quand il se couchait tôt, François ne parvenait pas à trouver le sommeil. Son médecin lui avait prescrit des pilules, mais il les avait rangées dans un tiroir. Avec c'était pire, l'impression d'être dans le coaltar toute la journée.

En regardant Maurice, il remarqua quelque chose de changé avant de réaliser que son ami se teignait les cheveux. Un signe de plus que leur jeunesse s'enfuyait. Il se souvenait de sa belle chevelure romantique : un tourbillon soyeux de révolté. Maurice pesait alors quarante kilos de moins et citait Marx et Althusser à tout bout de champ. Tout ça pour finir en banquier d'affaires parlant de lui à la troisième personne.

À la sortie de l'ENA, chacun avait suivi une voie en accord avec son tempérament. Le Conseil d'État pour François pendant que Maurice intégrait l'inspection des finances avant de pantoufler à la BNP pour en devenir le directeur général dix ans plus tard.

De son côté, François s'était engagé au Parti socialiste, devenant conseiller général, puis député du Lot-et-Garonne avant d'être élu Premier secrétaire. En repensant à sa jeunesse, il réalisait que ses certitudes s'étaient dissoutes avec les années. Peut-on faire de la politique sans réelles convictions ? Comment convaincre que l'on détient la vérité quand on est soi-même rongé par le doute ? Il s'étonnait de la vitesse avec laquelle le monde s'était transformé au cours des trente dernières années.

Pourtant leurs désaccords politiques n'avaient jamais affecté leur amitié. Ils étaient tous deux suffisamment lucides pour savoir que la couleur politique de chacun résultait plus de traditions familiales et de tempéraments que d'une réelle adhésion à des convictions finalement sans importance. De toute façon, la réalité s'était échinée à réduire la fonction politique à une *symbolique du pouvoir*.

Un soir, à la fin d'un pot de départ bien arrosé, un conseiller élyséen au cynisme déplaisant avait même osé parler de *chamanisme politique* sur un ton grinçant. Sur le coup, l'expression avait choqué le président tant elle reflétait la cruelle réalité sans strass du pouvoir. Depuis des décennies, l'économie échappait au pouvoir des gouvernants. Les décisions se prenaient dans les salles de marché de Londres, Hong Kong ou New York. Au mieux, un dirigeant politique pouvait accompagner les tendances, faciliter certaines évolutions déjà perceptibles. Guère plus.

— Je peux ? demanda Maurice en allumant un cigare, j'imagine que tu es déjà au courant de la rumeur qui court.

Toute sa face exprimait le banquier sûr de lui. La presse de gauche ne le ménageait pas, le décrivant comme un triomphateur gras imposant des conditions brutales aux gouvernements. Un homme capable de faire tomber un ministre pour moissonner des milliards sur une simple opération de swaps de dette.

— Toi, tu te mets à croire les rumeurs ? dit le président agacé.

— Sur les marchés, la rumeur est souvent autoréalisatrice. Excuse la vulgarité de l'image, mais les traders ont pour règle de ne jamais pisser contre le vent. Et les vents sont mauvais en ce moment.

— Ne m'impose pas les mêmes gémissements que mes conseillers. Ici c'est le Mur des Lamentations permanent. Si j'avais

écouté les défaitistes, je ne serais pas là en ce moment.

— Sans vouloir te vexer, ce serait peut-être mieux pour toi.

Maurice avait toujours ressenti de l'incompréhension pour François qui s'était donné tant de mal pour s'emparer de ce sceptre illusoire. Fascinés par le pouvoir, les politiciens déployaient une habileté manœuvrière aussi remarquable que stérile pour s'en emparer, refusant de voir que celui-ci était devenu largement factice.

Quant aux grandes idées sur la démocratie, elles amusaient le financier. Ceux qui avaient accès aux médias étaient là justement parce qu'ils n'avaient strictement rien à dire, les véritables intellectuels crevaient de faim et cultivaient leur amertume lucide sur des blogs confidentiels pendant que les chroniqueurs professionnels grassement rémunérés déjeunaient avec les politiciens qui voulaient faire passer un message dans l'opinion.

— Ne surestime pas les électeurs, lâcha le président avec une lueur dans le regard, souviens-toi des veaux du Général.

— Veaux ou pas, oublie un second mandat. Entre les attaques terroristes en pleine zone sécurisée, le flot ininterrompu des réfugiés, le chômage et la criminalité. Sans parler des comptes publics...

— Merci du scoop. Tu crois vraiment m'apprendre quelque chose ? Le ministre des Finances sera là dans une demi-heure. Les rentrées fiscales sont inférieures aux prévisions les plus pessimistes : un effondrement, des zones entières ne paient carrément plus.

— De quoi tu parles ?

— Des zones dont la sécurité a été déléguée.

— Tu veux dire celles où les barbus font la loi ?

— Eux ou d'autres, dit le président sur un ton agacé, les gens disent qu'ils refusent de payer deux fois.

— Envoie tes flics.

— Arrête de faire l'ignorant. À force de coupes budgétaires, les effectifs sont insuffisants. Les seules forces de l'ordre qui s'aventurent dans ces zones sont les *muttawa*, la police islamique.

— Je t'avais dit de ne pas mettre le doigt dans cet engrenage.

— Il n'y a pas qu'eux. En Bretagne, des paysans brûlent les perceptions. Les Corses aussi refusent de payer sous prétexte que

l'état se désengage. Dans l'immédiat, mon problème est d'émettre en urgence de nouvelles obligations sécurisées pour payer les salaires, les aides aux réfugiés et ce qu'il reste de retraites.

— Des obligations sécurisées ? Excuse-moi, mais sécurisées avec quoi ?

— Comment ça avec quoi ? s'étonna le chef de l'état, les biens de l'État, les hôtels particuliers, les bâtiments des Ministères, les terrains publics.

Le président était devenu écarlate. Maurice le dévisageait, inquiet.

— Tu es sûr que ton chef de cabinet t'a communiqué le dernier inventaire des biens publics ?

— Oui, enfin je crois... Bien sûr, pourquoi ?

— Ce que j'en dis, c'est pour toi... D'après mes informations, il ne reste plus grand-chose pour gager une nouvelle émission. Vous avez hypothéqué jusqu'à la Tour Eiffel et la Joconde. Même une partie des futures recettes fiscales sont affectées en priorité à certaines dettes. Je ne vois pas ce qu'il vous reste.

— Plutôt ce qu'il NOUSreste, non ? Tu es toujours français ? répliqua le président avec une lueur de défi dans le regard.

Maurice ignora le sarcasme. Il leva les deux mains pour dessiner dans l'air les guillemets.

— Et tu comptes les placer à qui tes obligations « sécurisées » ?

— Je rencontre un consortium de banques russes tout à l'heure.

— Oublie les Ruskoffs, ils réduisent leur exposition sur la France.

— Si ça foire, il reste la visite officielle de l'émir du Qatar. Après tout, les Qataris ne gagneraient rien à la faillite d'un débiteur.

Maurice esquissa une moue dubitative en forme de grimace.

François se leva, agacé. Il n'avait aucune envie d'écouter la suite. Les marchés tenaient de ces cruelles déesses aztèques dont on achetait les faveurs en les gorgeant de victimes.

Le salon doré avait été installé au premier étage par le Général, il se planta devant la fenêtre qui donnait sur le parc. À chaque fois qu'il pensait au grand homme, l'image d'un animal préhistorique puissant et majestueux lui venait à l'esprit. La première fois qu'il

s'était carré dans ce fauteuil, il avait frissonné, sentant littéralement le souffle de l'histoire lui parcourir l'échine.

Son regard se posa sur une silhouette occupée à tailler les arbustes du parc. Des gestes calmes et précis. Il enviait cette vie simple entre la douceur des plantes, la lumière du matin, les fruits mûrissant lentement au soleil du printemps. Il aurait aimé posséder un pouvoir identique sur le pays, faire de ce chaos économique et sociétal un jardin à la française.

Pour gouverner le monde, les grandes cités avaient besoin de tous les talents de la Terre. L'immigration allait nourrir l'humus d'une nation vieillissante. De ce terreau, une nouvelle civilisation allait naître, s'épanouir pour étonner le monde entier. Mais l'explosion démographique du Sud avait bousculé ses prévisions, l'immigration clandestine était devenue une marée incontrôlable.

En lieu et place du jardin à la française, il avait eu la jungle. Il avait assisté à l'affaissement, à l'effondrement d'un édifice social déjà fragilisé par la gigantesque dette du passé, par la hausse du prix des matières premières. La France basculait vers une juxtaposition de communautés disparates rongées par la haine et le ressentiment. Il aurait dû être jardinier, mais la vie en avait décidé autrement.

Depuis toujours, on accusait les politiques de ne pas en faire assez ou d'en faire trop. L'homme de caractère était taxé d'autocrate, celui qui lâchait la bride à ses équipes s'exposait au reproche inverse : manque de cap, mollesse de caractère, indécision. Celui qui baissait les impôts était accusé de favoriser les nantis, mais les augmenter étouffait l'activité. Dans tous les cas, on parlait d'instabilité fiscale, mais, sans décision, le reproche d'immobilisme ne tardait pas à poindre.

Les peuples étaient prompts à définir un dirigeant par ses manquements. Un homme d'État devait garder le cap entre ces injonctions contradictoires, avançant sur l'étroite ligne de crête du réel.

Avec l'aggravation de la crise, la propension française à brûler ce qu'on avait adoré s'était accentuée. Au mécontentement populaire s'étaient ajoutés les sarcasmes des médias, les exigences des créanciers, les demandes des lobbies, de régions dévastées par la

crise. Une fragmentation du monde qu'il avait connu, la fin des certitudes.

Au fond du parc, des flammes montaient dans l'air froid : le jardinier brûlait des feuilles mortes. Une vie consacrée à la France s'achevant en syndic de faillite. Depuis des années, la dérive s'aggravait dans un déni inquiétant : les êtres vivants sont rarement conscients de leur propre puanteur. Des maux si nombreux que les élites furent les premières à exfiltrer leur progéniture à l'étranger, enrichissant d'autres nations.

À son élection, il n'avait trouvé que des friches industrielles, des usines décrépées et des villes ravagées par la crise et le communautarisme. Un pays avec la gueule de bois. Il n'avait eu que cinq petites années pour guérir une sclérose aussi ancienne : une tâche herculéenne, une course contre la mort. Tant de lâchetés et de renoncements avaient mené à ce désastre. Les alternances politiques avaient accéléré le déclin, empêchant toute action sur le long terme. Le jardinier était en train d'arracher des mauvaises herbes pour les jeter au feu. Maurice ne disait rien.

— À ton avis, que se passera-t-il si salaires, aides aux réfugiés et pensions ne sont plus payés ? demanda le président, le regard perdu vers le lointain.

— Laisse tomber les retraites et ne paie que les aides aux réfugiés, et les salaires des forces de l'ordre, répondit de manière abrupte Maurice, mieux vaut l'injustice que le désordre. Après tout, cette génération ne s'est pas gênée pour nous léguer ce chaos.

— Ils peuvent crever, c'est ça ? demanda le président en se retournant.

— J'ai dit ça ? Dis-toi que personne n'aime les vieux, même pas leurs propres enfants. La plupart attendent qu'ils cassent leur pipe pour toucher l'héritage. L'allongement de la vie a été la pire chose qui nous soit arrivée. Il faut faire des choix. Et choisir c'est renoncer. Et puis, arrête avec tes utopies naïves, regarde où elles nous ont menés.

— Je préfère encore mes utopies naïves à tes sarcasmes désabusés.

Maurice avait trop pratiqué ses semblables pour nourrir quelques illusions à leur sujet.

— Des décennies durant, ce pays a repoussé toute réforme, dilapidant ses ressources, puis les empruntant quand elles furent épuisées.

— Vous, les banques, vous en avez bien profité de ces emprunts d'État.

Maurice attendait la suite. Il s'agissait entre eux d'un numéro bien rodé : l'homme de gauche lui reprochant sa rapacité de financier, alignant la litanie des éternels griefs faits aux banquiers.

Maurice ne répliquait jamais. Si malgré leur impopularité, les banques existaient toujours c'est qu'elles avaient probablement quelque utilité. Il posa le regard sur les lambris dorés, tel un fidèle distrait écoute l'homélie d'un prêtre trop sévère.

Chacun jouait un rôle assigné par le destin. Si Maurice gagnait autant, n'était-ce pas la preuve de son utilité ? Lui-même s'était donné du mal pour se persuader du rôle essentiel des marchés financiers dans la circulation du sang monétaire.

Dix ans plus tôt à la fin d'un repas arrosé, François lui avait dit :

— Apparemment, même les fripouilles ont besoin de justifier leurs actes.

Maurice s'était senti directement visé par le trait acerbe. Après un froid de deux ans, ils s'étaient rabibochés comme un vieux couple que la discorde unit autant que l'amour. Le président continuait son prêche :

— Que connais-tu à l'art de gouverner ? Dans ta boîte, tu donnes un ordre et on l'exécute. Tu n'attends aucune réélection. Gouverner est un tout autre exercice. Il résulte d'un fragile équilibre entre la réalité qui s'impose à tous et la part de ce réel que les gens sont prêts à accepter. Je louvoie sans cesse entre deux écueils : la réalité et l'opinion, ou plutôt la vérité et le mensonge.

— Le mensonge ?

— Arrêtons de faire semblant. Les gens veulent qu'on leur mente. Sinon pourquoi avoir élu et réélu des Mitterrand ou des Chirac ? La vérité est inutile, nous la connaissons tous. Tout le monde sait que le roi est nu et que les caisses sont vides.

— Écoute François, toi et moi nous nous connaissons assez pour nous parler franchement, sans langue de bois. L'urgence c'est le désordre, le terrorisme, les émeutes. Sans armée, ni police, les

milices feront la loi et s'affronteront dans un chaos irréversible. Déjà que ce n'est pas brillant en temps normal.

Le président considéra cette bouche épaisse d'appétits sans scrupules, comme si c'était la première fois qu'il la voyait.

— Comment ça pas brillant ?

— Mais où tu vis ? Tu me parles de caisses vides, mais il y a pire. Sors un peu de Paris, de la zone sécurisée. Il y a des camps de réfugiés illégaux un peu partout. Le pays est devenu un coupe-gorge où personne ne sort plus après le couvre-feu. La nuit, les portes sont forcées, des commissariats attaqués. Je ne suis même pas sûr que la France soit devenue autre chose qu'un concept historique en train de se dissoudre comme en leur temps l'état maya ou l'empire khazar. Tu imagines un seul instant le pays sans forces de l'ordre ?

Le visage du président se crispa. Il avait toujours refusé de se laisser entraîner sur ce terrain, mais la réalité était têtue.

— Tu parles comme Rochebin maintenant ? demanda-t-il sur un ton légèrement accusateur.

Le banquier haussa les épaules et esquissa une moue.

— On peut être une canaille et ne pas dire que des bêtises. Et moi je pense qu'il faut verser en priorité les allocations aux réfugiés pour éviter des émeutes raciales. Rochebin est contre, il veut les renvoyer.

Le président lui jeta un coup d'œil inquiet.

— Les renvoyer où ? Personne n'en veut. Même pas les pays qui les ont vus naître. Sa refondation nationale n'est qu'un leurre, une tête de gondole destinée à masquer la nature profondément réactionnaire de son projet politique. Crois-moi, ce type est un aventurier qui s'est fabriqué un habit de rebelle. Une fois au pouvoir, il se transformera en autocrate. Tu méconnaiss l'étendue de son indifférence au vrai et au faux, la profondeur de son opportunisme intellectuel. Pour lui, une idée n'est ni juste ni fausse, elle se mesure à l'aune de son utilité dans sa stratégie de conquête du pouvoir. Il masque le vide de sa pensée derrière une philosophie d'emprunt dont il n'a pas assimilé le quart.

Maurice lui adressa un regard de reproche.

— Ne le fais pas plus bête qu'il n'est. Il est tout, sauf stupide.

— Assiste à un de ses meetings, se défendit le président, son regard, sa manière de sourire en agitant la main. Et puis cette musique à la fin de ses shows.

— Il leur sert ce qu'ils attendent de lui, reconnais au moins que le type a un indéniable charisme. Et puis, tu n'aimes plus Nabucco ?

— Ce type ne croit pas un mot de ce qu'il dit. Cite-moi une seule idée originale de Rochebin et je révisé immédiatement ma pensée. En cas de besoin, il ressort une théorie poussiéreuse de derrière les fagots, un truc apparemment adapté à la situation parmi ceux disponibles en rayon. Par exemple, cette histoire d'économie mixte qui date du siècle dernier et à laquelle même nous, les socialistes, ne croyons plus. Parler d'économie mixte quand les caisses sont vides, en quoi ça résout mon problème de trésorerie ? Un fumiste. Faut-il une guerre civile pour que les gens finissent par comprendre ?

Maurice lui adressa un regard rempli de doute.

— Que tu le veuilles ou non, l'Homme n'est qu'un singe excité par le sang. De quoi parlent les romans, les films ? De violence et de sexe. Il n'y a strictement rien d'autre. Rien. Regarde cette fascination morbide pour les tueurs en série, les dictateurs, les psychopathes. L'histoire se souvient de Gengis Khan, Tamerlan ou Ivan le Terrible, jamais des bâtisseurs. Les jeux vidéo se résument à des holocaustes numériques d'avatars. Pense à ces documentaires animaliers où des chimpanzés fous de rage attaquent une impuissante victime qu'ils mettent en pièces pour la dévorer. Une fois les structures sociales dissoutes, ce qui soit dit en passant est déjà bien avancé, il ne restera que le règne éternel de la nature – c'est-à-dire celui de la violence pure. Il n'y a que Rousseau pour croire que l'Homme est né bon.

François le regarda avec une lueur amusée.

— Tu te dédouanes un peu vite. Cette dissolution de la société, ce sont les gens comme toi qui en êtes responsables avec votre fameuse main invisible du marché en transformant les citoyens en consommateurs interchangeable, en *target of the market* au moment où les ressources mondiales s'épuisaient.

— Concède-moi que je n'ai jamais prétendu d'un côté lutter contre une globalisation inéluctable tout en effaçant les frontières qui

protégeaient le pays du pire. Tu l'as ta société multiculturelle, ton merveilleux Vivre-ensemble. Avec quel résultat ?

— Même s'il connaît des ratés, le modèle français reste un idéal, se défendit le président.

— Laisse-moi rire François, ton prétendu modèle est en ruine. Le communautarisme a gagné, des villes entières vivent de fait sous la loi islamique, les femmes qui ne suivent pas leurs codes vestimentaires sont agressées en pleine rue par les voyous des *muttawa* qui agissent en police religieuse. Les gamins vont à la *madrassa* apprendre qu'ils vivent au milieu de ces *kouffar* qu'il faudra bien, un jour ou l'autre, convertir ou égorger. Les salafistes sont de plus en plus puissants et la République de plus en plus faible. Un jour, ils décideront de jouer leur partition et ce jour est proche.

— C'est ton consumérisme qui a monté les communautés les unes contre les autres, contre-attaqua le président.

— Parlons-en du consumérisme comme tu dis. Ceux à gauche qui le critiquent sont les premiers à réclamer du pouvoir d'achat. Que cela plaise ou pas, le consumérisme était le seul ciment capable de préserver un semblant d'unité dans cet agglomérat humain. Le jour où les gens ont compris qu'il n'y aurait plus d'aides sociales, que les caddies seraient vides, tout est parti en vrille. Que font des camés en manque à qui aucun dealer ne fait plus crédit ?

— Je t'écoute puisque tu sembles lancé.

— Ils s'entretuent pour obtenir leur dose.

Le président haussa les épaules et il fixa par la fenêtre un point lointain au-delà des limites du parc. Il aurait voulu être ailleurs.

— De toute façon, le temps des analyses est révolu, je n'ai pas le choix. Je dois trouver une solution pour passer cette échéance.

— Même si tu gagnes du temps, une autre échéance viendra, personne n'en veut plus de nos obligations.

— Où est le risque si nous nantissons des biens d'état ?

Maurice se tut, renonçant à argumenter, à faire semblant. Le silence se prolongea, à peine troublé par la rumeur de la ville. Un silence différent des autres. Ce n'était pas une barrière entre eux, mais, au contraire, la conscience de vivre un moment étrange dans lequel ils étaient les derniers humains sur Terre. Le président restait

immobile, comme s'il rêvait les yeux ouverts puis il sentit l'embarras de celui qui restait malgré tout son ami.

— Tu penses que tout ça va mal se terminer, n'est-ce pas ?

— Je l'ignore, je ne sais plus trop quoi penser. Je sais juste que j'ai peur. Béatrice et les enfants ont quitté la France hier soir.

CHAPITRE 9

L'Anguille la suivait depuis une quinzaine de minutes entre les rayons, incapable de détacher les yeux de cette gamine super sexy. Un frisson lui parcourut l'échine en se rapprochant pendant qu'elle déchiffrait les prix avec son copain.

Comment cet empaillé avait fait pour attraper ce petit lot hors catégorie ? Une tarlouze avec ses yeux trop beaux pour un homme et sa coiffure à la Jim Morrison. Georges l'Anguille haïssait les cheveux longs. *Ça donne le look pédé*, pensait-il.

Le Lidl était bondé à cause des rumeurs de banqueroute. La veille, des émeutes urbaines avaient éclaté la veille à la suite d'un contrôle de police à Sevran où un jeune sans-papiers algérien avait trouvé la mort. Les violences urbaines s'étaient alors propagées comme un feu de brousse à plus de deux cents communes à travers le pays. Certains voyaient la main du Califat derrière les centaines de voitures brûlées et les dizaines de bâtiments détruits. La peur gagnait les esprits et elle poussait les gens à stocker de la nourriture.

En venant, il avait croisé un attroupement à Nanterre Préfecture : des salariés manifestant contre la fermeture de leur entreprise ruinée par la concurrence chinoise. Georges n'avait jamais travaillé et n'avait aucune intention de le faire. Les salariés étaient de pauvres types payant leurs impôts et se faisant enculer à sec par le système. Le libéralisme vendu par l'Amérique à la Terre entière ne consistait qu'à cela : enculer son voisin pour augmenter son excédent brut d'exploitation. Tandis que le couple se querellait à propos de biscuits polonais, il fit semblant d'examiner les pâtes.

— Je préfère ceux au chocolat, insistait la fille.

— C'est chimique ton truc. Prends-les avec des produits qui existent *vraiment* en Pologne comme les fraises.

L'homme insistait sur le *vraiment*. L'Anguille pensa : Qu'est-ce que t'en as à foutre sac à merde que la came soit bidon, si ça fait plaisir à ta chérie ?.

Entre les piles de conserves, il les observait. Le type était sacrément mordu. Il fallait reconnaître que la gamine stupéfiante de beauté aimantait tous les regards. Elle irradiait quelque chose de la beauté surnaturelle des vierges du Nord.

Jamais de toute sa vie, il n'avait vu une femme aussi ravissante : dans les vingt ans, un sweat de la marque hype Kuztneztov Theory, une chevelure blonde attachée en queue de cheval et de grands yeux plus bleus qu'un ciel d'été. Même sous la lumière blafarde des ampoules basse consommation du Lidl Market, elle semblait bronzer sous un étrange ciel de Provence.

Il devait se rendre à la terrible évidence : jamais il n'avait côtoyé une bombe aussi absolue. S'il ne parvenait pas à en faire sa chose, jamais il ne survivrait à cet échec. Posséder cette perfection aux seins ronds et durs devait vous remplir mieux que n'importe quelle drogue de synthèse.

La petite peste faisait exprès de contrarier son copain, juste pour l'obliger à se coucher. À sa place, Georges l'aurait matée. Elle n'attendait que cela, ça crevait les yeux. Les filles, même superbandantes, ne respectaient que la force, les mâles dominants. Georges avait lu que ça venait de très loin, d'avant la préhistoire.

En tournant la tête, elle croisa son regard. Georges fut terrassé par une bouffée de désir aussi soudaine qu'étonnamment puissante. Un instant, sa chérie le toisa comme s'il était le plus immonde des serpents.

Il devait à tout prix éviter de se faire repérer. Les lèvres sèches de désir, il attrapa au hasard une brique de lait demi-écrémé avant de se replier derrière le rayon des œufs. L'Anguille avait senti le délicieux frisson du danger se muer en terreur. Le plus prudent était d'attendre sur le parking. Il se dirigea vers les caisses. Il n'avait sur lui que des tickets volés la semaine dernière. Il s'en souvenait avec délice : une mémé voûtée qui suçait les fraises, tétanisée par la peur. Elle avait mauvaise haleine et avait mal à son dentier à force de serrer les mâchoires. Depuis longtemps, il avait compris que l'âge ne diminuait en rien la peur de la mort.

— Ne me faites pas de mal, je vous en supplie.

— Je suis pas venu tenir la main des mémés, ferme les yeux, vieux sac à foutre, tu vas rien sentir.

Il avait embrassé ses cheveux en broyant sa nuque entre ses mains puissantes. Le cuir chevelu de la vieille était clairsemé de croûtes comme celles des nourrissons. Un crâne à la légère odeur fade : un relent de morte. Incommodé par cette odeur, il avait serré plus fort. Sa nuque de lézard avait craqué : un bruit de biscotte trop sèche.

— La décalcification, avait expliqué le Pointu, avec l'âge tout part en couille, c'est normal.

La vieille avait fermé les yeux avant de s'éteindre. Le corps plus léger que l'air avait glissé sur le carrelage, délicatement, sans bruit : un oiseau mort. Une fin douce et calme, un soulagement.

Il y avait une grandeur dans le fait d'infliger la souffrance et la mort. Une grandeur à laquelle seuls de rares élus étaient sensibles. Dans la douleur des autres, le troupeau ne voyait que l'image de la leur à venir alors que, comme le sexe, la souffrance était une sensation pure, exempte de la souillure des civilisations qui s'étaient succédé : une épice rare donnant à la vie une intensité prodigieuse.

Derrière les caisses, le vigile à l'allure souple de brute paisible demanda à un vieux tentant de masquer sa calvitie avec une perruque de le suivre pour une palpation. Comme un fidèle assistant à la messe, le retraité tenait de ses mains un bonnet rouge. Il protestait vaguement, sans conviction, l'air de ne pas croire à ses propres mensonges.

— Je ne comprends pas... je viens souvent.

Bref, le genre de limace déprimante qui donnait à Georges envie de tirer dans la foule à l'AK 47. Sans s'énerver, le visage tranquille, le colosse lui demanda d'ouvrir son pardessus. Il avait dû en poisser plus d'un dans les rayons. Du chocolat était planqué dans une poche intérieure doublée d'aluminium. L'homme se décomposa. De plus en plus de retraités volaient pour manger.

Georges cracha sur le goudron du parking. Déjà tout petit, il avait eu envie de tirer dans le tas. Une pulsion brutale qui le prenait comme ces vagues scélérates qui se forment en plein océan sans

prévenir, le temps d'avaler navires et plateformes pétrolières avant de disparaître aussi soudainement qu'elles étaient apparues.

Dans ces moments, il serrait les dents. Il avait arrêté les pilules prescrites par le docteur. Il ignorait les effets que ces cachets produisaient chez les autres, mais chez lui c'était radical : il lui suffisait d'avaler la dose prescrite pour être toute la journée dans le coaltar ; un zombie fraîchement déterré ; un tube digestif. Alors, il avait un truc avec la langue pour faire croire aux infirmiers qu'il les avait avalées. Ensuite, il filait tout recracher aux toilettes. Le mieux pendant ses crises, c'était de rester accroupi dans le noir, jusqu'à ce que la tempête sous son crâne finisse par s'apaiser.

Une fois, un infirmier l'avait surpris en train d'ouvrir le ventre d'une souris avec un rasoir pour observer ce que le petit animal cachait dans ses entrailles. Il avait piégé le rongeur avec du fromage avant de le disséquer vivant. C'était une étrange expérience métaphysique de tourmenter cette matière vivante en lui infligeant d'infinies souffrances.

Généralement, passée l'enfance, les gosses abandonnaient ce genre d'expériences répugnantes. Pourquoi persévérer ? Perfectionnant ses tortures avec le fer et le feu, allant toujours plus loin dans l'exploration de la souffrance, fouillant avec délice la glèbe tiède et primitive du monde. Il y avait du religieux à s'approcher ainsi de la mort.

Le directeur l'avait convoqué dans son bureau en merisier, le fixant longuement avec un profond dégoût.

— Vous êtes un monstre. Même les bêtes ne trouvent pas grâce à vos yeux. Avec l'âge, les perversions s'aggravent. Comptez sur moi pour ne jamais sortir d'ici autrement que les pieds devant.

Ce vieux sac à merde n'avait rien compris aux secrets de la vie. Un jour, il le tuerait avec une cuillère à dessert, mais en attendant, il ne pouvait que baisser les yeux.

Maintenant qu'il était loin des quartiers de haute sécurité, s'il avait croisé un de ces bâtards en blouse blanche, il se serait amusé un peu avec. Le sang d'un toubib devait sentir l'éther ou le grailon des cantines d'hôpital. Il avait lu quelque part que les sultans turcs introduisaient des rats affamés dans l'anus de condamnés. C'était nettement mieux qu'un tisonnier. C'était ces hommes pleins de

certitudes qui pleuraient le plus quand la lame du rasoir s'enfonçait profondément dans la chaleur palpitante d'un muscle.

À travers la vitrine, il vit sa petite beauté s'impatienter en caisse, espérant qu'on la laisse passer parce qu'elle avait peu d'articles. Pour gagner du temps, elle s'était mise dans la file pendant que son manche-à-couilles finissait de chercher les produits manquants.

Adossé à un grillage, l'Anguille alluma une cigarette pour se réchauffer, puis fit semblant de vérifier sa monnaie quand le couple sortit enfin de la supérette. Il ne pourrait pas profiter d'elle tout de suite. Il devait être patient, les suivre pour savoir où nichaient les tourtereaux. Après il convaincrat les autres en inventant un truc bidon selon lequel il les avait vus avec plein de maille à la supérette.

Georges suivait des yeux le déhanchement plein de luxure de la petite putain : cruel supplice. Il avait faim d'elle, faim de lui, tremblant déjà à l'idée de les voir le supplier. La faim grandissait dans son ventre comme un méchant bébé assoiffé de sang. Il imaginait leurs visages tachés d'hémoglobine, le goût métallique du sang sur ses lèvres.

Le quartier pavillonnaire qui longeait la rocade n'avait rien de riant, ça ressemblait à ces villes industrielles de province sinistrées par la crise. Des maisons basses et laides, avec en face des barres d'immeubles habitées par une population basanée hostile.

L'homme avait saisi la taille de la fille pour mieux l'attirer contre lui. Georges serrasi fort les poings dans ses poches qu'il fit craquer une couture. Comment ce porc osait-il ? Il en était malade. Il passa la paume sur le tranchant de son rasoir jusqu'à ce qu'un liquide chaud et gluant excite ses terminaisons nerveuses. Puis il s'arrêta pour reprendre ses esprits.

Il suffoquait, les paumes pleines de sang et de sueur grasse. Il essayait de ralentir sa respiration pour chasser le chagrin, comme quand maman lui refusait un jouet. Il tua le sanglot dans sa gorge, imaginant comment punir ce sale type. Il devait être patient comme un alligator, attendre son heure tel le saurien embusqué.

En réalisant que le couple avait disparu de son champ de vision, il courut jusqu'à l'angle de la rue, paniqué, maudissant sa négligence. Quel imbécile, il les avait perdus à jamais et maintenant il ne les retrouverait plus.

Il eut juste le temps de voir le couple disparaître dans un pavillon isolé.

CHAPITRE 10

À partir de 2017, l'activité solaire déclina entraînant une succession d'hivers rigoureux et d'étés pluvieux qui provoqua d'une part des mauvaises récoltes, et d'autre part une hausse de la demande énergétique mondiale.

Une brève histoire du climat, John Hansen, Éole éditions

Alex aimait s'installer dans un des bars de Belleville sentant le tabac, histoire de se vider une bouteille, de se chercher une femme pour passer un bon moment dans ce chaudron métissé plein de vice et de cafés criards.

Ce soir-là, il y avait du monde dans les rues : mendiants crasseux aux visages sans âge, Arabes aux pattes frôleuses, unijambistes, vendeurs de cigarettes à l'unité, proxénètes surveillant leur écurie d'un œil ténébreux, joueurs de bonneteau. Sans compter les petits culs bien juteux de filles très jeunes qui mâchonnaient des graines de tournesol en promenant le long des trottoirs la morgue de leur adolescence.

À leurs yeux vitreux, il reconnaissait les camées. Jeans taille basse hypermoulants et seins gigotant sous des hauts minuscules dont ils cherchaient en permanence à s'échapper. Beaucoup de nichons, de toutes les couleurs : du noir bleuté des Sénégalaises aux seins blancs et froids des rousses. Des culs montés sur roulements à billes et des carrosseries customisées sacrément bien ajustées. Un ramassis vicieux de chairs perverses qui lui plaisait parce qu'elles fleuraient bon l'humanité.

La première fois qu'il était passé par là, il en avait voulu à cette foule d'échapper à l'ambiance pesante de la capitale. Ici, le sang circulait plus vite : une ivresse magique. Ici, on s'amusait parce que

les problèmes à affronter étaient trop sérieux pour ne pas s'en foutre complètement. Ceux-là n'avaient plus rien à perdre ou le croyaient. Ce qui au fond revenait au même. Il aimait l'atmosphère insouciante de fête perpétuelle qui régnait à Belleville. L'air y était plus léger qu'ailleurs : une absence de gravité.

Il avait envie de se bourrer tranquillement la gueule pour faire taire le bruit dans sa tête : quelques verres, histoire de relâcher la pression. Passer un peu de temps à rêvasser en observant la rue, en mâchonnant la tiédeur de l'alcool.

Serge vendait la vodka la moins chère de tout le quartier : un jus de contrebande officiellement russe, mais en réalité une méchante contrefaçon industrielle importée de Serbie.

— Trente francs le demi en ZS, ces enfoirés devraient avoir honte, maugréait Serge derrière son comptoir.

Installé derrière la vitrine, Alex matait le ballet des tapins en se laissant gagner par l'ivresse.

À quelques mètres, les phares d'une berline aux vitres fumées éclairèrent un adolescent qui se débraguetta sur le trottoir. Un garçon boucher soupesant de sa large paume un rôti de veau, laissant le client apprécier le grain de la viande, promesse de baisés conséquentes.

Dans la salle, une télé en sourdine diffusait un programme de télé-réalité survivaliste. À la table voisine, l'œil vide et muet, une vieille s'acharnait avec une pièce sur une pile de jeux de grattage. Une Kabyle couverte de tatouages magiques des mains au visage. Des lignes paranormales de couleur bleue comme si son visage était cousu à la machine à coudre.

Couvant sa bouteille, Alex commençait à sentir sa pensée ralentir. L'alcool était, avec le sexe, un des seuls moyens de se sentir vivant. À part la dope bien sûr, mais ça, Alex n'y touchait jamais. Sa première descente dans un squat rempli de cancrelats l'avait vacciné : le brouillard de la défonce, des junkies affalés sur des sommiers infects, nègres et fromages, hommes et femmes mêlés, accouplés. L'écorce bombée des cafards craquant sous ses Doc Martens comme des coquilles d'œufs. Une sinistre partouze chimique réunissant une trentaine de zombies fumeurs de crack ou de crystal meth.

Quand sa lampe leur tombait dessus, leurs yeux comme des huîtres s'écarquillaient, la pupille rétrécie. Leurs bouches affamées aux dents pourries s'ouvraient sur un vide abyssal. Des gouffres. Ce n'était déjà plus des êtres humains, à peine des zombies perdus dans la nuit, rongés par l'acide. Des spectres édentés détalant le long des couloirs en vomissant partout, avec dans la poche un aller simple pour l'Enfer.

La vieille marmonnait toute seule. Sous ses traits fins, on devinait un crâne osseux plus dur que du tungstène. Les yeux mi-clos, Alex évaluait les jeunes putes installées joyeusement à l'angle de la rue de Ménilmontant. *Fresh meat*, disaient égrillards les rares touristes qui s'aventureraient hors zone sécurisée, attirés par ce hard discount des chairs femelles. Dans les regards brillants des filles, le désir avait la couleur du fric. Chassées de chez elles par l'indigence, elles faisaient de leur mieux pour soulager les hommes de leur tension, de leur mal de vivre.

Il se sentait mieux, réussissant à percevoir le plaisir qu'il y avait à être vivant. Une membrane se dissolvait progressivement. Il devenait capable de voir des choses invisibles en temps normal, de toucher la véritable nature des choses. Un état fragile où il était à la fois assez lucide pour profiter des sensations inondant son cortex et assez ivre pour se sentir en communion avec la foule indécise des rues racoleuses.

Ce soir, il avait envie de quelque chose de sincère, d'authentique. La vieille avait abandonné près du cendrier ses tickets déchirés. Un homme aux cheveux gris nettoya la table avec une éponge sale. Le même regard d'hépatique que Serge, sûrement son daron ou un truc dans le genre.

Côté cuisine, une cliente assise seule à une table le jugeait sans en avoir l'air. Grande, bien bâtie, un manteau défraîchi. Il ne l'avait pas remarquée en entrant. Une de ces femmes seules que le manque d'homme poussait à sortir la nuit.

L'alcool lui lubrifiait le cœur, il la trouvait presque séduisante. La seule chose qui clochait c'était ses pompes flambant neuves d'un rouge vif curieusement assorti à la banquette. Il la fixait, allant même jusqu'à changer de position pour mieux l'avoir en ligne de mire.

— Je vous offre un verre ? demanda-t-il une fois à moitié torché.

Sans attendre la réponse, il fit un signe à Serge en montrant le verre de la cliente. Quand il buvait, il savait se montrer généreux. Surtout s'il avait envie d'une femme. Il ne la quittait pas des yeux : une fausse blonde trahie par ses racines, la quarantaine bien tapée, de bonnes grosses miches et un visage un peu masculin. Plus une première jeunesse, mais pas encore une cougar. Malgré une dizaine de kilos en trop la garce peroxydée avait encore de l'allure avec son style volontaire brûlé par la vie.

Elle s'était assise dans une position provocante lui permettant de vérifier qu'elle ne portait pas de culotte. Vers la fourche des cuisses, l'ombre du delta paradisiaque ne laissait aucune place au doute. Le côté vieille pute un peu négligée, Alex n'était pas contre : les vieilles putes avaient leur charme. Elles n'attiraient plus la lumière, mais étaient souvent plus moelleuses que les jeunettes : des soleils d'automne. Il se sentait durcir dans son pantalon.

Elle passa sa main dans ses cheveux, l'accrochant au passage de ses beaux yeux ardoise. De profondes aisselles poilues. Une tonne de vice extrabrut. En levant son verre pour le remercier, elle désigna la place vide à sa table et Alex, qui n'attendait que ça, vint glisser sa grande carcasse sur la banquette rouge.

— Alex, dit-il en tendant une main épaisse aux doigts carrés.

— Thérèse, répondit-elle en la lui serrant.

Le rauque de sa voix trahissait la nicotine. Sous son maquillage, les rides avaient entamé leur lent travail de sape. Pourtant, il s'est aussitôt mise au garde-à-vous : une trique monstrueuse en acier trempé, les bourses comme des grenades dégoupillées. Elle sortit une cigarette qu'il alluma en gentleman. Elle tira une taffe lui offrant son cou en cambrant la nuque puis tendit les jambes qu'elle avait un peu fortes.

— Vous les aimez ? demanda-t-elle en regardant ses souliers.

— Beaucoup, ils sont neufs ?

— C'est le cadeau d'un homme, japonais.

— L'homme ?

— Non les souliers.

— On voit tout de suite que c'est de la qualité. Pas du *made in Ethiopia*.

— Ils font pute ?

— Juste ce qu'il faut.

Elle esquissa un sourire. Le regard d'Alex remonta des souliers pour vers ce pubis entraperçu, une touffe sombre qu'il imaginait brillante comme du crin avec la fente au milieu : un abricot trop mûr, profond, gorgé de miel.

— À mon âge, mieux vaut faire un peu pute quand on veut plaire.

— Pourquoi ? Vous n'êtes pas si vieille, vous avez quel âge ?

— On ne demande pas son âge à une femme.

— Désolé, mais c'est vous qui en avez parlé la première.

— Je plaisantais, quarante-trois. Déjà le mauvais côté de la pente.

— Moi aussi, si ça peut vous consoler.

Une jolie moue gonfla le fruit pulpeux de ses lèvres.

— Oh pour un homme, c'est pas pareil...

— À ce qu'on dit. Je crois qu'au final c'est pareil pour tout le monde.

Une soirée dans le trouble, légèrement flottante. Il recommanda à boire, se racontant leurs vies. Thérèse était aide-soignante.

— Tout le temps debout, à laver les vieillards. Vous allez rire, mais j'ai jamais vu autant de vieux cochons, des cinglés.

— Alors vous sortez prendre l'air quand vous avez une soirée de libre ?

— Exactement, pour m'aérer la tête. Mon fils vit au Brésil, je le vois jamais. Il m'envoie un peu d'argent de temps en temps.

Ses yeux brillaient d'une drôle de façon. Alex se demandait s'ils allaient s'enflammer ou verser des larmes. L'alcool aidant, il avait pris sa main sous le prétexte de lui en lire les lignes : un vieux truc de drague, le contact physique. Leurs doigts, complices, s'étaient noués sur le formica. Puis il avait flairé son odeur et Thérèse lui avait donné sa bonne grosse langue tiède. Un long baiser de femme un peu ivre. Chaud comme du bon pain.

Le temps de finir sa bière au goulot, il l'avait prise dans les toilettes des hommes, relevant sa jupe façon porno trash, la remontant bien haut pour la rouler en boudin autour de sa taille, découvrant ses cuisses un peu fortes et son large ventre de femme : blanc, bombé. Ses mains fouillant sa chair, ses doigts cherchant le pot de confiture. Cette béance rose perdue dans le crin noir dont il

séparait grandes et petites lèvres entre l'index et le médium pour faire dresser le clitoris comme un museau de chaton coléreux.

De sa main, il caressait l'intérieur très doux des cuisses à la lisière de l'obscène toison. Elle l'aspira avec lenteur, un homme dans une femme, une chair crémeuse, profonde comme un puits, un corps robuste et ferme sans être pesant. Un corps épais, chaud sous la douceur de la peau. Il finit de déboutonner son chemisier pour mieux caresser sa poitrine. Les mains plaquées au mur, Thérèse ondulait comme une possédée : un râle rauque de lionne, la voix voilée, méconnaissable, poncée par l'alcool, le tabac, hachée par ses coups de reins.

— C'est ça. Me lâche pas... J'en pouvais plus d'attendre un homme...

Ils s'embrassaient comme pour la fin du monde sans voir que le monde était déjà mort. Quand il la sentit partir, il lâcha les chevaux dans un spasme brutal laissant le vertige déferler.

Accroupie sur la cuvette des toilettes, l'air déçue et égarée, elle réclama du papier pour essuyer l'intérieur de ses cuisses moites. Elle sentait la sueur, le sperme frais et l'ammoniac. Il ne voyait plus que ses souliers rouges souillés, la vilaine cicatrice de la césarienne, la peau d'orange des fesses.

Dans cette ville obsédée par la survie au jour le jour, les gens avaient beaucoup de mal à faire des rencontres sexuelles nouvelles ; et pourtant, même après un certain âge, ils en éprouvaient toujours le besoin, le désir sexuel était un besoin qui ne se dissipait que très lentement avec les années.

Le désir assouvi, seul restait le réel avec pour décor les toilettes de chez Serge. Ils restèrent un moment comme ça, sans rien dire. Puis elle se mit à sangloter lui reprochant de l'avoir prise à cru, sans capote.

— Tous des salauds, toi comme les autres, pire que les autres même.

Des gouttelettes perlaient sur son maquillage. Des cernes de chouette folle mangeaient ses yeux. La fête des sens virait à la soirée pourrie. Pourquoi ça finissait toujours ainsi ? Il avait en horreur les effusions post-coïtales. Il se passa la tête sous l'eau du

lavabo, histoire de se remettre les idées en place avant de lâcher, énervé.

— Maintenant faut vraiment que je rentre.

Incapable d'ajouter quoi que ce soit. N'exigeant rien, il demandait en retour la même faveur. Un torchon sur l'épaule, l'homme de ménage traversait le café en portant un seau d'eau sale. Derrière le comptoir, Serge s'emmerdait ferme à côté du présentoir où séchaient des sandwiches fatigués. Un rade miteux. Il voulait rentrer cuver dans son lit.

Une clope à la main, Serge encaissa les consommations.

— T'as une sacrée descente, hein, Alex ?

— Je tiens plutôt bien l'alcool. Je buvais déjà avant de sortir de ma mère. Alors, me dis pas ce que j'ai à faire.

— Qu'est-ce qu'elle branle aux chiottesla Miss ?

— Elle se pomponne, tu connais les femmes.

— Elle est comment ?

— Bonne, pas de première fraîcheur, mais bonne. Bon, j'y vais.

— Tu l'attendspas ? s'étonna Serge.

— Et pourquoi je l'attendrais ? Toi tu leur tiens le crachoir après les avoir enfilées ?

— T'en as déjà ta claque ?

Il sortit sans répondre et rentra à pied pour se dégriser. Un simple besoin de se dégourdir les jambes. Son appartement rue de Bagnolet n'était qu'à une vingtaine de minutes.

Dans le parfum des merguez, de jeunes visages encadrés de mèches noires attendaient un client. Il marchait dans une belle ivresse mordorée, avec un sentiment de liberté absolue, ne cherchant ni l'amour ni la baston. Les traînard s'écartaient prudemment devant sa puissante carcasse. Le poids dans sa poche lui rappelait qu'il possédait une assurance tous risques en cas d'embrouilles.

Plus loin, un chien se mit à suivre sa démarche incertaine au milieu des putes qui racolaient. Une de ces bêtes comateuses qui n'ont même plus la force d'aboyer et que les gens abandonnent parce que les nourrir revient trop cher. Un animal trop chétif pour être fourgué à un restaurateur chinois par ces junkies qui dealaient des clébardes pour se payer du mox. Décidément, c'était son jour.

Le matin, il s'est réveillé la bouche pâteuse. Une fois dessaoulé, il s'étonna de trouver le clébard endormi au pied de son lit. Il voulait le ramener dans la rue. Cet animal c'était un vrai réservoir à bactéries, mais il n'en avait pas le courage alors il le baptisa Popeye.

Depuis il avait appris à l'aimer. Les chiens étaient plus fidèles que les humains, l'amour qu'ils vous donnaient était inconditionnel. Il enviait les chiens, sincèrement. Zéro responsabilité, pas de boulot, une gamelle pleine, un endroit où dormir au chaud, et même pas à se soucier du paradis ou de l'enfer, une fois le petit tour terminé.

CHAPITRE 11

Le restaurant de la rue Monge avait un accord avec la préfecture de police qui prenait en charge une partie de l'addition. Encore un avantage que n'avait pas la flicaille de banlieue.

En plus, le valseur de la serveuse était sympathique, ce qui ne gâtait rien. Mélissa élevait sa gosse avec son salaire de serveuse. De beaux yeux dansants de Guadeloupéenne, de magnifiques dents régulières plus blanches que de la colombienne extrapure et des lèvres à défroquer un conclave. Ils prirent la formule : salade de pommes de terres, andouillette purée, crème caramel.

— Même les oligarques russes ne déjeunent pas mieux, résuma Lucas en s'essuyant la bouche du revers de la main.

Il prit le Figaro sur le présentoir. Alex demanda des Camel à Mélissa qui chaloupait avec son plateau. Pendant qu'elle circulait entre les tables, il n'avait aucune peine à imaginer le creux tendre de ses aisselles, ses fesses rondes sous la jupe, ses muscles fermes jouant sous cette peau sombre qui contrastait avec la blancheur du coton.

Lucas se balançait sur sa chaise en lisant la une du journal. Les émeutes se poursuivaient après le drame de Sevran. Plusieurs compagnies de CRS avaient été envoyées en renfort en Seine-Saint-Denis pour rétablir le calme dans des cités. Mais la situation ne s'apaisait pas, bien au contraire. Tous les soirs, un nombre croissant de banlieues-dortoirs étaient touchées ; des bâtiments brûlaient dans une forme de guérilla urbaine. Quand les pompiers intervenaient, ils se faisaient tirer comme des lapins depuis les barres d'habitation.

Jamais depuis 2018, la médiatisation n'avait été telle, que ce soit sur les médias locaux, nationaux et internationaux ou sur le Net. Les images spectaculaires de voitures brûlées et de bâtiments en

flammes circulaient en boucle, éclipsant le problème du défaut de paiement.

Un chroniqueur expliquait que les deux phénomènes étaient liés : les caisses étant vides, la France n'avait plus les moyens de payer le tribut des aides sociales aux banlieues pour acheter la paix civile. Le gouvernement n'aurait d'autre choix que supprimer les dernières allocations sociales dont bénéficiaient essentiellement les réfugiés. Il évoquait également le rôle des confréries salafistes qui travaillaient la masse des jeunes musulmans. Tout semblait extrêmement confus.

Dans la rubrique économique, un article illustré d'inquiétants graphiques expliquait la crise des finances publiques. Lucas n'entendait rien à la finance, mais un palier semblait avoir été franchi.

En lisant le mot *faillite*, il se tourna vers Alex.

— Ça craint pour nos salaires, on dirait.

Alex haussa les épaules et continua le minutieux curage de ses molaires supérieures. En matant le postérieur de Mélissa, il pouvait deviner la douceur compacte des épaules sous la blouse en coton avec les boucles épaisses et brillantes qui lui tombaient dans le cou.

— Depuis quand t'y connais quelque chose en finances ? dit-il en prenant un air détaché, proche de l'ennui, ça fait des années que ça craint. Un peu plus, un peu moins, ça change quoi ? Ils nous foutent la trouille pour vendre leur daube. On a toujours été payé non ?

La République ressemblait à ces vieilles comtesses ruinées qui se résignent à se séparer de leur argenterie avant de fourguer leur mobilier pour payer les factures : une aristocrate déchue dont on annonçait la faillite depuis des lustres, mais qui finissait toujours par s'en sortir.

Dans la rue, la lumière avait changé. Tous les passants se ressemblaient : des clones qui visitaient les mêmes monuments, l'oreille collée aux mêmes portables, achetaient les mêmes souvenirs, dormaient dans les mêmes hôtels et baisaient les mêmes putes.

À quoi tout cela rimait-il ? Cette ronde inexorable avait-elle un sens ? Alex avait l'impression d'être aussi insatisfait que lors de sa

dernière année à Aulnay. Quelque chose en lui murmurait l'étrange mélodie du changement sans qu'il sache la forme que celui-ci pourrait prendre. Il avait juste le funeste pressentiment que des ténèbres approchaient, que des vents terribles allaient bientôt se mettre à balayer le monde. Soudain, le portable chromé se mit à vibrer en se déplaçant lentement sur la table.

— Vas y répond, aboya Alex.

Lucas fronça les sourcils, c'était le central.

— Tentative de vol, une Black, place Saint-Sulpice, dit la voix.

— Pas moyen de déjeuner en paix, fulmina Alex, ces fumiers respectent rien. Mets au paradis un de ces cafards et il en fera une décharge à ciel ouvert.

Pour Alex, les basanés étaient la cause de tous les maux du pays.

— Quand ces cafards débarquaient de Lampedusa le cul mouillé, des putains de scribouillards disaient : « Sois cool Alex, donne-lui un appart, c'est un Noir, il y a droit, pense aux gosses ». Ces bouffeurs de kebabs pensent que mon pays leur appartient et qu'on va s'agenouiller pour leur embrasser le cul et prier cinq fois par jour.

Ils mirent le gyrophare et foncèrent sirène hurlante. La fille que deux touristes tenaient fermement devant le Café de la Mairie avait dans les dix-huit ans : une Black maigre comme un couteau qui se débattait, essayant de griffer en hurlant à l'erreur judiciaire.

— La vérité, j'ai rien fait, là c'est abuser.

— Toi tu commences par te calmer, dit Alex pendant que Lucas lui passait les pinces dans le dos en serrant au maximum pour qu'elle la ferme.

Elle grimaça de douleur avant de se laisser tomber lourdement sur la chaise en baissant les yeux. Un des hommes expliqua dans un mauvais français qu'ils étaient en train de prendre un verre quand la fille avait tenté de lui faire les poches.

— Vous voulez porter plainte ? demanda Alex.

— Non, vous comprenez, ma femme... bafouilla-t-il embarrassé.

Alex n'insista pas : ça ferait moins de paperasses. Ils embarquèrent la fille sans ménagement.

La pièce réservée aux interrogatoires était au second : un placard à balais à la propreté douteuse ; trois mètres sur quatre couleur

jaune pisse qui sentaient la souris ; une pile de vieux ordinateurs en équilibre instable occupait un angle.

Des cartons d'archives occupaient un pan de mur libre, laissant juste assez de place pour une table constellée de traces circulaires. Des tasses avec un dépôt noirâtre s'empilaient à côté de cendriers pleins et de boîtes en carton de bouffe chinoise Suzy Wong dont la sauce avait coulé un peu partout. Il lui enleva les menottes, s'alluma une Camel.

Avachie sur sa chaise, la fille se massa les poignets. Plutôt pas mal foutue, avec son piercing dans la narine.

— Tes papiers Princesse Tam Tam ?

Elle extirpa de la poche de son jean une carte d'identité à moitié déchirée. La photo était celle d'une gamine de dix ans et la date de validité dépassée depuis deux ans.

— Tu te fous de ma gueule ? T'as rien d'autre ?

— Il est où l'autre keuf ? demanda la fille. D'habitude, la flicaille c'est comme les roberts, ça marche toujours par deux

Elle se défendait à coups de sarcasmes avec un courage et une ironie qui forçaient son admiration, mais Alex en avait vu d'autres.

— Mademoiselle est une marrante, tu devrais faire du stand-up. Je vais me décrocher la mâchoire tellement t'es drôle.

— *Bad cop* et *Good cop*. C'est comme ça que ça marche non ? Vous regardez jamais la télé ?

— T'es mal tombée ma belle. Aujourd'hui, le gentil flic est en RTT. Reste que l'enfoiré, un fils de pute à qui on ne la fait pas.

Il agita la souris de son ordinateur avant d'entrer avec un doigt les données dans la machine. Elle souriait de sa maladresse : le genre plus à l'aise avec un fusil à pompe qu'avec un clavier.

Fatoumata Diallo allait avoir dix-huit ans dans deux mois, une de ces fugeuses qui tentaient l'aventure en ville en tirant parti d'un corps jeune et désirable. Les gamines qui ne semblaient pas dans le désespoir finissaient toujours sous la coupe de maques violents.

— Ton adresse c'est Bondy ? dit-il en levant les yeux de l'écran.

— C'est celle de ma mère, mais me ramenez surtout pas là-bas.

— Je fais ce que je veux. Tu sais que tu vas être fichée ?

— Je m'en fous, je préfère ça, plutôt que retourner dans ma zone.

— Les deux sont possibles, dit Alex en lui rendant sa carte, fromage et dessert. Pourquoi tu t'es barrée de chez toi ?

— Je crois l'avoir déjà dit. Trop d'embrouilles avec ma daronne.

— C'est pas une bonne raison, dit Alex.

— Bonne ou pas, c'est la mienne. De toute façon, j'en ai pas d'autres. Je suis persuadée que je peux me débrouiller à Paris.

— En dépouillant les touristes ?

La fille se tut. Si à certains moments il fallait écouter les gens, Alex savait qu'à d'autres, il suffisait de les observer pour capter leur vérité. L'image inversée sur sa rétine était celle d'un chat de gouttière qui aurait enfilé des vêtements crasseux. Pourtant, un peu plus soignée, la fille aurait pu être jolie.

— Pourquoi t'as pas renouvelé ta carte ?

— Je ne savais pas qu'elle était périmée. C'est ma tante qui s'occupe des tickets de bouffe aux Restos du cœur. Vous avez un truc là dans la narine...

Alex se moucha. La fille pouffa, elle avait du répondant.

— Maintenant, tu me parles d'une tante. Choisis. Et tes parents ?

— Mon daron travaillait chez Citroën, ma daronne faisait des ménages dans les bureaux de la Plaine Saint-Denis, près du Stade de France. Après son licenciement, mon daron n'a rien retrouvé. Il s'est mis à picoler grave. Un soir, les keufs l'ont retrouvé le long du canal de l'Ourcq noyé dans son vomi. Ma daronne s'est remise avec un connard pas ravi de me récupérer. Son unique ambition c'était de plus bosser, elle en pouvait plus, les ménages lui cassaient les reins alors elle m'a mise à Stains chez ma tante. Khady est cool, mais il m'a pas fallu longtemps pour réaliser que j'étouffais. J'ai tenu un an avant de me tirer avec mon mec, mais ça n'a pas duré avec lui. J'appelle parfois ma tante, mais ma daronne jamais. L'histoire vous plaît ?

— Pas tant que ça, je sais toujours pas où tu crèches.

Elle haussa les épaules. Ses yeux obliques devinrent fuyants.

— Où je crèche... où je crèche, ça dépend. Il m'arrive de dormir au Luxembourg si tu veux vraiment savoir.

Elle le tutoyait à son tour, une lueur de défi dans les yeux.

— Le jardin ? Les gardiens disent rien ?

— Je rends des services, répondit-elle avec une lueur de vice dans le regard, qu'est-ce que tu comptes faire de moi ? T'as pas le droit de me garder, j'suis mineure. En plus, le type a pas porté plainte.

— Je vais t'apprendre un truc que t'as pas appris dans tes séries à la con avec leurs héros aux mâchoires carrées : ici la loi c'est moi. Je peux te faire tomber pour entrée illégale en zone sécurisée ou outrage à agent. Au choix.

Il posa sa cigarette dans un cendrier Heineken vert. La fumée montait vers la fille qui clignait des yeux, chassant l'air de la main avec un geste irrité. Alex indiqua de la tête le sac à dos sur la table.

— C'est tout ce que tu possèdes ?

— Je voyage léger, dit-elle d'une voix poncée par la fatigue. Elle avait beau faire la maligne, elle avait la trouille. Ces choses-là, Alex les sentait. Dehors, on racontait pas mal de sales trucs sur ce qui se passait en garde à vue. Des trucs pas toujours faux d'ailleurs.

— Et le type que tu voulais dépouiller, tu connais son nom ?

— Carlos, un Vénézuélien. C'est lui qui m'a abordée rue des Canettes.

— Et tu voulais déjà le dépouiller ? T'es du genre rapide.

— Écoute, j'ai besoin de fric, si tu connais un mec qu'en distribue tu me donnes son numéro. J'ai la dalle... C'est pas compliqué à comprendre.

— T'as vraiment réponse à tout. Il voulait tirer sa crampe ?

— Non c'est pour ma conversation qu'il m'a invitée à boire un verre.

Elle commençait à lui plaire. Il se leva sans un mot, marcha jusqu'à la machine chromée qui trônait dans le couloir et revint avec un sandwich.

— Thon mayo...

La fille se jeta sur la nourriture comme une hyène affamée sur une carcasse d'antilope. Quand elle eut tout avalé, elle s'essuya les doigts sur son jean crasseux. Son regard désabusé avait un peu changé.

— T'as englouti ça à toute allure ! T'avais tellement la dalle que t'aurais taillé des pipes à un chat crevé contre un sandwich.

— Toi aussi tu crois que je fais lapute ?

— Je crois ce que je vois !

Le visage de la fille se cadenna à nouveau.

— Tu me prends pour une morue ?

— La question est plutôt de savoir pour qui ce Carlos t'a prise, répondit Alex, l'air blasé.

Les épaules de la fille se raidirent.

— Ch'suis pas une pute, d'accord ? De toute façon quand je dis la vérité, personne me croit. J'essaie juste de me trouver un mec qui puisse m'aider, c'est tout, dit-elle en le fixant droit dans les yeux.

Il pouvait sentir sa légère odeur de transpiration mêlée à celle du tabac. Il posa ses lunettes à côté du clavier. Personne ne savait qu'il en avait besoin pour travailler sur écran. Il frotta ses yeux rougis, la regarda à nouveau. Pour la première fois, il la considéra différemment. La fille aussi le dévisageait et sa mauvaise humeur initiale avait disparu.

Dans ses grands yeux liquides, il lut quelque chose de différent de la crainte.

CHAPITRE 12

À y regarder de l'extérieur, l'amplitude des convulsions de la société occidentale approche du point au-delà duquel cette société devient « métastable » et doit se décomposer.

Alexandre Soljénitsyne

C'était au moins la dixième fois depuis le matin que Mamadou ouvrait le frigo pour constater qu'il était vide.

— T'attends quoi ? lâcha Le Pointu, c'était vide il y a cinq minutes. Tu crois qu'une fée a fait les courses pendant que tu matais la télé ?

Toute l'équipe se bidonna. Avec Mamadou, la nourriture ne restait jamais longtemps au frigo, au point que ses complices étaient obligés de planquer leur bouffe. Quand ils défonçaient la porte d'un de ces logements de vieux puant la pisse de chat, Mamadou fonçait vers la cuisine laissant aux autres le soin de chercher le fric ou les bijoux.

— Mamadou c'est la graille avant la maille, le charriait Ali.

— P'tite tête, répondait Mamadou, t'es le mec le plus vicieux que j'ai jamais rencontré. T'es un dégueulasse Ali, même la nuit tu te touches, t'arrêtes jamais ton vice. Moi, au moins, je bouffe jamais en dormant.

Chez les vieux furoncles, Mamadou était souvent déçu : des couches-culottes Kiétude pour adultes, du Fixodent, des conserves ou du pain rassis traînant au frigo dans un sac plastique. Les retraités pouvaient tenir des semaines avec une salade chiffonnée et du pain rassis qu'ils découpaient en fines tranches.

Ce que préférait Mamadou, c'était les supérettes. Le lendemain, il dormait toute la journée comme un python monstrueux venant

d'avaler une chèvre. Mais depuis qu'elles avaient été fortifiées comme des banques, les supérettes étaient difficiles à braquer. En plus, elles étaient désertes la nuit. Ça ne plaisait pas à Ali, un grand échalas décharné comme un fumeur de crack qui se dandinait en permanence sur de longues jambes chaussées de baskets dépareillées. Un Jack-in-the-box monté sur tiges d'acier ne parlant que de *crasseuses à enfiler*.

Quant à Georges, l'Anguille aimait travailler ses proies au rasoir et sentir le fil de sa lame s'enfoncer en douceur dans le muscle palpitant de sa victime : un geste parfaitement maîtrisé de technicien de l'assassinat.

Le gang squattait un méchant HLM de Nanterre uniquement peuplé de rats au regard aiguisé cavalant entre les gravats et de clandestins comoriens répandant une odeur douceuse de nourrissons négligés. Une cité vouée à une démolition devenue plus improbable au fil des années. Le genre d'endroit créé vingt ans plus tôt pour les salariés fuyant les loyers exorbitants de la capitale.

Avec ses deux mètres de haut, le Pointu avait hérité de ce surnom en raison de ses oreilles. Personne ne connaissait son véritable prénom ni ne savait d'où il venait. Il ne parlait jamais du passé, prétendant n'en avoir aucun souvenir, affirmant que, comme les enfants, les fous ne possèdent ni passé ni avenir. D'ailleurs, qu'est-ce que les autres en avaient à foutre de son passé au Pointu ?

La première fois que Georges avait croisé ce démon au teint de cendre et aux dents pointues, il avait cru voir le Malin en personne. C'était huit ans plus tôt, au quartier de haute sécurité de l'hôpital psychiatrique de Meudon. Maintenant qu'il le connaissait mieux, il le trouvait mou du genou : un dur en peau de lapin.

Quant à Georges, ce qui avait frappé le Pointu c'était ses yeux étranges, sanguinolents, des yeux de vieux qui battaient rarement des paupières. Cette infirmité intriguait ses complices. Une fois, Mamadou l'avait même chronométré entre deux battements de paupières, hurlant :

— Putain mec..., deux minutes et quarante-sept secondes sans ciller, si c'était une discipline olympique, tu seras champion l'Anguille... Ta mère t'a pas fait comme les autres.

Le visage impassible, Georges l'avait regardé avec un regard meurtrier avant de prononcer d'une voix blanche.

— Tu te permets encore une seule fois de faire allusion à ma mère et je te promets que je te tue.

Avant la libération des malades pour cause de restriction budgétaire, le Pointu avait fait sept ans en centre psychiatrique sécurisé. C'est dire si des psychopathes, il en avait croisé, mais des *comme Georges*, c'était rare : un râblé tout en muscles qui n'avait peur de rien, même pas de sa propre folie.

À l'époque, l'Anguille trimbalaient son regard malsain et sa dentition jaunâtre entre les services psychiatriques. Ce qui frappait le plus, c'était sa pâleur malade posée sur sa peau comme une membrane grisâtre, presque synthétique. Un barje qui rêvait d'éviscérer tout ce qui bougeait. Ce qui faisait triper Georges, ce n'était ni le fric, ni la bouffe, ni même les femmes. Non ce qui le faisait triper, c'était la peur. Cette panique presque solide qui se cristallisait dans les yeux des victimes quand il les travaillait au rasoir ou qu'il forçait une femme.

Petit, il flinguait déjà les moineaux au lance-pierre. Adolescent, il avait bien caressé les seins de Sabrina, une fille de sa classe, près des entrepôts de la voie ferrée, mais il préférait de loin étripper un chat.

Quand les autres gosses se passionnaient pour la branlette ce qu'il recherchait, c'était la beauté d'un regard noyé d'effroi, les vidéos de l'Etat islamique, les décapitations de masse. Quand la victime paniquée comprenait que le tueur avait un pouvoir absolu sur elle. Alors, il devenait dingue, une bête hystérique sentant l'effroi ronger le cerveau des victimes comme un lent acide. S'ouvrait alors un espace de terreur infinie, une chose vivante et glacée qu'il buvait, s'en nourrissant comme s'il prenait leur esprit. Il y avait dans ces regards affolés une parcelle de la vérité du monde. Il était devenu un mangeur d'âmes.

Parfois, dans un éclair de lucidité, le Pointu pensait à l'expression de férocité qui défigurait Georges quand il taillait la bête, comme il disait. Ce masque affreux de grand malade leur causerait un jour de graves ennuis, il le savait. L'idée flottait un moment dans son esprit

comme un cadavre dans une rivière, avant de disparaître, absorbée par les courants de fonds.

Les narvalos frappaient à la tombée de la nuit, quand la police se barricadait dans les commissariats : des postes avancés en territoire ennemi, des légionnaires combattant des nomades spectraux dans un monde devenu hostile. La police symbolisait un monde ancien déjà en train de s'effacer.

Ali s'était enfermé dans les chiottes pour visionner des vidéos de gang bang qu'il téléchargeait sur YouPorn. Le Pointu frissonna de dégoût en pensant à ce cocaïnomane fiévreux aux yeux saillants, au menton pointu. Une silhouette effilée, presque féminine.

La première fois que le Pointu avait croisé Ali et ses longs cheveux, il avait pensé qu'il était de la jaquette. Pourtant, il n'arrêtait pas de parler de femmes. Le Pointu n'avait jamais vu un mec aussi taraudé par le sexe. Jour et nuit, Ali ne pensait qu'à ça, ne parlait que de ça. Le plus dérangent, c'était sa façon de se toucher en permanence à travers le pantalon.

Quand il voulait l'humilier, le Pointu l'attrapait par la taille et le fixait de ses yeux jaunes comme des abcès :

— Ali, murmurait-il à son oreille, je sais qu'au fond tu préfères les mecs. T'as un vrai cul de crasseuse... un délicieux petit pétard de pouffiasse. Avec une perruque et des cuissardes, tu pourrais tapiner pour moi dans les rues chaudes autour des grands hôtels.

Ali devenait alors tout rouge et se mettait à gueuler. Pourtant, tous avaient connu des expériences homosexuelles dans les asiles. Faute de femmes, il fallait bien que leur énergie sexuelle trouve à s'employer. Généralement, la meute repérait un individu solitaire. Une fois qu'ils avaient jeté leur dévolu sur une tête de Turc, impossible de leur échapper. Les prédateurs isolaient leur souffredouleur loin du regard des matons, généralement aux toilettes ou dans un local poubelle. Une fois la proie cernée, l'enfer commençait attirant des charognards qui se joignaient à la curée. La seule issue pour le gibier était de se pendre ou de devenir la *putain* d'un de ses bourreaux. La meute se cherchait alors une nouvelle victime.

Là comme ailleurs, régnait l'immuable loi du plus fort venue de la nuit des temps. Quand le Pointu asticotait Ali, ça leur rappelait cette époque et ça faisait marrer le reste de l'équipe constituée

d'intermittents du crime qui s'aggloméraient à la bande le temps d'un braquage avant d'aller zoner ailleurs. Des supplétifs qui rappliquaient pour forcer un appartement, dépouiller une retraitée mitée ou se partager une fille à plusieurs et que le Pointu appelait en ricanant sa Dream team.

Depuis trois jours, Georges n'arrêtait pas de leur parler d'un jeune couple vivant près de la rocade.

— Le type a dans les trente ans. La fille est plus jeune, une belle plante, une peau crémeuse à souhait, matez ça, dit l'Anguille le regard ardent en faisant défiler des photos sur son mobile pour les motiver.

— Putain le canon, c'est de la meuf qui fait envie s'exclama Ali.

— Je les observe depuis la voie ferrée, ils planquent des trucs dans leur garage. Ces boloss ont des gueules à avoir de la famille à la campagne. Genre tonton qui leur file de la bouffe de temps en temps.

Au mot bouffe, Mamadou passa sa grosse langue rose sur ses lèvres épaisses comme un épagneul qui entend parler de faisan.

Georges avait toujours besoin de haïr ses prochaines victimes, il ne se sentait bien que la rage au ventre, déboulant rageux dans les pavillons comme animé d'une vendetta séculaire.

Le Pointu pensait surtout à l'essence. Depuis les rumeurs de banqueroute, le prix au marché noir flambait. Et puis, ses gars avaient besoin d'exercice. L'équipe à cran tournait en rond, s'engueulant pour un rien. Surtout Georges : une cocotte-minute sur le point d'exploser.

— Faudra faire gaffe, le type peut être armé, dit-il.

Georges jouait nerveusement avec son rasoir.

— Merde Pointu, tu vieillis, quand c'est qu'on se le fait ce pavillon à la con ? Je commence à rouiller sur pieds. Rassure-moi : t'as pas la trouille de ces deux nazes avec leur petite maison dans la prairie ?

La puissante main du Pointu s'abattit sur sa nuque, la saisissant à pleine paume pour l'attirer vers lui. Ils se faisaient face, tout le monde savait que ça devait finir par arriver. Et ce jour était arrivé, les deux Narvalos étaient là, haleine contre haleine.

— La vérité, tu me fais chier grave Georges. Jusqu'à nouvel ordre, c'est encore moi le boss ici. Si t'es pas jouasse, la porte est grande ouverte. Personne te retient. Cette descente chez les tourtereaux, on la fera parce que le Pointu aura décidé qu'on la ferait et ce sera QUAND j'en aurais envie et SI j'en ai envie.

— Tu crois le mec armé ? C'est ça Pointu ? T'as les jetons ?

Une étrange lueur de défi brillait dans ses yeux. Un frémissement de satisfaction que trahissait un léger sourire.

Le Pointu accentua alors la pression, un étau d'acier, un putain d'étau. L'Anguille perdait pied, la bouche en coton, le cœur battant à coups de marteau. Des éclairs irréguliers devant ses yeux. Un instant, il vit un voile noir et crut s'évanouir.

Il perdait pied. Il détourna le regard de peur que le Pointu ne prenne la douleur dans ses yeux pour un défi. L'étreinte se relâcha d'un seul coup, Georges recula : une ruade qui le déséquilibra et l'envoya bouler contre le mur. La Dream team se taisait, l'Anguille n'était pas à la fête, mais ce rageux l'avait bien cherché. Le Pointu l'avait recadré grave.

— J'ai pas peur, mais je dois juste éviter les conneries. En attendant, profite-en pour fermer ta grande gueule.

— La vérité, à leur place, je resterais pas dans un pavillon isolé sans une bonne puissance de feu, intervint Ali pour détendre l'atmosphère. Mais, même armés, ces boloss n'ont jamais les couilles de tirer. On va leur faire l'enfer.

Les yeux baissés, l'Anguille serrait les dents. Vaincu. Il haïssait le Pointu, d'une haine infinie, mais il devait attendre son heure.

Il ferma les yeux et pensa à la petite maison dans la prairie. Comme il devait être voluptueux de pénétrer dans le douillet de ce nid, dans cette chaude intimité, d'en extraire les derniers tressaillements de vie.

En attendant de régler son compte au Pointu, c'est les tourtereaux qui allaient morfler. Et grave.

CHAPITRE 13

Il fut réveillé par une sensation de langue mouillée sur le visage. Complètement ensuqué, il chassa Popeye d'un geste brusque.

— Couché, sale bête !

Il alla uriner bruyamment. Popeye devait avoir la dalle, quand il picolait, il oubliait régulièrement de le nourrir. Malgré la cuite de la veille, il se sentait d'attaque comme souvent au réveil. Il était du matin.

Il contempla en silence la forme respirant faiblement sur le lit. Le noir de la peau tranchait sur la blancheur des draps : une pose d'enfant endormie, les bras légèrement repliés comme pour se protéger d'un danger.

— Fatou...

Il parla à voix basse pour ne pas la réveiller. L'attachement qu'il sentait naître pour cette fille lui donnait le sentiment de tricher, de faire quelque chose d'interdit. Puis Alex fit craquer ses bras musculeux avant de se diriger vers la salle de bain. Il aimait circuler nu, bizarrement cela lui donnait une incroyable sensation de liberté.

La douche brûlante le réveilla, sa nuque était si nouée qu'on l'aurait dite bourrée de ressorts d'acier. Puis il se rasa de frais et s'aspergea d'eau de Cologne Mont-Saint-Michel en sifflotant des tubes de la fin des Seventies. C'était sur les Bee Gees ou Supertramp qu'il était le meilleur. Il s'assit au bord du lit. Les odeurs laissées par l'amour des corps parvenaient à ses narines. Il se dit qu'il n'avait jamais rien senti de plus agréable.

Puis il considéra sa charpente dans la glace verticale. Même le dernier des enfoirés devait reconnaître que son corps possédait une puissante structure osseuse. Ses jambes dures et massives déformaient ses uniformes. Son seul souci venait de sa tendance récente à prendre du ventre.

Il jeta une aspirine effervescente dans un verre d'eau.

— Tu t'embourgeoises, murmura-t-il à son double, tu vieillis.

C'était sans doute cette recherche de confort qui caractérisait le mieux l'âge. Camper face à la glace, il cherchait à défier l'image qui le toisait d'un air méfiant.

À l'époque où il bossait en banlieue, il aimait les shoots d'adrénaline, la confrontation avec les prédateurs qui s'y multipliaient comme des mouches à viande sur un macchabée. Un cadavre à la renverse rongé par la vermine.

Il se remplit un bol de céréales, sortit le lait, ferma le frigo avec le coude et fit chauffer un reste de café. Quand il donna des croquettes et de l'eau à Popeye, celui-ci se mit à sauter en jappant. Il l'avait présenté à Fatou, elle avait fait semblant de le trouver mignon. Les musulmans méprisaient les chiens, c'était connu.

Il alluma la radio pour la météo.

Au nord de la Loire, ainsi que du Massif central à la région Rhône-Alpes, le ciel sera nuageux en journée. En raison de températures négatives, des flocons sont attendus des côtes de la Manche à l'Auvergne. Le vent sera de modéré à assez fort sur une bonne moitié nord. Les jours suivants, sous l'influence d'une masse froide centrée sur la Russie, des chutes de neige devraient être observées sur le pays avec des cumuls importants sur les reliefs.

Décidément, le pays ne finissait pas de s'enfoncer dans un hiver sans fin. Alex bougonna :

— On n'a vraiment pas besoin de ça en ce moment.

Comme une métaphore de la vie, la neige n'était belle qu'au début. La ville d'abord immaculée allait se salir, les arbres noircir. Les façades prendraient un aspect désolé dans ce faux jour de crypte qui donnait le cafard comme au fond d'une tombe oubliée. Sans compter qu'au commissariat, ils se les gelaient en permanence.

Seule consolation : plus le temps était pourri et moins les racailles sortaient de leurs trous à rats. Landrot, un ingénieur de la préfecture, avait même bidouillé une loi empirique dite *Loi des températures de Landrot* reliant le nombre de crimes à la température moyenne de la journée.

Derrière la fenêtre, la ville était encore plongée dans le noir. Il aimait observer sa ville endormie, prendre le pouls de ce grand corps encore assoupi. Une gigantesque bête qui s'ébrouerait lentement.

Il essaya de deviner d'où viendrait le danger. Le terrorisme islamiste rongea le pays comme un acide sur une plaie à vif : une humanité livrant un combat acharné au milieu d'un vaste terrain vague rempli des décombres du monde d'avant.

Il alla chercher son mobile dans la chambre, elle bougea, creusant légèrement les fesses qu'elle avait si cambrées. Elle aimait se prélasser comme un chat au soleil : une entité tropicale recherchant en permanence la chaleur. Alex était fasciné par la forme rebondie de sa croupe.

La première nuit, ils ne s'étaient endormis qu'au petit matin, lessivés, épuisés. Il n'avait alors eu plus qu'une seule obsession, rester enfermé avec elle, oublier la saison, le jour, l'heure, ne plus quitter le lit et la baiser jusqu'à la fin des temps.

Il se sentait bien avec elle, en sécurité dans son odeur, sa chaleur. Autour, le monde sombrait, mais elle était comme une île, dernière terre ferme d'un monde englouti. Il pouvait rester des heures sans débander, en apesanteur, lui dispensant des orgasmes à répétition qui révoltaient ses yeux trop blancs.

Il s'approcha pour caresser ce tendre corps aux seins troublants. Fatou ouvrit les yeux, un peu surprise. Elle regarda ses yeux d'homme embrumés par le désir.

Elle s'étira avec un grognement de protestation, mais, quand elle ouvrit la bouche, Alex fourra sa langue entre ses dents. On aurait dit qu'un petit battement d'ailes frétillait dans sa bouche rose vif. Un goût de vanille.

Alex se demanda si ses muqueuses étaient vraiment différentes ou si c'était juste le contraste qui leur conférait cet aspect de corail orangé. Ses aisselles avaient une odeur âcre, une drogue dure.

Alex se demandait pourquoi il était autant attiré par les filles noires et arabes. La compétition de plus en plus violente entre mâles de race différente avait-elle pour corollaire une augmentation du désir sexuel pour les femelles des autres races et le désir de soustraire ses femelles à la concupiscence des autres mâles ?

Fatou posa sa tête sur son épaule et se mit à rire.

— Qu'est-ce qui tefait marrer ?

— Je pense à ma daronne.

— Ta mère ? Pourquoi ? Tu la vois jamais.

— Justement. Si elle me voyait avec un keuf, elle m'arracherait les yeux avec une pince à escargots. Ma tante Khady est cool, mais ma mère est une sombre connasse de négresse raciste. Une fois que je sortais avec un babtou de mon collègue à Léo-Lagrange, elle a crisé comme pas possible. Alors je lui ai dit : « Qu'est-ce que les blacks ont que les autres n'ont pas ? ».

Alex jeta un coup d'œil à sa montre, il allait encore être en retard. Il avait prévu de déjeuner avec le Crabe. À chaque fois qu'il le revoyait, des souvenirs griffus et tenaces remontaient à la surface de sa mémoire. Il avait fait ses premiers pas à Aulnay avec lui : un patron comme on n'en faisait plus, un flic capable de faire la différence entre le règlement et la vraie vie, pas un scribouillard pondant des mails et des procédures sans bouger le cul de son bureau.

Son côté franc-tireur, le Crabe avait fini par le payer cher : une mise à la retraite anticipée. Dans un déni consternant, le ministère refusait de voir la réalité des choses. Un voile pudique jeté sur le monde. Quand les flics allaient un peu trop *au contact*, la hiérarchie s'affolait, exigeant une *politique d'apaisement* pour éviter des *points de fixation*. En clair, laisser le terrain aux voyous. Ce type avec sa roublardise mêlée d'une pointe de cruauté lui avait tout appris.

C'était à Aulnay : un oursin vénéneux qu'il aurait mieux valu laisser tripoter à d'autres poissards. Tout ça en plein milieu du chaudron urbain du 9. 3. Un de ces territoires perdus de la République au bord de l'émeute raciale surnommé Médine pour la partie Sud et le Bantoustan pour la zone Nord. Un commissariat à l'allure de Fort Alamo où les jeunes flics comprenaient vite qu'ils allaient prendre cher.

La plupart remplissaient leur demande de mutation avant même d'avoir défait leurs valises. Certains démissionnaient dès la première semaine. Des journées de quinze heures à lutter contre une marée noire qui envahissait tout. Le Crabe lui avait dit en arrivant :

— Ici mec, tu laisses ta peau ou ta santé. Mais si tu surnages, je peux t'assurer que tu feras ton trou dans la vie. Ne les laisse jamais voir ta peur. Si ces fils de pute sentent que tu transpires, ils ne te respecteront pas et, un jour ou l'autre, un de ces enfoirés finira par avoir ta peau.

CHAPITRE 14

Longtemps gouvernée par les baby-boomers, l'Europe vécut dans une utopie progressiste alors qu'elle régressait sur tous les plans : recherche, industrie, éducation, sécurité. Son effacement ne fut que l'étape finale d'un long processus de décomposition.

L'accélération des mutations, Nathan Lewine, Éditions Sciences sociales

À l'entrée de la rue Traversière, le troquet ne payait pas de mine, mais cette fois, sa vitrine était étoilée par des impacts en forme de toile d'araignée sur lesquels des scotchs transparents avaient été apposés. Une salle bondée, saturée d'odeurs de cuisine, de bruits de vaisselle et de conversations animées.

Pamplémousse préparait une cuisine ramassée comme un bull-terrier qui changeait des bouis-bouis qui essayaient de faire passer du cuir bouilli pour de la viande. Depuis qu'Alex le connaissait, le cuistot portait la même blouse maculée de sueur. À se demander s'il l'avait passée une seule fois en machine.

En passant la tête en cuisine pour flairer les marmites, il reconnut une odeur de friture. Sous un nuage graisseux, une grande carcasse hirsute aux pattes sales retirait de l'huile un panier métallique débordant de frites.

— Toujours au piano ?

Pamplémousse grogna en lui tendant le coude à cause de ses mains grasses.

— Ça fait une paie, dit-il avec un air de reproche.

Le torchon sur l'épaule, assise sur un tabouret trop bas, une grande bringue au teint bilieux épluchait des patates. Généralement,

quand le chef ne houspillait pas ses aides, il couchait avec. Bien sûr, il n'arrivait jamais à les garder plus de deux mois. Alex avait toujours pensé qu'il y avait un lien de causalité. Bref que Pamplémousse aurait mieux fait de cloisonner.

Une odeur crémeuse s'échappait d'une grosse cocotte en fonte.

— Qu'est-ce que t'as aujourd'hui ?

— De la blanquette de veau, de la limousine.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il en montrant la vitrine.

La large face du cuistot se tourna vers lui, visiblement énervée.

— Il y a eu une rixe de rue entre Rebeu et identitaires cette nuit, toujours les mêmes cafards, le gérant est furieux.

Il retourna à ses fourneaux surveillant du coin de l'œil le service en salle.

— Au fait, ton pote est arrivé depuis un bail.

Du menton, il désigna le fond de la salle, ajoutant :

— Celui-là, jamais en retard quand il s'agit de bâfrer à l'œil.

Assis devant son bock de bière pâle respirant les odeurs beurrées de cuisine qui embaumaient la salle, le Crabe ne l'avait pas encore aperçu. Alex avait voué à cet homme une fidélité toute sicilienne, bien au-delà de celle normalement due à un officier. Il était déjà orgueilleux, mais l'ignorait encore. Le Crabe lui avait appris à toujours sortir *couvert* selon son expression : c'est-à-dire le flingue glissé dans le caleçon avec l'acier du canon le long de la queue.

— Ici, même pour aller pisser dans la cour, tu prends ton gun.

De temps en temps, des connards en costard débarquaient en banlieue, accompagnés de ces journalistes qu'en privé ils tutoyaient toujours et avec lesquels ils couchaient parfois. Devant les caméras, ils rencontraient des associations subventionnées, annonçaient un nouveau *plan pour les banlieues* aussi coûteux et inutile que les précédents, parlaient de rétablir l'*ordre républicain*.

Puis cette mafia d'inutiles repartait dans de rutilantes berlines glissant comme de longs squales noirs. Le bleu des gyrophares s'évanouissait au bout des avenues et rien ne changeait. Les filles avaient toujours le choix entre devenir putes, hardeuses dans des bouyards vendus au Pakistan ou bien de se marier, se voiler et pondre des chiards à la chaîne pour toucher les aides sociales. Pour

les mecs, hors du deal point de salut. L'âge venant, beaucoup de racailles versaient dans la religion, se mettaient à fréquenter les mosquées salafistes, certains partaient faire le djihad dans les pays en guerre. Les pires étaient ceux qui revenaient.

Quand le boulot se calmait un peu, lui et ses collègues n'avaient plus qu'une idée en tête : le cul des filles. À l'époque, Alex était encore bourré de testostérone. Il en avait tellement envie qu'il aurait fait n'importe quoi pour ça. Un brigadier en rigolait :

— On nous appelle des poulets, mais le terme d'ânes conviendrait mieux. On trime dur et on bande en permanence.

— T'as des plans pour des meufs ? avait demandé Alex.

— Si on met de côté les filles en burka, c'est pas les crasseuses qui manquent dans le coin, surtout les toxicos. Mais si je peux te donner un conseil, évite les filles qui se défoncent et trouve-toi une meuf décente qui t'ait à la bonne.

Côtoyer la mort aiguïsait l'appétit de vie. Sa brigade s'était dégoté un appartement pas chauffé dans un immeuble promis à la démolition : un F4 ayant servi de nourrice à des dealers congolais dont ils avaient fait une sorte de foyer où se retrouver sans la hiérarchie. Ses collègues disaient :

— Manger seul c'est pas très bon psychologiquement

Dans leur squat, ils se tapaient des belettes ramassées au hasard des descentes de police, histoire de décompresser un peu des *Nique ta race* à longueur de journée. Surtout que les périodes calmes ne duraient jamais bien longtemps. Le Crabe aimait à répéter :

— Ici dès qu'une embrouille s'éloigne, la suivante est jamais bien loin.

Par un étrange déni de réalité, plus la violence pourrissait les cités, plus les juges devenaient laxistes, ce qui n'empêchait pas les prisons d'être bondées et sous la menace de mutineries provoquées par des caïds islamistes. Pour beaucoup de flics, l'affaire était déjà pliée.

Alex commença à acquérir une conscience politique en réalisant que la situation basculait lentement vers une forme de guerre civile larvée. Droite ou gauche, c'était la même merde. Des baltringues. Mais Alex détestait encore plus les connards de gauche parce qu'ils

théorisaient leur lâcheté en donnant des leçons de morale à la Terre entière.

Rester c'était la certitude de finir à la morgue ou à l'asile : cette guerre ne faisait pas de prisonniers. À la motivation initiale avait succédé une profonde perplexité, suivie d'un cruel accablement face à ces combats aussi innombrables qu'inutiles où il ne récoltait qu'amertume et déception. Il venait de comprendre qu'un compte à rebours avait commencé. Un jour tout s'effondrerait, il faudrait alors se battre pour survivre. Certains commençaient à le réaliser.

Un soir sans en parler au Crabe, il était resté plus tard, histoire de remplir sa demande de mutation. Le surlendemain, le Crabe avait débarqué avec la tête des mauvais jours.

— T'aurais pu m'en parler avant, tu crois pas ?

— C'est vrai, j'aurais pu, mais t'aurais essayé de me faire changer d'avis et je reviendrai pas sur ma décision, c'est fini les conneries.

— Les conneries ? De quoi tu parles Alex ?

— Tu tiens vraiment à ce que je développe ? C'est pour éviter ce genre de moment pénible que je ne t'ai rien dit.

Il refusait de gâcher sa vie comme les autres gâchaient la leur. Sa décision prise, il se sentit beaucoup mieux. Plus léger.

Trois mois plus tard, un mail lui annonça sa nouvelle affectation intra-muros. Il dut relire deux fois le message, tombant presque de sa chaise. *Intra-muros*. Il savait qu'il devait cette fleur à ce vieil homme dont les yeux mi-clos étaient rivés sur Amina sans qu'Alex parvienne à deviner si c'était sur son cul voluptueux, sur la forme lisse de son cou ou sur les seins qui gonflaient sa blouse.

La pauvre ne se doutait de rien, trottant d'une table à l'autre pendant que le Crabe, toujours à l'affût d'une gaillardise, se disait qu'il aurait payé cher le droit de glisser sa langue, ou autre chose, dans chacun de ses orifices.

Alex avait connu le Crabe plus fringant. Il avait pris un sacré coup de vieux ; un visage maigre et usé, à l'allure misérable. La vie usait les hommes par à-coups. En le croisant dans la rue, on aurait pu croire à une sorte de clodo sortant de chimiothérapie.

— Étonnante cette fille, dit le Crabe le regard fixé sur Amina.

Alex hocha la tête, mais le vieux, égrillard, ne le regardait pas, les yeux ailleurs, brillants de douloureuse convoitise.

— Arrête de mater. Si ses frangins te voient, t'es un homme mort.

— M'agresse pas, j'admire sa façon de se mouvoir.

Quand Amina courait d'une table à l'autre sur ses longues jambes soyeuses, ses seins bougeaient d'une façon lente trahissant leur jeune fermeté : une danseuse au pas léger.

— De se mouvoir ? T'es rivé sur son cul comme un vieux dégueulasse.

— Ça se voit tant que ça ? dit le Crabe en levant les yeux vers lui.

Il consentit à regret à quitter ses pensées tumescentes pour avaler une gorgée de bière d'un air pensif.

— Je bande donc je suis. Tu te souviens d'Aulnay ?

— Je sais, on avait envie de fourrer tout ce qui bougeait.

Son œil grivois s'était allumé. Le Crabe fit une grimace en sentant un élancement dans une molaire.

— Mes dents pourrissent encore plus vite que le reste. Alors t'es quand même venu, espèce desalopard ? Je pensais que t'avais oublié.

Alex se demandait si toutes les vies étaient aussi chaotiques que la sienne ou bien si c'était juste l'époque qui voulait ça.

— J'oublie jamais rien, t'es bien placé pour le savoir. À part mater le cul des serveuses, dis-moi ce que tu deviens, vieux vicieux.

— Rien, je bricole. Le vieux dégueulasse vend des trucs...

— Des trucs ? Quels trucs ?

Le Crabe lança un regard de biais comme si les tables voisines risquaient de l'entendre. De loin, on aurait pu croire qu'ils trafiquaient des containers bourrés de crack.

— Des combines, histoire de compléter ma retraite de merde, dit-il à voix basse, j'écoule de la came tombée du camion. J'ai parfois de bons plans si ça te branche. La semaine dernière j'avais des bananes.

Alex resta figé.

— Putain... des bananes ? Tu vaux mieux que ça, merde !

Des bananes... le truc mortel... Putain... Le vieux coupait ses cheveux lui-même et ça se voyait comme le nez au milieu de la

figure, des dégradés foireux. Il avait aussi essayé de se faire une teinture maison, mais le truc avait clairement merdé. Même plus capable de se payer une coupe de cheveux. L'amertume montait en lui, une marée, impossible de lutter contre ça, un sentiment de profonde injustice.

— Avant t'étais le meilleur... Putain des bananes, mec... Là, on peut dire que tu m'as troué le cul le Crabe.

Les yeux étincelants de colère, le vieux inspira profondément et dit d'une voix tremblante de fierté.

— Je t'emmerde, je les emmerde tous. Et je reste le meilleur, et puis arrête de me faire chier avec cette histoire de bananes ou je me casse... Dis petit, t'aurais pas plutôt la dalle ?

— J'ai déjà mangé, répondit Alex, rien que pour provoquer sa réaction. Avant d'ajouter, sans lâcher Amina du regard.

— Elle nous enverra tous en enfer.

En regardant le Crabe à la dérobée, il le vit se décomposer en bougonnant dans sa barbe feutrée. Il avait déjà fini sa bière. Son problème c'était la boisson. Une fois, Alex lui en avait parlé, le Crabe avait répondu :

— Ce truc empêche mes mains de trembler, c'est important pour un flic.

Les années étaient passées si vite. Le vieux à l'air maussade assis en face de lui était un de ces types survivant d'expédients comme n'importe quel clochard qui chlinguait ; un homme sans amis et qui n'avait pas l'air de chercher à s'en faire.

À de rares exceptions près, le Crabe n'éprouvait de toute évidence aucune satisfaction à fréquenter ses semblables. Alex pouvait même l'imaginer fouillant en douce les poubelles dans l'arrière-cour du restaurant en allant pisser. Tout le malheur des hommes venait de leur incapacité à concevoir le temps qui passe, se dit Alex. Lui aussi approchait de ce moment de bascule, cette misanthropie de l'âge où les illusions et les élans de la jeunesse sont retombés.

— Amina ! Tu nous amènes la carte ? demanda-t-il.

L'expression de colère sourde sur le visage du Crabe fut remplacée par un éclat passager dans la paupière. Une immonde

grimace resplendissante et veule s'étala sur toute sa face révélant la couleur nicotine de sa dentition pourrie.

— Tu m'as bien eu, espèce d'enfoiré.

Alex pouvait presque sentir la salive inonder sa bouche à l'idée de la nourriture chaude qu'il pourrait mastiquer longuement en fermant les yeux. Il reconnut dans les yeux du Crabe la même lueur de convoitise que celle qui avait brillé dans le regard de furet famélique de Fatou. Pourtant, cette joie différait de celle du passé, peut-être parce qu'elle était souillée par l'appréhension du lendemain. Même quand les hommes se remplissaient, la peur de manquer ne les quittait plus. Chacun sentait en lui la morsure dégueulasse de l'angoisse. Même absente, la faim jetait une ombre louche et menaçante sur les joies du présent.

— Alors deux blanquettes avec des pommes de terres sautées et une carafe de Bourgueil, résuma Amina.

Plus décharné qu'une tortue cancéreuse en phase terminale, le Crabe attaqua son assiette les couverts à la verticale, avec une férocité intrépide, s'empiffrant de gros morceaux, engloutissant à belle allure la blanquette chaude, crémeuse, beurrée. Le poing serré sur sa fourchette, il appela Amina pour réclamer de la mayonnaise.

— Je te préviens, conseilla Alex, leur mayo est pas top. Moins y a d'œufs, et plus ils la font monter.

Le nez dans son assiette, le vieux haussa les épaules. Amina posa la mayonnaise, son regard croisa celui d'Alex. Il la regarda s'éloigner, pensif, qu'est-ce qu'elle pensait vraiment des clients qui lui mataient le cul en permanence ? Dans sa religion, ce genre de truc était *haram*. Le Crabe se servit deux généreuses cuillères à soupe. Alex le regardait saucer. Lui mangeait plus lentement. Avec la patience des repus, il s'alluma une Camel, se laissant distraire par le ballet aérien que traçaient les jambes d'Amina entre les tables.

— Tu sais j'ai rencontré une loute, confia-t-il au Crabe.

L'autre le regarda, soudain intéressé, mais sans répondre. Alors Alex parla de sa rencontre avec Fatou sans prononcer son prénom. Le Crabe l'écouta en hochant la tête, attentif, lui lançant de temps à autre un regard furtif, se concentrant le reste du temps sur son assiette. Quand Alex avoua que la fille était malienne et s'appelait

Fatoumata, le Crabe s'arrêta soudain de mastiquer et avala sa salive. Pour la première fois, il le fixa au fond des yeux.

— Tous les goûts sont dans la nature, mais une pute black sortie du ruisseau ne peut être qu'une source d'emmerdes, crois-en ma longue expérience. Elles sont toujours cool au début, du genre qui mouille leur culotte dès que tu leur mates le cul, sauf que ces petites loutes trimbalent tellement de problèmes que tu te retrouves vite le nez dans leur merde. Trouve-toi plutôt une pouffe décente.

Alex ne répondit rien. Il aurait dit exactement la même chose quelques semaines plus tôt. Le vieux avait raison, mais à vrai dire, ça ne se limitait pas aux Blacks.

— Celle qui me mettra le grappin dessus n'est pas encore née.

Dire ces mots ne l'empêchait pas de penser à sa Princesse Tam Tam. Il se demandait ce qu'elle bricolait en ce moment. L'amour était un sentiment inapproprié dans ce chaos. Il ne voulait pas de régulière. Dès qu'une belette posait sa brosse à dents à côté de la vôtre, c'était la fin des haricots. Il savait juste qu'il aimait se réveiller contre ce jeune corps sombre, si agile qu'il paraissait un grizzli tétraplégique face à l'obscène souplesse de Fatou.

Cette petite garce sensuelle savait l'amener au bord du ravissement. Un serpent lubrique toujours pieds nus à l'intérieur. Il n'était pas amoureux, mais son corps souffrait de l'absence de ce chat de gouttière apparaissant et disparaissant sans préavis.

— Là par exemple, elle est où cette fille ? demanda le Crabe.

— Je sais pas trop.

— Tu sais pas trop ? s'étonna le Crabe en posant sa fourchette.

— Avec elle, ça va, ça vient. Remarque, dans un sens ça me laisse un peu souffler. Elle est chaude comme de la braise, une baise fabuleuse genre comme si c'était la fin du monde.

— Mec, cette fille a pas tort, c'est la fin du monde, tu peux me croire.

— Avec une Black, faut assurer quand ça la démange. Pas question de se contenter de la formule entrée plat.

Le Crabe gloussa. Être repu le mettait de bonne humeur. Alex avait omis de préciser qu'à chaque fois qu'elle disparaissait trop longtemps, il lui arrivait de s'énerver.

— Trois jours ! Putain ! Où t'étais bordel de merde ? C'est pas un hôtel ici.

— Merde, pour qui tu te prends ? Encore une scène comme ça, et je me casse pour de bon.

Fatou avait raison. Entre eux, c'était juste sexuel et ça devait le rester. S'il commençait à être jaloux, c'était la fin des haricots.

— Allez viens te coucher Fatou, j'ai envie de toi.

Généralement, ils se réconciliaient sur l'oreiller. Une bonne partie de jambes en l'air. Au lit, ses yeux gorgés de vice c'était la classe totale.

Amina vint remplacer la carafe, Alex plissa les yeux, se demandant si la Kabyle avait des amants, ce qu'elle acceptait de faire avec eux.

Le vieux passa minutieusement son index entre dents et gencive pour récupérer des bouts de viande. C'était le moment où la conversation couvrait encore. Tant que le Crabe ne serait pas rassasié, il serait vain de vouloir engager le début d'un échange avec lui.

Le meilleur flic qu'il ait rencontré en vingt ans en était là, à se passer la langue sur ses lèvres luisantes de graisse pour récupérer les dernières molécules de sauce. Un de ces retraités déployant des ruses de gratte-misère pour survivre.

— Le vin tombe bien, dit le Crabe en finissant la carafe.

Alex en commanda une autre pendant que le Crabe s'essuyait la bouche du revers de la main en le fixant avec de la pitié dans les yeux.

— Avoue au moins que t'es raide dingue de cette fille.

Alex faillit se lever de table.

— Tu déconnes le Crabe ? Moi, sous l'emprise de cette nana ? Pour qui tu me prends ? Je peux être dans dix minutes dans un squat et me faire sucer par une petite pute bien foutue sans même devoir raquer. Et si je lui refille une dose de crack, elle serait même prête à se laisser enculer avec le sourire.

Le vieux détourna le regard sans répondre. En voyant la longue cicatrice sur son bras, Alex se rappela les émeutes urbaines qui les avaient mobilisés jour et nuit dix ans plus tôt. Le ministère de l'Intérieur les avait équipés de fusils à pompes anti-émeutes

Remington et de casques en composite d'aramide, un dérivé du kevlar. Les bergers allemands étaient fous furieux à cause des cocktails Molotov et des gaz. Un tesson lui avait ouvert le bras.

— Ces attentats-suicides, tu suis l'affaire ? demanda le Crabe.

— On la suit tous. Pourquoi ? En dealant tes bananes, t'es tombé sur la piste de cellules islamistes dormantes ?

— Fais pas chier, c'est la récompense qui m'intéresse, y a pas à chier, faut que je me remette à flot.

— T'es plus dans la banane ? C'est pas en fourguant ce genre de came que tu vas y arriver. Je peux te le dire tout de suite. Ce qu'il nous faut c'est monter sur un gros coup, du lourd qui paie vraiment.

— T'as trouvé ça tout seul Einstein ?

Alex ne répondit rien. Avec des miettes de pain, il avait entrepris de tracer une ligne sur la nappe en papier. Il se sentait prêt à toutes les patiences, enveloppé par l'odeur des plats mijotés, le bruit des voix animées, les rires des femmes. Le Crabe ajouta :

— Dans la banlieue règne la loi du silence, la *horma*, mais j'ai encore des indics dans les médinas et je peux savoir comment le C4 a été introduit dans la zone sécurisée. Je voudrais que tu te renseignes à propos de la prime.

— Vas-y je t'écoute.

— Qui peut pénétrer dans la zone sans être fouillé ?

— Je sais pas moi ?

— Les diplomates. Pense aux valises diplomatiques, Alex. Trois kilos de C4 c'est plus que suffisant pour désintégrer un gros camion.

Alex leva la tête, étonné d'être là. Puis il balaya la salle du regard. Pamplémousse s'était posté devant sa vitrine scotchée regardant la rue avec une inquiétude impuissante mêlée de haine.

— T'as du bol d'avoir une serveuse avec un aussi beau cul, lui dit le Crabe avec un sourire de vieux pirate, je suis sûr que beaucoup de clients viennent surtout pour Amina.

Pamplémousse le fusilla du regard sans répliquer. Tout incident anodin en temps normal prenait un relief inquiétant.

CHAPITRE 15

Mona prenait toujours le même chemin. À Falguière, près d'un bistrot, quatre boutiques esquissaient un vague segment de rue commerçante, sans qu'elle parvienne à savoir si c'était la fin ou le début de quelque chose.

L'octroi passé contre un billet, elle remplissait ses poumons de l'air de ce Paris du plaisir qui s'illuminait : une ville harnachée comme une putain avec ses rues aguichantes ; une mégapole vibrante de lumière, comme si un ciel de nuit d'été était tombé sur terre.

À Montparnasse, les cafés scintillaient derrière de hautes glaces Belle Époque, étalant leur zinc clair, leurs tables à nappes à carreaux, les corbeilles de fruits exotiques, les bourriches de Marennes-Oléron.

En arrivant rue de Seine, le néon rouge du Querelle déversait sa pluie sanguine sur l'asphalte. Une clientèle d'hommes en jeans serrés prenant la pose au centre d'un ballet de serveurs en marinières et cyclistes moulants s'adressant aux clients d'une voix suave pour créer une intimité propice au pourboire et plus si affinités.

Paris avait remplacé Bangkok et Manille comme exutoire des fantasmes de ce monde riche que la France avait quitté. Dans le grand manège de la globalisation, les beurettes et autres métisses aux longues cuisses brunes s'étaient substituées aux gogo-girls isaans de Pattaya ou aux filles des Visayas tapinant à Angeles-City.

Des talons claquaient sur le macadam, interrogeant de l'œil les terrasses des cafés. Face aux hôtels, les marcheuses étaient déjà presque toutes alignées : beurettes, métisses dorées, Gauloises blafardes. Toutes avec le look Total Putain : minijupe même par

moins dix, cuissardes de vinyle noir, talons aiguille et bustier façon guêpière.

Les putains cherchaient le client, les hommes cherchaient la putain. Les cafés se remplissaient, la vie débordait des trottoirs. Des tapineuses arpentaient le boulevard, une armée des ombres dans la nuit, ralentissant le pas devant les devantures des cafés, riant pour attirer le chaland, jetant un regard en arrière pour aimer le flâneur solitaire, se retournant quand elles devinaient une lueur d'intérêt.

— Eh gamine, t'es en retard, mais rassure-toi, t'as rien loupé.

À côté du costumier Hackett, la main encombrée d'un *caffè latte* Starbucks, une métisse exposait sa poitrine généreuse, ses fortes cuisses et d'étonnantes fesses : quatre-vingts kilos de chair appétissante enveloppée d'un satin caramel.

Avec ses boucles d'oreilles extravagantes qui brillaient comme des yeux de chat, son short lamé et ses bottines lacées, peu devinaient que Prisca se prénomrait Kevin. Seule sa voix la trahissait quand elle avait trop fumé. Sa voix et sa force : dans les bagarres, la part masculine resurgissait en elle.

— Dès que j'ai pu, je me suis faite implanter des seins en silicone, par contre je garde le bas. Sans ma queue de cheval, j'aurais pas le même succès. Ça les fait triper, une nana bien montée.

Il se mit à pleuvoir, Prisca sortit son parapluie. Ses yeux couleur d'amande brûlée consultèrent ses textos avant de lâcher :

— Allez ma poule mouillée, on va chez Denise.

Le bar avait d'abord été le rendez-vous des tapins et de leurs marlous jusqu'au jour où le Lonely Planet avait révélé cette adresse du *Secret Paris* à des touristes en quête d'authenticité, *a rare blend of glamour, nightbirds and authenticity*.

Mêlés au hasard des tables, les touristes empâtés tranchaient avec les silhouettes onctueuses des filles et celles plus nerveuses des marlous. Coachées par les frangines, les débutantes venaient se montrer, voir s'il y avait *du monde chez Denise*. Un paquet de cigarettes glissé dans la manche retroussée de leur chemise, deux mulâtres aux lourdes gourmettes en or se poussaient du coude au bar se moquant des clients avec des sourires entendus.

Dehors, derrière la vitrine, une lumière d'huile chaude éclairait le trottoir qu'une adolescente en manteau trop court martelait de ses

talons aiguille. Elles étaient nombreuses à débarquer déguisées en femmes, sentant la crème premier prix. Des gamines attachantes qui rêvaient d'Amérique et dont la fraîcheur aurait pu plaire si la plupart n'avaient pas le plus souvent été tournées par des caïds aux lugubres capuches. Une fois lassés, ils les mettaient à la dope et sur le trottoir pour *sucer du touriste* comme ils disaient.

Prisca commanda un jambon-beurre trop mou. Ses dents blanches bien alignées déchiraient la masse crémeuse du pain. Elle posa son sandwich découpé comme à l'emporte-pièce, s'essuya les mains dans une serviette en papier.

Nabila débarqua avec unemine de déterrée ; elle jeta sa copie de sac Dior sur le comptoir. Elle aurait pu être jolie avec ses paupières rebeu et ses cheveux bouclés. Le charme troublant d'un Orient de bazar, mais son nez énorme gâchait tout.

— Je sais pas ce que j'ai, mais je me sens complètement H.S.

Mona lui passa la main dans ses cheveux comme pour consoler une enfant.

— Pauvre petite... C'est vrai que t'as l'air éteinte.

— Sens mes mains pour voir et dis-moi si un mec a envie de faire la fête après avoir senti ça.

Mona approcha le visage des mains gercées.

— Il te manque un faux ongle adhésif à l'index droit.

— T'inquiète, vas-y, sens un peu pour voir, répéta-t-elle pour l'encourager, avançant les mains comme pour se les faire baiser.

— Merde, ça pue la capote et le détergent ton truc.

— Plus exactement, le Canard WC et les gants Mapa que j'enfile pour récurer les cuvettes. Cette saloperie me donne des rougeurs.

Nabila était femme de ménage en journée. Sa gosse de trois ans qu'elle laissait à sa mère ne parlait toujours pas. Quant au père, un flambeur né à Brazzaville, il s'était tiré dès que son ventre avait commencé à s'arrondir.

Trois jours plus tôt, le commissariat avait appelé Nabila.

— Le père de Mary-Sirius a été tué dans une rixe. C'est moche ce que je vais dire, mais je me suis sentie mieux en apprenant que ce salaud est crevé.

— Putain, d'où tu sors ce prénom ? avait demandé Prisca qui étalait avec soin un vernis rose sur ses ongles.

— Benh de la vieille série télé... Tu la regardes jamais la télé ?

— De quelle série tu parles ? demanda Prisca en écartant ses doigts pour faire sécher son vernis, comment tu trouves le satiné ? Rose fluo ça tranche bien avec ma peau Cappuccino.

— Enfin merde, Prisca, la série Hannah Montana. À mon époque toutes les gamines regardaient que ça.

— Ça serait pas plutôt MILEY CYRUS ? suggéra Prisca avec un sourire cruel.

— C'est ce que j'ai dit, s'énerva Nabila.

Prisca faillit s'étrangler aspirant beaucoup d'air pour noyer son fou rire. Deux Saoudiens venus à Paris pour le week-end les abordèrent. Du ventre et le même style : costume italien, chemise noire et chaussures à mailles de cuir noir qui auraient pu être élégantes sans leurs pieds larges qui faisaient ploucs endimanchés.

— *We want to go dancing.*

— Merde, ces blaireaux ont récupéré des flyers, dit Prisca en croquant des glaçons. Elle fixait son client d'un air froid et méprisant.

— Et dire que je suis crevée de la nuit dernière.

Walid, le client de Mona parlait beaucoup en anglais de sa concession Kia à Riyad. Elle faisait de réels efforts pour faire croire qu'elle l'écoutait avec intérêt. Prisca ouvrit un flacon de poppers et le renifla.

— C'est parti pour la *night*, dit-elle en attrapant son sac.

CHAPITRE 16

Nous sommes dans un moment critique de l'histoire où l'Ancien Monde n'en finit pas de se décomposer, sans qu'on perçoive sur un plan d'ensemble une dynamique de reconstruction.

Jean-Pierre Le Goff, sociologue

Le service du soir commençait à dix-huit heures. Landry acceptait même les horaires les plus pourris. La peur du chômage ne l'avait jamais quitté. Il voulait atteindre l'octroi avant cette heure entre chien et loup où les rues se vidaient.

Le nombre croissant de vagabonds dans les rues sales lui rappelait la fragilité de sa condition. Il avait été chômeur et se souvenait que lors des entretiens d'embauche, il n'arrivait pas à masquer qu'il considérait cet exercice comme une profonde déchéance. Bien sûr, on ne le rappelait jamais. Un jeune recruteur cherchait des chauffeurs-livreurs. Une vraie tête de nœud qui lui avait demandé :

— Ce poste vous intéresse vraiment ? Vous n'êtes pas surqualifié ?

— Bien sûr qu'il m'intéresse ! Je le veux ce boulot.

— Super, avait répondu le recruteur en serrant le poing.

Landry s'était gardé d'ajouter qu'à ce stade, il aurait même accepté de faire la plonge. Mais plus les types vous sentaient désespéré, plus ils vous méprisaient. Lors de son entretien au Bristol, il avait cru qu'on allait le jeter, mais le directeur l'avait reçu.

— Vous étiez chez Airbus avant la faillite ?

— Oui, pourquoi ?

— Gamin je rêvais d'aéronautique.

Le directeur avait sorti une Virginia Slim du paquet qui se trouvait dans sa poche de poitrine.

— Sur votre CV, je vois anglais et russe.

Une voix douce au débit lent malgré un léger zézaiement, presque un peu efféminée, mais pas totalement dénuée de virilité.

— Je parle les deux couramment !

L'homme avait allumé sa cigarette avec un gros briquet doré.

— J'ai peut-être quelque chose pour vous.

Le lendemain, il était convoqué pour un contrat auto-entrepreneur mais jamais il n'avait pu se défaire de la peur terrifiante du chômage. Elle vivait en lui, se frayant parfois un chemin, visqueuse comme un serpent lourd de venin. La nuit, il lui arrivait de se réveiller en sueur comme si quelque chose d'inconnu cherchait à l'engloutir dans un gouffre sans fond. Il s'asseyait alors au bord du lit, allumait une cigarette en fixant le mur. L'air lui manquait et il sentait ses entrailles se nouer, ses paumes devenir moites.

Le planton de l'octroi de Montparnasse contrôla son badge et fouilla son sac. Avec la visite officielle de l'émir, les consignes de sécurité étaient renforcées. La police craignait un nouvel attentat sans savoir si la menace viendrait des salafistes ou de l'extrême droite.

Lors des derniers attentats en zone sécurisée, les terroristes avaient utilisés du C4, un explosif militaire plus puissant que le traditionnel triperoxyde de triacétone : le TATP surnommé la *Mère de Satan* par les salafistes qui le fabriquaient dans des caves avec de l'acétone, de l'eau oxygénée et de l'acide pour batterie.

En passant l'octroi, il changea de planète. Le sentiment étrange de franchir un cercle enchanté. Des Japonaises semblant sorties d'un manga patientaient devant Cottreaux pour les célèbres macarons. Le président qui avait institué la zone sécurisée avait été un sacré visionnaire.

En croisant son regard, une Asiatique aux faux-cils longs comme des plumes rougit avec un beau sourire : une fille chic et sexy avec une jolie ligne de bronzage au niveau du corsage, une incarnation magnifique de l'érotisme nippon. Il sentit une allégresse dans sa poitrine.

Contre toutes les évidences, Paris restait, aux yeux de ces filles au regard étiré, une ville romantique, un lieu magique propice à l'amour.

Il s'imagina à Shinjuku avec une petite Japonaise joliment musclée prenant soin de lui. Il faudrait qu'il regarde Google Translate sur internet pour voir à quoi ça ressemblait la langue japonaise. Ce pays l'avait toujours fasciné. Aussi propre, lisse et ordonné que la France était sale, rugueuse et chaotique. Une anti-France sans immigrés, sans islamisme. Ce sourire était si doux, d'une franchise dépourvue de la condescendance des êtres que le destin a comblés, sans cette gêne que les riches ressentent au contact des nécessiteux : le sourire tranquille d'une jeune fille simplement heureuse d'être à Paris.

Il resta un moment rêveur. La poupée aux longs cheveux de soie noire avait depuis longtemps disparu, mais son parfum flottait encore dans l'air humide.

Depuis les attentats, les sites étrangers déconseillaient formellement la France. Le politiquement correct du gouvernement parlait de *criminalité de basse intensité*, mais la situation était grave. Des affrontements avaient lieu toutes les nuits en banlieue entre la police et des jeunes radicalisés. Les dégâts matériels étaient considérables. Renaissance & Partage faisait résonner les tambours de guerre pendant que les islamistes parlaient de réunir la *Oumma*, sous le drapeau noir du Califat. Toute la politique urbaine faite de mixité ethnique masquée sous l'alibi de la mixité sociale se délitait.

Des queues interminables se formaient chaque matin devant les ambassades étrangères. Les jeunes diplômés partaient pour les États-Unis, le Canada, l'Australie, la Russie. Ils fuyaient le chômage, mais aussi la criminalité et la crainte de cette guerre civile qui apparaissait de plus en plus inéluctable.

Devant cette fuite, le gouvernement avait voté la capitation imposant aux émigrants un impôt exceptionnel correspondant à leur part de dette nationale : un million de francs par tête. Cet impôt, surnommé *exit tax*, faisait la fortune des réseaux de passeurs. D'un côté, le pays se remplissait de réfugiés, de l'autre, sa jeunesse ne voyait de salut que dans l'émigration.

Sous la pression de mouvements xénophobes comme *Vechnaya Rossiya* (Russie éternelle), Moscou tentait de stopper les vagues d'illégaux : cette humanité inutile qui faisait flamber la criminalité, les loyers et pesait sur les salaires russes.

Effrayé par le déferlement migratoire et la présence de djihadistes français dans ces flots de migrants, le Kremlin militarisait ses immenses frontières. Sans succès. Les réseaux des Balkans passaient par la Baltique grâce aux communautés kosovares installées en Suède ou via les cols du Caucase.

Pour les migrants français, les risques étaient réels : des rumeurs parlaient de traite des blanches. Au lieu d'atteindre Pétersbourg ou Moscou, certaines femmes s'étaient retrouvées dans les salles d'abattage des steppes kazakhes ou des montagnes du Daghestan. La police arrêtait parfois des seconds couteaux, mais dans le Caucase ou les Balkans, les têtes de réseau vivaient grassement de leur trafic.

La réception offerte par l'émir du Qatar était prévue à vingt heures trente. Tout ce qui comptait dans la presse était invité. L'image de l'émir était ambivalente. Pour certains, c'était un monarque doux et bon sincèrement désolé du désastre français comme peut l'être un véritable ami.

Né sur des réserves d'hydrocarbures considérables, l'émir était conscient de ce privilège exorbitant. Il finançait de nombreuses œuvres caritatives, sentant vaguement que cette immense fortune obtenue sans effort imposait certains devoirs.

Des mouvements terroristes avaient déjà abattu des diplomates du Golfe sans que l'on sache s'il s'agissait d'islamistes, d'identitaires ou de manipulations comme le suggérait internet prompt à adopter les thèses complotistes.

Pour d'autres, comme Rempart, l'émirat était un Janus complexe dont les fondations wahhabites finançaient mosquées et madrasas contribuant à renforcer le communautarisme et les Frères musulmans.

Débordés par la marée des miséreux, la plupart des maires étaient ravis d'acheter la paix civile en déléguant à des confréries religieuses les tâches de police, d'éducation et d'encadrement des jeunes musulmans. Le financement était officiellement local et les transferts depuis le Golfe restaient discrets même si c'était pour tous un secret de Polichinelle. Chiffres à l'appui, les maires défendaient le bilan positif de ces accords : baisse de la criminalité, créations d'emplois, meilleur encadrement des jeunes des quartiers.

Pour les opposants, le problème venait de l'extra-territorialité de ces zones, d'une éducation proche d'un islam littéral. Des détracteurs taxés de manque de pragmatisme par les maires qui citaient volontiers le leader chinois Deng Xiaoping : « Peu importe que le chat soit gris ou noir pourvu qu'il attrape les souris ».

Craignant une manifestation de Renaissance & Partage, le dispositif de sécurité était impressionnant. Cyrus Rochebin connaissait un grand succès avec sa théorie du *bien public* dont de nombreux mouvements s'inspiraient à l'étranger. En contestant l'accaparement des réserves planétaires de pétrole, il délégitimait la facture pétrolière dans un manifeste fondateur publié juste après la vague de froid qui avait fait dix mille victimes.

Déclaré illégal pour incitation à la haine raciale, le texte circulait sur le net. À la faveur des attentats ou de la vague d'agressions à l'arme blanche par des déséquilibrés, le discours de Rempart s'était focalisé contre la montée d'un islam politique en France.

À partir de vingt heures, un ballet de limousines déposa les invités devant l'entrée principale du Bristol. Une demi-heure plus tard, le monarque prit la parole dans un excellent français, sacrifiant à la tradition de l'*opening joke* apprise lors de ses études à Harvard.

— La première fois que je suis venu à Paris, j'ai été subjugué par la beauté de votre capitale. Quand j'en ai parlé à mon père, il m'a répondu avec sagesse : « Ne sois pas jaloux fils, Allah est juste, n'oublie pas que les Français paient très cher le gaz et l'essence ».

Toute la salle éclata de rire. Puis l'émir ajouta :

— À ceux qui regrettent que le repas soit sans porc, je rappelle que dans sa grande sagesse, le Très-Miséricordieux a autorisé le caviar.

Il rappela avec humour les moments forts de la relation franco-qatarie la comparant avec celle d'un couple, avec ses hauts et ses bas. Mais qui, au-delà des bisbilles, demeure uni par quelque chose de plus fort qui le dépasse.

— Mieux vaut entendre ça que d'être sourd, murmura Landry.

Puis, l'émir rendit un hommage appuyé aux différents présidents qui s'étaient succédé à l'Élysée et qu'il appelait les *bâtisseurs d'amitié*. Dans la salle, Landry reconnaissait des visages aperçus à la télévision, un auditoire qui applaudissait les saillies de l'émir avec

des murmures approbateurs, flattés d'être l'invité d'un hôte aussi puissant et aussi drôle.

L'émir termina sur une note plus grave :

— Beaucoup pensent que la nébuleuse islamiste trouve chez nous une oreille complaisante. C'est oublier que nous sommes aussi menacés par ces groupes qui agissent au sein même de nos états et qui ont juré notre perte. Soyez assurés que votre lutte contre le terrorisme est aussi la nôtre.

Puis, sur un ton plus léger, il laissa le micro au président qui le remercia pour la sincérité de ses paroles.

— Au regard de ce que nous a préparé le Bristol, je sens que mon discours sera d'autant plus apprécié qu'il sera bref. Je tenais juste à rappeler qu'au-delà des mots, c'est dans les actes que notre amitié s'est forgée. C'est dans les moments difficiles qu'on reconnaît ses vrais amis...

Il s'était tourné vers l'émir, laissant un long silence parfaire son effet. Tout le public pensait aux rumeurs de banqueroute qui enflaient, Landry en avait du moins l'impression désagréable.

Après les applaudissements, il apporta le foie gras et les ramequins de bœuf impérial de chez Pétrossian. Le service s'activait dans la douceur tiède et parfumée de la salle entre les bruits des couverts, le tintement des verres et les conversations.

Landry reconnaissait la phalange muette et souriante des Français à leur discrète voracité. Même les mieux éduqués n'arrivaient pas à se réfréner. Leur retenue paraissait fautive, une dignité contrainte. Imperceptiblement, l'étourdissement du copieux dîner laissait place à un malaise palpable. Au salon, des membres du gouvernement fumaient en discutant à voix basse.

Landry débarrassait les tables, décachetait les boîtes de Havane saisissant des bribes de conversation où il n'était question que de banqueroute, de débâcle générale ou d'élections anticipées.

Sous l'effet désinhibant de l'alcool, les visages ne jouaient plus. Des regards traînaient sur les assiettes. La comédie s'effaçait laissant l'inquiétude reparaître. Une tension exacerbée par les derniers attentats visant des madrasas ou des permanences identitaires. Des éliminations ciblées d'activistes des deux bords avaient lieu.

Au moment de sa pause, Landry sortit fumer une cigarette près de la porte-tambour desserrant un peu son nœud de cravate. Sur le trottoir d'en face, des filles appelaient dans la nuit, attirées par la présence des délégations étrangères. Il s'amusait du manège des gardes du corps qui sortaient lorgner le cheptel alanguiné des femelles.

Son regard chercha dans la nuit une silhouette familière. Une fois, il avait croisé Mona avec un client du Moyen-Orient. Le soir, il s'était endormi triste comme une pierre. Mona aussi avait dû être gênée, car bien qu'elle ait fait semblant de ne pas le voir, elle désertait le trottoir du Bristol les soirs où Landry était de service, préférant alors par pudeur travailler dans le quartier Opéra.

Une lune pleine veillait avec un éclat crémeux sur Paris endormi. La lumière coulait sur les toits comme la poussière calcaire d'un marchand de sable. Une ville enchantée tournant autour de l'étoile polaire comme sur un vieux manège. Un Paris irréel qui demain s'ébrouerait à nouveau dans l'aube glaciale comme une bête de somme courbaturée se réveille au fond de son étable pour recommencer à vivre une journée de plus.

Dans la nuit, il assura quelques room-services : du Champagne ou des en-cas entre deux parties de jambes en l'air.

À huit heures du matin, il quitta son service. Les journaux titraient sur les assassinats ciblés en banlieue, sur la guerre urbaine qui chaque soir se rallumait dans les zones salafistes. Les chroniqueurs évoquaient aussi l'échec des négociations avec le syndicat de banques russes et la dégradation attendue de la dette française en catégorie junk bonds.

Rue de Dantzig, il croisa sa voisine dans la cour de l'immeuble. Madame Rosario passait ses journées à regarder de vieilles rediffusions des *Feux de l'amour* ou des histoires de serial killers californiens dans lesquelles des gendres idéaux aux yeux bleus contactaient sur des *chats* en ligne des étudiantes aux airs de sainte nitouche dans le seul but de les découper en morceaux.

Chaque matin, la voisine descendait mal fagotée fouiller les containers d'ordures. Lucas la surnommait la Chouette à cause de ses yeux ronds trop clairs et de son nez crochu. Un matin, une lueur de folie dans les yeux, elle l'avait attrapé par la manche dans l'escalier.

— J'ai rien mangé depuis trois jours. Prête-moi un billet.

Lucas avait cédé. La vieille avait clairement un pète au casque. Mais quand il l'avait relancée pour récupérer son fric, elle prétendit avoir déjà tout rendu à Landry.

— Bordel, avait fait Lucas excédé, je te prête du fric et tu me le rends pas. Et après, tu reviens me taper comme s'il s'était rien passé.

Quant à souffrir de la faim, Lucas avait de sérieux doutes à cause des odeurs. La vieille carne rapportait dans son appartement qui sentait le pipi de chat des morceaux de tripe mauve dans du plastique. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de leur en donner un peu. Alors Lucas disait avoir perdu tout respect pour cette menteuse.

— Qu'elle puisse pas me rendre ma thune, mais qu'elle prétende l'avoir fait.

La porte refermée, Landry mit *Kashmir* sur sa playlist et se laissa tomber sur le canapé. La mélodie puissante et sombre de Led Zeppelin s'accordait à merveille avec son humeur matinale et avec le sentiment que tout le pays dansait au bord du gouffre.

CHAPITRE 17

Lorsqu'elle reprit complètement conscience, une lueur craintive filtra derrière les rideaux. L'aube se dégageait enfin de sa couverture de nuages gris.

Recroquevillée sur le lit, elle replia ses genoux contre son corps et se retourna à cause du froid. Elle ne s'était jamais sentie si seule, l'esprit vide, incapable de former la moindre pensée cohérente au-delà de la simple perception de sensations basiques comme le froid, la soif ou la faim. Comme la peur aussi, la peur surtout. L'envie d'être morte. Morte ou endormie, une Belle au bois dormant dans son château loin des tourments du monde pour, un jour, être réveillée par le Prince charmant.

Où étaient ses vêtements ? Ceux qu'elle portait quand c'était arrivé ? Elle ne devait les garder sous aucun prétexte. Il fallait les retrouver. Dans sa tête, le sang battait, l'étrange impression qu'un acide lui rongerait la boîte crânienne.

Dès la première seconde, quelque chose avait cloché. Il fallait écouter son instinct. Elle le savait, l'avait toujours su. Mais elle était restée sourde à sa petite voix intérieure. Avec les attentats, il y avait moins de clients. Aveuglée, elle avait pensé au fric, juste au fric.

Dans sa tête, une douleur lancinante pulsait, la forçant à garder les yeux grands ouverts. Le corps tendu malgré les vodkas qu'elle s'était enfilées cul sec pour s'abrutir et trouver le refuge d'un sommeil de fonte. Les nerfs parcourus d'une langue de feu invisible, comme quand de l'alcool brûle dans une poêle pour faire des crêpes Suzette, un bleu irréel avec très peu de flammes.

Chaque bruit prenait une intensité anormale. Le compresseur du réfrigérateur se déclenchait toutes les dix minutes pour contenir le développement inéluctable de la flore bactérienne. Quelque part dans l'univers, des entités intelligentes veillaient sur son bien-être.

L'idée rassurante de machines conçues pour lui faciliter la vie et lutter contre le pourrissement du monde.

Au pied du lit, elle aperçut ses vêtements souillés en tas. Elle devait se débarrasser de tout ça. Elle se leva, les fourra dans un sac poubelle qu'elle jeta dans le vide-ordures. Ses mains moites tremblaient comme celles d'une vieille.

Elle s'installa devant la fenêtre pour surveiller la progression du jour, ces changements imperceptibles du ciel annonçant l'aube. Le sommeil l'avait abandonnée. Elle écouta Europe 1 sur son téléphone ; la tension était palpable dans la voix du journaliste de la matinale.

Les Nations Unies font part de leur extrême inquiétude quant à l'évolution de la situation en France. L'élimination ciblée de salafistes amorce-t-elle un cycle de représailles entre factions islamistes et identitaires ? De violentes émeutes urbaines ont encore émaillé cette nuit la périphérie des grandes agglomérations. Plusieurs unités de gendarmes mobiles et de CRS ont été déployées en renfort sans réussir à reprendre le contrôle de la situation.

Concernant l'enquête sur les attentats du Musée d'Orsay et de la Grande Synagogue, le ministère confirme que les explosifs sont de type militaire ouvrant le champ à de multiples théories du complot sur les sites activistes.

Par ailleurs, la rupture des négociations avec le consortium de banques russes rend improbable la levée de nouvelles tranches obligataires. Bercy déclare rester confiant, annonçant que des alternatives sont actuellement à l'étude pour résoudre cette difficulté temporaire de trésorerie. La visite d'état de l'émir du Qatar doit être l'occasion d'un nouveau partenariat avec la France.

Ils ne savaient pas, pas encore, sinon ils en auraient forcément parlé. Les images se bousculaient dans sa tête. La rue de Rivoli, ses cheveux noirs, ses yeux sombres brillants d'un curieux éclat métallique, son costume sur mesure taillé dans un tissu superbe.

Une bonne gagneuse devait être capable d'évaluer la surface financière d'un client : Patek Philippe ultraplate, cravate Hermès, gourmète en or massif. Rien que ses chaussures valaient plus que tout ce qu'elle possédait. Même une aveugle aurait compris que le

type était blindé. Il avait demandé *combien* sur un ton montrant qu'il sacrifiait au cérémonial, mais qu'au fond, peu lui importait.

— Cinq cents pour la nuit, avait-elle répondu.

L'homme avait hoché la tête avec un sourire asymétrique.

Elle s'était mordu la lèvre en le suivant vers Opéra : *j'ai été stupide de ne pas demander plus*. Sur les trottoirs, des passants attardés se dépêchaient de rentrer. Elle roulait des hanches, parfaitement indifférente aux désirs imprudents qu'elle soulevait.

— Et tu fais quoi pour ce prix-là ? demanda l'homme.

Sa voix était désagréable, son inflexion, son accent peut-être... Non, pas un accent, autre chose... Un voile dans le timbre qui provoquait un malaise.

Elle avait répondu : *tout*, parce qu'il y avait peu de clients en raison des troubles. Quand l'homme avait répété d'une drôle de façon... *Tout ? Vraiment ?*... Elle avait frissonné. Un sentiment proche de la peur. Pourtant, elle était habituée. Deux jours plus tôt, un fondu avait passé la nuit couché dans la baignoire, exigeant qu'elle lui pissât dessus.

Elle jeta un regard en coin vers l'homme. Les plus *comme-il-faut* étaient les plus vicieux. Sous le mince vernis des apparences, elle les savait exigeants et cruels dans l'assouvissement de leurs perversions.

C'est à ce moment-là qu'elle aurait dû décrocher, suivre le fil de son instinct, mais ils étaient déjà au pied de sa résidence. L'homme insista pour prendre l'entrée de service. Un intérieur luxueux : épaisses moquettes de laine, marbre italien, meubles en bois précieux.

Dans la chambre, il avait sorti ses instruments de torture : des godes énormes, des pinces à seins. Elle sentait l'angoisse monter, l'étouffer. Pourquoi avoir évité l'escalier principal ? Était-ce à cause des caméras ? Mais alors que voulait-il cacher ?

— Tu n'as pas l'habitude ? demanda-t-il avec un sourire obscène.

— Tu crois qu'il y a des pinces à seins làd'où je viens ? avait-elle répondu avec un rire qui sonnait faux.

Il l'avait prise avec violence, la traitant de salope, de chienne, la frappant. Elle serrait les dents, mais l'homme ne venait toujours pas.

Alors il avait sorti des chaînes, une paire de menottes et des lames de rasoir. Son estomac était descendu d'un cran, elle demanda à partir d'une voix tremblante.

— Si tu te barres, je ne te paie pas. Compris ?

— Tu m'as baisée, tu me dois la passe, avait-elle répondu.

— Pourquoi ? Situ fais la moitié du boulot ?

Lui insistait pour la menotter, essayant de lui tordre le bras. Il lui faisait mal.

En voyant son regard injecté de sang, elle avait soudain pris peur. Sa main était tombée sur un cendrier en marbre. Un truc lourd, très lourd, une tonne. Elle l'avait levé pour le faire reculer, mais il continuait à avancer dans sa direction en criant :

— Mais frappe, frappe donc, petite salope. Tu vas voir ce qui va t'arriver. Tu ne sais pas qui je suis ? Et bien, je vais te montrer qui je suis.

Le cendrier était retombé. Un bruit de pastèque qui éclate, mat et humide, un son qu'elle n'oubliera jamais. Quelque chose avait craqué derrière la chair.

Elle avait frappé encore, plusieurs fois, comme une folle. Si le visage barbouillé de sang se relevait, il ne lui ferait pas de cadeau. Maintenant, c'était lui ou elle : une lutte à mort. Elle ne s'était arrêtée que lorsqu'il ne bougea plus. Les tripes secouées, le creux au ventre, le cœur qui cogne. L'impression de ne plus rien savoir du tout. Du sang partout, sur la moquette, sur les draps : un drapeau japonais.

Le corps formait un angle ridicule : une marionnette brisée. Nue, tremblante, prisonnière d'un cauchemar, elle espérait que les choses s'arrangeraient, l'homme reprendrait conscience, elle laisserait tomber pour le fric et rentrerait chez elle. Tout serait comme avant.

Pendant plusieurs minutes, elle ne pensa plus à rien. Mais rien ne changeait dans la pièce : juste la noirceur du silence, le bruit de la ventilation et ce corps en sang. Il fallait qu'elle se secoue.

Elle fit couler de l'eau chaude pour savonner le cendrier, prit une serviette pour effacer ses traces, essuyant les poignées, récupérant avec soin ce qui pouvait être ses cheveux. Des gestes vus dans les séries télévisées américaines, un rêve ténébreux, son corps agissait et son esprit était étonné de se découvrir autant de ressources.

C'est en regardant sous le lit pour vérifier qu'elle n'avait rien laissé tomber qu'elle aperçut la mallette de cuir noir. Elle était fermée, mais elle trouva les clefs dans ses poches.

À l'intérieur du fric, beaucoup de fric : des dollars, des roubles, des marks, un disque dur externe et des papiers en arabe et en anglais.

Elle se pencha sur les dossiers. Elle avait beau se concentrer, tout ce qu'elle reconnaissait c'était *Embassy of Qatar* avec des armoiries représentant deux épées croisées avec un navire et un palmier. Elle regretta d'avoir séché les cours au collège. Elle trouvait jolie l'idée du bateau, la plage, puis pensa qu'un derrick aurait également eu toute sa place sur leur blason.

En entendant du bruit dans le couloir, elle prit peur, jeta dans la mallette la serviette et les objets qu'elle avait touchés et se hâta de quitter l'immeuble.

Elle resta longtemps debout au centre de sa chambre, la fenêtre ouverte, grelottante, le corps traversé de pulsations fiévreuses, saisie d'une peur qui lui faisait cacher sa tête entre ses mains comme un enfant martyrisé.

Les événements de la nuit tournaient dans sa tête comme un essaim de frelons affolés, mais n'arrivaient au final qu'à lui donner l'impression d'être en roue libre. Une voiture aux pneus lisses sur une route verglacée.

Le front moite, elle se demandait vaguement si elle était endormie ou éveillée tout en sachant que cette simple question contenait sa réponse. Elle ne parvenait pas à fermer l'œil, repassant les faits en revue pour donner à son esprit un point d'ancrage. Elle arrivait toujours à la même conclusion : ne rien faire pour l'instant, juste se terrer et se faire oublier.

Elle passa une main fiévreuse sur son front brûlant comme pour effacer le tumulte de ses pensées. Elle avala le dernier Rohypnol qui lui restait en fermant les yeux, puis se servit deux grands verres de Zubrowka pour finir de s'abrutir.

CHAPITRE 18

En période de crise, les masses désorientées cherchent à constituer un mouvement capable de cristalliser le capital émotionnel en cours de formation. Dans ces conditions, même un groupe limité peut s'emparer du pouvoir comme l'a théorisé Lénine.

Cyrus Rochebin, prophète post-moderne, Jack Lanoux, Éditions du Sphinx

Quand Alex coupa le contact, les Bee Gees s'arrêtèrent brutalement au milieu de *How deep is your love*.

L'averse tambourinait sur la carrosserie. Sans les essuie-glaces, Alex n'aurait même pas pu distinguer l'entrée de l'immeuble. Il était pile neuf heures quand ils se présentèrent avenue de l'Opéra à la réception de la résidence.

— Ça change des garnis pourris où les crevards tringlent des putes de banlieue à moitié soûles, dit Alex.

Le directeur d'Opéra Prestige les attendait, fébrile.

— C'est la femme de ménage qui l'a trouvé.

— Quel étage ? demanda Alex.

— La suite du dernier, dit l'homme, les bras ballants.

— Alors qu'est-ce qu'on attend ? Prenez votre passe et montons.

Alex pénétra seul dans la chambre. Il avait pris soin d'enfiler des gants en latex. Ses yeux se promenaient sur les surfaces avec l'air de chercher quelque chose.

Il y avait du sang partout, une boucherie. Il remarqua des traces suspectes : sans doute du sperme et des matières fécales. Les gars de l'identité judiciaire allaient se régaler. En fouillant le type, il tomba sur un passeport diplomatique au nom du Prince Khalifa ben Abdallah, ministre plénipotentiaire du Qatar.

— Et merde, lâcha Alex.

À part le passeport, le seul truc intéressant c'était le dernier numéro de *Voluptueuse*, une revue porno-chic qui traînait sur la table de chevet, le genre papier glacé luxueux avec des beautés à couper le souffle pénétrées par tous les orifices et dans toutes les positions imaginables. Il jeta un coup d'œil vers la porte avant de la glisser sous son blouson et de ressortir.

— Le bordel mec, le vrai bordel. Le macchabée est déjà raide.

— Merde, c'est qui ce type ? demanda Lucas pendant que le directeur boutonnait sa veste pour cacher les auréoles sous ses bras.

— Ce type, comme tu dis, c'est le Prince Abdallah, le frère cadet de l'émir du Qatar, dit Alex en lui tendant le passeport.

Le directeur devint blême.

— Il était enregistré sous un faux nom. J'imagine que c'est facile pour un ambassadeur de se procurer un faux passeport.

— Hier soir, après la réception donnée par l'émir, il aura ramené une fille ici, ajouta Lucas.

— On est dans une merde noire, dit Alex en appelant le central.

Ils attendirent dans le lobby pour éviter de contaminer la scène de crime. Vingt minutes plus tard, le fourgon de l'identité judiciaire se gara. Les techniciens coururent jusqu'à l'entrée sous l'averse.

Tout le monde en avait assez de cette humidité qui enveloppait la ville depuis des mois. Il semblait que le ciel ne dut jamais s'ouvrir et que, derrière les nuages, le soleil ait déserté cette partie de l'univers.

Des climatologues affirmaient que le Gulf Stream s'était arrêté, d'autres parlaient des taches solaires. Un ciel si sombre que Lucas avait perdu conscience de l'heure. Sans sa montre, il aurait été incapable de dire si c'était l'obscurité de cette pluie d'hiver ou le crépuscule qui venait sur la ville. Des lampes s'allumèrent.

Ils avaient rarement l'occasion de voir à l'œuvre les types de l'identité judiciaire. La plupart des meurtres ne donnaient lieu qu'à un formulaire d'une page, un fourgon déginglé venait charger le corps et généralement les choses s'arrêtaient là.

Les techniciens enfilèrent des combinaisons blanches, des gants chirurgicaux, passèrent des surchaussures avant d'ajuster leurs masques. Le supérieur inspectait la pièce avec une lenteur calculée

comme s'il espérait voir le coupable sortir d'un placard. Ça devait faire partie de la routine. Chaque métier avait la sienne, plus ou moins justifiée.

Avec un appareil numérique 3D, l'homme tourna autour du cadavre pour le saisir sous tous les angles possibles.

Ensuite, des techniciens relevèrent les empreintes, aspergeant d'aérosol poudreux les moindres surfaces, puis ils collectèrent tout un tas de débris.

— Merde alors, on a droit à la totale, remarqua Alex.

Il se dégageait de ce lent ballet de cosmonautes une autorité glaciale, proche du rite funéraire tant chaque geste semblait obéir à une chorégraphie millimétrée. Le corps nu gisait sur un matelas gorgé de sang.

— Le matelas est foutu, du Dunlopillo... regretta Lucas.

À côté du crâne fracassé, une substance rosée était visible sur le drap.

— Quelle heure ? demanda Alex au patron des hommes en blanc.

— D'après la rigidité cadavérique post-mortem, il est probablement mort entre deux et trois heures du matin. Il n'y a aucune trace de lutte. Il a été tué sur le coup.

À chaque enquête, la même sensation saisissait Alex. Il aimait cette odeur de traque qui aiguïsait ses sens. Au fond, c'était pour cela qu'il restait dans la police, la fièvre du chasseur.

Au bout d'une demi-heure, le supérieur releva son masque. Il transpirait abondamment.

— C'est bon pour moi, sortez le sac à viande, on envoie au légiste, dit-il à deux types qui patientaient dans le couloir avec un brancard.

Le directeur attendait, nerveux, les pupilles dilatées. Alex pensa qu'il prenait des trucs genre coke ou amphètes pour tenir le coup. Il en circulait de plus en plus en ville. Du Captagon, le même que celui qu'on retrouvait dans le sang des djihadistes qui se faisaient exploser de temps en temps devant une école ou une église.

— Bordel de merde, dit Lucas, je les comprends pas ces types. Ils ont assez de fric pour remplir un gros porteur de call-girls de luxe, mais ils préfèrent ramasser une pute de rue dont ils ne savent rien.

— Je commence à les connaître, dit le directeur, ce qu'ils aiment le plus c'est s'encanailler. Pour eux le top c'est de marcher la nuit dans une rue de Paris et de rencontrer une belle inconnue. L'imprévu garde un parfum inimitable.

Alex le regarda. Cette histoire n'allait pas arranger ses affaires. Il y aurait des questions sur l'entrée sans caméra. Il allait devoir expliquer que justement c'est parce que les clients ramenaient des mineures ramassées dans la rue.

CHAPITRE 19

Alex gara la Peugeot dans une rue proche du Stade de France rebaptisé Abou Dhabi Arena. Il tira la bouteille de la boîte à gants, teta une gorgée de vodka puis s'alluma une cigarette pour faire passer le goût de l'alcool.

Le corps agréablement détendu, il se sentait prêt à écouter le lider maximo. Des gros bras surveillaient les entrées. Il y avait déjà pas mal de monde, la masse des perdants enflait un peu plus chaque mois.

Il salua un géant chauve en bomber noir. Joshua était tatoué jusqu'à la nuque et aux replis gras de la base du cou. En remarquant ses mains puissantes couvertes de cicatrices, il se souvint que dans le civil, Jo était dans le bâtiment.

— T'as entendu les dernières nouvelles ? demanda Alex.

— Les caisses sont vides, ça risque de chauffer dans les jours qui viennent, dit Jo avec de la joie dans les yeux.

— Il parle à quelle heure ?

— Dans une heure. Regarde, voilà sa voiture qui arrive. Il ne va pas tarder. C'est blindé ce soir.

Une Mercedes 600 graphite s'arrêta devant la porte métallique menant au parking VIP. Un costaud bâti comme un camion-poubelle en sortit, des bras comme des bouches d'incendie. Son regard balaya les abords avec suspicion puis il fit ouvrir et la voiture disparut dans un tunnel noir.

Les tribunes étaient décorées Sang & Or : les couleurs de Rempart. Les gradins étaient bondés de ceux que les sociologues appelaient les *petits Blancs*. C'est la première fois qu'Alex assistait à

un meeting au Stade de France, la dernière fois c'était à Villepinte, mais désormais la salle était beaucoup trop petite.

Les vieux partis avaient beau dénoncer le populisme de Rempart, pour beaucoup, ils n'étaient que des syndicats de notables, des hyènes se gavant de la charogne pourrissante du pays. La détresse dans laquelle vivaient les gens les avait complètement disqualifiés. Personne ne voyait comment sortir du cercle infernal de la paupérisation sans rompre brutalement avec les politiques du passé.

Au milieu de la pelouse trônait une grande scène comme pour un concert. Rochebin était à l'heure. Il ne faisait jamais attendre son public, répétant que c'était une question de respect. Le béret militaire qu'il ne quittait jamais lui donnait un air de guérillero avec sa barbe d'une semaine. Avant même qu'il ne se mette à parler, de toute sa personnalité émanait une audacieuse sérénité, une force en marche.

Depuis la création de Renaissance et Partage, les observateurs politiques avaient suivi son ascension avec un mélange d'inquiétude impuissante et de fascination morbide. L'homme était d'une maigreur d'apôtre avec des bras musculeux et des yeux d'une brûlante jeunesse qui étincelaient dans son long visage.

Depuis les gradins, le public fasciné regardait son vaste front, ses yeux clairs luisants d'une intelligence implacable : le nez plein d'autorité et les lèvres au dessin ferme disaient sa volonté sèche, inflexible.

Rochebin n'était pas issu du peuple comme il le prétendait, mais de la classe moyenne. Très tôt, les enseignants avaient remarqué cet élève brillant et excentrique. Personne n'avait été surpris quand il fût admis major à dix-sept ans à l'École Normale Supérieure.

Son engagement était venu sur le tard lorsque son père au chômage s'était pendu dans sa salle de bains. Il avait alors quitté son travail dans une banque d'affaires de Londres pour s'engager en politique corps et âme, dénonçant avec violence les tenants du capitalisme financier qu'il surnommait les fossoyeurs.

Rochebin faisait de la souffrance des pauvres l'étendard de sa douleur de fils, cristallisant le malaise identitaire dans un discours rappelant les droits ancestraux et inaliénables des Français sur la terre de leurs ancêtres.

Pour ses ennemis, un démon se cachait derrière ce Messie, un théoricien de la guerre civile qui se drapait habilement dans des idéaux de partage pour mieux tromper son monde. Mais, même ceux qui s'élevaient contre sa propension à faire de la violence un moyen d'action politique, lui reconnaissaient des fulgurances et un incontestable talent de tribun quand il répliquait aux attaques sur sa cohérence programmatique :

— Puisque la raison et la modération ont échoué, il est temps d'essayer la folie sans laquelle aucune révolution n'aurait jamais eu lieu.

Il s'inspirait de la Commune de Paris et de l'extrême droite dans une audacieuse synthèse unissant Vallès et Maurras. À ceux qui soulignaient l'incohérence de sa doxa, il renvoyait le désastre où avaient conduit les anciennes idées. Il appelait à un usage *raisonné* de la violence comme instrument de rupture.

Cyrus attendit qu'un silence total se fasse avant de prononcer ses premiers mots. Un grand écran restituait son visage en quatre mètres sur six. La situation était grave : les émeutes urbaines se multipliaient dans tout le pays, des quartiers entiers passaient sous contrôle islamo-mafieux, partout la police débordée reculait.

Chacun sentait les signes annonciateurs de la dislocation, de l'effondrement final. Celui tant de fois auguré, craint ou espéré. Une époque s'achevait sans que personne ne soit capable de dire à quoi ressemblerait celle qui venait.

Soudain, il se mit à parler avec une clarté et une puissance de conviction extraordinaire.

— La France est un jardin longtemps négligé par ceux qui en ont reçu la charge. Il nous faut couper les branches mortes, tailler pour que la sève remonte vers les feuilles et produise de nouveaux fruits. Depuis des décennies, ceux que nous avons accueillis ont organisé une contre-société, rejetant nos valeurs, préparant une forme de guerre civile larvée faisant fuir les Français de souche des quartiers dont ils ont pris le contrôle. Le temps de la patience est terminé, celui de la reconquête est venu.

Il parlait de remettre de l'ordre, de trancher dans le vif. D'après lui, il n'y avait pas d'alternatives à la grande faux de l'histoire, la lame aveugle qui rase le présent pour mieux le régénérer.

— N'est-ce pas justement à l'homme malade de l'Europe d'inventer le monde de demain ?

Il mêlait l'analyse politique la plus acérée au lyrisme le plus poétique citant Hölderlin, *Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve*, moquant ceux prônant l'émigration vers les nations riches comme solution pour la jeunesse.

— Pourquoi quitter le plus beau pays du monde ? Pour le laisser à qui ?

Une profonde note d'assentiment monta de la foule comme d'un chœur.

— L'exil est une mutilation. C'est ici, et nulle part ailleurs, que nous bâtissons notre futur. Sommes-nous devenus un pays du tiers-monde pour qu'un jeune n' imagine son avenir que loin de sa terre natale ? Quelle mère indigne accueille les enfants des autres tout en chassant les siens ?

La foule massée dans le stade gronda, comme dotée d'une voix unique, puissante. Les visages tournés vers le grand écran éprouvaient une profonde émotion que l'on aurait presque pu qualifier de religieuse.

Rochebin ferma les yeux pour mieux sentir vibrer la multitude qu'il manœuvrait avec de simples mots. Une impression d'ivresse, d'euphorie s'épanouissait en fleurs sombres dans l'esprit des spectateurs.

Ses paroles réveillaient un flot d'émotions dans le cœur de chacun. Et c'est justement ce mélange improbable de rêve et de possible, qui donnait au peuple massé dans les tribunes l'étrange impression que, pour la première fois depuis des décennies, un dirigeant politique leur parlait d'autre chose que de comptabilité publique et de nouveaux sacrifices pour lui proposer un horizon vers lequel marcher.

Il ne s'adressait pas à la multitude, mais à chacun comme s'il était unique, faisant mentir l'idée qu'aimer les foules c'est mépriser les individus.

Il dressa une peinture affreuse de la gangrène du pays accusant six décennies d'avoir ruiné la France en raison d'une immigration massive qui ne s'était jamais assimilée au *corps de la nation*.

— Renoncer à soi-même est aussi illusoire que cruel, disait-il.

Il dénonçait l'ultralibéralisme globalisé, les élites dévoyées et cette contre-culture importée qui insultait l'humanisme des vieilles sociétés européennes. Il disait comprendre la profonde amertume nourrie par le déclassement social, par une délinquance effrayante et par le terrorisme aveugle.

— Nous sommes un peuple vaincu dans une guerre que nous n'avons pas menée. Où sont les défaites qui nous ont jetés dans cette misère noire ?

Il fustigeait la trahison des clercs, les Diafoirus s'épuisant à proposer des remèdes de bonne femme pour mieux détourner le peuple des véritables solutions. Il s'élevait contre les séparatismes qui tenaillaient des régions laissées en déshérence.

— L'Alsace lorgne vers la prospère Allemagne et les Bretons rêvent à la duchesse Anne, mais ceux qui pensent s'en sortir en quittant le corps sacré de la nation se trompent. Si nos maux sont communs alors les solutions le sont aussi.

Il refusait les certitudes commodes de l'amertume. Il ne s'agissait plus désormais de traitements homéopathiques, mais de médecine lourde, invasive, de chirurgie de guerre : amputer pour sauver ce qui pouvait encore l'être.

Il parla des quatre cavaliers de l'Apocalypse : immigration, globalisation, dette et prix de l'énergie. Ses traits se durcissaient en évoquant la rente pétrolière.

— Une poignée de nantis s'arroge la propriété de ressources fossiles formées avant même que l'apparition de l'homme.

Le stade explosa en applaudissements.

— Tout ça pour quoi ? continuait-il, pour développer les pays pauvres ? Pour aider ceux qui souffrent ? Non, pour nourrir une caste inculte d'émirs crasseux et d'oligarques mafieux qui nous narguent jusqu'au cœur d'une capitale qu'ils ont fait interdire au peuple qui l'a édifiée. Qui finance les groupes qui posent des bombes devant nos églises et nos écoles ?

Une fois dressé le constat d'une civilisation dont le diagnostic vital était engagé, c'est à peine s'il s'attarda sur les conséquences de cette situation tant il semblait acquis que sous sa forme actuelle le capitalisme globalisé était à l'évidence condamné.

Cyrus préféra évoquer le récit national : les rois de France, la Révolution, la Commune. Il invoquait les mânes des Anciens : Saint Louis, Jeanne d'Arc, Jaurès, Clemenceau, Blum, de Gaulle, mêlant avec habileté les références. Il parlait des espérances que la République avait fait naître et que l'illusion démocratique, qualifiée de mascarade, avait trahi.

— Pourquoi voter si c'est pour choisir le maître qui poursuivra votre asservissement. Pouvoir changer de gouvernement, mais pas de politique n'est qu'un soursouris déni de démocratie.

Sa voix se fit plus douce quand il parla de liberté : la véritable, celle qui s'inspirait du christianisme primitif et des idéaux socialistes. Il voulait rompre avec les marchés financiers qui n'étaient que l'instrument de l'oppression des peuples.

En prophète halluciné, il annonçait des catastrophes imminentes si les hommes ne se libéraient pas de la féroce dictature du libéralisme mondialisé

Les plus critiques dénonçaient son populisme. Généralement, Rochebin reprenait les arguments qu'on lui opposait pour les faire apparaître sous un nouveau jour, forçant le trait, en accentuant les faiblesses pour mieux en souligner le ridicule avec un humour dévastateur à la grande joie de ses partisans.

Il ignorait la rhétorique volubile lui préférant une certaine lenteur, se servant du silence pour donner du relief à ses discours et exciter l'intérêt du public. Il pesait chaque mot, les choisissant avec soin, les polissant comme un armurier affine des balles pour en décupler la force de pénétration.

Certains le comparaient à un alchimiste génial et dangereux s'inspirant de concepts libertaires datant de Proudhon, d'un nationalisme affirmé, les mêlant à une conception chrétienne de la rédemption et de la résurrection. Les plus ironiques parlaient d'une politique de Café du commerce.

Nul n'était capable de dire s'il allait faire sauter le pays ou transformer le plomb en or. La seule certitude était dans ces milliers de regards fiévreux séduits par ce souffle qui manquait aux autres politiciens qui parlaient en experts-comptables réglant les détails d'une liquidation judiciaire.

Cyrus enchaîna sur les derniers événements.

— Les caisses sont vides, même minuscules, salaires et retraites ne seront pas versées à la fin du mois. Nous devons imposer un moratoire aux usuriers pour avoir les moyens d'éradiquer le cancer islamiste.

Puis, il annonça l'organisation d'une manifestation monstre après l'allocution présidentielle fixée par le Palais de l'Élysée.

Défiler intra-muros était strictement illégal. Jusqu'à présent, Rempart n'avait jamais osé franchir la ligne jaune craignant que cela ne serve de prétexte à son interdiction. Le mouvement indiquait des rassemblements *autour* de la ville sans ignorer le risque que cela faisait peser sur la paix civile.

D'une simplicité brutale, le programme de Rempart prônait la dissidence et l'expulsion des minorités allogènes responsables de complaisance envers le terrorisme. Un jour, dans l'enthousiasme de son discours, Rochebin parla même un jour de Reconquista.

Le lendemain, toute la presse de gauche le caricatura en Don Quichotte chevauchant une Rossinante décharnée représentant la France, moquant ce conquistador en peau de lapin. Pour beaucoup, Rempart était incapable de mettre en œuvre les politiques agressives qu'il prônait.

Quand Rochebin en sueur leva les deux bras en signe de victoire la foule entonna La Mort : un vieux chant parachutiste, un hymne lent qui n'était pas triste, mais joyeux et superbe.

*La mort chevauche à travers le pays
Frappant sans choix les héros, les bannis.
Fuyez ennemis, sinon vous mourrez !*

Le discours les avait galvanisés. Les yeux rougis par l'émotion, tous comprenaient que le grand soir était proche.

*La mort fauchant, rasant et dévastant.
Décime nos rangs, frappant les survivants.*

À la sortie du meeting, Alex tomba sur d'anciens élèves du lycée Adolphe-Chérioux à Vitry. La plupart avaient été bien meilleurs que lui en classe. Certains avaient même été brillants et bûcheurs

pendant qu'Alex ne pensait qu'à se piquer la ruche et à peloter des pétasses délurées qui ne demandaient pas mieux. Les packs de Faxe, la bière des clodos, les premières clopes, les filles aussi, les filles surtout.

Son meilleur souvenir restait Nathalie : une bombasse plus canon que toutes les autres bimbos d'Adolphe-Chérioux réunies. Le genre à se tortiller en permanence en débardeur hypermoulant, histoire d'allumer tous les puceaux du bahut.

En cours, il n'écoutait plus, matant la belle pour apercevoir son cul moulé ou un bout de culotte quand le soleil entraît pour caresser la peau ambrée de Nathalie. Un corsage plein à craquer d'une chair chaude, si tentante.

Quand elle pénétrait quelque part, toute la salle se mettait à vibrer. Il n'en dormait plus la nuit. Raide en permanence, des cernes sous les yeux, ses premières branlettes, à s'astiquer dans les toilettes chaque fois qu'il avait un moment.

Très vite, la sexualité n'avait plus eu aucun mystère pour lui, des capotes dans la poche, plus affranchi que ceux des grandes sections qui depuis des mois tournaient autour de Nathalie avec des airs de chacals sournois.

À chaque fois qu'ils avaient piscine, un grand pignouf qui terrorisait toute sa classe faisait boire la tasse à Nathalie, histoire sans doute de faire l'intéressant. Une vraie pourriture qui urinait dans l'eau pour marquer son territoire. Faut dire que tous les mecs en bavaient pour elle.

Une fois, il avait suivi ce connard dans les toilettes de la piscine municipale, sortant sa queue pour pisser bruyamment à côté de lui. Au moment où l'autre s'était reboutonné, Alex lui avait empoigné la nuque pour lui éclater le nez sur la faïence de l'urinoir.

— Ouvre bien tes oreilles de fils de pute, si tu t'approches encore une seule fois de Nathalie, je t'éclate la tronche à coups de barre de fer.

Les bruits circulent vite dans une caserne d'ados en rut. Nathalie avait appris ce qu'il avait fait pour elle. Le vendredi suivant, elle accepta un rancard. Le rêve devenait réalité. Il venait de comprendre qu'on obtenait toujours ce qu'on désirait si on y mettait suffisamment de volonté.

Pour la première fois, il revoyait ceux qui avaient sacrifié leur jeunesse pour des promesses que la vie n'avait pas tenues. Lui, l'abruti de service qui n'apprenait jamais une seule leçon, ne faisait pas un seul devoir, opposant l'inertie la plus désarmante à des enseignants plongés dans la consternation.

Des années blanches à dépérir comme un rat mort. Ce connard de principal qui recevait les parents d'élèves avec ses Méphisto et son pantalon en velours côtelé. Quand sa mère plus grise qu'une souris avait prononcé Alexandre, le professeur avait secoué la tête avec un long soupir affligé, égarant ses doigts dans sa barbe broussailleuse.

— Pour être franc avec vous, avait-il commencé sur un ton paternaliste en se tournant vers lui, Alex, les études c'est pas son truc...

Tout juste si le barbu n'avait pas rajouté qu'il ne manifestait pas la moindre disposition pour quoi que ce soit, hormis l'alcool et la branlette. La vérité c'est qu'il était trop sauvage pour supporter une laisse aussi courte et ce putain de dressage. Toutes ces saloperies destinées à vous casser et à faire d'un ado vivant, un adulte soumis, un type déjà mort.

Sa mère horrifiée découvrait soudain avoir nourri en son sein un monstre genre Alien ou Predator : un truc à se pendre. Pire que s'il venait de découper une veille dame à la tronçonneuse après l'avoir enulée jusqu'à la garde.

C'était quoi son crime ? S'emmerder en classe ? Refuser d'écouter des losers sous-payés incapables de lui faire aimer leur matière et dont la vie prouvait chaque jour l'échec ?

Si on le respectait, c'était parce qu'il était costaud pour son âge. Sa hargne lui donnait le dessus dans les bagarres de rue, personne de son gabarit ne l'avait jamais mis au tapis. Mais personne n'avait rien à foutre de ce genre de qualité. À l'époque, seul le désir des filles l'avait sauvé. En rentrant chez lui, son père avait allumé une cigarette avec un sourire sarcastique.

— Alors Einstein, qu'est-ce que tu comptes faire plus tard ?

Les poings serrés, il avait regardé son daron droit dans les yeux.

— Assommer les vieilles biques pour leur piquer leur sac.

Il avait reçu une branlée historique avec son ceinturon de l'armée, croyant même y passer avant que son père ne prenne peur.

La vérité c'est qu'à part se battre, être respecté et sauter des pouffes, rien ne l'intéressait dans la vie, mais désormais, ses muscles plus durs que du teck et sa poitrine solide valaient cent fois plus que tous les diplômes de la Terre.

Ils s'étaient arrêtés au McDonald de la Plaine Saint-Denis, un endroit glauque mais ouvert toute la nuit. Sous les néons blanchâtres, quelques zombies crépusculaires arpentaient la salle crasseuse. Les *usual suspects* du 9. 3 : jeunes Blacks se restaurant entre deux deals demox ; putes se réchauffant entre deux passes ; un échalas en djellabadécortiquant un menu Royal Hallal ; des junkies, des sans-abri, des silhouettes vacillantes de soûlards.

Alex arrosa généreusement son burger de mayonnaise et de ketchup pour masquer le goût de cadavre du steak. Un boucher militant pour Rempart lui avait raconté que toute la barbaque était hallal, parce que ça coûtait moins cher d'avoir une seule ligne de viande hachée. C'est ensuite que les magasins mettaient hallal et normal, histoire de faire croire aux Céfrans qu'ils mangeaient une nourriture différente de celle des Rebeus.

Il engloutit rapidement deux Royal Menu Cheeseburger, sans quitter des yeux sa voiture garée devant le Fast food. Il revoyait sa vie d'avant de flic de banlieue : les putes victimes de macs violents, les traits tuméfiés, les arcades ouvertes à coups de chevalière, les visages ensanglantés des suspects qu'il avait lui-même secoués. Et soudain, c'était un univers encore plus ancien qui croisait sa route : le monde ranci d'Adolphe-Chérioux.

Ils discutèrent politique. Antoine, le petit génie de la classe, parlait de la France comme d'un pays ayant rejoint le tiers-monde.

— La France c'est le Malawi doté de la bombe nucléaire.

L'expression plut à Alex, mais il n'avait aucune envie de ressasser des phrases toutes faites. Le merdier français, il le connaissait mieux que tous les autres pour avoir raclé la merde des rues jusqu'à la nausée.

Il avait envie de leur dire :« Arrêtez de vous raconter des histoires, de ressasser vos espoirs déçus. Ce monde est foutu, ce que nous avons connu et aimé a disparu corps et biens dans l'océan

du temps. Rideau ! Arrêtez de dire que c'était mieux avant, tout le monde le sait. Mieux, sans l'islam, sans les réfugiés, sans le chômage, sans la globalisation. Ce qu'on veut savoir, c'est si ce sera mieux demain. Et comment faire pour qu'au moins ça ne soit pas pire. On en est rendu à ça. Pas pire. Et si nous sommes venus ce soir, c'est parce que Rochebin est le seul capable de tracer un chemin vers le monde qui va naître de ce cadavre en décomposition ».

Il aurait voulu leur dire tout ça. Et plus encore. Mais il ne dit rien parce que tout ça ne servait plus à rien. Alors il leur demanda ce qu'ils devenaient, pour tout connaître de leurs vies, de leurs succès, de leurs échecs aussi, de leurs échecs surtout.

Sans surprise, la plupart se débattaient dans une merde noire.

— Tu sais, dit Antoine, à part ceux qui se sont barrés à l'étranger, peu s'en sortent. Il y en a même pour qui ça s'est vraiment mal terminé.

— Ah bon qui ça ? avait demandé Alex avec une curiosité si avide qu'elle lui parut aussitôt indécente. Comme si leurs échecs justifiaient en quelque sorte *a posteriori* sa scolarité chaotique. Il réalisait en les revoyant que son passé scolaire foireux l'avait marqué plus qu'il ne l'avait cru. Sans doute avait-il essayé des années durant de l'oublier.

— Et Nathalie, tu l'as jamais revue ? demanda Antoine.

— Non, pourquoi tu demandes ça ? Pourquoi je l'aurais revue ?

— Pour rien, n'empêche tu l'aimais bien.

— Y a pas que moi qui la kiffait bien, à ce qu'il me semble, reconnais-le.

— Paraît qu'elle s'est mariée et qu'elle porte le voile.

— Qui ça ? Nat ? Qui t'adit ça ? Je suis sûr que c'est des crasses.

— Non c'est Mouss, c'est lui qui m'a dit ça, tu te souviens ? Le Black qui te mettait une minute sur deux mille mètres, il m'a fait l'autre jour « Nathalie tu risques pas de la croiser, elle s'est mariée et elle est bâchée ».

— T'es resté en contact avec ce connard ? Nat mariée avec un bédouin en plus ?... Tu déconnes... De qui il parlait ?

— Je sais pas moi qui, comment je pourrais le savoir ? C'est lui qui l'a vue, pas moi. Mais paraît qu'elle est énorme, ce que les médecins appellent obésité morbide. T'imagines, les jambons, tout ça. Qui aurait jamais pu penser ça à l'époque ?

— J'te crois pas, Mouss n'est qu'un putain d'enfoiré de nègre. Nat, il a jamais pu se la serrer et c'est pas faute d'avoir essayé.

— C'est pas des conneries, je t'assure.

— Comment qu'il peut le savoir Mouss ?

— Laisse tomber, c'est pas important.

Dans sa mémoire, Nat resterait toujours svelte et bien gaulée. Quoi qu'en disent tous les sacs à merde de la Terre : il ne fallait pas trop remuer les souvenirs, les vieilles choses sont plus fragiles que de la porcelaine chinoise. Il était si facile de briser les reliques du passé.

Il les avait regardés droit dans les yeux : une belle bande de têtes de bite. Il avait payé l'addition, grand seigneur, histoire de montrer qui était le boss. Personne n'avait moufté, le regard baissé. Eux rentraient en métro.

À la vue de sa voiture, l'envie éclatait comme des taches d'encre noire dans leurs yeux blêmes. Une sacrée revanche.

— Je ramène personne, hein ! Histoire de pas faire de jaloux.

En tournant la clef de contact, un frisson d'orgueil l'avait traversé comme une balle à ailettes. Ces crânes d'œuf fringués comme l'as de pique avaient mangé leur pain blanc, les jours sombres arrivaient. Quelque part, des armées de démons fourbissaient leurs armes dans des cavernes inexplorées.

CHAPITRE 20

Il était une fois un vieux pays, tout bardé d'habitudes et de circonspection. Naguère, le plus peuplé, le plus riche, le plus puissant de ceux qui tenaient la scène, il s'était, après de grands malheurs, comme replié sur lui-même. Tandis que d'autres peuples allaient croissant autour de lui, il demeurait stationnaire.

Charles de Gaulle

Cette honteuse humiliation n'avait servi à rien. L'émir, d'habitude si chaleureux, était resté inébranlable, froidement hostile. Il avait pourtant abdiqué toute fierté allant jusqu'à supplier, mais cela n'avait servi qu'à déclencher son ironie cinglante. En apprenant l'assassinat de son frère, l'homme affable s'était métamorphosé en chef de clan animé d'un désir de vengeance.

Ses gardes du corps suivaient le président mécaniquement du regard sans se douter un seul instant de l'humiliation qu'il venait de subir.

Immobile, il hésita face à l'espace qui s'ouvrait devant lui, se demandant ce qui allait arriver désormais, où il pourrait porter ses pas après le brusque écroulement de tout ce en quoi il avait cru depuis des années.

Devait-il rentrer à l'Élysée préparer son allocution ou voir le Premier ministre ? Il ne savait pas, il ne savait plus. Parler pour dire quoi d'ailleurs ? L'irritant souvenir de la discussion avec l'émir lui revint en mémoire avec une cruelle ironie. Un goût de cendre lui emplissait la bouche.

Il hésita longuement avec l'air d'un homme égaré consultant son karma. Personne n'osait lui adresser la parole. Chacun avait la

sourde certitude que l'Histoire était en train de se nouer sous leurs yeux, que la roue du destin, le *mektoub*, venait de se remettre en marche et que désormais, rien ni personne ne pourrait plus l'arrêter.

Chacun sentait que cet homme rempli de certitudes vacillait. Un boxeur groggy. Il raidit le cou, emplit ses poumons s'efforçant de reprendre pied avec la réalité. Puis, saisi d'un reste de fierté, il redressa la taille, les regarda sans rien dire. Une fois, dans sa berline, il demanda à Roland, son chauffeur :

— Rue de Navarre, passez par les quais.

Le mot Navarre lui rappelait la primaire, les doigts tachés d'encre violette, l'histoire de France, ces bons rois à la barbe fleurie, ce *cher vieux pays*. Il voulait admirer Paris, sentir le souffle de la ville, de son passé, avant de s'enfermer dans le salon doré pour rédiger son allocution, peut-être la dernière. Un discours crépusculaire à l'éloquence sobre.

Sur les radios, Rochebin lui reprochait déjà la rupture des négociations avec les créanciers alors qu'il avait toujours critiqué sa soumission aux banques étrangères et au wahhabisme accusé de financer le terrorisme. Rempart avait mené l'opposition comme une guérilla de partisans. Des méthodes qui n'auguraient rien de bon. Briller dans la critique ne demandait aucune cohérence puisque l'on pouvait varier les angles de tir, reprochant une chose un jour, et son contraire, le lendemain. Une facilité tactique que la logique interdisait à l'homme d'État en charge du pays.

La démocratie était devenue un service public. Personne ou presque n'avait plus d'esprit civique. Des politiciens grimés en saltimbanques essayant de plaire au plus grand nombre. Churchill avait eu tort de parler du *pire régime à l'exception de tous les autres*.

Depuis les quais, une perspective liquide fendait la ville en deux comme un sexe de femme. Les nuages faisaient la course dans l'eau. Cette cité était un songe qui craquait de toutes parts comme un vieux rafiot surchargé. Une grande absente que sa beauté ne pouvait plus sauver.

Aucune autre métropole construite par l'homme ne possédait ce faste chimérique, cette magnificence fluide. Les luxueuses mégapoles de verre édifiées en plein désert avec l'argent du pétrole

n'étaient que des caprices nourris du sang des peuples. Paris avait deux mille ans, toute l'histoire de l'Occident s'était nouée ici.

Il ignorait ce que la France allait devenir, il était juste heureux d'appartenir à la nation qui avait édifié cette ville et rêvé d'une société où les hommes valaient plus que les choses. Il avait échoué, le siècle avait gagné. *Ceux qui n'apprennent pas les leçons du passé sont condamnés à répéter les mêmes erreurs*, marmonna-t-il. Il ne se souvenait plus de qui était cette maxime, mais elle ne manquait pas de vérité.

Le pays avait ignoré l'histoire ; lui-même avait cru dans l'universalisme au moment où le tribal faisait son retour brutal ; les liens du sang chassaient le rêve d'harmonie universelle. Les songes étaient faits pour s'évanouir au réveil. Il resterait le souvenir d'un grand pays.

Déjà, des activistes étaient éliminés dans certains quartiers. Un jour, un salafiste tombait sous les balles de tueurs anonymes. Le lendemain, c'était un Sang & Or.

Chaque soir, des émeutes ravageaient certains quartiers des centres urbains. La police s'était retirée des *zones sensibles*. Une sanglante spirale se mettait en place. Il savait, comme beaucoup, que la facture viendrait un jour. Il avait juste espéré que ce serait plus tard, qu'un sursis à exécution lui serait accordé par ces financiers avides en costumes trois pièces.

Il ne pouvait plus empêcher l'inéluctable. Ses conseillers essayaient de relativiser. La France en avait connu d'autres : des défaites, des révolutions, des occupations étrangères.

Rue Saint-Jacques, la voiture traversa l'île de la Cité. Pendant plus de mille ans, Paris avait été le cœur battant d'un pays au centre de l'histoire mondiale, bâtissant des empires, inventant révolutions et systèmes politiques. Favorisée par le sort, au milieu d'un vaste réseau d'influence, la France en était devenue immodeste, vaniteuse, croyant devoir à son seul mérite les richesses que lui prodiguaient une nature généreuse et une position centrale en Europe.

Ulcéré par son déclin inexorable, le pays ne supportait pas que l'histoire se joue ailleurs, ressemblant à ces commerçants de centre-ville à la réputation établie, furieux de voir leur clientèle les

abandonner pour les hypermarchés périurbains. Le pays avait préféré résister aux changements plutôt que s'y adapter. La France éternelle s'était toujours relevée, toute vaniteuse et débordante d'amour-propre qu'elle soit. Elle se relèverait encore, affirmaient certains avec l'assurance des orgueilleux.

Il prétendait être d'accord. Un devoir d'optimisme : se mentir à soi-même pour mieux mentir aux autres. Il n'était pas le premier à user de cet artifice. Que serait un peuple dirigé par un chef accablé par l'infinie noirceur du monde ?

Au fond de son cœur, la vérité était plus cruelle : il n'y croyait plus. Les fautes finissent toujours par vous rattraper un jour ou l'autre, la plus grave avait été de changer la substance même du pays. Une alchimie criminelle dans laquelle son intégrité s'était lentement dissoute. Il avait cru au métissage, mais n'avait été payé en retour que de confrontations croissantes. Qui se souvenait que le Paris cosmopolite de sa jeunesse avait été une joyeuse Babylone déjantée avec des gens capables de vivre ensemble malgré leurs différences : cathos intégristes, juifs Loubavitch, bobos du Marais, Chinois de Belleville, coiffeurs afros, plombiers polonais, taxis rebeu. Mais progressivement, la bombe à fragmentation identitaire s'était mise en place, un tic-tac qui réjouissait les artificiers de tous bords. L'ancienne nation au manteau de cathédrales simplement devenue un agglomérat humain ne partageant plus ni valeurs communes, ni aucun destin collectif. Juste la haine, l'envie et le ressentiment.

La prospérité enfuie, restaient les sacrifices et les souffrances dont chacun attribuait la cause à ceux d'en face. Il avait compris que cette fois-ci le *cher vieux pays* ne se relèverait pas. La nation avait vécu, elle avait dépassé le stade des soins palliatifs et de la mort clinique. La France serait balayée faute de projet collectif, faute *d'envie*. La fin de ce *Vivre ensemble* auquel il avait si naïvement cru, comme on croit à une utopie impossible, mais qui vous fait malgré tout avancer dans la bonne direction.

Son chauffeur tourna à gauche pour s'engager rue de Navarre, avant de se garer devant les Arènes de Lutèce. Dans l'enceinte déserte, un gamin à la peau noire tapait dans un ballon à moitié crevé. Le président s'assit sur les gradins face aux façades des immeubles donnant sur la rue Monge. Il régnait un silence de

grandeur défunte. Ici il pouvait toucher du doigt l'histoire de France, un lieu où se rejoignaient le Paris de Hugo et la Lutèce antique, un des rares vestiges que Rome avait concédé à la Ville lumière.

Le plus vaste empire que la Terre ait porté avait sombré sous la poussée barbare, mais Rome n'avait pas complètement disparu. Il faut du temps pour qu'une civilisation s'efface. La Ville éternelle avait survécu dans l'alphabet, la langue, le droit, alors qu'il ne restait rien des cavaliers casqués et cuirassés qui avaient franchi en sueur le gué du Rhin pour écraser les légions romaines sous leurs lourdes épées scythes. La véritable guerre ne se livrait pas sur les champs de bataille mais dans l'esprit des hommes.

Rome avait été vaincue par les armes d'acier forgées dans les steppes, mais son héritage brûlait d'un feu plus brillant que les âges sombres qui lui succédèrent. Seule la matière est périssable, les idées survivent aux monuments les plus puissants.

Rome s'était effondrée, mais son cœur battait encore dans une forme de vie plus furtive. Rien ne disparaissait totalement. Sous la contrainte historique, les sociétés se modifiaient à la manière des êtres vivants. Comme ces fleuves profitant des crues pour sortir de leur lit et modifier leur cours, les pays procédaient par crises, ces crues de l'histoire, quand un ordre ancien s'effaçait pour laisser place à un monde nouveau.

La France continuerait sous une autre forme. Les enclaves musulmanes qui réclamaient l'indépendance parlaient le français malgré ces fondamentalistes qui essayaient en vain d'imposer l'arabe classique.

Bien sûr, ce français se métissait, se dénaturait aux yeux de certains, mais il restait une langue qu'il comprenait. Était-ce différent au temps des arènes ? Quand les mercenaires celtes chevelus baragouinaient ce bas latin mâtiné de gaulois des légions impériales. Après tout, l'effondrement de Rome avait permis à la France de naître sous la férule des rois francs venus des brumes du Nord.

Ce vieux pays ridé tout crevassé d'histoire et de certitudes savait que le temps guérissait tout. Deux ou trois générations et les haines s'éteindraient, leurs cendres seraient emportées par le vent de l'oubli. De nouveaux leaders se lèveraient au milieu des ruines tel Clovis unifiant la France. Un des émirs du Val-d'Oise ? Cyrus

Rochebin et ses idées dangereuses ? Il l'ignorait tant ces options lui semblaient terribles : des fossoyeurs obnubilés par leur tribu, leur ethnie.

Il espérait que ce ne serait aucun de ceux-là, mais au temps des Mérovingiens, Clovis le barbare n'avait-il pas d'abord unifié ses guerriers avant d'être couronné à Reims en roi chrétien ? Il doutait de tout. Tout son savoir s'effritait. Était-ce indispensable pour accéder à une nouvelle compréhension du monde ?

Avant que naisse du neuf, il fallait que le processus de destruction aille à son terme. Pour l'instant, la guerre n'existait que dans les mots, mais le langage avait la capacité de vitrifier le monde, de le transformer en enfer.

Quand on raconte des horreurs, elles finissent toujours par arriver. La pulsion de mort qui de tout temps avait fasciné l'humanité prendrait le dessus. Les démons infernaux briseraient leurs chaînes pour déferler sur le monde et engendrer beaucoup de souffrance, de désespoir, de mères pleurant un fils. Alors, une longue et terrible nuit commencerait.

Assis à une dizaine de mètres, son chauffeur grillait une cigarette. À la fin du mois, Roland attendrait une paie qui ne viendra pas. Comme des millions d'autres hommes, il se retrouvera du jour au lendemain sans ressources.

Que fera alors ce militaire issu de l'élite des forces spéciales ? Laissera-t-il ses enfants mourir de faim ou rejoindra-t-il les hordes qui n'attendaient que le signal de la curée pour se jeter sur une citésans défense ? Son regard erra, vague et lointain. Qu'est-ce qui pouvait empêcher la civilisation de sombrer dans la barbarie ?

Son mobile vibra, il ne prenait plus de communications, mais vérifiait à chaque fois, par réflexe, leur provenance. Il appela juste ses parents qui vivaient à Larmor Baden près de Vannes. Un endroit encore préservé.

— François, c'est toi ? dit sa mère, comment ça va à Paris ? Les télévisions n'annoncent que des nouvelles déprimantes en ce moment.

— Les choses vont mal, je t'expliquerai. Passe-moi papa, s'il te plaît.

Il reconnut la voix de fumeur de son père.

— Écoute-moi bien papa, essaie d'acheter de l'essence, des vivres, vérifie que la pompe du puits fonctionne sur le générateur. Ne gaspille pas la nourriture et teste ton fusil de chasse. Il te reste des cartouches ?

Son père voulait en savoir plus, mais il n'avait pas le temps d'expliquer. Sa montre marquait dix-huit heures. Il devait encore voir le Premier ministre.

Il se leva pour rejoindre sa voiture. Il ne devait pas essayer de jouer au président, juste être lui-même. Retrouver sa véritable personnalité sous les rôles qu'on a interprétés au cours d'une existence demande du travail, on ne sait plus dégager l'authentique de l'artifice. La vie est un théâtre qui vous prend.

Dans la voiture, la radio évoquait la rupture des négociations et l'assassinat du prince qatari. Même si l'émir connaissait les turpitudes de son frère, il était profondément blessé par les portraits irrespectueux qui comparaient le Prince Abdallah au Sardanapale de Babylone.

France Inter annonça un conseil de crise dans la soirée à l'Élysée. Le bureau politique de Rempart avait réuni un *shadow cabinet*. Pour préparer l'opinion, les cabinets ministériels laissaient filtrer la substance des premières décisions : suspension du paiement des retraites et des salaires, suspension des aides sociales aux réfugiés.

Le défaut sur la dette souveraine serait constaté dans les jours suivants, les créanciers lanceraient alors leurs hyènes : les cabinets de *lawyers* anglo-saxons saisiraient les actifs donnés en garantie ; selon toute probabilité, les navires, les avions français à l'étranger seraient mis sous séquestre à titre conservatoire.

Pour la première fois, le chef de l'état réalisait combien la globalisation avait été une gigantesque escroquerie jetant les classes moyennes des pays développés dans une concurrence frontale avec les pauvres des pays émergents. Une destruction qui ne pouvait que conduire au chaos et à la fin de la démocratie.

Le monde sans frontières n'était qu'une gigantesque arène hobbesienne pleine de gladiateurs et où régnait la guerre de tous contre tous.

CHAPITRE 21

L'Anguille suivait la voie ferrée. Il aimait rôder dans le labyrinthe désert des rues noires. Son monde, sa matière c'était cette obscurité que rien n'osait troubler. Ces ténèbres incrustées dans la chair urbaine donnaient l'impression d'une chose vivante, d'une présence palpitante autour de lui. La ville se repliait, craintive, rejoignant sa tanière puante pour s'y terrer. Et lui se glissait dans la nuit comme un spectre.

À un carrefour désert, il avança en silence, le calibre à la main, pour surprendre les imprudents faisant bombance au milieu des immondices.

Il prit son temps, visant pour tuer et dégomma une de ces vermines de rats qui proliféraient au point de dévorer des clochards comateux. Plus les hommes s'affaiblissaient et plus cette engeance infestait la ville, cavalant partout en une multitude malfaisante.

En hiver, les rongeurs se couvraient d'une épaisse fourrure noire, grasseuse, certains se dressaient sur leurs pattes arrière : des enfants voraces, humant l'air de leur malveillant museau pointu. Gros comme des chats, ils s'enhardissaient, chaque jour plus agressifs. La pluie poisseuse qui mouillait leur pelage les rendait encore plus effrayants : des abominations venues des profondeurs toujours à l'affût de nourriture. Les journaux parlaient d'une race mutante qui résistait aux poisons et était capable de déjouer les pièges.

— Les pièges peut-être, mais pas les balles, ricana l'Anguille.

Une légende prétendait qu'il existait un souverain, un roi des rats se nommant Nerub. Si c'était le cas, il ne doutait pas que sa tête fût

mise à prix dans cet obscur royaume souterrain. Gamin, il foutait le feu aux chats, mais n'avait encore jamais essayé avec des rats, ça devait bien cramer un rat avec cette étoupe graisseuse.

La vision d'une ville la nuit le fascinait. Les angles luisants des toits entassés en désordre dans l'ombre et percés de rectangles lumineux, l'enfilade obscure des façades découpées de fenêtres éclairées.

Il imaginait les solitudes glacées derrière ces murs, devinait des silhouettes auxquelles il prêtait des vies plus réelles que la sienne, plus denses. Des familles veillaient devant le halo bleuté des écrans plasma. Des couples dînaient, des amants se touchaient.

Parfois, en braquant ses jumelles sur un rectangle, ses yeux écarquillés parvenaient à saisir la nudité d'un corps ou plus rarement un accouplement. Les habitations mimaient les alvéoles de gigantesques ruches où chaque être vivant disposait d'une place précise.

À défaut de lui être sympathique, l'humanité lui était devenue familière, autant que l'étaient des insectes pour un entomologiste qui les épinglait sur un carton.

Il s'installa comme d'habitude derrière la fenêtre de la cabane abandonnée. Après un grillage rouillé, le terrain vague descendait en pente douce vers la ville. L'endroit sentait fort comme si un clodo avait vomi et chié dedans. Il percevait le lointain ronronnement de basse intensité de la circulation.

D'ici, il pouvait voir sans être vu. Son regard se posa sur la *petite maison dans la prairie* à deux cents mètres à peine derrière la vitre. Il sentit un début d'érection. Cette terrible obsession lui rongait l'âme.

Insensible au froid, il restait des soirées entières dans la vieille couverture puante en observant le gentil couple. La paire d'Olympus était d'excellente qualité. Une prise de guerre récupérée six mois plus tôt chez une vieille bique qui, à l'heure actuelle, devait hurler en Enfer avec les lémures.

Son enfoiré de mari était du genre cheveux longs et idées courtes. Georges le haïssait : l'archétype du mec cool et sûr de lui avec sa petite maison et sa jolie femme. Comment une telle beauté s'était-elle entichée de ce tocard ? Une sombre merde appartenant

au même embranchement zoologique que les toubibs qui lui avaient pourri la vie.

Il aspirait plus que jamais à la possession de ce corps magnifique, souffrant de la sentir à la fois si proche et si inaccessible. Un miel blond aux yeux d'un bleu infini.

Quand il était trop tendu, Georges rêvait à la moiteur de ses aisselles sur une plage du Sud, le plus beau des jours d'été. Il avait tellement vu d'images à la télé qu'il lui semblait avoir vécu là-bas ou bien c'était dans une autre vie. Une peau de femme sentant le soleil et le sel. Une saveur de glace à la pistache et de crème solaire. Il possédait un vieux prospectus qu'il relisait souvent :

Dans le décor prestigieux des îles Caraïbes, vivez une semaine au soleil des tropiques et sur une plage de sable fin dans notre club Royal Dominican. Un cocktail de bienvenue (Cuba libre, daiquiri) vous sera offert et une corbeille de fruits vous attendra dans nos vastes suites avec vue exceptionnelle sur la mer bleu azur et les plages immaculées. Chaque suite comprend un jacuzzi et une terrasse privative, le tout au prix incroyable de 9999 francs comprenant le vol direct, les transferts depuis l'aéroport international de Punta Cana et la demi-pension en chambre double dans notre hôtel Club enfoui dans la verdure et la fraîcheur de palmiers tropicaux. Un bâtiment dont l'architecture contemporaine se fond dans l'environnement face à la sublime plage de Bavaro Beach.

Loin du quartier de haute sécurité, il avait le monde à conquérir, et celui-ci commençait avec cette fille, celle de ses rêves depuis toujours, celle dont il respirait l'odeur jusqu'à l'ivresse. Finis gargouilles, barreaux, portail lugubre. Plutôt crever que retourner en enfer.

La tête pleine d'obscénités, il commença à se branler doucement dans la vieille couverture rêche, pensant à tout ce qu'il pourrait bientôt lui faire.

Mais il s'arrêta aussitôt. Ce soir-là, il n'avait pas soif de sexe, mais de sang. Son cœur étouffait de colère. Le sexe c'était pour les tafioles comme Ali, la véritable jouissance venait du sang. Quand le regard débordant de terreur, les victimes comprenaient, paniquées, qu'elles allaient crever, qu'il fallait se préparer au grand saut, que le seul moment de vérité de toute une vie était venu.

Rien n'était plus beau qu'une proie hurlant sa détresse. Une beauté terrifiante. Il se prit à rêver du mari expirant après l'avoir charcuté au rasoir, cette idée lui fit passer un agréable frisson dans tout le corps.

Couché dans le noir, les yeux ouverts, il était incapable de bouger. Il respirait à peine, écoutant la voix dans sa tête, ce méchant murmure de femme venu de très loin, du passé avant le passé, la voix de cette Maman qu'il n'avait pas connue et qui chuchotait la nuit, lui dictant ce qu'il devait faire.

Il avait parlé de Maman aux médecins, les toubibs n'avaient rien voulu savoir. Ils avaient souri avant de doubler les doses de médocs pour creuser le vide dans sa mémoire, pour faire taire Maman.

Mais, depuis qu'il était loin de l'hôpital, Maman était de retour... *Une Maman encore plus furieuse qu'avant*, murmura Georges en fixant la petite maison d'un œil sombre.

Quand il rentra, la Dream team était devant la télévision. L'Anguille alluma une cigarette et resta debout en retrait à écouter les informations. Le monde s'écroulait autour d'eux. D'après le journaliste, les banques étaient en faillite puisque les actifs obligataires figurant à leur bilan ne valaient plus rien.

Les médias annonçaient la fermeture temporaire des agences bancaires et des distributeurs de billets pour éviter une panique des déposants : un *bank run*. Le monde s'effondrait. Avec un sourire imperceptible, les narvalos devinaient que leur heure était enfin venue.

Une journaliste annonça le report de l'allocution présidentielle. L'Élysée était en retard. Des commentateurs politiques meublèrent, parlant d'élections anticipées. Rien ne se passait comme prévu. Certains évoquaient un manque de techniciens à la télévision, d'autres une réunion houleuse avec le Premier ministre.

Vers vingt-trois heures, avec plus d'une heure de retard, le Palais de l'Élysée apparut enfin sur l'écran et la Marseillaise retentit d'une façon inhabituelle, dissonante, cacophonique. Beaucoup de Français éprouvèrent alors un sentiment de nostalgie devant ces images d'une époque où une république douce et bienveillante organisait le détail de leur vie de la naissance à la mort pour en tenir le malheur éloigné.

Le chef de l'état apparut, un visage grave marqué de cernes qui inquiéta plus qu'il ne rassura.

Mes chers compatriotes.

Comme vous le savez tous, le pays affronte une crise bien plus profonde que celle que nous vivons tous depuis la période spéciale. Les dernières attaques terroristes ont porté un coup fatal au tourisme et à nos entrées de devises fortes. Les négociations avec nos banquiers sont actuellement interrompues. Pour l'instant, aucune date n'a été fixée pour la reprise de ces discussions.

En attendant, notre pays ne pourra faire face aux prochaines échéances financières. Avec le Premier ministre et le Gouvernement, nous tentons de résoudre cette épreuve dont je ne nie pas l'extrême gravité. Une cellule de crise se réunit actuellement à l'Élysée. Nous allons engager de nouvelles négociations avec d'autres banques incluant des fonds souverains notamment de pays pétroliers.

Dans cette attente, j'en appelle à l'unité et à la responsabilité de tous et de toutes. Notre nation a connu dans son histoire des périodes douloureuses. Chaque fois, le génie français a su trouver les ressources parce que nous étions soudés face à l'adversité. Il nous faut rester tous unis... Français de souche ou d'adoption... Jeunes ou aînés... Fonctionnaires ou salariés du privé... Régions et capitale. C'est tous ensemble que nous allons relever ce défi. Dans l'immédiat, tous les versements de l'état sont suspendus. J'ignore quand ils reprendront, mais croyez que le Gouvernement de la France met tout en œuvre pour un retour rapide à la normale. La république est consciente de ce qu'elle doit à ses enfants comme à ses anciens. Je conjure corps constitués et aux communautés d'adopter une attitude responsable en levant l'appel à la grève générale. Je demande en particulier aux forces de sécurité et à l'armée de se tenir prêtes. Un couvre-feu est institué et les rassemblements interdits pour éviter les atteintes à l'ordre public.

CHAPITRE 22

L'histoire n'est pas le terrain du bonheur ; car les périodes de bonheur sont pour l'histoire des pages vides.

Friedrich Hegel

L'annonce de la fermeture « temporaire » des agences bancaires augmenta d'un cran la tension. Les détenteurs de contrats d'assurance-vie étaient ruinés. Quant à ceux ayant placé leur épargne sur des produits liquides, ils se retrouvaient dans l'impossibilité d'y accéder faute de liquidités suffisantes.

Partout, on assistait aux mêmes scènes entre sidération et désespoir. Les attroupements devant les agences bancaires dégénéraient en émeutes. Rue de Vouillé, la vitrine de la Caisse d'Épargne dégringola sur le trottoir en torrents de glaces coupantes. Rue d'Alésia, la foule incendia le Crédit Agricole sans que la police intervienne. Un peu partout, les pillages et les scènes de panique se succédaient. La bourse ayant perdu un tiers de sa capitalisation, l'Autorité des Marchés Financiers annonça la fermeture des marchés jusqu'à un retour à la normale.

Dès l'annonce présidentielle, des foules se rassemblèrent spontanément dans toute la France. La mairie de Marseille fut mise à sac sur le Vieux Port par des bandes de réfugiés comoriens en colère.

Rue des Bons Enfants, des individus cagoulés incendièrent l'Opéra de Lille. Faute de matons et de nourriture, l'administration pénitentiaire dut faire face à de graves émeutes qui aboutirent à l'ouverture des prisons centrales : Fleury-Mérogis, Fresnes, la Santé, les Baumettes, Luynes. Des milliers de détenus, criminels ou

djihadistes, se retrouvèrent dans la nature et rejoignirent le plus souvent leurs gangs d'origine. Un imam takfiriste installé à Montmorillon près de Poitiers avait lancé un mois plus tôt :

— Montmorillon signifie Mont des Maures. C'est le point extrême de l'avancée musulmane en 732. Cette fois-ci nous sommes déjà dans le nord de l'Europe, nous ferons oublier jusqu'au nom maudit de Charles Martel. Nous vous vaincrons et nous prendrons vos villes et vos maisons. Nous deviendrons les maîtres de la France, et de toute l'Europe. Vos femmes et vos enfants seront nos esclaves.

Le prédicateur avait été abattu la semaine suivante à la sortie de sa mosquée par un commando identitaire qui n'avait jamais été identifié, mais il disait tout haut ce que pensaient tout bas de nombreux jeunes musulmans. L'imam de Montmorillon avait également annoncé un nouveau type d'actions nocturnes. Trois jours plus tard, un groupe armé d'une centaine de djihadiste fit sept cents morts dans le village de Gonfaron dans le massif des Maures et brûla l'église. Une attaque calquée sur les méthodes du GIA dans les maquis algériens des années 90. Le massacre fut qualifié d'Oradour-sur-Glane provençal. Les enquêtes ultérieures montrèrent que la plupart des assaillants étaient des détenus juste libérés de la centrale des Baumettes.

À l'appel de nombreuses organisations politiques et syndicales, la foule battit le pavé parisien dès l'aube : une plèbe en colère avec de la rage dans les yeux. Les premiers heurts entre émeutiers et forces de l'ordre eurent lieu place de la République. Ces *vrais gens* qui, année après année, avaient vu leur situation se dégrader, passant de l'aisance à la précarité puis à la misère. Une plongée en apnée, sans masque ni oxygène. Un gouffre de déclassement. Des cohortes survivant avec des retraites plus minces qu'une feuille de papier à cigarettes, des immigrés sans travail depuis des lustres, d'anciens détenus qui, passée l'ivresse de la liberté, réalisaient qu'on mangeait mieux en prison. Une multitude regroupée depuis le matin autour de la ville comme des frelons autour d'une carcasse puante.

Tout ce que l'agglomération comptait de miséreux venait grossir la manifestation. Chacun proclamant n'avoir plus rien à perdre dans

une atmosphère étrange tenant à la fois de la fête foraine et de la veillée d'armes.

Autour des octrois la foule enflait. Longtemps, on avait comparé Rochebin à un oiseau de proie dont les yeux royaux observaient un gibier afin d'en connaître les habitudes, les faiblesses pour mieux fondre sur sa proie le moment venu.

Pour l'instant, malgré la colère perceptible, un calme précaire régnait, mais sous la surface, on devinait le souffle rauque de la fureur populaire. Officiellement, il n'était pas prévu de pénétrer dans le centre où toute manifestation était interdite, mais la foule savait que franchir les octrois était la seule transgression capable de rendre leur message audible. Les plus virulents, bien décidés à en découdre, s'étaient équipés pour la guérilla urbaine : barres de fer, bottes à bout carré, casques de motards.

Des cuisines ambulantes vendaient merguez, hot-dogs, bière et vin chaud. De l'alcool de contrebande circulait, échauffant les esprits. Il y eut des rixes. À la grande jubilation de la foule, le service d'ordre étrilla sévèrement des vauriens venus dépouiller les manifestants isolés. Une dizaine de voyous efflanqués furent laissés pour morts sur le pavé de Bastille.

Paris ressemblait à une cocotte-minute où la pression montait sans trouver d'échappatoire. Personne ne sait si c'est spontanément que la foule fut aimantée vers les octrois ou si, tels d'habiles bergers, le service d'ordre assuré par Rempart orienta la colère populaire vers le centre-ville, mais une multitude hurlant des slogans antigouvernementaux se présenta simultanément aux différents accès des octrois.

Des forces de police bloquaient les rues avec des véhicules lourds et des barrières métalliques. C'était sans compter sur la préparation des manifestants qui avaient équipé de vieux camions militaires de lames de déneigement. Un détail qui fit dire aux correspondants étrangers, et plus tard aux historiens, que ces débordements n'eurent rien de spontané, que le mythe d'une colère populaire inorganisée fut une légende postérieure aux événements.

Des chercheurs établirent que depuis longtemps les mouvements identitaires avaient compris qu'un conflit civil majeur était inéluctable et que chaque année renforçait le camp islamiste par la

démographie des populations immigrées et par l'afflux de réfugiés en Méditerranée. Selon toute probabilité, c'est Rempart qui décida de hâter l'affrontement.

Alex et Lucas regardaient les manifestants se regrouper. Il en sortait toujours plus des ruelles boueuses et des taudis. Une marée humaine qui s'infiltrait partout dans une cohue bruyante.

— Putain, ils sont nombreux, dit Lucas.

— Tu t'attendais à quoi ? Les mecs apprennent qu'ils toucheront plus un rond. Tu pensais qu'ils allaient rester à la maison à crever en silence. Je te fais remarquer qu'on est dans la même galère.

— Pas la peine de me le rappeler.

— Moi, je les comprends de pas se la laisser mettre comme ça.

La consigne était de ne pas intervenir pour éviter l'escalade. Dans toute la ville, l'air s'alourdissait d'une odeur de deuil. La pierre avait l'éclat des cimetières.

Près des octrois, une formidable tension était palpable, quelque chose enflait, se préparait, quelque chose sur le point de modifier le cours de l'histoire. Que ce soit devant le Capitole de Toulouse, place Bellecour à Lyon, ou sur la Canebière, il régnait un peu partout dans le pays une atmosphère de drame définitif et sanglant.

Rochebin affirmait que les valeurs de tolérance de la France se retournaient contre elle, que chaque soir, l'armée devrait faire face à de véritables batailles d'Alger dans les *territoires perdus de la République*. Depuis des années, le lent dépérissement des choses avait créé une tension considérable dans le pays.

À chaque attentat, des prophètes annonçaient la guerre civile, sans préciser la forme qu'elle prendrait. Tout était en place pour que ceux qui n'avaient rien s'en prennent à ceux qui avaient peu. L'œuf du serpent allait éclore : venimeux. Les philosophes parlaient du *kairos*, de l'instant d'inflexion des destinées.

Chacun sentait avec effroi monter la sanglante catharsis : fascinante, inéluctable et si proche, l'espérant et la craignant tout à la fois. Il se murmurait qu'une insurrection armée se préparait sans que les rumeurs ne s'accordent pour savoir si l'étincelle déclenchant le cataclysme serait le fait de Rempart ou des salafistes.

Rongé par la honte de sa propre force, l'Occident avait depuis longtemps renoncé à défendre ses intérêts, amorçant ainsi un déclin

fatal. Pendant des siècles, ce petit cap asiatique avait été le centre du monde. Au point où même ceux luttant contre sa domination l'avaient fait au nom de valeurs nées en Europe, retournant contre leur maître l'arsenal de ses propres armes idéologiques.

Une parenthèse se refermait. Après avoir balayé les sociétés extra-européennes, les réduisant à de vagues reliques conservées dans des musées poussiéreux, c'était au tour de l'Europe de subir le même sort pour devenir un astre mort.

Lucas avait lu quelque part que des règles simples pouvaient édifier des mondes complexes. À l'inverse, des altérations d'apparence anodine pouvaient ruiner une civilisation plus sûrement qu'une guerre. La France avait toujours préféré le discours au réel, confiant son destin à des apprentis sorciers bavards ignorants la réalité des choses pour lui préférer les chimères de l'idéologie. Un temps, la peur du désastre avait contenu la rage d'un peuple se découvrant une capacité insoupçonnée dans le renoncement et l'indignité, mais le jour de la révolte était venu.

Quand la foule déboucha de Montparnasse, Max appela en vain ses supérieurs pour connaître les consignes. La plupart des hauts fonctionnaires avaient déserté les ministères.

Malgré la pénurie de carburant et l'insécurité, des colonnes de réfugiés en nombre croissant se pressaient vers les frontières. Tout le monde sentait confusément que des événements graves se préparaient. Les villes gardaient en mémoire les violents affrontements qui avaient enflammé le pays dix ans plus tôt : des scènes d'horreur et de guerre civile suivies d'un état de sidération tel que le *Washington Post* parla de *Racial War*.

Une foule monstre submergea Montparnasse comme une vague brownienne de molécules indépendantes entraînées dans un puissant mouvement de translation par une main invisible. Beaucoup de manifestants s'étaient armés de barres de fer, de battes de baseball : une armée barbare bruyante et disparate, mendiants et guerriers assiégeant une cité antique.

Il ne fallut que quelques minutes pour que les camions lancés à pleine vitesse bousculent les octrois. Dans un éclair de lucidité, Max demanda à la dizaine de supplétifs qu'il commandait avec une

grossièreté révoltante de dégager la rue de Sèvres en mettant la crosse en l'air.

La digue rompue, le poste militaire fut submergé par une foule qui s'écoulait par la brèche vers les ministères proches, Matignon, l'Assemblée nationale et le Sénat.

Devant cette marée humaine, une panique convulsive gagna administrations et hôtels de luxe. Les derniers hauts fonctionnaires présents ressemblaient à ces sénateurs romains aux temps blanchies fuyant les armées ostrogothes de Théodoric. La cité interdite n'était plus qu'une fille forcée par des ribauds : la citadelle du Kremlin s'effondrant sous les assauts de la Horde d'or.

La crise avait atteint un paroxysme tel qu'aucune solution classique ne pouvait plus être trouvée. Qu'elles soient russes, chinoises ou arabes, plus aucune banque ne prêterait un seul kopeck à un gouvernement assiégé dans sa propre capitale. Ce qu'aucune guerre n'avait réalisé, le lent processus de décomposition interne l'avait réussi.

Une journaliste de l'agence Novosti disait revivre l'effondrement de l'Union soviétique disparue sous ses propres infirmités et sans intervention extérieure : *en assistant à la fin de la France, nous sommes nombreux à avoir l'impression de l'avoir su depuis le début. Pas cette dislocation précisément, mais quelque chose de similaire, d'avoir su que ça devait arriver, que c'était en quelque sorte inéluctable. Comme quand on regarde une de ces images qui ne veulent rien dire de près, mais se révèlent dès qu'on prend un peu de recul.*

Le préfet de police avait concentré les dernières forces loyalistes près de l'Élysée. Des unités censées être sûres et bien équipées. Des journalistes prétendirent que les hommes avaient exigé d'être payés d'avance et que la Présidence de la République s'était résolue à utiliser ses derniers fonds secrets.

Alex s'était garé avenue Gabriel. Un brun en blouson de cuir battait la semelle près d'une Mercedes noire aux vitres fumées. Il reconnut la même plaque que celle du Stade de France. L'homme monta dans l'allemande et démarra lentement en direction des Champs-Élysées avant de tourner vers l'avenue Matignon. À bord de la Peugeot, Alex prit la direction du Théâtre Marigny.

— Si le joueur déplace ses pièces, cela signifie que l'attaque principale aura lieu ailleurs, là où personne ne l'attend, dit-il en se tournant vers Lucas.

La rumeur des manifestants massés entre Grand et Petit Palais montait en une clameur puissante qui aimantait les forces de l'ordre vers le carrefour avec les Champs-Élysées, dégarnissant les compagnies stationnées du côté de la place Beauvau. Alex eut une soudaine intuition :

— On décroche, la vraie baston va remonter vers nous, mais pas par où on pense, je suis sûr qu'ils vont essayer de passer par le nord.

Il plaqua le gyrophare magnétique sur le toit. La voiture glissa dans les flaques des camions à eau. Puis, la Peugeot remonta en trombe l'avenue de Marigny, le long d'un étroit couloir formé par les cars gris des gardes mobiles. Sans leur jeter un regard, des hommes casqués couraient en sens inverse vers l'avenue des Champs-Élysées pour aller au devant des clameurs qui se rapprochaient.

Il braqua à droite devant le Ministère de l'Intérieur pour s'engouffrer rue des Saussaies.

Les premiers manifestants venaient d'arriver là où l'avenue de Marigny débouche sur les Champs. D'autres groupes très mobiles s'éparpillaient dans les rues adjacentes. Alex sentit une odeur de gaz lacrymogènes portée par le vent, mais celui-ci soufflait du nord, ce qui signifiait qu'elle venait du côté de la place des Saussaies. Soudain, un brouillard blanchâtre enveloppa la rue. La compagnie de gardes mobiles qui gardait la place était aux prises avec des manifestants bottés et équipés de casques de motos qui débouchaient simultanément des rues Cambacérès et de la Ville-l'Évêque.

Une synchronisation aussi précise ne pouvait être le fait du hasard. Le choc fut d'une extrême violence. Si les forces de l'ordre avaient été au complet, elles auraient sans doute pu repousser les manifestants au lieu de simplement résister grâce à l'étroitesse des rues qui empêchait le flot humain de se déployer pour bénéficier de toute sa masse, mais nombre de policiers et de militaires manquaient à l'appel.

La véritable bataille explosa place des Saussaies, le reste n'avait été qu'une habile diversion. Des hommes en noir étaient parvenus à l'angle avec la rue Montalivet par où ils pouvaient espérer atteindre le Faubourg Saint-Honoré.

La Peugeot traversa le nuage de gaz lacrymogène, elle dut tourner à droite pour éviter des gardes mobiles qui fuyaient à toutes jambes. Des CRS trébuchaient, le visage en larmes.

Certains cherchaient une faille du côté de la rue d'Astorg, d'autres refluaient vers le Faubourg Saint-Honoré. Des corps entremêlés se tabassaient. Matraques contre barres de fer. Des hommes blessés au visage, du sang, des bannières Sang & Or, des uniformes sombres à terre, certains rampaient, sortes de limaces ensanglantées, tandis que d'autres CRS hurlaient dans leurs talkies-walkies pour réclamer des renforts. Ceux encore debout hésitaient à utiliser leurs fusils antiémeutes à cause de leurs collègues blessés.

Alex affichait un large sourire.

— Je crois que c'est râpé pour Mister Président, allez on décroche.

La voiture fit un demi-tour pour foncer place Beauvau et tourner vers Miromesnil. La préfecture évoqua plus tard la grève des transports qui avait empêché certains hommes de rejoindre leurs unités mobiles. En réalité, beaucoup de fonctionnaires du Ministère de l'Intérieur avaient déjà jeté l'éponge.

D'inquiétantes rumeurs bruissaient : la banlieue brûlait ; le gouvernement en fuite avait demandé l'intervention de l'armée. La vérité c'était que la plupart des casernes étaient vides. Privés de solde, des officiers désertaient pour se louer à des hommes d'affaires voulant protéger leurs entrepôts des pillages qui se multipliaient un peu partout.

Un collectif d'officiers proches de Renaissance et Partage sortait l'artillerie lourde des casernes. Des hommes de troupe musulmans désertaient de leur côté avec armes et bagages pour rejoindre les katibas qui se formaient sur tout le territoire.

Seule certitude : l'armée et la police restaient invisibles. Le spectre d'une intervention militaire espérée par certains, craint par d'autres, s'éloignait progressivement.

Au régime sec depuis des décennies, l'armée française n'était plus qu'un tigre de papier miné par le communautarisme et incapable de conduire une simple opération de police et encore moins un coup d'État.

La presse découvrit que les stocks de carburant censés servir en cas de conflit étaient vides depuis trois ans. Les camions Renault rouillaient depuis si longtemps dans les cours des casernes que plus personne ne pouvait les démarrer. Même si quelques brigades acceptaient d'obéir à un gouvernement décrédibilisé, elles disposaient de peu de véhicules en état de marche.

Une fois le palais de l'Élysée bloqué par la foule, la marée humaine se dirigea vers les grands hôtels avec des slogans extrêmement violents à l'égard de pétromonarchies traitées de terroristes, de vampires assoiffés du sang, les comparant à des banquiers new-yorkais avides.

Des manifestants brûlèrent des drapeaux qataris et saoudiens au pied de la statue de Jeanne d'Arc devant l'hôtel Régina, ainsi que des mannequins obèses symbolisant les profiteurs du pétrole et de la finance internationale.

Rue de Rivoli, se succédait une litanie de devantures enfoncées par des voitures-béliers, de trottoirs couverts de miettes de verre pilé qui faisaient penser à des grêlons après une giboulée. Les rares commerces intacts étaient des courtiers d'assurances ou des agences immobilières.

Profitant de l'aubaine, des bandes de zonards forcèrent des halls d'immeubles pour gagner les étages, des occupants armés ripostèrent. Des rumeurs parlaient de ratonnades dans les villes européennes, d'autres de pogroms anti-blancs, d'égorgements dans les médinas périphériques, d'autres encore, d'un complot du Califat, de cellules dormantes visant à établir une domination mondiale.

Les bruits les plus fous et les plus invérifiables enflaient parlant de maquis islamistes dans les massifs montagneux du sud. Des blocs d'autodéfense se constituaient un peu partout pour s'assurer qu'aucun gang en maraude ne prenne le contrôle des quartiers et ne s'empare des biens et des femmes.

Avec des voisins, des pères de famille élevaient des barricades et ressortaient de vieilles pétoires. Tout ce qui venait de l'extérieur

devenait suspect, dangereux.

Honnis par la foule, une dizaine de journalistes échappèrent de peu au lynchage. Des rumeurs folles et abjectes circulaient. Les derniers touristes ne quittaient plus leurs hôtels. Venus pour le Paris romantique, ils se retrouvaient coincés dans une ville en état de siège essayant en vain de contacter leurs ambassades.

Sur les sites de tourisme, la France venait de passer en liste noire. Ainsi le Canada décrivait la situation de la manière suivante :

Les déplacements en France sont formellement déconseillés.

Confrontée à une instabilité croissante depuis des années, la France a vu sa situation brutalement se dégrader au cours des derniers jours. Les salaires des fonctionnaires, et notamment des forces de sécurité, ne sont plus versés et des manifestations monstres ont lieu dans les métropoles. Elles sont accompagnées de scènes de pillage et de lynchage d'une rare violence. Des pogroms ciblent dans certains quartiers les minorités. Même le centre de Paris, jusque là relativement épargné, est touché.

En périphérie, des milices salafistes assurent un semblant de sécurité dans les zones à majorité musulmane pendant que des militaires proches de Renaissance et Partage contrôlent les quartiers européens.

Dans les zones limitrophes, le risque d'attentat à la voiture piégée et d'affrontements entre clans rivaux est élevé. Les forces en présence ne peuvent garantir la sécurité.

Si on ajoute à cette situation, la pénurie croissante de biens depuis le carburant jusqu'à l'alimentation, vous comprendrez que nous déconseillons formellement aux ressortissants canadiens de se rendre dans ce pays tant que la situation n'est pas stabilisée.

Par ailleurs, on nous signale également la constitution de maquis djihadistes dans une zone sud du pays couvrant la Provence et le Languedoc. Le risque d'enlèvement, notamment d'humanitaires et de journalistes, reste extrêmement élevé dans l'ensemble du pays.

CHAPITRE 23

Avant de monter sur le coup, le Pointu essayait de calmer l'excitation de sa troupe. Le type pouvait être armé, mais le gang ne l'écoutait pas, leurs yeux luisaient. Une meute sentant la curée.

— Et Rayan ? demanda le Pointu à Ali.

— Quoi Rayan ?

Le Pointu avait prévu deux gars supplémentaires. Mais, comme toujours, Rayan et Yanis débarquèrent à la bourre. Le Pointu éclata dans une colère blanche.

— Une plombe de retard et fringués comme des mecs qui sortent de taule.

— C'est sa faute, dit Rayan, j'étais prêt, mais il était avec une pute.

— Lâche-moi, on a dit autour de huit heures, se défendit Yanis.

— Parce que neuf heures dix c'est autour de huit pour toi ? dit le Pointu, alors explique-moi ce que t'entends par autour de neuf.

— Lâchez-moi, on braque pas Fort Knox que je sache.

— Qu'est-ce que vous avez tous à tirer votre coup l'après-midi, dit le Pointu, plus personne baise la nuit ou quoi ? C'est ça tontruc ?

Ils se présentèrent devant le pavillon sur le coup de dix heures. Georges était radieux, une joie malsaine qu'il s'efforçait de maîtriser. Mais le portail était solide. Avec un pied-de-biche, ils risquaient de faire du raffut et le couple aurait le temps d'appeler des secours ou de chercher un calibre.

Il fallait frapper par surprise pour étouffer toute velléité de réagir. C'est l'Anguille qui pensa au pavillon voisin. Ils n'eurent aucun mal à faire sauter le vieux portail puis la porte d'entrée. Terrorisé, le retraité n'opposa aucune résistance. Ils fouillèrent la maison, pas grand-chose à récupérer. Ces nids de vieux taupins étaient déprimants.

— Toi, dit le Pointu en se tournant vers l'homme terrorisé, si tu ne réussis pas à te faire ouvrir c'est ta gueule qui va morfler grave.

Cachés derrière le mur, ils observaient le vieux en robe de chambre avec ses cheveux ébouriffés et ses poches sous les yeux. Ali avait eu l'idée amusante de lui nouer une ficelle autour du cou. Quand l'homme hésita à sonner chez ses voisins, il tira d'un coup sec sur le nœud coulant. Le lien se resserra sur sa gorge et le retraité s'exécuta aussitôt. Ali était plié de rire en voyant le vieux débris mort de trouille, le souffle court.

Le couple terminait de dîner. En les observant, on aurait presque pu croire que le monde était resté identique à celui du passé. BFM TV montrait les images d'affrontements du VII^{ème} arrondissement dans les rues proches des ministères. Le couvre-feu et l'état de siège avaient été décrétés par décision de la présidence, mais il n'y avait plus personne pour les faire respecter. Des quartiers de la périphérie des grandes villes étaient ravagés par de graves émeutes urbaines.

Les routes menant à l'aéroport Charles de Gaulle étaient coupées, de violents combats s'y déroulaient entre milices, tous les vols avaient été annulés et les derniers expatriés qui fuyaient la capitale essayaient de gagner la frontière belge par la voie terrestre.

En Provence, plusieurs attaques de villages attribuées à des maquis djihadistes étaient signalées. Personne n'avait de nouvelles de l'Élysée ou de Matignon. Des groupes paramilitaires proches de Rempart avaient pris position aux points névralgiques de la capitale.

Devant ces nouvelles déprimantes, l'homme décida de zapper. Télé Nostalgie rediffusait une émission de variétés de 1977 réalisée par Maritie et Gilbert Carpentier, la chaîne rencontrait un franc succès auprès de jeunes, nostalgiques d'un monde qu'ils n'avaient pas connu. Des programmes vintage qui évoquaient une époque prospère et insouciant.

La cloche du portail interrompit brutalement la quiétude de la soirée. L'homme échangea un regard inquiet avec sa compagne.

— Tu attendais quelqu'un ? demanda-t-il en appuyant sur le bouton *mute* de la télécommande.

— Tu as vu l'heure ? répondit la jeune femme à voix basse comme pour éviter de trahir leur présence.

La cloche sonna à nouveau. Un tocsin sinistre. Ils n'avaient jamais de visite après la tombée du jour. Aucune personne saine de corps et d'esprit ne se risquait dans les rues après le crépuscule. L'homme marcha jusqu'au visiophone. À l'écran, il reconnut la silhouette du voisin et appuya sur *talk* :

— Bonsoir, qu'est-ce que je peux pour vous ?

La forme, d'abord silencieuse, dit d'une voix nasillarde :

— Je me sens mal au point de m'évanouir. Pouvez-vous m'ouvrir ?

Le jeune homme hésitait, taraudé par une sourde inquiétude. Sur l'écran, la silhouette inoffensive patientait immobile, luttant contre le vent qui balayait la rue étroite. Aucun doute possible, c'était bien le voisin. Il se sentait un peu coupable de ne pas être plus charitable. Il lui était arrivé par le passé de lui demander de veiller sur Carla lorsqu'il s'absentait. Pourtant, il n'appuyait toujours pas sur *Open*. Quelque chose le gênait sans qu'il ne parvienne à en identifier la cause.

L'interphone sonna pour la troisième fois. Le voisin toussait dans le vent glacé. Presque à regret, il se décida à presser le bouton libérant le portail d'entrée. La forme fut bousculée par une meute humaine qui se rua dans la cour, il comprit aussitôt son erreur. Ses jambes se dérochèrent alors sous lui et un filet d'urine tiède mouilla sa cuisse.

Le vieux avait mis le temps avant de se faire ouvrir, pensa le Pointu en pénétrant dans le jardinet. Mamadou n'avait peut-être pas la lumière à tous les étages, mais il était costaud. D'un coup de pied de biche, il fit sauter le chambranle de la porte du pavillon. À l'intérieur, un homme livide les regardait comme si des démons jaillis de l'Enfer venaient de pénétrer dans sa maison.

— Où tu caches ton fric ? Vite !

L'homme baissa la tête. L'Anguille appliqua le canon de son fusil sur la pointe du menton et lui redressa le visage. La peur le faisait mouiller. Les autres admiraient le boulot. Les yeux du gars lui sortaient des orbites. Il s'était pissé dessus, bafouillant qu'ils pouvaient prendre ce qu'ils voulaient.

— T'es sûr connard qu'on peut prendre ce qu'on veut ? se marra l'Anguille, tu croyais quoi ? Qu'on est venu prendre le thé ?

Chacune de ses moqueries prenait une férocité affreuse, ses yeux démoniaques luisaient comme les lames. Il fixait la gorge offerte du sa proie comme un prédateur qui va attaquer.

Ali ne quittait pas des yeux la fille terrorisée. Un renard devant une poule. C'était son genre : regard clair, poitrine généreuse, ventre plat et longues cuisses. Le Pointu s'était souvent dit que le regard d'Ali possédait une folie, un délire grave qui faisait peur. Il n'aurait pas aimé être une femme impuissante entre ses griffes.

— Toi t'es trop marrant l'Anguille, une vraie escarpe, avait dit Ali.

Du coup, le Pointu éclata de rire. Mamadou fouillait déjà le frigo pendant que Rayan et Yanis cherchaient du fric et des bijoux à l'étage. L'Anguille se tourna vers le Pointu.

— On a vraiment des super-brêles. Qu'est-ce qu'ils ont à fouiller la baraque alors qu'il suffit de demander gentiment ?

Bien qu'elle soit terrorisée, une grande sensualité émanait du visage tétanisé de la fille qui semblait vaciller au bord d'un gouffre vertigineux.

— Où t'as planqué la maille tête de nœud ? hurla l'Anguille à l'homme, je vais te travailler à la lame et après, ce sera au tour de ta copine. Mon pote Banania, il adore les blondes à la peau de pêche.

— Moi aussi, gueula Ali pour pas qu'on l'oublie.

— Si tu savais comment il est monté Banania, tu parlerais vite, ajouta Georges avec un rire malsain.

Ses yeux avaient une couleur de métal froid. Un regard qui glaçait le sang. S'ils étaient tous fous, Georges était le plus atteint de la bande. Son trip c'était le repérage. Tourner autour de sa proie comme un rapace, la soupesant du regard pour jauger de sa valeur, se promettant bien du plaisir alors que la future victime ignorait sa condamnation.

L'Anguille se prenait alors pour Dieu. Il ne tenait qu'à lui d'accorder un sursis, une grâce ou de frapper dans la soirée. Une fois, il avait décidé de laisser tomber, pas par pitié, juste pour sentir que cette décision lui appartenait, un pouvoir total à lui, rien qu'à lui. Le Maître absolu, décidant seul de la vie et de la mort. Il accordait sa grâce en souverain las à l'avance de la curée à venir.

Ce qui l'amusait le plus, c'était de les voir implorer de douleur, assister à toutes ces souffrances en se disant qu'elles étaient pour

les autres, pas pour lui. Plus pour lui.

— Qu'est-ce qu'on fait du vieux ? demanda Ali, on le relâche ?

— T'es complètement cintré, cria l'Anguille, pour que ce sac à merde appelle à l'aide et revienne avec des keufs ?

— Arrête ! Les keufs viendront plus, dit Ali, t'as vu les nouvelles.

— Les coyotes sans doute pas. Mais un connard de voisin avec un gun. Non, on relâche personne. Viens, on va aller le border papy.

Ils traînèrent le vieux terrorisé dans son pavillon. Le Pointu les vit revenir dix minutes plus tard sans avoir entendu de détonations. Il devina qu'ils l'avaient égorgé : le péché mignon d'Ali. Il les obligeait à se dévêtir avant pour les humilier une dernière fois. Ali avait un sixième sens pour tout ce qu'il y avait de plus vil, répétant que ça le faisait kiffer grave.

Le Pointu le charriait souvent en disant qu'il avait le vice :

— Ça te rappelle l'Aïd ce liquide chaud qui te coule sur les doigts ?

La vue du sang épais avait mis Georges en transe. Il attrapa le mari par le col et le traîna dans la cuisine. Au milieu du visage dévoré par la peur, les yeux de l'homme appelaient au secours. Le type urina sous lui. Un insecte affolé tentant d'échapper à un gosse cruel. L'Anguille l'agonissait d'injures :

— Espèce de dégueulasse, je te ferai nettoyer le carrelage avec la langue après.

La fille pleurait doucement : une plainte de chien trop battu. Ali n'arrêtait pas de lui tourner autour.

— Quand est-ce qu'on se fait la crasseuse Pointu ?

— Attends un peu Cousin. Tu vois pas que l'Anguille essaie de leur faire dire où est le fric. Gâche pas tout en te jetant sur la belette comme la misère sur le monde. La fille, tu pourras jouer avec après.

— Comme je veux ?

— Comme tu veux...

L'Anguille faisait chauffer la lame de son coupe-chou sur la gazinière. Quand Mamadou entendit les premiers hurlements, il leva la tête de la boîte de cassoulet qu'il s'enfilait à la cuillère à soupe.

— On dirait que ça chauffe pour les fesses de face de craie.

Les yeux acérés d'Ali étaient rivés sur la fille prostrée comme ceux d'un chat qui fixe une souris prise au piège. Yanis et Rayan

redescendirent très énervés, un sac-poubelle à la main.

— Bordel, c'est quoi ce plan de blaireaux, ces bâtards sont raides, on tirera pas deux cents boules de ces merdes. Si j'avais su que t'étais sur ce genre de plans à la con, j'serais resté piner ma nana.

Le Pointu jeta un coup d'œil à l'intérieur du sac, ce qu'il vit finit de l'achever : des fringues datant de l'époque de Pompidou et des saloperies de bibelots made in China. Bref, que des merdes invendables. Yanis avait raison, il suffisait de voir le mobilier des deux nazes pour comprendre que Georges leur avait raconté des crasses ou avait eu des visions ; ça lui arrivait souvent quand il ondulait de la toiture.

Ça l'énervait d'être venu pour rien. En sentant une odeur de cochon grillé, il fonça dans la cuisine. Le mari était accroupi dans une position obscène, avec l'Anguille courbé dessus comme le Grand Inquisiteur sur une chair hérétique soumise à la Question. Enveloppée dans un torchon, sa main tenait fermement son rasoir fumant contre la joue du type qui hurlait comme un possédé.

— Tu vas cracher le morceau ? Où t'as planqué ce putain de pognon ?

Le supplicié n'arrêtait pas de répéter.

— On n'a rien ici. Je vous jure... Laissez-nous !

Le Pointu sentit monter le coup de sang. Il chopa le mec par le col et l'entraîna dans le salon en hurlant :

— Bordel de merde, tu vas voir ce qu'on va lui faire à ta copine, sale punaise. Elle va pleurer sa race. On sait que vous avez de la maille.

— On n'a rien ici. Laissez-la, c'est une fille bien, elle ne vous a rien fait.

Le Pointu fit un signe à Ali qui trépignait. Il était violent, mais peu courageux. Il gifla la belette, ça ne servait strictement à rien. Elle ne se défendait même pas, se contentant de pleurer doucement. Le Pointu tenait toujours la tête du mari par les cheveux afin qu'il ne perde rien de la scène. Mais le mari ne faisait plus que gémir. Quand Ali voulut la frapper à nouveau, l'Anguille se précipita, son rasoir brûlant à la main.

— Frappe encore ma chérie et c'est moi qui te perce. Je l'ai repérée le premier. Vous prenez ma part de butin, vous la baisez si vous voulez, mais pour le reste, vous me la laissez. Sa souffrance est à moi. Capito ?

— De quoi tu parles ? De quel butin tu parles ? demanda Ali, hors de lui, t'avais parlé d'un couple friqué, mais dans cette taule de merde, le seul butin c'est la fille.

Le Pointu tenait toujours le mari par la tignasse.

— Je suis sûr qu'ils ont une planque, je sais comment le faire parler, affirma le Pointu en saisissant une longue fourchette.

— Laisse-le-moi ce connard, Pointu. Fais pas le délicat. Tu... tu sais bien que j'en crève d'envie.

— Comme tu veux, moi je renonce, dit le Pointu en lâchant les cheveux du type si brutalement que son crâne heurta le sol.

À part le cassoulet, Mamadou n'avait pas trouvé grand-chose à grailer. On sentait une grande frustration dans son regard. Tous devinaient que l'Anguille les avait roulés dans la farine, qu'ils étaient venus pour rien.

— Faites ce que vous voulez avec ces deux-là, dit le Pointu, moi je vais m'en griller une dans le jardin. Ces boloss m'ont foutu les boules.

Ali avait chargé une vidéo porno sur son portable et il réclama la même chose à Carla. Georges tira la fille par les cheveux en hurlant.

— Tu sais que t'es une sacrée salope, toi ?

La fille était tétanisée.

— Dis-le, dis « Je suis une chienne et j'en serai toujours une ».

— Je suis une chienne et j'en serai toujours une, murmura la fille.

— Il est où ton mec, salope ?

Elle regarda avec tristesse vers son mari qui gémissait, prostré.

— C'est là que ça déconne, salope, ton mec n'est plus ce manche-à-couilles incapable de te protéger, c'est moi ton maître désormais. Et il est où ton chez-toi salope ?

Elle ne disait plus rien, se contentant de se mordre la lèvre.

— Réponds !

— C'est ici mon chez-moi.

— T'es une vraie salope, le chez-elle d'une pute c'est là où y a son Maître et les couilles de son Maître. T'auras plus jamais d'autre

chez-toi. Répète après moi, sac à foutre. Dis-le merde.

— Je suis une salope, mon chez-moi c'est là où il y a mon Maître et les couilles de mon Maître.

Ali et Mamadou se marraient comme des baleines.

— Maintenant ça suffit, pourquoi elle est encore habillée, la pute ? Et t'as intérêt à mouiller grave, sinon je t'arrache la tête.

Carla commença à se déshabiller devant les hommes hilares, elle tremblait comme une feuille. Puis tout s'obscurcit dans sa tête. Une pluie de cendres. La douleur, l'humiliation, les ténèbres de la honte.

Les hommes se succédaient dans sa chair blonde. Ali refusa de passer après Rayan sous prétexte que lui était un membre permanent de la Dream team. Le ton monta entre eux avant que Rayan ne cède.

— C'est pas la première fois que tu cherches à me niquer, affirma Ali en colère.

Puis les coups reprurent, les insultes glissaient sur Carla comme une anguille dans l'eau sale où elle se noyait.

Seul le Pointu passa son tour. Il fumait dans le jardin en regardant la nuit. Au moment où la détonation retentit dans le pavillon, il écrasa sa cigarette avec son talon sur le béton de l'allée cimentée, l'air vaguement écœuré.

CHAPITRE 24

Aucune civilisation n'échappe aux lois darwiniennes où l'extinction est la règle et la survie l'exception.

Le crépuscule de l'Occident, ouvrage collectif, Éditions Champs magnétiques

Le temps s'était dégagé, comme si lui aussi célébrait ce jour de fête. Un ciel clair, plus dur qu'une plaque d'acier.

Toute la ville était de sortie pour cette journée particulière : la première après la grande manifestation de vendredi qui avait, de fait, aboli la zone sécurisée.

La veille avait été marquée par un immense chaos, mais, dès le samedi, ceux qui n'avaient jamais pu passer les octrois vinrent découvrir les berges de la Seine. Une foule heureuse d'accéder au Saint des Saints.

Le soleil montait à l'horizon. On entendait des rires, des cris : un peuple de promeneurs échappés de leur quotidien se rendant à une kermesse par une belle journée ensoleillée. Certains, le moral au beau fixe, avaient même fait un effort vestimentaire pour l'occasion. On croisait des groupes endimanchés un large sourire sur le visage.

Les zonards se côtoyaient sans agressivité dans une sorte de trêve tacite. Des ramasseurs de mégots qui se seraient battus la veille pour une bouche de chaleur se promenaient sur le pont des Arts en provinciaux émerveillés. Des musulmanes voilées aux mains gantées traînaient une glacière pour aller pique-niquer en famille aux Tuileries.

Des vieilles dames sortaient de chez elles à petits pas pour revoir, les yeux humides, la ville de leur jeunesse, l'endroit où elles avaient connu l'amour à vingt ans, l'ancien bureau où elles avaient vécu leurs plus belles années. La ville bruissait d'un joyeux désordre fait à la fois de larmes et d'émotion.

Depuis l'Élysée devenu une prison dorée gardée par des paramilitaires, le président captif observait cette cohue avec un sentiment mêlé. Comment rester insensible à la joie enfantine qui se lisait sur ces visages ? Mais il ne pouvait laisser libre cours à la joie.

Le devoir d'un homme d'État était de dépasser l'émotion pour accéder à une conscience rationnelle du monde. Or les premiers effets de ce qui se produisait sous ses yeux étaient déjà manifestes : plus un seul touriste dans les rues, juste cette cohue débonnaire et désargentée qui ne ferait pas travailler les commerces de la capitale. Sans compter des présences plus inquiétantes au milieu des familles allant pique-niquer : gangs des faubourgs, jeunes fondamentalistes barbus, identitaires aux crânes rasés.

Il pensa à ce chanteur à la voix usée du siècle dernier et fredonna ses paroles :

*Les loups ont envahi Paris.
Attirés par l'odeur du sang
Il en vint des mille et des cents
Faire carouss', liesse et bombance
Dans ce foutu pays de France*

Pourtant, même les loups respectaient une sorte de trêve de Dieu. Les cœurs les plus trempés ne pouvaient rester insensibles à la beauté de ces avenues minérales.

Chacun sentait en lui l'immense fierté d'appartenir à la nation qui avait bâti cette cité de pierre blanche. Mais derrière la fierté pointait un arrière-goût amer. Cette richesse rendait leur dénuement encore plus cruel.

Pourtant, rapidement, la douce chaleur des astres d'hiver écarta cette amertume de cœurs rendus plus légers par la lumière. Un peuple se sentant soudain l'héritier d'une grande nation.

Pendant quelques heures, le temps fut comme suspendu. On aurait presque pu croire que les choses allaient s'arranger, qu'avec la fin des zones spéciales, le pays se réconcilierait enfin avec lui-même.

Au milieu de la foule joyeuse, le pas de Solange Patureau avait pris une allure de promenade. Elle respirait soudain un air plus pur que celui de son quartier.

En franchissant l'octroi désaffecté, elle ressentit un frisson mêlé d'inquiétude et de bonheur sans savoir si c'était le mordant du froid, le bleu trop vif du ciel, l'orgueil ou simplement l'attente. Longtemps, elle avait cru qu'elle s'en irait sans revoir le café de son premier rendez-vous avec celui qui allait devenir son mari. La première fois qu'ils l'avaient fait, il lui avait dit :

— J'ai envie de mourir, plus jamais nous ne pourrions être aussi heureux.

Elle pensait à lui en marchant dans les rues, les yeux embués de bonheur. Comment avait-elle pu rester si longtemps loin de cette beauté si proche dont la seule contemplation donnait le courage d'affronter l'avenir ? Le peuple qui avait construit cette ville ne pouvait être devenu ce ramassis de miséreux.

Elle marcha jusqu'à la Comédie française qui tenait une place à part dans son cœur, c'est au Nemours que Jean avait fixé leur premier rendez-vous. Elle avait vingt ans et étudiait en lettres modernes à la Sorbonne. Lui en avait vingt-trois et faisait son droit à Assas.

Elle se laissait porter par la foule qui envahissait les rues. Le cœur de la ville battait à nouveau entre Rivoli et Opéra, comme si un sang neuf eut afflué de toutes parts par les majestueuses trouées. Un rai de bonheur passa sur son visage. Non seulement le Nemours était toujours là, mais il était plus élégant que dans son souvenir.

Elle s'installa à une table comme l'aurait fait une riche étrangère visitant Paris. Il est vrai qu'il n'y en avait plus beaucoup, la plupart avaient disparu, refusant de partager l'offrande de pierre somptueuse et fière. Comme si, en envahissant la ville, les zonards la rendaient à tout jamais laide et sans intérêt. Peu importe, se dit-elle, pour la première fois depuis des années, Paris est rendu aux Parisiens.

— Un chocolat chaud, s'il vous plaît ! demanda-t-elle au garçon.

Les prix étaient exorbitants, mais elle voulait s'offrir ce plaisir, ne serait-ce qu'une seule fois. Chacun pressentait que les jours à venir seraient terribles. Cette belle journée rappelait l'œil du cyclone : cet étrange instant suspendu où l'on croit que la tempête s'apaise alors qu'elle vous cerne de toutes parts, reprenant son souffle pour mieux fondre sur vous et vous broyer entre ses puissantes mâchoires, un intermède magique dont il fallait profiter tant les menaces se massaient à l'horizon. Quelque part, une ancienne porte s'était ouverte dans les couloirs du temps libérant les monstres enfouis au plus profond de nos cerveaux reptiliens.

Quand la grande tasse fumante arriva, elle vit à côté un petit financier.

— Cadeau de la maison, dit le serveur avec un sourire, aujourd'hui c'est un jour un peu spécial.

Elle approcha l'épaisse faïence de ses lèvres. Un parfum amer de cardamome et de cacao la plongea aussitôt dans un doux ravissement, une bouffée de nostalgie presque douloureuse : des caillots de mémoire venus de cette époque bénite où la ville n'était qu'insouciance, calme et bonheur.

Juin 1989, elle marchait dans les rues, jeune et belle, les regards des hommes s'attardaient sur ses vingt ans. Personne n'imaginait alors ce que Paris deviendrait. Non, personne n'aurait pu imaginer cela.

Elle respira les arômes épicés, l'amertume légère du chocolat la pénétra d'une ivresse raffinée. Une bouffée de bonheur dont elle se rappellerait plus tard avec un sentiment horrifié, à l'issue de cette longue, très longue journée.

Elle ferma les paupières pour mieux apprécier l'intensité capiteuse de la tasse crémeuse. Une sensation enivrante, comme une clef ouvrant les coffres oubliés de sa mémoire. Elle n'était plus une vieille taupe crevant de faim dans un deux-pièces glacé d'Aubervilliers, mais une étudiante aux beaux yeux limpides vêtue d'une robe légère en coton imprimé.

Jamais Paris ne fut si éblouissant que cet été-là. Elle avait vingt ans. Une jeune femme sur laquelle se retournaient les hommes dans la douceur complice d'un beau mois de juin. La vie devant soi.

C'était la fin de l'année universitaire. Les examens terminés, Paris promettait un bel été de terrasses ensoleillées, de filles en jupes au-dessus du genou. Jamais elle n'avait été plus belle qu'en ces instants, réalisant le pouvoir de son corps sur le désir des hommes.

Elle l'avait rencontré près de la machine à café. Le genre barbe de trois jours et regard ténébreux. Il l'avait observée à distance, son gobelet de café tiède à la main.

Les étudiants parlaient des événements en Chine, de l'Europe de l'Est, pressentant vaguement que le monde était à l'aube d'un bouleversement majeur. Elle l'avait trouvé beau, mais ce n'était pas l'avis de Stéphanie, sa meilleure amie.

Il avait joué l'indifférent alors sous prétexte de s'inscrire en droit, elle lui avait extorqué son téléphone, se plaignant que Lettres modernes ne menait à rien. Il fumait des Gauloises blondes et buvait trop de café. De belles mains, un regard qui avait fait baisser le sien.

Il l'avait appelée le soir même, affirmant vouloir la revoir. Elle marchait dans la rue inondée de cette lumière des longues soirées que Paris n'offre qu'en juin : une jeune fille résolue à vivre une vie magnifique.

Le passé ne meurt jamais tant qu'on persiste à en entretenir la mémoire, un temps éternel qui ne disparaîtra qu'avec nous. Tant que son cœur continuera à battre, personne ne pourra l'empêcher de se souvenir de ces moments merveilleux.

Les vannes du tumultueux fleuve du passé grandes ouvertes, les souvenirs affluaient à la surface de sa mémoire. Elle n'en tirait que les meilleurs instants, une marée douce, bénéfique : sa chambre de bonne sous les toits, rue Monsieur-le-Prince, les murs biscornus, le lit trop étroit, leur première nuit d'amour, incapables de compter combien de fois ils l'avaient fait, le corps de l'autre comme un continent inconnu, un monde nouveau à explorer sans relâche. Baisers voraces et fous rires, cachés sous la couette. Les surnoms aussi mignons que ridicules qu'on se donne. Jamais Sabine n'avait rien éprouvé de semblable.

La première fois, elle avait jeté ses bras autour du cou en le serrant sauvagement, le visage enfoui dans l'odeur de cuir de son blouson, fermant fort les yeux d'où coulaient des larmes. Quand elle s'était écartée pour les essuyer du revers de la main, elle avait dit :

je ne pleure pas tout le temps. Il avait éclaté de rire en disant : *j'espère bien.*

Être amoureuse rendait bête, mais c'était si doux de régresser ainsi. Coucher ensemble à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, se promener au bord de la Seine, la tête sur son épaule, s'embrasser sur les ponts au moment où le soleil se lève, offrant sa lumière argentée au fleuve.

Être les premiers clients des boulangeries quand resplendit la clarté blanche de l'aube. Ces croissants brûlants que l'on déchire en amoureux, flânant le long des quais déserts.

La respiration douce et nonchalante de la ville blonde qui s'éveille, le silence du petit jour, les pas des marcheurs résonnant sur le pavé.

Il lui semblait que c'était trop, qu'elle étouffait de bonheur, prononçant son prénom avec une ferveur presque douloureuse. La vie comme une longue dérive à deux, l'être aimé à ses côtés, son ombre tiède, son souffle chaud, passionné, fébrile, son visage comme un lent refuge.

Les tumultueux baisers, sa langue enrobante, mouillée, agile.

Sa salive chaude.

Les scènes aussi, les pleurs parfois. Les réconciliations sur l'oreiller dans la chaleur voluptueuse des draps, plonger dans le corps de l'autre, comme dans un lac d'été. Les glaces Berthillon sur l'île Saint-Louis. Marron glacé, sa préférée.

Stèph qui fait la tête parce qu'elles ne se voient plus, qu'elle n'a plus de temps pour elle, jalouse de cet intrus prenant soudain trop de place, toute la place. Elle qui s'en fout, sentant que l'amour d'un homme la rend plus forte, plus déterminée, plus belle, que son existence prend une épaisseur nouvelle, une densité particulière, pleine de cette énergie qui vous métamorphose.

De tout cela, il ne restait plus rien, juste cette ville congelée au bord du gouffre. L'odeur du sang et de la guerre qui vient. Et cette solitude de vieille, dont elle crevait plus sûrement que de toutes les privations. À un moment, le pays s'était trompé et avait fait fausse route.

Elle resta longtemps devant sa tasse vide tâchée de brun, les yeux ailleurs, caressant de ses doigts secs le flanc de faïence froide,

fixant le va-et-vient des clients comme si elle espérait croiser les fantômes de son passé.

Elle mordit dans son dernier morceau de pâtisserie et regarda par la vitre, se demandant si c'était bien à elle que tout cela arrivait, s'il y avait bien une vie réelle dans laquelle les gens se promenaient dans les rues de Paris et entraient dans des cafés bruyants.

CHAPITRE 25

La foule qui traînait dans les rues avait encore enflé : des charrettes ; des vendeurs de merguez, de marrons ; des camelots proposant tout et n'importe quoi dans une odeur de maïs grillé ; des familles portant leurs gosses endormis ; des tapins affluant des faubourgs, fiers de leurs jeunes organes rôdant à la recherche des touristes disparus. Ceux-là mêmes qui avaient filé en direction des aéroports.

Toute la basse prostitution des quartiers pauvres tenue à l'écart de la ville par les écluses humaines des octrois sortait de gourbis sentant la bière éventée, la pisse de travelos et la ganja pour se répandre dans le centre-ville.

Depuis le tournant de l'après-midi, la lumière n'avait plus aucune chaleur. Les couleurs semblaient avoir déserté le monde. De lourds nuages aux formes fantastiques annonçaient la fin prochaine de l'intermède festif.

Deux Narvalos dansaient sur le trottoir avec une solide blonde aux joues cramoisies. Une bouteille à la main, ils bouscullaient les gens avec des colères de bêtes captives qu'on vient de détacher. Des camées aux yeux étranges frôlaient les passants dans une odeur de mauvais alcool.

D'autres, déjà soûles, cuvaient, accroupies comme des chiennes. Des voix brûlées par la gnôle, des bris de verres éclataient sur le trottoir, des altercations de souteneurs avinés surveillant leur bétail humain ou se disputant une bonne place pour leurs gagneuses. Des couples éphémères se formaient, disparaissaient dans des ruelles floues trempées d'obscurité. Rongé par l'inquiétude, Landry hâtait le pas pour aller gare Saint-Lazare. L'école de Pierre fermait, faute de

moyens, d'enseignants, de nourriture. L'argent se raréfiant, un par un, chaque rouage de la grande machine sociale se grippait.

Un sociologue prétendit que les consignes de grève n'expliquaient qu'en partie cet effondrement :

— C'est par lassitude que ceux qui faisaient tourner le pays ne se sont pas levés ce matin. Usée par les crises, la France autrefois riche et productive a compris que tout cela ne servait plus à rien. Ce n'est même pas une révolte, juste un retrait, le désengagement d'un peuple laminé par des années de privation. Une désertion faite de méfiance et d'insoumission, comme celle du manoeuvre découragé qui jette sa pelle, enfile sa parka pour rentrer chez lui, la mine basse et les mains dans les poches.

Le ciel s'était couvert. Sans police, Landry craignait le pire. Avec le soir, une sale ambiance s'infiltrait dans les rues, remplaçant la légèreté qui régnait depuis le matin. Une étrangeté tragique enveloppait la ville comme ces ciels noirs quand le vent tourbillonne avant l'orage. Des groupes désœuvrés se formaient. Dans le métro, peu de rames circulaient et les haut-parleurs annonçaient une grève illimitée dans une cohue indescriptible.

À trois cents mètres à peine, Madame Patureau consulta sa montre, plus qu'une heure de jour. Si elle avait continué, elle aurait croisé Landry et les choses auraient sans doute pu être différentes. Mais elle se sentait percluse de fatigue et voulait juste rentrer. La moindre pensée l'épuisait.

Les gens s'en retournaient chez eux. La faune commençait à changer. La station de métro du Quatre-Septembre étant fermée, elle prit la rue de Richelieu qu'elle ne reconnut pas. Elle décida alors d'emprunter un raccourci dont elle se souvenait. Elle se trompa de chemin, les rues étaient identiques avec leurs immeubles taillés dans ce calcaire blanc dont on fait les tombeaux.

Elle crut reconnaître un carrefour, coupa à travers un lacin de ruelles, se perdant un peu plus. Il lui fallait rentrer. Les rues se ressemblaient toutes, des travaux avaient modifié les repères du passé.

Dans sa tête, les choses devenaient confuses et pénibles. La capitale était devenue une ville étrangère dont l'image se reflétait dans sa mémoire comme dans un miroir brisé. Après vingt minutes

de marche, elle dut se rendre à l'évidence. Elle s'était encore trompée à un embranchement.

Dans un bruit de tonnerre, des tenanciers de cafés tiraient leurs rideaux métalliques. Des groupes d'individus se formaient, des voix murmuraient dans la pénombre. Une foule d'ombres vagues et chuchotantes. Elle sentit un début de panique dans sa poitrine. Elle était folle de s'être aventurée aussi loin.

À mesure qu'elle avançait dans les tranchées des rues, elle remarquait des groupes. Était-ce des curieux cherchant comme elle le chemin de leur foyer ? À l'asphalte irrégulier sous ses semelles, elle devinait qu'elle avait quitté la zone sécurisée. Un piétinement confus se pressait dans les venelles sombres.

Elle se sentait vulnérable, déplacée : une intruse. Ce sentiment l'agaça. Un comble dans la ville où elle était née. Mais où était-elle donc ? La plupart des plaques de rue avaient été volées. Les frôleurs venaient du centre de Paris, des individus rentrant chez eux après avoir fêté cette journée exceptionnelle.

Elle fit demi-tour sans savoir si c'était la meilleure chose à faire. Des hommes tristes faisaient la queue sur le trottoir défoncé. Derrière le mur, elle imaginait une odeur fade de maison d'abattage.

Plus loin, il y avait des travaux et pas mal de poussière dans les rues. La tête si lourde qu'elle avait l'impression qu'un ouvrier venait d'y couler un bloc de plomb en fusion. Elle voulait retrouver son petit immeuble lépreux d'Aubervilliers, cadenasser sa porte avec la barre d'acier, s'allonger sur le couvre-lit et dormir... dormir.

Les passants se faisaient plus rares. Le bruit de ses pas dans la nuit. Des hommes seuls la dévisageaient sans gêne, des regards narquois devinant sa détresse.

Toute hésitation pouvait la trahir, la perdre. Marcher avec assurance, faire comme si elle habitait par là, prendre les rues avec détermination, sans hésiter, sans même savoir si ses pas l'éloignaient un peu plus de chez elle. Des voies sombres où pas une fenêtre des façades ne s'éclairait. Elle était épuisée et avait mal partout.

Sur un trottoir, des silhouettes conspiraient dans l'ombre, s'agençant avant de se séparer. Des spectres glissaient dans les rues comme dans un cauchemar.

À cause du désordre créé par l'ouverture des octrois, toute la vase de la banlieue remontait à la surface. Elle n'était jamais venue par ici, n'imaginait même pas que ce pût être pire que dans son quartier, un ailleurs rempli de spectres sortis tout droit des zones inférieures de l'enfer.

C'est en tournant dans une ruelle qu'elle eut vaguement conscience d'une présence derrière elle. Rien de concret, ni mouvement d'ombre, ni respiration, juste le sentiment périphérique d'un regard malveillant posé sur elle.

Elle pensa avec la chair de poule aux cauchemars de son enfance quand elle se réveillait en sueur au milieu de l'épaisseur de la nuit, les draps trempés en hurlant : *Il y a quelque chose sur mes pas, une créature étrange aux doigts aussi glacés que des tiges après le gel, ne la laissez pas m'attraper.* La créature se tenait derrière elle. Une horreur sacrée venue des confins glacés de l'univers.

Généralement, son cauchemar prenait fin au moment exact où elle se retournait, mais cette fois-ci, il ne se dissipait pas comme dans ses rêves d'enfant, il prenait de l'ampleur, rongeaient tout son esprit. Une bête malfaisante.

Elle s'obligea à prendre une profonde inspiration pour se calmer. Des doigts brûlants s'enfoncèrent dans ses yeux, elle faillit hurler avant de se rendre compte que ce n'était que sa sueur.

C'est à ce moment précis qu'elle sentit la présence se rapprocher et qu'elle se retourna.

CHAPITRE 26

Lorsque les Athéniens ne voulurent plus contribuer à la société, mais essentiellement recevoir de la société, lorsque la liberté qu'ils souhaitaient consistait à être libérés de toute responsabilité, alors Athènes cessa d'être libre.

Edward Gibbon

Le lendemain, le temps s'était remis au gris. La ville baignait dans une lumière pâle comme la chambre d'un mourant.

Passée la joie de la belle journée de printemps où toute la banlieue avait déferlé sur le centre de la capitale, la réalité reprenait ses droits. Paris s'était réveillée avec une gueule de bois monumentale et des rues jonchées d'immondices comme ces débris qu'abandonnent les marées d'équinoxe sur l'estran.

La télévision n'émettait que par intermittence, les réseaux téléphoniques et internet étaient en rade. Dans les entreprises, les administrations, une grande partie du personnel manquait à l'appel sans que l'on sache si ceux-là étaient en grève, s'ils n'avaient pu venir faute de moyens de transport ou s'ils avaient fui la capitale.

RTL rapporta de nombreux accrochages entre milices identitaires et islamistes en pleine ville. Sciences Po, rue Saint-Guillaume, et le Grand Orient de France, rue Cadet, avaient été incendiés pendant la nuit par des groupes indéterminés.

Plusieurs quartiers musulmans étaient en ébullition. Les tentatives pour former un gouvernement d'union nationale échouèrent en raison de la volonté de Rempart de dissoudre l'Assemblée nationale et de faire passer le prisonnier de l'Élysée en cour martiale.

Il apparaissait clair que Rochebin misait sur l'aggravation de la crise pour se poser en ultime recours. Dans la course à la guerre

civile qui se jouait depuis des années, les identitaires avaient décidé de prendre l'initiative pour éviter d'être submergés sous le nombre par la démographie. Les théologiens salafistes n'avaient-ils pas annoncé la couleur en expliquant publiquement que le monde se divisait en *Dar al-Islam*, ou domaine de la soumission à Dieu, et *Dar al-Harb*, le domaine de la guerre ? Et l'Europe appartenait clairement au domaine de la guerre.

Les grilles du métro étaient baissées, la grève illimitée annoncée la veille se poursuivait. Personne n'imaginait alors qu'elle ne prendrait jamais fin. Tout ce qui portait un uniforme et détenait une parcelle d'autorité s'était volatilisé.

Un peu comme si une maison rongée par des termites depuis des années s'effondrait un beau matin dans un nuage de poussière grise à la stupeur de ses occupants : rien n'est plus surprenant que l'inéluctable quand il met trop longtemps à se produire.

Tom Bennett, le correspondant du New York Times, parla d'un sentiment de sidération, employant le premier l'expression de *Collapse Day* qui fit fureur à l'étranger. Seuls de rares observateurs lucides de la société française avaient anticipé la gravité des fractures sociétales. L'un d'eux, envoyé du quotidien De Telegraaf, titra : *La France rattrapée par la réalité*.

La fin des octrois refermait une étrange parenthèse. Comment avait-on cru préserver cette bulle de prospérité au centre du chaos ? L'effondrement n'était que le terme logique d'un lent et inéluctable processus de désintégration : l'avis officiel de décès de ce *cher vieux pays* comme le rappelait Boris Smernov, le chroniqueur francophile de Novaya Gazeta.

Au regard de l'aggravation rapide de la situation, les ambassades étrangères évacuaient en urgence leurs ressortissants. Des correspondants de guerre utilisaient des fixeuses pour filmer les violents combats qui faisaient rage. Des flots de réfugiés fuyaient les quartiers assiégés.

Aux frontières, des colonnes de réfugiés commençaient à affluer sous l'œil des caméras des chaînes de télévision. Les reportages diffusés sur CNN, Fox News et Al Jazeera montraient des visages de civils européens fixant les caméras avec stupeur. Des regards

marqués par la fatigue et la peur qui rappelaient les images en noir et blanc de la débâcle de juin 1940.

Le premier journaliste tomba rue de Flandre sous les balles d'un sniper : un Canadien de Montréal travaillant en free-lance pour BBC World News et CBC News qui venait d'envoyer le texte suivant :

« D'intenses affrontements font rage entre milices rivales. L'évacuation des ressortissants étrangers s'accélère. Après l'enlèvement et le viol d'une touriste cette semaine par un groupe armé et la découverte il y a deux jours du cadavre d'un diplomate américain décapité par un groupe djihadiste, les États-Unis ont annoncé des vols spéciaux pour évacuer les derniers Américains bloqués dans la capitale française.

Face à l'aggravation de la situation, le chancelier de la République fédérale allemande a annoncé l'évacuation du personnel de son ambassade. Le Royaume-Uni, le Japon et la Russie ont également fermé leurs représentations et évacué leurs diplomates.

L'ambassade du Qatar, tout comme celle des Émirats, devrait rester ouverte. "Rester en France signifie jouer un rôle sur les questions géopolitiques les plus importantes de ces prochaines années : la paix, la sécurité des communautés musulmanes et la question de la dette" a justifié l'émir du Qatar.

La dégradation de la situation est survenue après deux jours de relative accalmie alors que de violents combats ont repris dans certains quartiers périphériques tenus par les mouvements djihadistes.

Certains analystes évoquent le spectre d'une bataille d'Alger au sujet des affrontements entre paramilitaires et djihadistes dans certains territoires perdus de la République ».

La carte illustrant le reportage, où Lille et Marseille avaient été interverties, fit beaucoup rire les spectateurs qui connaissaient un peu la France. Chaos et sidération étaient les termes les plus fréquemment utilisés pour qualifier la situation française, les autres étaient *somalisation, intifada, pogrom, cellules islamistes dormantes, djihadisme*.

Les chancelleries des pays voisins étaient prises de vertige face à ce conflit civil majeur qui faisait craindre la création d'un vaste vide étatique au cœur de l'Europe, sans compter les flots de réfugiés se

pressant aux frontières et les risques de contagion au sein de communautés musulmanes majoritaires dans de nombreuses capitales européennes.

Dans un éditorial remarqué, et qualifié de courageux par certains commentateurs lucides, Hans Glück, le correspondant allemand du Frankfurter Allgemeine Zeitung souligna la part de responsabilité de son pays dans l'effondrement économique français :

« Il est tentant de voir dans le chaos français le résultat de plusieurs décennies de choix politiques désastreux, mais cette vérité ne saurait dédouaner des voisins qui, comme l'Allemagne, profitèrent de cette faiblesse pour tailler des croupières aux secteurs industriels français encore debout, aggravant ainsi l'effondrement économique de la France.

Une indéniable "mauvaise joie" habite le cœur de certains de mes compatriotes : une Schadenfreude de voir enfin la "Grande Nation" humiliée. Mais ne nous voilons pas la face, nous ne sommes pas pour rien dans cette situation et nous ne sommes pas à l'abri des violents affrontements intercommunautaires qui ravagent notre voisin et qui, demain, peuvent s'étendre de l'autre côté du Rhin ».

Avec la fin du cordon de protection qui défendait le centre de la capitale, Paris venait d'être réunifié par le fer et le sang. De nombreux cadavres furent retrouvés dimanche matin après cette nuit martyre. Égorgés, fracassés à coups de barre de fer, le crâne éclaté et la colonne brisée comme du verre.

Dans l'euphorie de la journée ensoleillée de samedi, des flâneurs s'étaient égarés dans des quartiers qui leur étaient aussi étrangers que pouvait l'être Alger ou Rio. Ceux qui avaient connu le Paris d'avant s'étaient perdus, trompés par leur mémoire.

Parmi les corps ramassés au petit matin dans le caniveau, personne ne fit attention à celui de Solange Patureau. L'homme trapu qui chargea sa dépouille dans le vieux fourgon de la morgue remarqua juste le sourire d'apaisement sur son visage. Une vieille femme soulagée de quitter enfin ce monde.

Le bref rapport de police précisa : *égorgement avec un objet tranchant de type cutter* ; ajoutant le vol au motif du crime, car elle

ne possédait rien sur elle. Le rédacteur ignorait que le voleur ne s'était emparé que de la monnaie d'un chocolat épiché, mais il mentionna une dent en or arrachée et l'annulaire gauche sectionné. Solange Patureau n'emporterait pas au Père-Lachaise le dernier souvenir de son mariage. Son corps vint grossir un amoncellement de cadavres entassés entre deux allées proches du Mur des Fédérés.

Les manœuvres qui empilaient les corps constatèrent avec soulagement que, grâce au froid mordant, l'odeur restait supportable. En raison du grand nombre de cadavres et des difficultés d'identification, les anonymes finirent dans des fosses communes enrichissant la terre fertile du vieux royaume de France.

Vers le métro Convention, Landry reconnut deux collègues de Lucas qu'il connaissait de vue. Habillés en civil, les flics rasaient les murs en fixant le bout de leurs chaussures, animés par le seul souci de ne pas se faire remarquer. Ce qui le choqua le plus fut cette bassesse et cette mauvaise trouille qui rodaient sur leurs visages.

Quand il referma la porte palière, Mona dormait dans sa chambre. Elle traîna toute la matinée en chaussettes sous la couette. Sans maquillage, on lui donnait seize ans.

Il regarda I-Télé. La Sorbonne était en flammes et plusieurs musées étaient attaqués par des groupes armés indéterminés. Aux rapines avait succédé une mise à sac systématique de la ville. Des exactions contre les civils étaient rapportées. Rempart accusait les djihadistes, qui accusaient les groupes paramilitaires identitaires.

Vers onze heures, la diffusion s'interrompit dix minutes puis reprit. Pierre mit la table quand Lucas rentra. Les trois colocataires et Pierre se retrouvèrent pour déjeuner. Tous crevaient de faim, mais aussi d'inquiétude.

— Ils disent quoi sur I-Télé ? demanda Landry.

— Les casernes sont vides, répondit Lucas, pour les administrations. Tous partis du jour au lendemain en emportant tout ce qu'ils pouvaient : armes, munitions, imprimantes, ordinateurs...

— Et du côté de Rempart ?

— Rochebin veut juger le président pour haute trahison, des listes de traîtres appelés collabos circulent. Il veut s'installer à l'Élysée,

mais il n'y a plus ni budget, ni administration, ni armée sur lesquels s'appuyer : une tête sans corps.

— Donc, si je résume, on est dans une merdenoire ?

— Des voitures piégées ont explosé devant plusieurs églises en banlieue nord, les civils sont harcelés et des accrochages ont lieu avec Rempart. Sans compter que des quartiers ont proclamé la charia. Rien qu'en Seine-Saint-Denis, il y aurait déjà des centaines de morts. T'es vraiment sûr que tu veux pas finir les pâtes ?

— Non vas-y. Tu tiens ça d'où ? Ils n'en parlent pas sur Inter.

— France Inter a toujours minimisé les affrontements intercommunautaires, dit Lucas, Alex a des potes chez Rempart.

— Logique dans un sens, ils veulent la charia depuis toujours.

— Alex pense que Rochebin va lancer ses troupes d'assaut sur les zones islamistes pour tester les défenses des barbus.

— Ils feraient mieux d'assurer la sécurité des rues, râla Mona.

— Pour lui, l'urgence n'est pas la criminalité de droit commun, mais le sécessionnisme islamiste. Les Bédouins auraient reçu des armes de l'étranger, c'est pour ça que Rempart a décidé d'agir vite.

— Les pays du Golfe ?

— Personne ne sait vraiment, mais du matos flambant neuf alors que Rempart doit se contenter des vieux coucous de l'armée.

Lucas racla la sauce bolognaise dans le plat.

— Sans police ni armée, la situation va vite se dégrader. Une fosse aux lions. Bientôt, il n'y aura plus rien à bouffer. Le ventre vide, le meilleur des hommes devient une hyène enragée.

Les autres regardaient Lucas, l'air pas rassurés.

— Pendant la nuit, la porte de l'immeuble a été fracturée, ajouta Landry, j'ai fait une réparation de fortune, mais n'importe qui peut pénétrer dans la cage d'escalier d'un simple coup de pied.

Mona pensive faisait rouler entre ses doigts un bout de mie de pain pour lui donner la forme allongée d'un ver grisâtre.

— Il faut se barrer tant que c'est encore possible, dit Lucas.

— Pour aller où ? questionna Landry.

— T'as personne à la campagne ? Tu m'avais parlé de ton père.

— Sois sérieux Lucas, tu sais à combien c'est, les Alpes ? Plus de six cents bornes. On les fait comment ?

— Il faut trouver une caisse ! dit Lucas.

Fuir Paris était soudain devenu un désir violent, une évidence.

— Etta Peugeot de service ? demanda Landry.

— Impossible, Alex a les clefs. De toute façon, elle est trop pourave pour un long trajet. Elle tombe sans arrêt en rade.

Landry pensait au monospace de Madame Patureau.

— Je connais bien une dame qui possède un Picasso tout neuf.

— Exactement ce qu'il nous faut, s'emballa Lucas, c'est grand ces trucs. Après, reste quand même le problème de l'essence.

Landry chercha les yeux de Mona qui s'acharnait sur un autre morceau de pain qu'elle évidait avec le pouce et l'index. Elle évitait son regard et se leva, prenant prétexte de débarrasser la table pour aller en cuisine. La conversation tournait toujours autour du carburant.

— De l'essence, Mona en a bien un peu, lâcha Pierre.

Mona fusilla l'adolescent d'un regard noir. Elle croisa les bras, sur la défensive : pour qui se prenait ce morveux ?

— En quoi ça me concerne ? Vous vous tirez, je rentre chez mon père.

Elle éventra un paquet de cigarettes, prit une clope, la mit du mauvais côté et alluma le filtre avant de la jeter dans son assiette d'un air excédé.

Elle n'avait aucune envie de s'embarquer sur des routes transformées en coupe-gorges en abandonnant son père à Nanterre.

— Alors, vends-nous un peu d'essence, osa Landry.

Il la sentait travaillée par une grande tension intérieure.

— Laisse, soupira Lucas, de toute façon, nous n'avons pas les moyens de la lui acheter.

Vexée, elle avait foncé droit sur la table.

— Tu dis ça parce qu'une pute ne pense qu'aufric, c'est ça ? Les jerricans sont chez mon père. S'il vient, je fournis l'essence : quarante litres.

Lucas esquissa un sourire, il l'avait eue à la fierté.

— Même en faisant gaffe, c'est pas assez, dit Landry

— On complétera en route, répondit Lucas, l'important est de foutre le camp, tu sais combien de corps ont été retrouvés ce matin ?

- Europe 1 parle de trois cents victimes.
- Les chiffres officiels sont bidonnés pour éviter une panique. La préfecture parle de plus d'un millier...
- Mille ! Putain de merde...
- Alors on part quand ? demanda Mona.
- Tu voulais pas partir, et maintenant tu tiens plus en place, se moqua Lucas, on bouge cette nuit si on peut.

Il y eut un long silence. Chacun pensait à la même chose. La guerre civile qui se profilait depuis des années venait de commencer.

Selon BFM TV, des bandes bloquaient certaines cités sans que l'on sache s'il s'agissait de groupes d'autodéfense ou de gangs. Les octrois à peine disparus, de nouvelles barrières se mettaient en place comme au Moyen-âge, quand des seigneurs instaurent un droit de passage sur leurs terres.

L'ombre qui s'étendait sur le pays gagnait chaque jour en puissance. Les nouvelles alarmantes évoquaient des exactions, des affrontements à l'arme lourde près de quartiers infestés de salafistes.

— Ce soir, ça va être chaud. La perspective du pillage va attirer toute la racaille des cités. Plus tard, ça se calmera. Après les viols et l'alcool, les cousins seront mûrs.

Entre deux standards de jazz, France Inter évoquait l'attaque de plusieurs commissariats en Seine-Saint-Denis et dans le Val-d'Oise et des barrages sauvages sur les axes routiers autour des grandes villes.

— Le retour des coupeurs de routes et des bandits de grand chemin. Les miliciens de Renaissance & Partage affirment qu'ils débloquent les rues si la police en est incapable. Tu vois le bordel qui s'annonce.

CHAPITRE 27

Tout s'était organisé très vite. Mona et Pierre préparaient les sacs. Lucas devait récupérer des armes au commissariat. Quant à Landry, il était en route pour proposer à Solange Patureau ce qu'il considérait être *un bon deal*. Ils avaient l'essence, elle le véhicule. Avec son voisinage à Aubervilliers, son espérance de vie était inférieure à celle d'un girafon blessé cerné par une meute de hyènes affamées.

Il trouva sa porte fracturée et un appartement complètement dévasté. Tout ce qui avait un tant soit peu de valeur avait disparu. Un fumier avait même déféqué sur la table de salle à manger.

Il alla jusqu'au meuble. La clef noire était toujours là. Ceux qui avaient pillé l'appartement devaient ignorer l'existence de ce box.

Devant l'immeuble, une bande de morveux tourmentait un vieil ivrogne torse nu. Les gosses riaient aux éclats le poussant dans un jeu cruel. Il entendit l'appel du muezzin dans le bidonville voisin. Il regarda sa montre, c'était *Asr* : la prière de l'après-midi. Des hommes en se regroupaient. L'endroit commençait à craindre. Sans doute la vieille dame avait-elle déjà fui. Il se souvenait d'un frère à Cognac.

Il s'égara entre les façades lézardées. Tout se brouillait dans sa tête, il n'arrivait pas à trouver l'allée des box. Il allait s'en retourner la mort dans l'âme quand il tomba nez à nez avec la fille noire.

— Tu es venu pour moi ? demanda-t-elle avec ironie.

— Je me suis perdu, avoua-t-il en rougissant, tu te souviens ?

— De quoi ? C'est le garage de la vieille folle que tu cherches ?

En moins de cinq minutes, ils étaient à l'entrée de l'allée. Il lui donna un billet et la belette disparut comme elle était apparue.

Il fut presque surpris de voir le monospace dans l'état où il l'avait laissé quelques jours plus tôt. Un musée de poche avec sa pièce de

maître trônant au centre du lieu.

Le moteur partit au premier tour de clef. Il prit soin de laisser un mot, notant son numéro de mobile malgré le réseau en rade.

En son absence, Mona et Pierre avaient rassemblé tout ce qu'ils pouvaient : conserves, linge propre, outils. Au commissariat, Lucas tomba sur son équipier accompagné de paramilitaires en treillis.

— T'as pas envie de participer au grandnettoyage ? lui demanda Alex, le regard enthousiaste, désormais ce ne sera plus aux juges de faire la loi.

— Non, je vais me barrer, dit Lucas, je quitte la capitale.

— En quelque sorte, tu te casses au moment de la grande lessive, c'est bien ça ? dit Alex avec une expression ironique.

Lucas détourna le regard et se dirigea vers l'armurerie. La pièce était vide à l'exception de munitions de calibre 9 mm dont il bourra ses poches avant de ressortir.

Le jour commençait à baisser. La tension était maximale. Partout des émeutes éclataient dans la confusion, des cadavres jonchaient les carrefours. Vraies ou fausses, des rumeurs de ratonnades se répandaient comme une traînée de poudre, relayées par les djihadistes ou les paramilitaires, ravis de mettre de l'huile sur le feu.

Vers six heures du soir, le monospace rutilant mit le cap sur Nanterre. Devant la Maison de la Radio, des maraudeurs étaient en train de piller le magasin du traiteur Lenôtre.

Mona n'arrivait toujours pas à joindre son père, tombant à chaque fois sur sa boîte vocale sans savoir si c'était la saturation du réseau ou autre chose. N'en pouvant plus, elle tourna le bouton de la radio. La station FM passait *Suicide social*, un vieux tube du rappeur Orelsan.

*Adieu la nation, tous ces incapables dans les administrations
Ces rois de l'inaction
Avec leurs bâtiments qui donnent envie de vomir
Qui font exprès d'ouvrir à des heures où personne peut venir*

Elle monta le son, tapant à contretemps sur le tableau de bord.

— Arrête de t'énerver pour rien, dit Lucas.

— J'suis calme. En tout cas, j'essaie de le rester.

- Alors arrête de martyriser ce tableau de bord, ça me crispe.
- Je suis hyper calme, dit-elle en tapant plus fort pour le prouver. Elle resta un long moment sans rien dire avant d'éteindre la radio.
- C'est cette rue, dit-elle trente minutes plus tard.

Près de la voie ferrée, une meute de chiens scorbutiques aux yeux jaunes traînaient escortés d'un essaim de mouches. Des barbelés plus symboliques que dissuasifs protégeaient un pavillon et un maigre potager où poussaient des légumes d'hiver.

Mona sonna à l'interphone sans succès. Elle fut saisie d'un mauvais pressentiment. Son père ne sortait jamais. En poussant le portail, elle vit qu'il était ouvert. Ce ne pouvait pas être un oubli, pas un jour comme celui-ci où les pires rumeurs circulaient.

Lucas retourna chercher son calibre dans la boîte à gants. Dans le jardin, aucun bruit, juste le grésillement d'une radio à l'étage. À l'intérieur, tout était sens dessus dessous. En courant vers le sous-sol, elle trébucha sur une masse molle. Le corps de son père gisait dans une mare de sang coagulé. Un cri terrible déchira le silence.

Le cadavre était replié d'une étrange façon : un pantin désarticulé. Il avait été égorgé dans l'escalier avant d'être manifestement traîné plus bas. Les brûlures de cigarettes montraient que ses agresseurs l'avaient torturé pour lui faire avouer ses planques.

Lucas avait souvent été confronté à ce genre d'affaires dans le passé. Généralement, on ne retrouvait jamais les coupables.

Il dut s'asseoir pour ne pas laisser paraître son malaise. Il songea à sa mère, à ce qu'il aurait ressenti en présence de son corps supplicié.

- Ces salauds vont payer, dit-il la mâchoire serrée.

Mona aurait voulu pleurer, mais elle restait debout, frémissante, le cœur en cendres, les yeux ardents, secs sans une larme devant ce corps familial étendu sur le ciment. Cette chair nue avait été son père, des mains crispées se raccrochant au vide dans un désir ultime de garder en lui ce souffle qui s'enfuyait. Au moment où ils allaient quitter Nanterre pour une vie meilleure, par une atroce ironie du destin, il n'était plus là.

La cache aménagée dans le sol pour l'essence était intacte. Malgré l'enfer de la torture, son père n'avait rien dit. Elle ignorait qu'il fut si courageux. Jusqu'au dernier moment, on ne connaît qu'une

partie de ce que sont les gens. À ses yeux, son vieux avait toujours été une sorte d'anarchiste avec l'insouciance pour seul luxe.

Deux jerricans étaient serrés, le ventre bombé par le précieux liquide jaune, à côté un sac en toile. Elle l'ouvrit et en sortit un fusil à pompe Remington, des boîtes de munitions et trois revolvers que Lucas identifia comme un Ruger, un Walther P99 et un Beretta 92.

Elle ignorait la provenance de ces armes. Sans doute avaient-elles toujours été là, à moins que son père ne se soit enfin décidé à suivre ses conseils en s'armant. Mais enterrées, des armes n'avaient jamais sauvé personne.

La tête penchée, comme on contemple une femme alanguie à ses pieds, Landry trouvait beaux ces jerricans gorgés d'espoir : deux bonbonnes gonflées d'un liquide formé des millions d'années plus tôt ; un trésor mûri dans le ventre de la Terre comme un enfant précieux dont leurs vies dépendraient. Le liquide faisait contre le plastique un bruit étrange, un battement léger, plus subtil que l'eau.

Lucas démontra les armes pour les graisser pendant que Landry emballait le corps dans un drap. Puis, ils portèrent le mort dans le jardin. Ils n'avaient pas le temps de creuser une tombe. Il fallait faire vite. La rigor mortis n'était pas encore installée ce qui signifiait que les meurtriers n'étaient pas loin et qu'ils pouvaient revenir à tout moment. Pierre élargit à la pioche un sillon au fond du potager. Le corps pesait moins de cinquante kilos, ils le glissèrent sans difficulté à l'intérieur de la petite tranchée. Landry dit sans conviction :

— On lui offrira une sépulture quand les choses seront calmées.

Lucas leva les sourcils, incrédule.

— T'es du genre optimiste, où est passée Mona ?

Landry leva les yeux vers le pavillon. Il monta à l'étage.

Assise sur un lit, Mona regardait de vieilles photos. Les vannes avaient lâché, elle pleurait en désordre. Ses larmes inondant son nez, sa gorge, jusqu'à l'étouffer.

Ici, tout lui rappelait son père, sa vie d'avant, jusqu'à l'odeur des serviettes ou la poussière des vieux Simenon sur les étagères. Tout se brouillait autour d'elle. C'était pour lui qu'elle avait accepté l'inacceptable. Mais au moment de fuir cet enfer, son père gisait là, dans son sang.

En sentant la présence de Landry, elle détourna son visage. Mona détestait montrer ses émotions. Lui s'étonnait qu'elle trouve plus indécent de montrer ses larmes que son corps.

— J'arrive, dit-elle en reniflant.

Ils se rassemblèrent en silence autour du tumulus noirâtre. Mona planta le crucifix du salon bien droit dans la terre meuble. Son père n'était pas croyant, mais sans croix, une tombe ne ressemblait à rien. Cela faisait bizarre ce petit crucifix sur la terre humide, on aurait dit la tombe d'un petit enfant ou d'un animal de compagnie. Est-ce que les maîtres mettaient des croix sur la tombe de leur chien préféré ?

Tête penchée et mains jointes, comme il l'avait vu faire dans *Six pieds sous terre*, une vieille série culte, Landry prononça les mots qui lui venaient.

— Seigneur, accueillez Bernard au sein de votre Royaume. Il a toujours été un père et un mari aimant. Il est juste né à la mauvaise époque, celle de la haine et du crime.

Mona se sentit submergée par une tristesse sans fond. Quelque chose se déchira en elle avant de se disperser. Une part de ce qu'elle avait été disparaissait à jamais.

Quand tout fut terminé, Pierre vida les jerricans dans le réservoir, fasciné de voir le bel insecte bleuté engloutir une fortune en essence. Mona avait fourré dans la boîte à gants une vieille poupée retrouvée dans sa chambre.

— Je dois parler aux voisins. Ils ont peut-être entendu quelque chose, dit-elle en se dirigeant vers le pavillon mitoyen.

— Je t'accompagne, dit Lucas en vérifiant le chargeur de son automatique : un Glock 21 — un modèle de fabrication autrichienne en polymère ultraléger — quinze balles dans la crosse, plus une dans le canon avec viseur phosphorescent pour la nuit. Un truc qui commençait à dater mais qui n'avait jamais été surpassé.

Quand Ali avait égorgé le voisin, Georges avait été un peu déçu de ne lire aucune terreur dans ses yeux. On aurait dit le vieil homme presque soulagé de quitter ce monde. Le jeune mari était mort de manière moins paisible, son corps gisait dans la cave pendant que, depuis trois heures, la petite loute était *ournée* à l'étage.

— Faites ce que vous voulez, mais me l'abîmez pas, je suis le seul à pouvoir la punir, décréta Georges avec une lueur de vice dans le regard, le premier qui m'esquinte ma chérie aura à faire à moi.

Dans le salon éclairé, aucun narvalo ne vit les visages effarés qui les observaient depuis le jardin. Lucas comprit à la vue des armes de la troupe qu'il était face aux meurtriers du père de Mona.

Il fit signe de se replier vers le portail. Une fois dans la rue déserte, il murmura :

— À deux c'est trop risqué, Landry doit venir avec nous.

Celui-ci terminait de ranger les armes. Lucas lui résuma la situation. Landry prit le fusil à pompe trouvé dans la cache, tandis que Mona s'armait du Ruger et que Lucas complétait son arme de service avec le Walther. Il était convenu que Pierre reste en faction devant le pavillon afin de surveiller le monospace avec le Beretta. Le Picasso risquait d'attirer la convoitise de tous les crevards du quartier.

Tous les trois se glissèrent en silence dans le jardin voisin. Lucas se posta devant la porte d'entrée fracturée pendant que Landry et Mona s'introduisaient par le garage. Elle connaissait les lieux pour y être souvent venue avec son père quand les propriétaires y vivaient encore.

Ils avaient déclenché leur chronomètre pour faire irruption en même temps dans la pièce. Il fallait faire vite : si un narvalo sortait dans le jardin, ils seraient découverts et perdraient l'effet de surprise.

La porte s'ouvrit dans un fracas terrible. Lucas se rua dans le pavillon, l'arme au poing.

— Police, on ne bouge plus.

La gorge de l'Anguille se crispa comme si ses muscles échappaient soudain à son contrôle.

Rayan dégaina le premier, aussitôt Lucas appuya sur la gâchette et le jeune beur s'effondra sur le sol.

Yanis déboucha de la cuisine. Landry n'attendit même pas qu'il porte la main à son revolver, son Remington déchira le salon d'un bruit terrible. La grande carcasse de Yanis fut projetée contre la cloison. Aucun des narvalos n'avait vu Landry et Mona débarquer dans leur dos.

Le Pointu était en nage. Les yeux exorbités, l'Anguille levait les bras avec la tête de celui qui vient de se prendre un grand coup de pied dans le bas ventre. Les effets de l'alcool s'étaient dissipés en un instant.

— Combien êtes-vous ? demanda Lucas

— Six... avant que vous débarquiez, répondit le géant, qu'est-ce que vous voulez ?

— Qui a tué le vieil homme à côté ? questionna Mona.

— Celui-là, bégaya Georges, les lèvres serrées sur un léger rictus.

Il donna un coup de pied dans le corps de Yanis étendu sur le carrelage. Lucas sentait l'angoisse dans sa voix. Mona avait les yeux pleins de fureur.

— Bande de fumiers... J'imagine qu'on est obligé de vous croire. Où est le couple qui vit ici ? demanda-t-elle.

— De quoi parlez-vous ? dit le Pointu avec une voix flûtée, nous vivons seuls ici. Prenez ce que vous voulez et barrez-vous.

Lucas sentit à l'odeur âcre de sueur que le Pointu s'était légèrement déplacé vers lui, cherchant du regard une solution.

— Je serais toi, je le ferais pas, hurla Lucas en braquant son arme sur la face démoniaque, maintenant à genoux, fils de pute.

Ils les firent mettre à plat ventre, puis ils les ligotèrent avec du câble électrique trouvé dans le garage.

En poussant une porte à l'étage, Mona resta médusée devant la forme étendue dans la souillure des draps : une fille nue si pâle qu'elle semblait morte. Tout son corps tremblait.

Les yeux de Mona s'ouvrirent, effarés par le spectacle de cette bête pantelante, misérable. Un tumulte confus s'agita en elle. La forte odeur d'alcool lui fit reprendre ses esprits, elle rabattit le drap sur les seins blancs veinés de violet.

Assise sur le lit, elle berça un moment contre elle ce corps inerte, tâchant d'en calmer les angoisses. La peau douce était glacée.

Elle réussit enfin à l'apaiser. Dans ses bras, la jeune femme cessa de trembler, elle comprenait que Mona lui voulait du bien.

— C'est moi, Mona, la fille du voisin, tu me reconnais ?

La pauvre empestait l'alcool. Les hommes l'avaient saoulée pour faciliter les choses. Une caméra GoPro installée par Ali avait filmé la

tournante. La terreur dans les yeux de la fille était plus éloquente que des mots.

Mona l'habilla comme une enfant. La voisine respirait avec difficulté, un pouls plus affolé que celui d'un passereau. Avec une serviette, Mona lui mouilla le visage, sa bouche enfantine empreinte de dureté. Elle mourait d'envie de crever ceux qui avaient fait ça.

Une fois les types ligotés, Lucas explora le sous-sol et découvrit le corps sans vie du mari torturé à mort. À la vue des profondes brûlures sur le cadavre tourmenté, il alla vomir dans les toilettes.

Quand il ne resta plus que de la bile, il se moucha avec du papier-toilette, le diaphragme douloureux à force d'avoir vomi. Ce n'était pas la première fois qu'il était confronté à l'horreur, jamais il ne s'était habitué.

La mithridatisation dont parlaient les universitaires était un leurre. Chaque fois, cette violence provoquait en lui un profond abattement. Comment des humains pouvaient-ils être capables de cela ?

Ses supérieurs lui avaient conseillé de considérer les crimes sous un angle purement technique. Technique, il avait dû les faire répéter deux fois. Technique, bande d'enfoirés ! Fumiers ! Qu'est-ce que ça avait de technique de torturer à mort un pauvre type sans défense ? Le jour où il ne ressentirait plus rien devant cette obscénité, il serait devenu une machine abjecte, il ne lui resterait alors plus qu'à se tirer une balle dans la bouche. En attendant, c'est dans le crâne de ces salopards, qu'il avait envie de vider son chargeur. C'est Landry qui dut le calmer en le prenant par l'épaule.

— Fais pas ça, on n'est pas comme eux. Un jour, ils seront jugés.

Par la suite, Lucas regretta sa décision. L'instinct restait la dernière boussole dans ce monde effondré. L'époque n'était pas aux droits de la défense. Bref, à toute l'idéologie victimaire qui avait conduit le pays au bord du gouffre. Ils renoncèrent à enterrer le corps supplicié du mari. Ils avaient déjà beaucoup trop de retard.

Quand ils reprirent la route, il était plus de minuit. Les narvalos ligotés étaient allongés au sous-sol à côté de leur victime.

— Ils finiront bien par se libérer tout seuls, dit Landry.

Mona avait donné un comprimé de Xanax à la jeune femme qui dormait sur le siège arrière enveloppée dans une couverture.

Les doigts crispés sur le volant, Lucas avait adopté une conduite prudente, observant la zone de visibilité la plus éloignée qui vibrait à la limite des phares. Le Glock dans le vide-poche le rassurait vaguement sur leurs chances de se sortir d'une mauvaise rencontre ou d'un check-point hostile.

Mona et Pierre étaient à l'arrière avec cette fille dont il ignorait le nom. Le long de la Seine, épaisse et satinée, la situation semblait plus calme.

Ils franchirent le pont de Saint-Cloud et prirent la route de la Reine. Il y avait quelque chose d'électrique dans l'air. Devant une supérette Dia éventrée par une voiture-bélier, des silhouettes à la démarche incertaine se disputaient des restes de nourriture.

Un chien leva son museau noir de sang et fixa les phares avec étonnement avant de replonger sa gueule dans le ventre d'un macchabée.

— Notre cinquième cadavre depuis ce matin, dit Landry qui n'arrivait pas à détacher les yeux de ce spectacle répugnant.

Les rues étaient criblées de nids de poule le plus souvent bouchés avec un gravier grossier et une truelle de mauvais ciment. Des réparations bon marché, mais qui ne tenaient pas lorsqu'il pleuvait.

Soudain, près du parc des Princes, des silhouettes cagoulées tenant des pitbulls en laisse apparurent dans le pinceau des phares. Des carcasses de voitures calcinées étaient disposées en chicane.

En apercevant le véhicule, certains se mirent à hurler : *Chouf, chouf ! Les gouères... !* Ce fut la ruée. Quatre individus se détachèrent du groupe pour se précipiter sur eux, barres de fer à la main. Des chiens sur un lapin.

Lucas passa la marche arrière, ses phalanges contractées sur le volant étaient blanches. Landry avait sorti le Remington et baissé la vitre. Jamais il n'avait vu une voiture aller aussi vite en marche arrière.

Il tira plusieurs fois. Les détonations du fusil à pompe déchirèrent la nuit sans toucher les formes qui se rapprochaient. Landry vit un scintillement tournoyer dans la lumière des phares et s'écraser sur le capot. Vingt centimètres de plus, et le pare-brise explosait.

Une silhouette surgit soudain des ténèbres extérieures et se rua dans leur direction, dangereusement proche.

Le fusil calé contre l'épaule, Landry prit le temps d'ajuster son tir.

— Je vais bien finir par toucher un de ces salopards.

Le moteur ronfla. Il appuya sur la détente et la cartouche pour gros gibier projeta la forme deux mètres en arrière. Aussitôt, les autres s'arrêtèrent pour converger vers le blessé.

— Je crois les avoir bien calmés, dit Landry.

Lucas tira le frein à main, fit un tête-à-queue avant de prendre le Boulevard Murat. La voiture tangua, manquant verser sur le côté. Derrière, des insultes fusaient dans la nuit, des explosions de haine... *Bouffons... On nique votre race de bâtards... Enculés de ta race...*

RTL affirmait que des émeutiers très mobiles venus de cités sensibles harcelaient les dernières forces de l'ordre mobilisées, des exactions étaient commises, on évoquait des meurtres, des viols. Des barrages sauvages avaient été installés par des gangs autour des grandes villes pour prendre dans leur nasse les familles de fuyards qui emportaient tout ce qui avait un peu de valeur.

— Si c'était les syndicats ou des milices d'autodéfense, ça pourrait encore aller, mais avec la racaille, le pire est à craindre, dit Lucas.

— Le problème c'est que pour sortir de Paris, l'autoroute reste plus sûre que des rues étroites propices aux embuscades, remarqua Landry, on peut anticiper les embrouilles. Si on prend l'A6 Porte d'Orléans, on peut sortir à Fontainebleau pour éviter la barrière de péage trop facile à bloquer.

Les informations se succédaient à la radio : *la base du quatrième régiment de dragons de l'armée à Aubagne a été attaquée par des groupes indéterminés, on compte des dizaines de victimes... Des djihadistes se sont emparés de la préfecture de Seine-Saint-Denis... Des villages sont attaqués par des bandes indéterminées dans la périphérie des villes.*

Une violence inouïe venait d'être libérée, Landry eut le vague pressentiment qu'elle allait s'insinuer dans tous les interstices de leur existence et qu'il ne reverrait plus jamais le Bristol.

Par les rues du seizième arrondissement, ils roulaient à allure modérée en direction de la Porte d'Orléans. Ils atteignirent la Seine au pont Mirabeau. Landry murmura :

*Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure*

Le pont était fermé par une barricade tenue par des bandes en armes. Les lumières pénétraient dans l'habitacle par flashes intermittents. Lucas tourna à gauche pour longer la Seine et tenter de passer par le pont suivant. Rive gauche, tout le quartier Front-de-Seine était en flammes.

L'incendie gagnait inexorablement la province où la situation devenait très difficile : *une alliance de groupes djihadistes — dont Ansar Al sharia — classée comme organisation terroriste par les États-Unis, annonce dans un communiqué avoir pris le contrôle de l'aéroport de Lyon Saint-Exupéry.*

Les longues colonnes noires des incendies montaient dans la nuit, semblables à des piliers maléfiques soutenant un ciel d'orage.

Ils traversèrent au Pont d'Iéna contrôlé par des groupes en uniforme d'élèves officiers de l'École militaire. Des canons de 20 mm avaient été disposés au pied de la tour Eiffel et sur les hauteurs du Trocadéro pour combattre des ennemis invisibles.

Ils s'engagèrent avenue Bosquet, puis avenue Duquesne : des zones pour l'instant encore épargnées par les pillages.

— Les larges avenues sont plus difficiles à bloquer, constata Lucas.

Avenue de Breteuil, des familles s'affairaient autour de vieux véhicules. Là aussi, la fuite s'organisait dans la panique. Sur le parvis de la tour Montparnasse, ils entendirent des échanges nourris d'armes automatiques.

Lucas quitta l'avenue du Maine pour couper en direction d'Alésia. En voulant éviter les rassemblements autour de commerces éventrés, ils se retrouvèrent rue Gassendi, le Picasso était bloqué derrière un Renault Espace immobilisé.

Landry craignit d'abord à un traquenard, mais il changea d'avis en voyant la maladresse de l'homme en doudoune sans manches qui

s'activait autour de sa roue crevée sous le regard anxieux de sa compagne. Lucas passa la marche arrière.

— Je pourrais peut-être lui donner un coup de main, osa Landry.

— Et si c'est un piège ? s'inquiéta Lucas.

— Avec une gosse à l'arrière, ce serait la première fois, remarqua Landry qui venait d'apercevoir une gamine sur un rehausseur.

Lucas s'arrêta à une quinzaine de mètres pour se laisser du champ. Landry sortit armé du fusil à pompe. En voyant le Remington, le type en doudoune laissa tomber sa manivelle : un moustachu chétif, le crâne dégarni et un regard trop fraternel pour ne pas être terrorisé. Un visage sur lequel rôdait une perpétuelle inquiétude.

La rue paraissait calme, Landry fit signe à Lucas qu'il allait donner un coup de main au type. Ils n'avaient pas de temps à perdre en faisant demi-tour.

Plus la nuit avançait, plus les rôdeurs risquaient d'émerger de leur gueule de bois de la veille et de rappliquer pour la curée.

— Besoin d'aide ? dit-il à l'homme en sueur.

— Ce ne serait pas de refus, répondit le conducteur de l'Espace, impossible de débloquer cette maudite roue.

Au moment où Landry terminait de boulonner la roue de secours, un groupe déboucha d'une porte cochère. Le plus grand trimbalait un tapis roulé. Son long cou et ses épaules déjetées en arrière lui donnaient l'air d'un charognard.

Les yeux du grand vautour brillèrent de convoitise en voyant les deux véhicules. Les bagages arrimés sur le toit signifiaient une destination lointaine et donc des biens de valeur et des réservoirs pleins d'essence. Les pillards échangèrent à voix basse, les lèvres presque immobiles ; un murmure insupportable suintait des bouches entrouvertes.

La confrontation silencieuse bascula quand Lucas s'avança dans la lumière des phares, sortit son Glock et le posa sur le capot tiède de la Renault. Un geste réalisé avec une détermination froide qui signifiait : on possède des calibres, fils de putes ; et on n'hésitera pas à s'en servir.

Sa manivelle à la main, le moustachu était pétrifié. Il donnait l'impression d'un type observé par un fusil à canon scié prêt à

l'abattre. Ses paupières papillonnaient sous l'effet de la peur. Une fraîcheur, se dit Lucas. Trop doux, trop frêle, le genre de zig pas armé pour la vie de plein air.

Les groupes se toisèrent un moment qui parut interminable. Landry pensa à l'âge de pierre : deux clans préhistoriques se rencontrant dans une clairière au hasard d'une chasse à l'auroch. Les pillards hésitaient, refroidis par le flingue posé sur le capot.

Ils entendirent crier dans les étages. Le plus maigre du groupe, une tête de fouine renifla fort, cracha avant de faire signe à ses complices. En un instant, la bande avait disparu au coin de la rue.

— Faut pas traîner, dit Lucas, je suis sûr que ces crevards vont revenir avec des potes à eux. Le butin est trop tentant.

Il glissa son Glock dans sa ceinture et aida l'homme à replier le cric. La famille descendait vers le sud comme eux.

— Roulons groupés, proposa l'homme, à deux on sera plus fort.

Lucas échangea une grimace avec Landry. Une fois au volant, il lui dit :

— Seuls, on est plus discrets. Sans compter la gosse qui voudra faire pipi. Cette famille, elle va juste nous ralentir, c'est tout.

Landry ne partageait pas son point de vue.

— C'est un plus, un second véhicule en cas de pépin. Et puis, on n'est pas encore devenu des bêtes. De toute façon, personne ne peut les empêcher de nous suivre, et mieux vaut pas traîner dans le coin. On avisera plus tard.

Ils s'engagèrent avec appréhension sur l'autoroute.

— La voie est trop large pour être facilement bloquée, dit Lucas.

Le ruban de bitume sur lequel la voiture s'enfonçait dans la nuit se déroulait étrangement vide. De loin en loin, des feux de voitures éclairaient la nuit entre des bâtiments séparés de pelouses mitées. Une odeur âcre de cramé pénétrait l'habitacle. Un gigantesque autodafé de ce qui avait été l'agglomération parisienne : immeubles, églises, écoles. Une ville entière saisie d'une pulsion macabre, Landry aussi avait souvent rêvé qu'une tempête emporte tout, que tout s'écroule et soit balayé, vitrifié. Il chercha dans la playlist enregistrée jusqu'à ce qu'une voix profonde et mélancolique monte, *On the road again... Again... On attendait que la mort nous frôle... Il fallait bien un jour qu'on nous pende...*

Lucas roulait à 60 kilomètres/heure l'œil rivé sur l'indicateur de consommation instantanée : petit mécanisme affolé dont dépendrait leur survie. Autour, le paysage avait la gueule de bois : au cours des dernières décennies, la laideur s'était infiltrée dans cet espace suburbain qui n'était plus la ville sans être encore la campagne. Des hangars appelés centres commerciaux, des panneaux publicitaires, des îlots de poubelles sélectives, des squelettes d'arbres piqués sur des parkings déserts.

À deux heures du matin, ils mirent la radio. La situation s'aggravait à travers tout le pays. Une sombre litanie : Lyon, Marseille, Nice, Tourcoing, Grenoble. Partout des émeutes, des affrontements, des centaines de morts.

Un fourgon de policiers envoyé débloquer un barrage au niveau de Paray-Vieille-Poste avait disparu dans la zone. Les structures républicaines étaient en train de se dissoudre pour se reformer sur une base ethno-religieuse.

Une réunion en urgence du Conseil de sécurité avait lieu à l'ONU, mais il apparut rapidement qu'aucun pays n'était prêt à risquer ses troupes au sol dans le guêpier d'une guerre civile. Ceci d'autant plus que les pays voisins étaient également confrontés à des communautés musulmanes nombreuses et revendicatives. Pakistanais au Royaume-Uni, Marocains au Benelux, Turcs et Syriens en Europe du Nord.

À Toulouse, le commissariat du Mirail avait été pris d'assaut par trois cents jeunes armés de cocktails Molotov, plusieurs policiers étaient portés disparus et des armes avaient été volées. Tout le nord de Marseille basculait dans la sécession depuis que l'imam algérien de la principale mosquée du quartier avait prêté allégeance au Califat mondial et lancé un violent appel à la guerre sainte contre les *kouffar*.

Des accrochages violents étaient signalés un peu partout dans tout le grand Sud-Est : à Lyon, notamment aux Minguettes et au Mas du Taureau, ainsi qu'à la Villeneuve dans la banlieue de Grenoble ou à Nice dans le quartier de l'Ariane.

Le nord du pays n'était pas épargné dans une litanie sans fin d'émeutes urbaines : Amiens-Nord, les Tarterêts, le Val Fourré, la

Croix rouge à Reims, la Meinau à Strasbourg, Mulhouse. Seule la Bretagne semblait moins touchée.

Un peu partout dans les régiments d'active de l'armée de terre, des défections étaient observées. Les soldats de confession musulmane désertaient pour rejoindre les groupes salafistes pendant que le gros des troupes faisait allégeance à Cyrus Rochebin, autoproclamé depuis la veille chef du gouvernement provisoire.

Un peu avant Limeil-Brévannes, Lucas mit son clignotant et s'engagea sur la bretelle de sortie en direction de la N 7.

— L'odeur de brûlé a disparu, constata Mona avec soulagement.

CHAPITRE 28

Il était rentré plus tôt du commissariat et avait immédiatement reconnu l'odeur du crack. Ces yeux couleur d'huître morte, Alex les connaissait par cœur, alors sa fureur avait éclaté comme une grenade.

— Je t'ai prévenue, pas de cette saloperie chez moi.

Fatou avait nié contre toutes les évidences, les yeux rivés sur lui comme des poignards. Le mensonge l'avait rendu complètement fou.

— Tu me prends pour un baltringue incapable de reconnaître cette merde ? Je te préviens que c'est la dernière fois.

— T'es pas mon mari avait-elle répliqué, qui tu espour me donner des ordres ? C'est la dernière fois parce que je me casse.

Elle s'était levée d'un bond, avait claqué la porte avant de disparaître furieuse dans la nuit comme un prédateur silencieux. Alex sentit sa gorge se nouer et resta seul dans l'appartement vide.

Très vite, il regretta son accès de colère. Depuis le matin, les médias évoquaient des scènes de décapitations, des viols collectifs. Il avait appelé, mais les réseaux mobiles ne passaient plus que par intermittence.

Il l'avait cherchée dans tout le quartier, mais Fatou avait disparu dans un pays qui venait de franchir un nouveau palier dans l'horreur. On collait des affichettes sur les boîtes aux lettres aux noms à consonance arabe avec mise en demeure de vider les lieux sous deux jours.

Dans les quartiers salafistes, les égorgements, les raptos contre rançon se multipliaient. La lente épuration ethnique en marche depuis des années s'accélérait soudain d'une manière brutale.

Le corps en sueur, Fatou était en pleine descente de crack. Le vrai *bad trip* avec les yeux phosphorescents et les dents qui

claquent. Rue des Pyrénées, un groupe d'hommes en armes sortit de la rue Belgrand et de l'avenue Gambetta : une armée souterraine venue des premiers cercles de l'Enfer et constituée de petits groupes très mobiles qui quadrillaient les rues pour vider à la hâte les immeubles de leurs habitants à coups de crosses. Peu de cris, l'effroi se lisait dans les yeux. La terreur et la résignation immonde des bêtes conduites à l'abattoir.

Quand les Céfrans firent le tri sur la couleur de peau, Fatou fut saisie d'une funeste intuition. Des hommes en treillis les regroupaient rue des Pyrénées. Personne ne protestait. Hommes, femmes, enfants obéissaient en silence. Des somnambules refusant de croire au cauchemar, une masse humaine ahurie persuadée qu'elle allait se réveiller.

Des ordres froids fusèrent, si cavernieux qu'ils lui glacèrent le sang. Des voix sèches, décisives qui l'étreignirent avec une force prodigieuse. Elle se sentait pleine d'une pitié infinie pour ce noir bétail rassemblé par des anges aux visages radieux où flottait un vague sourire de mort.

Puis, les tirs commencèrent dans la nuit, des lames invisibles transperçaient avec effroi les chairs offertes. Les corps fauchés s'écroulaient au ralenti en mouvements décomposés comme par la magie d'effets spéciaux orchestrés par un cinéaste invisible. Les saccades rythmées par le bruit mécanique des rafales, le crépitement des armes automatiques. Les balles pénétrèrent dans la chair de l'attroupement, faisant gicler les corps sous la violence des impacts.

Des femmes épouvantées tentaient de fuir pour se mettre à l'abri, rattrapées par le souffle brûlant des rafales. Une lueur de folie brillait dans les yeux des paramilitaires, la main crispée sur les M16, les pieds bien écartés, comme ancrés dans le sol pour mieux maîtriser les sursauts de leur arme. Des statues aux contours nets et anguleux, la crosse au creux de l'épaule, le visage impassible.

Les tirs convergeaient vers la foule hagarde. Des démons sarcastiques fascinés par leur puissance de destruction, surpris par la tragique beauté de la mort. Fatou sentit une coulée de sueur lui glacer le dos. Elle n'était plus qu'un gibier traqué, une bête sans

dignité dont la carcasse agissait uniquement par réflexe, mue par son instinct de conservation.

Protégée par une femme obèse, elle fit la morte dans l'empilement des corps. L'odeur âcre de la poudre se mêlait à celle de la sueur et des excréments.

Les mains collées du sang tiède des cadavres qui la protégeaient, elle pria pour que ces fumiers qui grillaient une cigarette ne passent pas mettre une dernière balle ou qu'un salopard n'ait pas l'idée d'arroser d'essence le tas de charognes, histoire de réchauffer l'ambiance. Mais le carburant coûtait déjà trop cher pour la gaspiller avec des nègres morts.

Le calme revenu, elle attendit longtemps avant de s'extraire du charnier. Surgi de la nuit sans prévenir, l'escadron de la mort était reparti du côté de la station Gambetta moissonner d'autres vies. Elle entendait la déflagration de grenades au carrefour avec la rue Orfila, trois cents mètres plus bas.

Puis, ce fut à nouveau le crépitement des armes automatiques. Un staccato lugubre déjà familier qui montait de toute la ville. Les clameurs, les éclairs rouges, les cris, le souffle rauque des explosions.

La mort partie traquer d'autres proies pouvait revenir en rôdeuse. Il lui fallait un abri. Rue Levert, la porte défoncée d'un immeuble ressemblait à l'entrée d'une coquille vidée de ses habitants.

Dans l'escalier, elle enjamba le corps d'un homme en pyjama. Une porte palière était ouverte sur la silhouette d'une femme assise sur un grand lit, les yeux écarquillés, la bouche ouverte comme un poisson mort, incapable de faire un seul geste, d'émettre un seul son : une blanche usée autour de la quarantaine.

Un homme se débraguetta pour pénétrer la femme, le treillis sur les chevilles. Depuis la pénombre du palier, Fatou ne voyait que son dos massif allant et venant en ahanant. Elle se réfugia sans bruit dans la cave de l'immeuble qui avait été pillée.

Elle dormit un peu avant de ressortir dans les rues, marchant devant elle sans savoir si elle s'éloignait du carnage ou s'en rapprochait. Elle marchait à l'instinct, toujours au nord : rue Pelleport, rue de Crimée vers les lieux de son enfance, avant ce

moment où l'on réalise que ce monde que l'on croyait étrange est en fait tout simplement hostile.

En longeant les Buttes Chaumont, elle vit des cadavres aux cheveux crépus pendus aux grilles : des corps nus, plus maigres que des chats de gouttière, les yeux dilatés, vitreux avec une pancarte *La valise ou le cercueil* autour du cou.

Le museau rouge, des rats énormes grouillaient sous les pendus, se grimpant dessus pour mieux lécher le sang coagulé sur le trottoir. Des bêtes si imposantes qu'un instant, Fatou s'imagina qu'elles allaient l'assaillir, mais elles avaient mieux à faire.

Les visages tuméfiés avec des regards révulsés fixaient le vide. Les victimes avaient été mutilées dans une rage confuse : les hommes émasculés, les femmes éviscérées, leurs membres comme tordus par une presse hydraulique. Des entrailles pendaient, noires, lourdes de sang continuant à se tordre dans une lente reptation mimant une copulation de poulpes noirs.

Bouleversée, elle bafouilla une prière pour que les âmes mortes deviennent des ombres mauvaises qui poursuivent leurs tortionnaires jusqu'en enfer. Elle devait vivre, elle était l'avenir.

Mais à Paris, même la nuit ne la protégeait plus, la ville était devenue un piège mortel qu'elle devait fuir à tout prix. Partout, des bandes avinées rôdaient, s'en prenant à tous ceux ayant le malheur de croiser leur chemin. La pierre blanche des façades avait la couleur des stèles tombales.

Dès que la curée commençait, les hommes de proie étaient rejoints par d'autres tourmenteurs attirés par les sanglots des victimes : des charognards venus prendre part aux éviscérations.

Quand ces bandes ne pillaient pas un quartier ou des commerces, elles se battaient entre elles. Les militants de Rempart conscients que cette décomposition menaçait le pouvoir qu'ils venaient de conquérir essayaient de reprendre le contrôle de la situation. Une bande criminelle d'une centaine de voyous qui avait mis à sac le quartier des Batignolles fut fusillée pour l'exemple rue de la Condamine. Les corps furent laissés deux jours sur le trottoir pour servir d'exemple.

Rochebin avait désavoué avec la plus grande fermeté toute attaque de particuliers, donnant l'ordre à ses miliciens d'abattre sans

sommation toute personne se livrant à des ratonnades ou des pillages.

Au Nord, d'autres criminels se réclamaient de la bannière verte du Prophète pour égorger les *kouffar*, s'emparer des biens et des femmes des mécréants, comme si la folie restait la dernière liberté. Une haine symétrique de pogroms inversés répondant à la terreur par une terreur encore plus grande. Une escalade hobbesienne qui fit dire aux athées que, refusant de choisir son camp, le Miséricordieux dispensait les souffrances et la folie meurtrière avec une parfaite équité.

Rue de la Villette, des voix poussèrent Fatou à s'abriter dans un café dévasté. Elle s'enferma dans les toilettes, verrouilla la porte. Les yeux fermés, les paupières soudées, elle respirait à fond en repensant aux corps pendus comme des chats aux grilles. Elle sentait les battements de son cœur ralentir.

Avec du papier, elle s'essuya le visage plein d'une sueur à l'odeur de peur. Elle fuma le crystal qui lui restait. Tout de suite, les amphètes lui firent de l'effet : un truc magique.

Quand elle ressortit, elle rejoignit le canal Saint-Denis, se cachant chaque fois qu'elle entendait des voix, retrouvant des réflexes de survivante comme toutes les gamines qui avaient grandi dans la zone. Elle voulait que la nuit l'engloutisse afin d'être en sécurité pour enfin atteindre Stains.

L'aube la surprit, ainsi qu'un phénomène inattendu. Elle leva les yeux, étonnée d'être encore en vie au moment où le ciel commençait à pâlir.

Rue Barbusse, elle trouva dans la supérette Dia dévastée une bouteille de Pepsi, des conserves et un poulet écrasé. Elle toucha la peau jaune, grenue puis passa sa main sous son nez. L'odeur fade et légère indiquait que la viande était encore consommable. Elle ne voulait pas débarquer chez sa tante les mains vides.

Seul Alex aurait pu la sortir de là. Elle avait essayé de l'appeler, sans succès à cause du GSM en rade. Même pas une barre de réseau. Avec lui au lit c'était somptueux. Quoi qu'on en dise, ça comptait le sexe dans un couple, c'était même la base de tout. Quand le cul prenait l'eau, le reste ne tardait jamais à partir en live.

Elle avait couché avec pas mal de types dans le passé. Le plus souvent des mecs qu'elle ne revoyait jamais, mais Alex avait été le premier à vraiment la faire se sentir femme. Une brute épaisse en apparence, mais justement un vrai mec capable de la dominer, et qui devenait tendre dès qu'elle se lovait contre lui et lui donnait du plaisir comme elle savait si bien le faire.

Sa tante l'accueillit avec des embrassades comme si sa nièce revenait de l'Enfer. Khady, d'habitude plutôt gironde, flottait dans son boubou, le visage tellement creusé par les privations que Fatou eut un instant la sensation de voir la tête qu'elle aurait après la mort.

— La vérité, petite, t'imagines pas comme tu m'as manqué.

— Toi aussi tantine, toi aussi, ça craint sur Paris. Si tu savais...

— Ici c'est pire. Le Clos-Saint-Lazare est à feu et à sang. T'as pas idée. T'as trouvée où la bouffe ? Ici y a plus rien, tu peux me croire, *walou*.

Sa tante posa un regard de convoitise sur la nourriture. Fatou lui tendit le Pepsi et le poulet que Khady découpa pour faire un mafé qu'elles nettoyèrent jusqu'à l'os. Sa tante mit les os de côté pour un bouillon.

Avant les événements Khady tenait dans une impasse boueuse de Stains une échoppe plus petite qu'une armoire où on trouvait de tout : des petites bouteilles plastique avec du shampoing acheté par bidons industriels de cinq litres, des CD piratés de Papa Wemba ou de Youssoupha, des produits pour blanchir la peau à l'hydroquinone, le genre de trucs interdits en France.

— Ils ont tout pillé à Stains et Garges. J'ai même pas eu le temps de retirer mes économies au Crédit Mutuel. Plus rien ne fonctionne.

— Tu pourrais rouvrir ta boutique Khady.

Sa tante leva les yeux au ciel.

— T'es folle ma nièce, t'as pas idée des malades qui tiennent le quartier.

— Qui tient le quartier ? Les Bédouins ?

Khady eut un sourire maussade et elle baissa la voix.

— *Hamdoulilah !* Parle pas de plus grand malheur. Ici le caïd se fait appeler Cardinal Dimanche : un fou furieux toujours défoncé au mox qui commande une milice d'enfants soldats, des crevards du

Clos-Saint-Lazare ou de la Cité Nelson Mandela. Même le petit Alassane Traoré les a rejoints.

Son visage s'était défait.

— T'imagines ? Alassane : un gosse que j'accompagnais à l'école. Maintenant il fait le coq en treillis sur son pick-up avec un semi-automatique. Toujours en train de préparer des coups de vice, ils font des raids chez les blédards pour razzier des gazelles. Les salafistes en ont gros sur la patate. Dès que ça se calmera avec Rempart, tu peux être certaine que les barbus débarqueront dans le coin pour leur couper les couilles.

CHAPITRE 29

Un officier loyaliste l'avait informé qu'il allait passer en jugement devant un tribunal militaire sous le chef d'accusation de haute trahison en raison de la politique migratoire menée depuis des années par le Parti socialiste : celle que Rempart surnommait le *Grand remplacement*. L'histoire lui avait enseigné comment se terminait généralement en période de guerre civile ce genre de procès expéditif.

Sa décision prise, il avait quitté l'Élysée à la nuit tombée en utilisant le souterrain reliant le poste de commandement Jupiter à la rue du Cirque. Son chauffeur l'avait récupéré à l'angle de l'avenue Gabriel. Il roulait maintenant vers l'aéroport du Bourget.

— Vous êtes au courant pour votreami ? demanda Roland en réglant le chauffage.

— Quel ami ? demanda le président qui paraissait hypnotisé par la nuit derrière la vitre.

— Maurice Carcassonne, le banquier.

Le président secoua la tête. Roland fut une fois de plus frappé par l'aspect vitreux de ses yeux. De gros yeux d'animal empaillé.

— Il a été arrêté à Villepinte en essayant de gagner Roissy. On raconte que la foule l'a promené nu sur une charrette avant de l'égorger et de pendre son cadavre, place de l'hôtel de ville.

Le président ferma les yeux. Lorsqu'il les ouvrit, Roland le regardait, l'air inquiet. Il se sentit écoeuré par ce lynchage, imaginant avec horreur le gros cadavre supplicié de son ami.

Il se sentait responsable de ça et de tout le reste, il avait tout essayé pour sortir le pays de l'ornière. Pour quel résultat ? Le côté dérisoire de son action politique crevait les yeux. Paris brûlait avec une tragique beauté.

Ce que le Troisième Reich n'avait pu obtenir, lui le social-démocrate l'avait réussi. Les plaies de la division s'étaient rouvertes,

plus purulentes que jamais, infectées par la misère grandissante.

L'exercice du pouvoir impliquait en démocratie un immense gâchis de force, d'énergie et d'intelligence dans ces élections auxquelles de moins en moins d'électeurs participaient. Un système frappé de paralysie mortelle et qui était condamné à terme.

En permettant au Sénat de voter la dictature, Rome avait compris que la République n'était pas une fin en soi. Même dans l'épreuve, la France ne faisait que rejouer la chute de Rome.

Six mois d'imperium et d'ordonnances auraient pourtant suffi à redresser la barre, mais il n'avait disposé que d'un pouvoir corseté. La France ressemblait à un Gulliver ligoté par sa constitution, par les traités et autres textes supranationaux, sans compter une dette abyssale empêchant toute rupture avec le passé. Un pouvoir malade de son impuissance et devenu incapable d'écarter la menace mortelle qui approchait.

Le couperet s'était abattu sous son mandat. Son nom resterait à jamais maudit. Dans l'intimité du salon doré de l'Élysée, il avait pensé en finir pour retrouver son honneur perdu et au moins réussir sa sortie. Il avait subtilisé l'arme de son garde du corps.

Une fois la lourde masse de métal du Heckler & Koch dans la main, il avait été incapable d'appuyer sur la gâchette. Les gens n'imaginent pas le poids de ces choses. Le cinéma ne donne aucune idée de cette masse maléfique. Le métal sent la mort et cette puanteur l'avait effrayé. La mort était une porte trop lourde pour qu'il parvienne à la forcer seul.

Ses jambes avaient soudain eu du mal à le porter. Il avait remis l'arme en place avec de la honte dans le regard. Même cela, il en était incapable. Sa vie lui apparaissait comme ce qu'elle avait toujours été : un échec plein et entier.

Ce combat était le dernier de son existence : une lutte sans merci pour reconquérir son honneur perdu. Des officiers loyalistes de l'armée l'avaient informé que le Falcon présidentiel pourrait quitter le Bourget d'ici une heure. Il allait enfin fuir cet abattoir funeste. Que peut-on construire dans le chaos ?

Il n'était pas le premier. Le 29 mai 1968, le Général s'était éloigné de la tornade nihiliste de mai pour revenir plus fort. Pourtant la situation était difficile, la plupart des cantonnements militaires

avaient hissé la bannière Sang & Or de Rempart au-dessus des couleurs nationales. Beaucoup voyaient en Rochebin le seul antidote possible à la désintégration du pays. Des troupes d'active équipées d'armes lourdes convergeaient vers les enclaves musulmanes qui faisaient sécession en se déclarant *Terres du califat*. Dans les zones de guerre, les familles fuyaient les duels d'artillerie en se réfugiant dans les caves des immeubles. Des combats de rue étaient signalés un peu partout. Une ville à l'équarrissage.

La radio annonça que l'accès à l'autoroute du Nord était bloqué par des barricades. Personne ne savait qui les tenait. La frontière entre criminalité et militantisme islamiste ou identitaire s'estompait. Des criminels prenaient prétexte des combats pour esquinter des innocents et faire un maximum de butin.

— Par Aubervilliers on évitera les regroupements, dit Roland.

Ils prirent la rue de Courcelles puis le boulevard Berthier. Le ciel avait craqué, libérant une averse glaciale sur la ville. La visibilité était quasi nulle sur les Maréchaux.

Roland tenta d'augmenter le régime des essuie-glaces. En vain. Il lança un coup d'œil dans son rétroviseur.

Porte d'Aubervilliers ils s'engagèrent avenue Victor Hugo. Les lueurs orangées des lampes à sodium striaient son visage. Ils franchirent le pont de Stains. Des attroupements étaient signalés près de la mairie d'Aubervilliers, la voiture tourna pour prendre l'étroite rue du goulet.

À la sortie d'un virage, il les aperçut dans ses phares : des naufrageurs attendant qu'une voiture se prenne dans la nasse. Une rue trop étroite pour faire demi-tour : l'endroit parfait pour une embuscade.

Faute de place pour manœuvrer, Roland enclencha une marche arrière, mais sur l'asphalte mouillé, il dérapa et l'arrière de la Mercedes s'encadra dans un platane. Ils sortirent sous la pluie. Le président ne pouvait s'empêcher de penser à la fin horrible de Maurice.

— Mettez-vous à couvert, cria Roland sous les trombes d'eau, je vais essayer de parlementer.

Il actionna la culasse de son arme pour faire monter une balle dans la chambre du canon. Quand les coups de feu déchirèrent la nuit, le président comprit qu'il devait fuir, se perdre dans l'obscurité mouillée.

Il courut à perdre haleine, déjà à bout de souffle, l'impression terrible de cracher ses poumons. Il n'avait pas couru ainsi depuis des siècles. Il trébucha, tomba. La bouche dans la gadoue. Il pleurait, hoquetait, incapable de la moindre pensée cohérente. L'averse martelait son dos.

Péniblement, il se mit à genoux, une terre gorgée d'eau. Il haletait, ses pieds ne le portaient plus, son nez saignait, une écume grasse au goût de fer souillait sa bouche. Un grand souffle de tempête soulevait ses côtes, comme si son cœur tentait de briser sa cage thoracique. La pluie transperçait ses os, griffait sa chair comme du sable. Un être boueux ruisselant de sueur et de pluie, le cerveau hagard, vaincu plus encore par l'effroi que par la fatigue qui tombait sur ses reins.

Derrière des buissons, il distingua une remise de jardin comme celles où l'on range des outils. Il se traîna jusqu'à la porte, l'ouvrit. Un gros chat gris détala dans un miaulement apeuré.

Il se jeta à l'intérieur dans une odeur de paille et de vieille poussière. Son corps roula entre les bidons rouillés. Il avait à peine repoussé la porte du pied, qu'il entendit, raide de peur, la meute lancée à ses trousses. Le bruit de cavalcade enfla avant de décroître, filant vers les jardins plantés de balançoires du lotissement voisin.

Son cerveau n'était plus qu'un cri de douleur. Une âme exténuée, brisée en mille fragments acérés. Quand le bruit mouillé mourut dans la nuit, un profond silence l'enveloppa. Il posa ses mains sur sa poitrine pour étouffer les battements de son cœur, comme on tente de calmer un proche qui sanglote.

Tout s'était passé dans un vague cotonneux, comme si ce n'était pas de lui dont il s'agissait. La cervelle noyée par la pluie avec l'étrange sentiment d'avoir déjà vécu ce moment dans une vie antérieure : la fuite sous l'averse glacée, la meute à ses trousses, la peur d'être pris, tué ou pire de devenir leur chose.

Avant lui, des générations de fuyards avaient été traquées : existait-il une mémoire collective de la fuite comme la répulsion innée qu'inspirent les serpents ? La fuite devant la meute ennemie relevait-elle de la même catégorie de comportements sélectionnés par l'évolution ?

Une immense fatigue l'enveloppa, une vague grasse et molle. Le manque d'endurance forcément. Regard flou et embué, il sombra dans un anéantissement de mort. De grosses larmes coulaient de ses paupières closes.

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE 1

Un des phénomènes les plus frappants fut la fuite massive d'urbains vers le refuge de forêts et de campagnes qu'ils ne connaissaient pas. Certains tentèrent de rejoindre le village de vagues parents sans savoir si celui-ci existait toujours, si quelqu'un pourrait les y accueillir, ni même s'ils y avaient encore de la famille. Un peuple de la nuit s'installant dans les vides du monde.

Gilles Groussard, Dynamique de la grande crise. Éditions Démos

La nuit les enveloppait d'un silence réconfortant. Lorsqu'ils atteignirent la Bourgogne, le soleil n'était toujours pas visible, mais on sentait l'aube proche.

L'obscurité nocturne bleuissait et un petit vent humide s'était levé. Quand la nuit enfin dissoute laissa place à une aube livide, ils roulaient vers Sens. Ils avaient croisé peu de véhicules. Les barrages, le manque d'essence, ils ne savaient pas. Lucas surveillait l'indicateur de consommation instantanée, privilégiant les rapports longs.

En passant devant les stations-service désaffectées, il pensa combien la vie d'avant avait été simple : s'arrêter, faire le plein, boire un expresso serré avant de reprendre confiant le volant.

Le front contre la vitre, Mona regardait défiler le morne paysage avec dans les yeux quelque chose de glacé dont Lucas ne pouvait dire si c'était de l'indifférence ou de la tristesse.

— Elle s'en sortira ? demanda Lucas en fixant la forme endormie dans le rétroviseur intérieur.

— Je pense, dit Mona, à son âge, la vie est la plus forte.

— Au fait, elle s'appelle comment ?

— Carla, si je me souviens bien, comme pas mal de gamines nées l'année où Nicolas Sarkozy a rendu publique sa liaison avec le mannequin italien.

L'Espace qui les suivait fit un appel de phare. Lucas s'arrêta dans le gravier du bas-côté. Le conducteur du Renault s'approcha de la portière :

— Je suis d'avis de nous arrêter pour éviter les coupeurs de route.

Lucas se souvenait des statistiques de la police.

— La Bourgogne est nettement plus sûre que Paris.

— Ça dépend de ce qu'on appelle calme, dit l'homme.

Lucas alluma une Marlboro pour s'éclaircir la pensée.

— On va rouler encore un peu jusqu'à Sens, vous faites quoi ?

L'homme se gratta le sommet du crâne.

— On fait comme vous.

Sa femme opina, suggérant que, dans cette situation, elle aurait pris la même décision, sans doute inquiète à l'idée de rouler seuls sur cette route déserte. Lucas se dit que ces deux-là les auraient suivis en Enfer.

Une demi-heure plus tard, le jour se fit plus marqué : un soleil d'hiver s'infiltrait dans le matin comme un grand œil spectral observant avec ironie le chaos du monde. Ils quittèrent la route pour un chemin de terre conduisant à un hangar désaffecté.

— Ça semble tranquille, dit Lucas en se garant devant le bâtiment.

Avec la hausse du prix des carburants, de nombreux fermiers avaient renoncé à exploiter la totalité de leurs terres. Les tracteurs qui ne rouillaient pas dans les hangars avaient été revendus au prix de la ferraille.

Sans machines, il était illusoire d'espérer cultiver des dizaines d'hectares comme par le passé. La baisse des surfaces cultivées avait simultanément contribué à l'extension des forêts et aux pénuries alimentaires.

Un malheur n'arrivant jamais seul, le coût de l'énergie avait également renchéri celui des engrais azotés entraînant un effondrement des rendements agricoles. *The perfect storm* expliqua

un jour un expert de la *Food and Agriculture Organisation* à la télévision.

Certains paysans louaient des lopins à des familles venues des villes. Ces néo-ruraux cultivaient des parcelles de légumes, un peu de céréales, vendant le maigre surplus qu'ils parvenaient à dégager. La plupart survivaient dans une situation plus proche de la disette que de l'autosuffisance alimentaire.

En choisissant la campagne, ces urbains avaient au moins espéré échapper à la terrifiante insécurité des mégapoles, mais les criminels avaient suivi trouvant en province de vastes zones abandonnées de la police. Ces bandes errantes attaquaient les fermes isolées à la nuit tombée, rançonnant, violant, tuant les hommes avant de repartir vers une nouvelle proie avec butin et captives. Certaines se revendiquaient d'une mouvance salafiste pour la prédication et rejetaient les maquis algériens dans les campagnes françaises.

La grisaille matinale avait fini par se lever. Mona déplia une couverture sur l'herbe, sortit du pâté de campagne et un fromage caoutchouteux d'importation. La mère de la fillette avait posé une bouteille de Minervois et ouvert une boîte plastique contenant une salade de tomates avec des lentilles, des œufs durs et du thon.

Carla qui venait d'émerger de son long sommeil vint s'asseoir avec eux. Le dos appuyé au muret de pierre, ses grands yeux clairs erraient machinalement autour d'elle, ne dissimulant rien des noires pensées qui l'accablaient.

— Je ne connais même pas vos prénoms, dit le moustachu, je m'appelle Philippe Dornier, jusqu'à l'an dernier, je bossais chez Executive Tourism : une société organisant des séjours haut de gamme pour étrangers.

— Aurélie, dit son épouse, en apprenant que la police désertait, nous avons décidé de quitter Paris. Les parents de Philippe habitent près de Mâcon. Et vous, vous allez où ?

— Les Alpes.

— Il paraît que les Suisses ont fermé leurs frontières et mobilisé les réservistes pour éviter un afflux massif de réfugiés.

— C'est ce qu'on raconte, mais nous allons rester de ce côté-ci des Alpes.

— Je ne comprends pas où sont passés les gens, dit Philippe, on dirait qu'une partie de l'humanité s'est évanouie sans laisser de traces.

— C'est à cause de l'insécurité et de la pénurie d'essence, objecta Landry, les gens se terrent chez eux. Seuls les frontaliers peuvent tenter leur chance en se réfugiant dans les pays voisins.

— La montagne, ça doit être calme... c'est un bon choix.

— Je ne sais pas, dit Landry, je sais plus trop à vrai dire. Le village est injoignable. Nous semblons tous habités par l'étrange croyance que l'existence sera plus facile là où on l'a commencée. Comme si nous voulions remonter le flot du temps.

Philippe éclata de rire. Un homme plein de finesse qui possédait cette gentillesse désintéressée des gens intelligents. Mona aida Aurélie à s'occuper de Léa, elle passait beaucoup de temps avec la gamine, la faisait manger. Elle lui tendit la poupée qu'elle avait emportée à Nanterre.

— Regarde Léa, c'était ma poupée quand j'avais ton âge : elle s'appelle Vanille.

Bien que le jouet soit passablement usé, la petite était ravie. Emmittouflé dans sa vieille parka militaire, Pierre somnolait sur une couverture, le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles. Son visage respirait la jeunesse. Une fois son repas avalé, Lucas se leva en disant :

— Je vais me dégourdir les jambes, la conduite c'est usant.

En pensant aux mauvaises rencontres, il avait pris son Glock et vérifié que le chargeur était plein.

Sans vraiment les connaître, il n'aimait pas les paysans. Ceux qui écoulaient leurs produits en région parisienne ne l'avaient jamais emballé : des têtes de renards rusés qui profitaient de la misère urbaine. Lucas avait toujours vécu dans le béton de la banlieue. Quand il pensait à la campagne, des images de toilette sèche lui venaient, des vies mornes et ennuyeuses. Son premier souvenir marquant n'était pas le chant des passereaux, mais un Black maigre à crever agonisant en overdose à côté des caddies du Lidl Market avec de la bave dans la bouche comme quand une machine à laver déborde.

Il ignorait si les médias avaient été pris d'assaut par des milices ou pillés par les bandes de crevards qui ravageaient Paris.

Seule France Inter émettait toujours depuis un studio de secours et les journalistes semblaient tirer une grande fierté de ce côté *dernier carré*. Landry tourna le bouton du volume.

... Paris brûle, de nombreux foyers d'incendie se sont déclarés. Des volontaires essaient de combattre les flammes. Nous ne disposons pas encore d'estimations sur le nombre de victimes.

Aux frontières, on signale un afflux important de réfugiés. Des arrivées de bateaux normands et bretons sont signalées sur les côtes anglaises, mais là aussi le manque de carburant limite l'ampleur du phénomène.

Les derniers expatriés ont été évacués de la capitale, certains gouvernements ont même envoyé des troupes spéciales pour exfiltrer leurs compatriotes. Les dirigeants étrangers craignent des prises d'otages avec demande de rançon.

Une partie de la population pille et tue pendant que la majorité se terre dans les caves se préparant au pire. Personne n'a de nouvelles du président. Cette absence inquiète certains gouvernements en raison des codes nucléaires.

Certains quartiers organisent leur autodéfense filtrant les accès pour limiter les attaques d'éléments extérieurs. Par ailleurs, d'importants combats à l'arme lourde sont signalés en Seine-Saint-Denis et dans la périphérie des grandes villes comme Marseille, Lyon, Lille, Grenoble ou Strasbourg.

Ces affrontements opposent principalement les deux seules forces structurées qui émergent de la confusion actuelle : les milices de Rempart et les katibas ; sans qu'aucun camp n'ait pris d'avantage décisif sur l'autre.

Ce que la Wehrmacht n'avait pas accompli en quatre ans de guerre, les gangs l'avaient réalisé en quelques heures. Landry regardait Pierre dormir d'un sommeil calme : un visage à peine dégagé de l'enfance. Tout juste dix-sept ans. Landry ignorait ses espoirs, ses rêves. Il ne savait pas grand-chose de son fils, de sa vie. Le monde dans lequel Pierre aurait dû construire son avenir se désagrégeait lentement, et c'était sa génération à lui qui était responsable de cette débâcle générale.

Depuis la période spéciale, beaucoup de jeunes partaient travailler à l'étranger. En poussant Pierre à faire des études, il avait agi par réflexe mimétique. Dans ce monde en voie de désintégration, même les meilleurs diplômés ne conduisaient le plus souvent qu'au chômage et à la misère.

Landry se rase dans le rétroviseur extérieur du Picasso. Lucas n'était toujours pas revenu. Il commençait à s'inquiéter.

Carla silencieuse examinait ses ongles rongés jusqu'au sang. Elle avait posé son téléphone à côté d'elle pour que la cellule photovoltaïque recharge sa batterie. Elle ne s'en servait plus que pour écouter de la musique.

Landry se demandait combien de temps le souffle de la mort allait la hanter. Pouvait-elle oublier ce qu'elle avait vécu ? Mona ne la quittait pas, veillant sur elle comme une sœur inquiète.

Landry voulut partir à la recherche de Lucas, mais Philippe n'était pas chaud pour rester seul avec la petite troupe.

Carla, qui s'était éloignée, avait, à son tour, disparu. Landry la retrouva, l'air misérable, à trois cents mètres au bord d'un vaste étang aux eaux sombres ; il était persuadé qu'elle avait voulu en finir, sans en avoir le courage. Il fallait les avoir bien accrochées pour sauter dans cette eau glacée, immobile, plus visqueuse que les bras d'une pieuvre, ces roseaux bruissant d'animaux inconnus. Il imaginait son corps de déesse, fait pour la vie, froid comme une anguille.

Carla avait des absences. Elle aurait pu rester là des heures si Landry ne l'avait pas prise par le bras.

— Viens Carla, tu vas finir par prendre mal.

Sur le chemin du retour, elle resta silencieuse avec un regard indéchiffrable. Ce qui le frappait c'était son incapacité à être vraiment là, elle restait des heures en mode veille comme si quelque chose l'avait happée dans un univers parallèle dont elle ne parvenait pas à s'extraire.

De retour vers les voitures, Landry se sentit soulagé en voyant Lucas en compagnie d'un homme de grande taille en bleu de travail. La cinquantaine maigre, l'œil brillant, la bouche perdue sous de longues moustaches encadrant un nez busqué.

— Je te présente Gilbert Bonnard, il habite la ferme voisine.

Sous sa casquette, l'homme avait une tête d'épagneul mélancolique. Il s'exprimait avec la lenteur grave du paysan économe de ses efforts.

— Ne restez pas ici, la petite va attraper la crève, dit-il, mais prenez les véhicules. Le mois dernier, on m'a même volé une charrue rouillée.

Mona suivait à pied en compagnie de Carla.

— Elles ont l'air de bien s'entendre, dit Landry à Lucas.

— Surtout qu'avec le caractère de cochon de Mona, c'était franchement pas gagné.

Carla tirait en permanence sur les manches de son pull pour les faire descendre jusqu'au bout de ses doigts. Landry se demandait si ce geste compulsif était lié à ce qu'elle avait vécu, à un besoin instinctif de se protéger du monde extérieur. Il espérait qu'elle parviendrait progressivement à chasser ce cauchemar dans un de ces mécanismes biologiques de résilience qui permettent de surmonter les pires épreuves. La nature produisait ses propres contrepoisons.

Massée dans un repli de terrain, la ferme fumait. Un gros bâtiment en pierre faisait un angle droit avec la grange. L'homme avait entrepris la construction d'une palissade pour clore sa cour.

— Avec les attaques nocturnes, je ne ferme plus l'œil de la nuit.

Il travaillait ses terres à l'aide d'un puissant percheron nommé Pompon qui ravit Léa. Son épouse Odile les accueillit dans un babillage familial. Sa présence chaleureuse était une bénédiction qui permettait d'oublier un peu le tragique de leur situation.

Dans sa grande cuisine, une bonne flambée craquait dans le poêle en fonte. Elle mit à chauffer du lait pour Léa et souleva le couvercle d'une marmite. L'odeur qui s'en échappa les fit tous saliver.

— Du bœuf bourguignon, je l'ai fait hier, dit-elle, et ce n'est pas tous les jours. En plus, c'est toujours meilleur le lendemain.

— Vous avez de la chance de vivre ici, dit Aurélie.

— C'est ce que disent certains, répondit Gilbert amusé.

— Moi j'ai toujours rêvé de vivre à la campagne, affirma Philippe.

Le paysan échangea avec sa femme un regard ironique avant d'objecter :

— Sans tracteur, c'est devenu dur. Avant je travaillais seul une centaine d'hectares, maintenant, on cultive juste assez pour nous autres et pour notre fille Emma qui vit avec son copain à Auxerre. Je fais mon bois et c'est tout. Ça nous suffit. Paraît qu'il faut s'en contenter.

Odile Bonnard les resservit avec générosité. Pierre avalait de grosses bouchées de viande. C'était bon de le regarder manger ainsi. Quand l'odeur de pommes caramélisées devint trop forte, elle sortit du four une belle tarte à la pâte croustillante.

— Vous nous gâtez, dit Mona, ça fait du bien de rencontrer des gens comme vous. Nous avons vu tellement d'horreurs à Paris.

— Il y en a partout, dit Odile avec un voile de tristesse dans la voix, si vous saviez le nombre d'attaques de fermes. Certains affirment même qu'ils mangent de la chair humaine. Je crois que ce sont des racontars comme ces contes cruels qui parlent du Grand Méchant Loup. N'empêche qu'on nous a tué une génisse la semaine dernière.

Mona avait blêmi. Une fois sa part de tarte terminée, Léa prit un visage boudeur et résolu.

— Je veux retourner voir Pompon, exigea-t-elle, fascinée par l'odeur âcre et puissante de cette bête dont les naseaux fumaient comme ceux d'un dragon.

Dans l'étable qui sentait le crottin et l'avoine, il y avait aussi du petit bétail : quelques brebis et une dizaine de chèvres qui se grimpaient dessus dans un tintement de clochettes.

La gamine dévorait le spectacle d'un regard d'une telle intensité que la moindre bête prenait à ses yeux une magie insoupçonnée. Comment de si petits êtres pouvaient-ils engendrer les pires criminels ? se demandait Mona en la regardant s'émerveiller.

— Suis-moi gamin, dit Gilbert en entraînant Pierre dans l'atelier où il fabriquait sa sellerie, je travaille le cuir depuis que j'ai ton âge. J'ai passé un CAP de maroquinerie, mais toutes les usines ont fermé à cause de la concurrence asiatique. Les lanières de ton sac à dos sont usées, je vais te montrer comment en retailer de nouvelles.

Il sortit une longue pièce de cuir. Pierre était fasciné par la précision de ses gestes. Il aimait entendre le tranchet passer dans le gras du cuir odorant et le marteau teinter sur le veau neuf. Quand

les lanières neuves furent taillées, l'homme les fixa : le sac était métamorphosé. Pierre le fit tourner avec fierté. Le cuir souple couleur beurre frais et doux comme une peau de chamois lui donnait un aspect luxueux avec ses larges lanières épargnant la chair des épaules.

— Vous pensez reprendre la route ce soir ? demanda le fermier en allant chercher une vieille poire qu'il distillait lui-même.

— C'est ce qu'on avait en tête, dit Lucas.

— Pourquoi pas en journée ? Vous croyez que c'est plus dangereux ?

— Moi je le pense, intervint Landry, même les assassins doivent dormir.

— Vous savez, à Sens il n'y a pas des masses d'assassins, comme vous dites. À votre place, je roulerais de jour tant que vous restez loin des villes.

Au retour de l'étable, les filles firent un brin de toilette. Assise sur le lavabo, enveloppée d'une épaisse serviette qui sentait l'assouplissant, Léa regardait Mona se brosser les dents. Sa mère lui attacha les cheveux avec un chouchou pendant que la fillette prenait un malin plaisir à enrouler de manière compulsive ses boucles entre ses doigts. Elle demanda à Mona :

— Tu fais quoi à Paris ? Tu vas à l'école ? Tu es maîtresse ?

— Si on veut, je suis une maîtresse, répondit Mona en riant, mais va vite t'habiller avant de prendre froid.

La discussion tournait toujours autour de l'opportunité de rouler de nuit. Au final, ils décidèrent de repartir à la nuit tombée.

— Ça m'embête de vous demander ça, dit Landry.

— Dites toujours, répondit le fermier devenu soudain méfiant.

— On n'a pas assez d'essence pour toute la route alors je pensais...

Quelque chose tomba derrière les pupilles du fermier, comme un rideau qu'on tire rapidement devant une vitre. Landry eut le sentiment d'avoir été grossier, regrettant aussitôt sa requête.

L'agriculteur prétendit ne pas avoir de carburant avant de changer de sujet. Lucas savait qu'il mentait. Il avait remarqué une vieille Polo dans le garage, mais il se tut. À sa place, il aurait fait la même chose. L'essence c'était la vie.

Pour se faire pardonner, le paysan leur vendit des provisions à des prix plus bas que dans la capitale. De toute façon, s'ils en jugeaient par les dernières nouvelles, la plupart des commerces avaient été mis à sac.

Landry se demanda comment les gens allaient s'approvisionner. Il pensa à son immeuble rue de Dantzig, à la pauvre Madame Rosario, à la Mère Patureau. Qu'étaient-elles devenues ? Ils allumèrent la radio :

... situation est extrêmement confuse dans certains quartiers où les habitants s'arment pour résister aux gangs. Certains mettent en cause l'ouverture des prisons, d'autres parlent de nettoyage ethnique même si la plupart des attaques n'ont d'autres buts que le pillage. Des milices s'organisent pour filtrer les accès aux quartiers.

Landry décida de pousser du côté de la route avec une paire de jumelles.

— Faites gaffe, lui conseilla Gilbert, il y a des loups dans la région, mais le pire ce sont les chiens sauvages : ces saloperies harcèlent tout ce qui bouge. Le mois dernier, une meute m'a esquiné deux brebis.

Assis à une centaine de mètres de la route, Landry vit après une demi-heure déboucher un groupe d'une trentaine d'individus : une bande pauvrement vêtue, composée d'hommes en armes et de trois femmes paraissant être captives. Landry sentit son cœur se serrer à leur vue. Il eut juste le temps de se mettre à couvert.

La troupe marchait plein Nord. Un gamin à vélo faisait office d'éclaireur poussant quelques centaines de mètres devant le groupe avant de revenir faire son rapport. Heureusement, la ferme était invisible depuis la route départementale.

Il attendit que la colonne disparaisse après une courbe comme elle avait surgi du néant. Cet événement le conforta dans sa décision de ne reprendre la route qu'à la nuit tombée.

Il avait hâte de se retrouver parmi les siens. L'appel de la tribu n'avait jamais été aussi fort dans son cœur.

Une fois de retour à la ferme, il n'en parla à personne pour ne pas les inquiéter inutilement. Agrippée à Vanille, Léa dormait déjà dans une des poses décontractées que seules savent prendre les fillettes : la tête inclinée, les lèvres en cul de poule, une bulle au coin

de la bouche. Filet de salive tendu vers ses rêves. Une image du bonheur.

CHAPITRE 2

Hérissé de colère comme une hyène à l'affût, il sentait le sang lui monter au visage, les veines gonflées de son cou étaient plus tendues que des câbles. Il se resservit un grand verre de vodka, en but une gorgée, la garda un moment en bouche avant de l'avaler, les coins des lèvres tirés vers le bas, les yeux opaques. Soudain, dans un accès de fureur, sa main serra le verre si fort, qu'elle le brisa.

Hagard, le Pointu regardait les tessons fichés dans sa paume. Un sang épais et noir maculait le sol de traînées sombres. Quand il eut retrouvé son calme, il nettoya grossièrement sa blessure à la vodka. Ces sagouins le rendaient fou.

— Deux gars ! Ils m'ont escarpé deux gars.

Il avait réussi à se libérer en usant ses liens sur une scie à métaux. Georges tournait en rond comme un fauve en cage.

— Ces enfoirés vont le payer cash.

— Tout le monde quitte Paris depuis que ça chie sérieux, dit le Pointu, le problème c'est de savoir où ces connards sont maintenant.

C'est l'Anguille qui eut l'idée de fouiller le cadavre. Le corps martyrisé du mari commençait à sentir fort. Dans ses poches, il trouva le mobile. En vérifiant les applications, il poussa un hurlement de victoire.

— Jim Morrison possède le widget Family.

Par sécurité, beaucoup de familles s'enregistraient sur ce logiciel pour mobile permettant de localiser ses proches. En ouvrant la géolocalisation, une carte apparut avec un point rouge sur l'autoroute du Sud. Un nom s'affichait avec une photo : Carla, la petite loute s'appelait Carla. Elle était entrée dans son âme, dans sa vie. Quelque chose d'étrange vrillé dans ses nerfs malades.

— Good Job l'Anguille, reste juste à tirer une caisse, dit le Pointu.
— Et les keufs ? lâcha Mamadou, regrettant aussitôt de l'avoir ouverte.

— T'as vraiment de la merde à la place du cerveau, lâcha Georges, les keufs on les emmerde. De quoi tu nous parles ? Y en a plus des schmitts. Ces connards rasant les murs.

Ils sortirent dans la rue avec des traverses trouvées dans une remise et se postèrent dans le virage. Mamadou et Ali bloqueraient le passage vers l'avant. Le Pointu et Georges s'occuperaient de l'arrière.

L'Anguille se massa les tempes en fermant les yeux. Il éprouvait les premiers symptômes : ça commençait à chaque fois comme ça qu'une flambée de violence le prenait.

Quand ils virent la Renault Clio, Mamadou et Ali jetèrent la poutre en travers de la route, pendant que la seconde traverse bloquait toute retraite. Georges caressa son Sig Sauer 9 mm comme il l'aurait fait d'un ventre de femme. Une voiture chargée à ras la gueule avec, à bord, un vieux couple un peu mité. Le squelette distingué au volant parut tétanisé en les apercevant, ses rares cheveux dressés sur sa calvitie luisante. L'Anguille lui souriait avec un éclat sadique dans le regard.

— Surprise ! Maintenant ouvre-moi, tête de nœud !

Les orbites du chauffeur faisaient l'effet de s'agrandir pour se réfugier au fond de son crâne, comme s'il se transformait déjà en tête de mort. Pas un centimètre carré de sa figure ridée qui ne fût hérissé de terreur. Toutes les parties de son corps, intestin et muscles compris, se tordaient comme ces reptiles drogués au crack avant un combat clandestin. Georges essaya en vain d'ouvrir les portes verrouillées. Il pencha la tête de côté en une posture qui évoquait l'attitude interrogatrice des prédateurs.

— Ouvre cette putain de caisse avant que je m'énerve.

Briser une vitre c'était la certitude de finir congelé avant les cent premiers kilomètres. Il mit pourtant le conducteur en joue.

— Trois secondes fils de pute et je t'abats comme une crevailla.

Son expression cruelle à donner la chair de poule signifiait : *Fais-moi une fleur, vieux sac à merde, joue au con que je puisse te fumer*

la gueule comme une grenade de chair. Il commença à compter : *un, deux...*

Un bruit pneumatique l'informa que le vieux singe avait déverrouillé les portières. Il se rua à l'intérieur et expulsa le couple sans ménagement. Le Pointu glissa ses longues jambes sous le tableau de bord. Ali et Mamadou s'étaient déjà installés à l'arrière, mais Georges ne montait toujours pas. Le Pointu le klaxonna.

— Putain de merde qu'est-ce que tu branles ? Monte à la fin.

L'Anguille avait attrapé le chauffeur par le col. Le vieux leva les mains pour se protéger le visage, mais l'Anguille en profita pour lui écraser violemment les testicules avec une béquille du genou. La bouche ouverte, le vieux bascula en avant, cassé en deux. Il ventilait à vide en gémissant.

Georges recula d'un pas, prit appui avec souplesse sur son pied gauche comme pour une démonstration de close-combat avant de percuter sa mâchoire d'une brutale béquille du genou droit. Il y eut une étrange sensation de craquement, le bruit que ferait une planche à l'instant qui précède l'éclatement sous le poids d'un genou. Le bas du visage glissa vers l'arrière comme un tiroir disloqué.

Le vieil homme poussa un hurlement inarticulé qui s'acheva dans un râle, sa tête boula en arrière entraînant le reste du corps dans le fossé. Dans la chute, l'arrière du crâne heurta l'accotement.

La vieille se précipita en sanglotant vers le vieux qui, la bouche en sang, vomissait toutes ses tripes. L'air puait la bile, quelque chose de métallique, une odeur primitive qui rappelait la terre retournée.

L'Anguille devina sans avoir besoin de regarder que le vomi était plein de sang. Il distinguait mal ses traits tellement l'œil de l'homme était fermé, violacé, le nez écrasé, un visage déformé ressemblant à un gros caillot. Sa respiration bruyante s'étranglait sur quelque chose d'humide coincé au fond de la gorge. Une convulsion le fit trembler un moment avant de s'éteindre.

Le Pointu passa la tête par la vitre.

— Maintenant laisse pisser, il a son compte ce suceur de pine.

Immobile au bord du fossé, l'Anguille fixait le couple d'un air morne. Il jouait avec un boulon sorti de sa poche qu'il lançait en l'air

de la main droite. La forme gémissait sur le sol glacé, chahutée de souffrance, des larmes coulaient de ses paupières violacées.

Il faisait un froid de gueux, un truc à vous figer les os. La femme serra contre elle le corps martyrisé de son compagnon comme elle l'aurait fait d'un enfant mort. Quand son regard croisa celui sans vie de George, ses yeux se remplirent de terreur épaisse. Dans la main du narvalo, le Sig Sauer avait remplacé le boulon. Il arma la culasse. Une balle était engagée dans le canon.

Georges leva l'arme avec lenteur. Le vieil homme eut un renvoi, une matière rosâtre inonda sa veste. Tourné vers le couple, l'Anguille esquissa un sourire d'une étrange douceur. Il souriait ou en donnait l'impression, si l'on ne tenait pas compte du regard : des yeux aussi vides et brillants que des pièces neuves de cinq francs.

— Lui faites plus de mal, supplia la vieille, la voix entrecoupée de sanglots, vous avez la voiture, tout ce que nous possédons est dedans.

La détonation déchira la nuit glaciale, se répercutant entre les barres de la cité voisine comme dans une grande salle de bal vide.

Elle s'était tue, frappée de catalepsie, fixant incrédule le corps sans vie de son mari dont le cou tendineux évoquait vaguement un poulet.

— POURQUOI ? Pourquoi tu as fait ça ? Espèce de salopard.

Georges eut un tic. La rangée de fausses dents en céramique de la femme le mettait mal à l'aise.

— C'est toi sac à foutre qui m'as traité de salopard ?

Il sauta dans le fossé pour la saisir à la gorge et abattit la crosse sur son visage dans un bruit de porcelaine brisée. Des morceaux comme du verre pilé sortaient de la bouche ensanglantée par les coups. La femme essayait de se protéger sans y parvenir. Sa dentition se brisait par morceaux et son nez pissait le sang.

— Ton problème numéro un, vieille salope, c'est ta grande gueule.

Sa main continuait à s'abattre, le canon vers le haut, elle n'essayait même plus de se défendre comprenant qu'il allait la tuer. Soudain, le bras de Georges fut immobilisé par une grande main puissante.

— Bordel de merde, cria le Pointu, le visage à deux centimètres du sien, qu'est-ce qui buguedans ta tête ? Lâche l'affaire, je suis sûr qu'elle regrette.

L'Anguille lâcha le cou gluant de sang de la femme qui valdingua dans le fossé plein d'eau glacée.

— Magne-toi le cul, bordel de merde, j'ai pas envie de traîner dans le coin, dit le Pointu en le poussant dans la voiture.

— Ces enculés de vieux sucent notre pognon depuis des lustres.

Le Pointu échangea avec Ali un regard d'incompréhension. À quoi bon gaspiller des munitions ? Tirer servait juste à les faire repérer.

— Tu fais chier l'Anguille. Explique-moi pourquoi tu t'acharnes ? interrogea le Pointu, tu te mets toujours dans des états pas possibles.

— Ça m'a fait du bien de le fumer, énormément de bien, de toute façon, tu peux pas comprendre, soupira l'Anguille pour se justifier.

Il rangea son arme, reprit son boulon, les yeux fixés avec regret sur la forme prostrée dans l'eau du fossé avant d'ajouter :

— Ces baltringues méritaient pas mieux. J'ai raison ou pas ?

Personne ne se risqua à le contredire. Il aspira une grande goulée d'air frais.

— La vérité, il a dérouillé grave le vieux Fromage, se risqua Ali.

— Ce tas de rouille pourri pue la pisse de vioques, dit l'Anguille en posant le boulon sur le tableau de bord. Il sortit le mobile volé.

— T'inquiète ma petite beauté, ton Georges est en route. Ça prendra le temps qu'il faudra, mais je finirai par te retrouver.

— Ils sont où exactement ces bâtards ? demanda le Pointu.

— Deux cents bornes plein Sud, direction Sens, on va les serrer.

Le Pointu fit rugir le moteur.

— Avec un peu de bol, on les rattrape avant demain soir.

— J'attends que ça Pointu. Que ça... J'te jure. Elle va déguster la salope quand on finira par coincer ces fils de pute.

Il les forcerait à s'arrêter sur le bas-côté, extirperait du véhicule ces salopards, s'amuserait avec eux jusqu'à ce que, fous de douleur, ils le supplient de les achever. Alors il leur viderait les viscères, puis Ali les égorgerait : un lent sourire kabyle, comme au pays. Alors il pourrait enfin profiter de sa chérie et faire d'elle sa chose à lui, toute à lui, loin de la méchanceté du monde.

Le Pointu écrasa la pédale d'accélérateur d'un geste rageur. À l'arrière, Ali et Mamadou fixaient la nuit pleine de lueurs glacées et de colonnes de fumée tendues vers le ciel. Des yeux de gosses devant un éblouissant spectacle de Noël. Le Pointu tourna le bouton de la radio.

Paris, brûle-t-il ? Selon nos informations, le Quai d'Orsay, la Conciergerie, l'Université de Jussieu et Matignon sont en flammes. On signale plusieurs tours de la Défense incendiées. Aucune force de l'ordre n'est visible dans les rues. Beaucoup d'appartements sont attaqués par des bandes criminelles. À cette heure, il est encore impossible de faire un décompte exact des victimes. Par ailleurs, une partie des forces armées a pris fait et cause pour Rempart. Un collectif d'officiers appelle le pays à se regrouper derrière Cyrus Rochebin pour former un gouvernement de salut national...

— Quand on s'arrête à bouffer ? demanda Mamadou en bâillant.

— Commence pas, dit Georges, tu vois pas qu'on écoute la radio ?

Des affrontements ont lieu autour de certaines cités. Ces combats auraient fait plusieurs centaines de victimes. Il semble que les islamistes soient mieux armés que ne l'avait prévu Rempart...

— La vérité, Mamadou a pas tort, on a tous la dalle, dit Ali.

Les mains appuyées au volant, le Pointu étira ses muscles ankylosés par la conduite, un corps long comme celui d'un serpent.

— Bon, ces bâtards sont sûrement pas partis sans graille. Les vioques triment toujours avec eux un max de bouffe, dit le Pointu, après tout c'est le dernier plaisir qui leur reste.

CHAPITRE 3

Comme les lourds barbares d'Alaric violant l'enceinte de Rome, Rempart s'était battu contre un spectre, s'emparant d'un état-mendiant privé de ressources. La facilité même de cette victoire prouvait que la proie n'était plus qu'un ectoplasme vide de tout principe vital. Partout des milices proclamaient leur souveraineté. Comme l'Empire romain disloqué en royaumes combattants, des seigneurs de guerre démembraient la République.

Cyrus Rochebin, prophète post-moderne, Jack Lanoux, Éditions du Sphinx

— T'aurais dû me réveiller, lui reprocha Lucas qui sirotait à petites gorgées le thé brûlant qu'Odile lui avait servi.

— T'avais besoin de sommeil, dit Landry en s'asseyant à côté de lui. On avait tous besoin de récupérer. Les autres dorment encore.

— Il est quelle heure ?

— Neuf heures du soir.

— Faut y aller, on a trop traîné. Je vais les secouer.

Aurélie tapota la joue de Léa, la fillette endormie eut un mouvement de bras comme pour se protéger d'un danger.

Ils embrassèrent les Bonnard en sachant qu'ils ne les reverraient probablement jamais. Landry pensa à ses années chez Airbus, au Bristol. Il avait passé sa vie à quitter des gens abandonnant à chaque fois un présent tiède pour un avenir inquiétant.

France Inter parlait de frontières qui se fermaient pour éviter l'afflux de réfugiés. Après avoir assisté au lent déclassement de tout un pays, l'Europe était réveillée par les flammes qui dévoraient la grande maison France. Un incendie qui menaçait de se propager à des voisins également travaillés par le salafisme et les mouvements identitaires. Partout, les signes de radicalisation se multipliaient. Des

villes en Allemagne, aux Pays-Bas, en Angleterre, en Suède avaient dû affronter des émeutes, où des groupes cagoulés très mobiles mettaient à sac des quartiers entiers. *Pogrom contre intifada*, avait titré le New York Times.

Les voix des journalistes sentaient les nuits blanches, le tabac et les litres de mauvais café. Toute une radio vivait dans l'illusion du passé, animée par une conscience professionnelle en béton armé pour assurer un service public d'information contre vents et marées.

La vie d'avant a sombré, pensa Landry, pourtant le monde fait comme si rien n'avait changé, comme si ce qui arrivait n'était pas la fin de quelque chose. Désormais, chacun se préoccupait du prochain repas ou des mauvaises rencontres : un retour aux fondamentaux.

La génération de Pierre rejetait le monde trompeur de leurs aînés, les élites discréditées et parlait de la violente nostalgie d'avant la période spéciale comme d'un *fossile obscène*. Avec eux, les choses seraient différentes, plus claires, car ils avaient compris qu'une vie confortable était devenue inaccessible. Seule la survie les obsédait.

Pourquoi faire médecine quand le système de santé s'effondrait ? Mieux valait apprendre à survivre en forêt. Toute la hiérarchie du savoir se trouvait soudain bouleversée. Des siècles de civilisation allaient s'effacer en quelques années : la fin d'un monde.

La situation serait vite intenable pour la plupart des gens devenus incapables d'assurer leur survie comme ils avaient été incapables d'assurer celle de leur société. Cela signifiait selon les thèses du darwinisme social qu'ils étaient tout simplement indignes de vivre.

Ils roulaient vers Sens : une ville réputée calme qu'ils préférèrent contourner. Aucune lumière, ni activité humaine comme si un couvre-feu avait éteint la ville. Le réseau GSM fonctionnait par intermittence avec un signal très faible d'une barre de réseau.

— C'est l'alimentation des relais, observa Landry, quand le réseau déleste, il ne reste que des batteries lithium à l'autonomie limitée.

Léa dormait dans d'épaisses couvertures en forme de nid, serrant Vanille contre elle comme s'il s'agissait du plus fabuleux des trésors. Carla s'était maquillée. Avant le départ, elle avait emprunté la trousse Sephora de Mona, restant longtemps à brosser ses longs cheveux blonds, le visage inexpressif. Elle avait toujours une douleur

dans le regard, mais elle s'accrochait, c'était clair. Un maquillage comme une tentative de rester en vie.

Les yeux rivés sur la route déserte, Lucas évoquait ces fugitifs de film noir américain : un homme traqué essayant d'échapper à une meute de tueurs invisibles. Les voyants du tableau de bord dessinaient le moindre détail d'une barbe de deux jours qui faisait ressortir le bleu de ses yeux.

Il avait confié ses jumelles à Landry pour scruter le cône de lumière blanche. S'il apercevait quelque chose de suspect, il devait le prévenir. Après Sens, celui-ci intervint :

— Arrête-toi là, je vois un truc sur la route.

Moteur tournant, ils s'arrêtèrent, à bonne distance de branchages grossièrement disposés en travers de la chaussée. Lucas manœuvra pour que le faisceau des phares balaye les buissons proches. Rien de suspect n'était visible. Méfiant, il examina la zone verglacée. Avec ce froid, il était peu probable que des bandes veillent.

Landry vérifia que le cran de sûreté de son Ruger était enlevé et il se dirigea lentement vers les branchages.

Lucas était debout derrière la portière ouverte, avec le Remington dans lequel il avait glissé des cartouches de chevrotine. Une tension était perceptible dans l'air glacé. Landry traîna les branches sur le bas-côté. Avec sa lampe, il inspecta avec soin le bitume pour s'assurer qu'aucun clou n'avait été placé sur le sol.

Ils reprirent la route dans ce Nord de la Bourgogne parsemé de bourgs recroquevillés paraissant inhabités, une région vidée de sa substance économique par la globalisation où des fossiles antédiluviens survivaient tant bien que mal dans des maisons glacées faites d'espace et d'ombre.

L'unique danger qu'ils croisèrent fut une meute d'énormes chiens revenus à l'état sauvage qui les poursuivit sur plus de six cents mètres dans un tourbillon de flaques boueuses. À un moment, Lucas, énervé, pila. Un choc mat à l'arrière lui confirma que la manœuvre avait réussi. La meute allait dévorer le blessé. Landry hilare plaisanta.

— Eh ! Abîme pas le Picasso, sinon on nous rendra pas la caution.

Près d'Auxerre, l'obscurité se voila de reflets rouges.

— Des incendies, murmura Landry, tendu.

Depuis la route, ils apercevaient les restes encore fumants d'entrepôts incendiés. Landry voulait contourner la ville, mais, d'une manière ou d'une autre, il leur fallait approcher de l'agglomération auxerroise. Les rues vides offraient le spectacle d'un chaos de devantures fracassées, de marchandises répandues sur le sol. Après un virage, ils virent un ancien Centre Leclerc tagué qui achevait de se consumer en dégageant une épaisse fumée noire. Sur le parking, de petits groupes vêtus de l'uniforme des cités : sweat à capuches, casquette vissée à l'envers, baggy, baskets aux lacets défaits. Certains très jeunes, tous regardaient l'incendie en se dandinant.

Lucas coupa les phares et Philippe fit de même, roulant à faible allure.

— Mieux vaut déguerpir au plus vite, dit Lucas, j'ose pas imaginer le nombre de ces salopards qui tournent en ville la faim au ventre.

C'est à ce moment-là que Lucas fit l'erreur de s'engager dans ce qu'il crut être un raccourci. Devant un ensemble HLM, des silhouettes étaient rassemblées autour de feux de poubelles qui éclairaient le parking. En les voyant rouler tous phares éteints, il y eut des cris dans la nuit et un mouvement de foule dans leur direction. Sans doute pensèrent-ils à la police ou à des pillards. Dans tous les cas, la haine et l'avidité constituaient des raisons suffisantes pour attaquer des véhicules pleins d'essence. Ici comme ailleurs, le carburant était introuvable.

Lucas enfonça l'accélérateur, mais un groupe déboucha de la droite pour lui couper la route. Il fonça plein gaz en klaxonnant. Le groupe s'écarta au dernier moment pour éviter la masse métallique lancée à pleine vitesse, mais, derrière, Philippe ne put éviter un jeune en capuche.

Aussitôt, une bouffée de haine jaillit des poitrines. Une pluie de projectiles s'abattit sur le Renault explosant une vitre latérale. L'Espace fit une telle embardée qu'il faillit verser dans le fossé réussissant in extremis à redresser sa trajectoire.

Pied au plancher, Lucas laissa avec soulagement les formes hurlantes dans le rétroviseur. Il roulait vite pour sortir de ce guêpier

et quitter l'agglomération auxerroise. Le réseau électrique fonctionnait encore par endroits. Les réverbères au sodium plongeaient des quartiers pavillonnaires déserts dans une lumière monochromatique irréaliste. À l'intérieur de l'Espace, Léa terrorisée était en larmes, mais son père ne voulait pas ralentir, craignant de perdre le Picasso.

— Lève le pied, intervint Landry, Philippe n'arrive pas à suivre.

Ils contournèrent la masse calcinée d'une camionnette UPS. Une silhouette en uniforme chocolat était couchée au milieu de la route. Carla détourna le regard en avalant sa salive.

Une fois hors de l'agglomération, ils s'arrêtèrent devant une supérette qui semblait étrangement intacte pour évaluer les dégâts.

— Une tôle enfoncée et la vitre arrière droite explosée. Vous vous en tirez bien, dit Landry avant d'aller chercher du ruban adhésif.

Il fixa une toile plastique à l'intérieur la doublant d'une couverture pour empêcher l'air glacé de pénétrer dans l'habitacle.

Lucas ne connaissait pas du tout Auxerre. Le mieux consistait sans doute à contourner la ville par l'Est, mais ce n'était qu'une intuition. Le danger pouvait très bien surgir là où personne ne l'attendait.

Ils roulèrent une bonne heure sur une départementale déserte. Le trait droit bleuté de la route brillante de verglas dansait devant les yeux fatigués de Lucas. Pas un véhicule, pas une seule âme qui vive. Poussé à fond, le chauffage dégageait une odeur de plastique brûlé.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Mona en montrant le grésil qui commençait à accrocher la lumière des phares.

— Il neige, dit Landry, pas étonnant avec cette température.

— Tu crois que ça va durer ? demanda Mona, inquiète, qu'est-ce qu'on va faire si la neige tient au sol ?

— Si ça dure, on devra s'arrêter quelque part, intervint Lucas.

— Où ça quelque part ? demanda Mona avec agressivité.

— Qu'est-ce qu'en j'en sais moi ? Je suis pas ton tour-operator.

Dix minutes plus tard, il neigeait à gros flocons sans discontinuer. La campagne s'était figée dans un silence juste traversé par le bruit étouffé des pneus sur la neige.

Le petit convoi avançait de plus en plus lentement. Dans les faux plats, les roues patinaient. Mona avait l'impression diffuse que Lucas prenait n'importe quelle route sans savoir. Il y avait le souffle du chauffage, le bruit des essuie-glaces et la musique que Landry avait mis en sourdine parce que sa tête allait exploser.

— Putain, on se traîne comme une limace crevée, dit Mona.

— Arrête un peu, s'énerva Lucas.

En croyant reconnaître une bâtisse devant laquelle ils venaient de passer, Mona fut persuadée qu'ils tournaient en rond.

— On est déjà passé par là, je reconnais la baraque. Tu sais où tu vas ?

— Fais pas chier Mona, il fait nuit et il neige, qu'est-ce que tu peux reconnaître ?

Lucas nerveux conduisait le visage collé au pare-brise, les doigts verrouillés au volant. À travers les vitres, Carla regardait le dessin délicat des flocons que le vent faisait tourbillonner. L'Espace fit une série d'appels de phare. Lucas s'arrêta sur le bas-côté. Philippe courut à la portière, le col de sa veste relevé, ses Hush Puppies éculées étaient parfaitement inadaptées à la neige. Quelques flocons se déposaient déjà sur sa petite moustache.

— Mes pneus n'accrochent plus, il faut s'arrêter quelque part.

— J'ai aussi du mal, reconnut Lucas, on s'arrête dès que possible.

Cinq kilomètres plus loin, ils bifurquèrent vers une grange en contrebas. Le Picasso patina dans la bouillasse, ils durent descendre pousser. La porte de la grange était fermée par une chaîne. Landry prit un coupe-boulon dans le coffre pour la faire sauter. La neige étouffait les sons, les enveloppant dans une ouate cotonneuse. La grange ne contenait pas grand-chose à l'exception de piles de bois et d'un peu de foin. Ils firent entrer le Picasso puis poussèrent à son tour l'Espace.

Ils firent un feu. Quand Lucas coupa les phares, il ne resta plus qu'une humanité serrée autour de la chaleur du foyer que les flammes dessinaient en ombres chinoises comme elles l'avaient fait des dizaines de milliers d'années plus tôt sur le calcaire des grottes. Landry pensa à des chasseurs du paléolithique réfugiés dans une

caverne glacée. Ces ombres dansantes étaient-elles à l'origine de l'art pariétal ?

Depuis vingt ans, le progrès s'était inversé comme une horloge se dérègle pour tourner à l'envers. Le monde avait successivement redécouvert l'indigence, la pauvreté urbaine du dix-neuvième siècle, la crasse médiévale et maintenant elle se résumait à une poignée d'humains affamés et frigorifiés serrés autour d'un simple feu.

L'âge de pierre après le siècle de fer. Si tout était cyclique dans l'univers, pourquoi le destin des hommes échapperait-il à cette grande loi des marées ? Le progrès linéaire n'aurait alors été qu'une illusion d'optique comme celle des premiers hommes croyant la Terre plate.

Landry ferma les yeux avec le sentiment d'être hors du temps. Il avait froid. Autour, l'obscurité les enveloppait, le mercure chutait, l'univers résumé à une caverne glaciale.

Il sentait la tristesse l'envahir. La nuit déformait les choses, en grandissait les aspects les plus sombres. Une nuit remplie de prédateurs écumant les campagnes, comme ces hordes cannibales qui hantaient jadis les forêts préhistoriques en quête de chair humaine. Il imaginait le silex fendre la viande, tranchant les côtes d'un coup sec. Des préhistoriens avançaient que des prisonniers étaient gardés en vie pour de futurs festins : un bétail humain à l'engrais.

— Aide-moi à transporter les billots, demanda Mona à Pierre.

Ils aménagèrent des bancs autour du foyer puis installèrent un vieux grillage sur les moellons pour faire chauffer de la soupe en sachet poser dans une grande casserole. Le potage Knorr les réchauffa un peu. Chacun lapait sa soupe « Secrets de Grand-Mère aux 8 Légumes » en silence, des courants d'air glacé dispersaient la maigre chaleur du feu.

Ils ouvrirent des sardines à l'huile d'olive de marque Sultan qu'ils accompagnèrent de pain tranché et finirent le repas avec des fruits au sirop Saint-Mamet. Avec un sourire d'ange triste, les yeux baissés, absorbée dans une rêverie douloureuse, Carla n'écoutait pas la conversation. Lucas la regardait, pensif.

Philippe sortit une bouteille d'Armagnac. Chacun s'en versa un doigt. L'alcool leur fit du bien, il réchauffait les cœurs et les âmes.

Puis Philippe proposa à Landry d'aller fumer une cigarette dehors. Un vent froid se glissa dans la grange quand ils entrebâillèrent la porte.

Les flocons tombaient drus, tissant un épais rideau de silence sur la campagne. Heureusement, le surplomb du toit les protégeait de la neige.

— Elle est mignonne Léa, dit Landry, une petite fée.

— Elle tient de sa mère, c'est une chance...

Philippe souffla dans ses doigts transis pour les réchauffer. Il ressentait un engourdissement et des picotements.

— Putain, je crois bien n'avoir jamais eu aussi froid de ma vie...

En le voyant s'escrimer sur sa roue crevée avec ses paumes tendres et blanches, Landry avait réalisé que Philippe était parfaitement inadapté à la survie en milieu hostile.

— Un sacré bol d'avoir trouvé cette grange, poursuivit Philippe en tirant une taffe.

Autour, la neige enveloppait la campagne étouffant tous les bruits. À des lieux à la ronde, ils étaient seuls comme les premiers hominidés et c'était probablement mieux ainsi.

— Vos parents c'est à Mâcon même ? demanda Landry.

— Juste à côté, à dix bornes, on pensait arriver demain, mais maintenant c'est râpé, regretta Philippe en regardant la campagne blanche.

— Surtout si ça continue à tomber comme ça, vous avez écouté les nouvelles ?

— Comme tout le monde, j'imagine. Ça fait des années que je répète qu'on va dans le mur en klaxonnant, Aurélie me disait « Arrête d'être aussi pessimiste, pense à Léa, on va bien finir par s'en sortir un jour », s'en sortir, avec ces tocards du gouvernement ? Maintenant, on y est dans le mur et ça me fait tout drôle d'avoir eu raison avant tout le monde.

— Toute cette merde, ça s'est pas fait tout seul, dit Landry en tirant sur sa cigarette, avant quand des mecs racontaient que des enfoirés tiraient les ficelles en coulisses, je les prenais pour des cinglés juste bons à enfermer, maintenant je me dis que ces mecs avaient foutrement raison et que c'est moi qui avais de la merde dans les yeux.

— La théorie du complot ? Je ne sais pas, dit Philippe, j'ai du mal à me faire une idée. Je me demande si les choses ne sont pas plus simples.

— Le propre d'un complot c'est qu'on en saura jamais rien, pas vrai ? Bon, je rentre, dit Landry en jetant sa cigarette, il caille vraiment trop.

Il tapa du pied pour détacher la neige de ses semelles. Une lueur traînait sur l'horizon. Le ciel avait pris un éclat particulier. Une nuit d'hiver qui aurait dû plaire aux hommes.

Philippe s'imaginait sur le rivage brumeux d'un océan arctique. Une tristesse désolée qui donnait envie de pleurer. Pendant un instant, il frissonna et sentit la chair de poule lui hérissier le bras comme si quelque chose en lui pressentait ce qui allait arriver.

Près du feu, Aurélie remettait en place les barrettes de Léa. Elle le faisait avec une douceur maternelle, une sorte d'amour instinctif. La gamine rayonnait en sentant les doigts de sa mère dans ses cheveux. Elle l'imitait en attachant dans les cheveux de sa poupée un de ces rubans qu'elle aimait enrouler autour de ses doigts.

Quand Aurélie eut fini, Carla vint s'asseoir à côté de la fillette et lui prit la main. Mona avait l'impression d'entendre tout ce qui se passait dans la tête de la jeune femme.

Elle ouvrit le coffre et revint avec un Mars qu'elle tendit à Léa. La petite regarda sa mère pour savoir si elle avait la permission. Aurélie hocha la tête avec un sourire bienveillant. La petite croqua dans la pâte de cacao en souriant à Mona, comme si, désormais, elles étaient amies pour toujours.

— Tu veux une histoire ? demanda Carla à l'enfant.

— Pourquoi ? Tu connais des contes ? interrogea la fillette avec dans les yeux une lueur de joie mêlée de surprise.

— Bien sûr, avant je travaillais dans une maison d'édition qui publiait des contes pour enfants.

— Tu en publieras d'autres ? demanda la gamine.

— Un jour peut-être, j'espère.

— Tu connais Blanche-Neige ? Maman m'a offert le livre, mais je ne sais pas encore lire, dit Léa scandalisée.

Elle courut jusqu'à l'Espace et revint avec un illustré qu'elle posa avec autorité sur les genoux de Carla, les yeux brillants de bonheur.

— S't plaît !

Léa s'installa sur ses genoux en suçant son pouce. Carla commença l'histoire d'une belle voix claire. Elle se sentait envahie par la douce présence de la fillette, son souffle tiède, sa chaleur, l'odeur de lait de ses cheveux.

En les regardant, Lucas se dit que, décidément, l'histoire de cette adolescente poursuivie par la haine de sa marâtre plaisait toujours autant aux petites filles. Les enfants adoraient les contes terrifiants. Avec leur instinct de petit animal, ils devinaient que le monde était plus sombre que ce que les grands essayaient de leur faire croire.

— La sorcière est méchante ? demanda Léa d'un air songeur.

— Très, confirma Carla réalisant soudain combien ce conte était fondamentalement horrible, beaucoup de gens sont comme ça.

— Continue, exigea la fillette, le visage gonflé de sommeil, tendant sa menotte vers la vieille au nez crochu tenant une pomme dans sa main.

Le rythme plus lent de la succion du pouce trahissait la somnolence qui la gagnait. Carla caressa son front jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Lucas les regardait pensif. Son regard croisa celui de Carla au moment où elle soulevait le petit corps détendu pour le tendre à Aurélie qui l'installa dans un nid de couvertures aménagé à l'arrière de l'Espace. La fillette dormait déjà à poings fermés rêvant d'un monde de légendes rempli de nains, d'elfes et de sorcières sans imaginer un seul instant que de l'autre côté du mur, le monde réel était bien plus terrifiant que celui des contes pour enfants.

CHAPITRE 4

Dans toutes les cités voisines, la population avait fui les exactions des *kids-soldiers* hallucinés de Cardinal Dimanche. Seuls les Blacks étaient restés, n'ayant pas d'autre endroit où se réfugier.

Fatou ne sortait plus que pour chercher une nourriture de plus en plus rare. L'ouest de la ligne de RER B était sous contrôle salafiste et la situation alimentaire y était meilleure en raison d'une aide étrangère considérable en armes et nourriture.

Chaque soir, de belles filles à la couleur chocolat traversaient la voie ferrée pour passer la nuit auprès des djihadistes contre un peu de nourriture et d'argent. Elles étaient chaudement accueillies dans ce quartier où tout ce qui était féminin, jeune et désirable se voilait dès la puberté pour raser les murs et se dérober au regard des hommes.

Entre le vif et remuant quartier Cardinal surnommé avec mépris le Soudan par les salafistes et celui tenu par les bigots barbus, il n'existait pas à proprement parler de ligne de front comme celle que traçait le No man's land truffé de mines soufflantes entre la zone salafiste et celle sous administration Sang & Or.

Pas de tirs d'artillerie, juste la ligne du RER B désaffectée, dernier vestige d'une modernité au design industriel aussi irréprochable que désormais inutile. Le long de la voie ferrée, des sentinelles tenaient ponts et tunnels pour empêcher les incursions des troupes nuisibles de Cardinal Dimanche.

Sa tante, que Fatou avait connue si joyeuse, si pleine d'une gaieté opiniâtre n'allait pas bien. Khady radotait en permanence, répétant en boucle :

— La France est devenue un pays de rats qui a tué tous mes amis.

Dès que le jour tombait et que les ténèbres enveloppaient la ville, une douceur triste ruisselait de ses yeux. Khady devenait mélancolique et lente. La tristesse la dévitalisait.

Sans électricité, les soirées s'étiraient dans une étrange atmosphère qui puait le malheur et la mort. Fatou avait compris qu'elle devrait désormais se débrouiller seule pour trouver un peu de nourriture. Farid, une sentinelle djihadiste à la grosse haleine, lui donnait un kilo de riz à chaque fois qu'elle venait passer la nuit avec lui dans son poste avancé.

Un jour où, après une nuit avec Farid, elle revenait de la zone tenue par les katibas en passant par la rue du Colonel Fabien, un pick-up Toyota chargé d'adolescents la doubla en klaxonnant. Bruyant hommage à son cul somptueux.

Des grigris autour du cou, des gosses maigres comme des clous rentraient d'un accrochage en chantant et en battant des mains.

— C'est grande magie ! C'est magie Cardinal !

Tous fringués à la mords-moi-le-nœud, pensa Fatou, des treillis de récupération qui leur descendaient jusqu'aux genoux. Quant à leurs semi-automatiques en bandoulière, ils ressemblaient à des jouets trop grands.

La plupart affichaient une dureté à la commissure des lèvres et la méfiance animale des gosses de rue dans le regard. Ils détestaient donner leur âge affichant l'air maussade de ceux qui n'ont pas eu d'enfance.

Les filles-soldats étaient souvent les plus cruelles pour tenir leur rang dans la meute. Ce qui ne les empêchait pas de tomber parfois enceintes. Le Land Cruiser avait pilé face à l'ancienne Caisse d'allocations familiales de la rue Guillaume Apollinaire. Allongés dans la benne, deux blessés gémissaient avec de vilaines blessures au ventre. Un adolescent fin comme un puma fit une grimace en s'adressant à Fatou.

— Ceux-là se sont pris une méchante rafale de balles creuses. C'est sorcellerie de merde, ils ont été maraboutés, c'est pour ça que les amulettes les ont pas protégés. Papa va les désenvoûter.

Le despote noir prétendait que ses fétiches protégeaient des balles, mais des esprits mal tournés instillaient le poison du doute dans les esprits en critiquant la qualité des fétiches, ajoutant

sournoisement que Cardinal était bien trop camé pour faire du bon boulot.

— Toi, monte avec nous, ordonna-t-il avec un geste autoritaire.

Fatou ne bougea pas. Alors il pointa sur elle sa kalach.

— Et magne-toi, putain de merde.

Fatou préféra obéir aux yeux vindicatifs pleins de reflets métalliques. Le jeune suintait la drogue à cent mètres, du Captagon trafiqué. Le garçon au visage creusé lui tendit la main :

— Captain Cimetière, mais appelle-moi Captain, ça ira.

Le Toyota revenait d'un raid à l'arrache dans le quartier des Lochères à Sarcelles. Les habitants armés s'étaient défendus avec courage et la razzia avait tourné à la déroute.

En chemin, les autres adolescents lorgnaient avec insistance les fesses de Fatou. Faute de ramener des femmes blanches, de l'essence et de l'alcool, le jeune officier voulait offrir une jolie gazelle noire à Cardinal Dimanche, histoire d'éviter une méchante punition.

Fatou comprit vite que les *kids* avaient réponse à tout. Captain Cimetière avait beau être couvert de grigris, de galons dorés et d'une flopée de médailles, c'était le crevard le plus chelou qu'elle ait rencontré depuis longtemps.

Parmi les médailles, elle reconnut des pièces de monnaie africaines et d'anciennes médailles françaises datant des siècles précédents que Captain avait dû voler chez des Fromages lors de ce qu'ils appelaient des *pillages retour* pour venger les ratonnades de la capitale.

Le Toyota stoppa devant l'ancienne mairie de Stains : un beau bâtiment d'époque rebaptisé Château Cardinal qui était décoré de crânes humains. La mairie était remplie de gosses hallucinés aux yeux liquides qu'on bourrait de drogues dures avant les envoyer au combat avec, autour du cou, un vague collier de plumes de pigeons malades censé les protéger des balles à ailettes des phalanges Sang & Or ou des balles creuses des katibas.

Captain l'amena devant un grand nègre portant un assemblage hétéroclite de pièces d'uniforme d'opérette et coiffé d'une mitre d'évêque. Cardinal Dimanche ne se séparait jamais de son Beretta plaqué à l'or 24 carats et d'une crosse épiscopale plombée avec

laquelle il frappait violemment tous ceux qui avaient le tort de lui déplaire.

— Toi le sarcastique, arrête ton vice ou Cardinal te tape...

Il avait installé sa cour cardinale dans la salle des mariages. Un mélange baroque de Zaïre période Mobutu assaisonné de sauce haïtienne version Tontons Macoutes. Quand il n'y organisait pas ses orgies trop arrosées avec ses ministres, le lieu servait à rendre une justice approximative tirant sa légitimité d'une prétendue ligne directe avec Dieu.

Maman Brigitte, une vieille face de rat mangeuse d'âmes, traînait dans les parages. Une sournoise avec une tête de hyène enragée. Fatou ignorait qui était vraiment cette vieille sorcière pour le despote noir.

Certains prétendaient que Maman Brigitte était sa mère, d'autres une cousine. Fatou savait juste que cette marabouteuse multiscarte devait débarquer par vol direct de l'enfer. Cette lanceuse de mauvais sorts était la plus méchante femme qu'elle n'ait jamais rencontrée.

— Tu vas avoir l'honneur de devenir une des mes épouses, décréta Cardinal en lui prenant le menton, manifestement peu préoccupé par ce que Fatou désirait.

Ses dents trop blanches brillaient dans un visage luisant de sueur à cause des stupéfiants. Une trentaine d'épouses vivaient au premier étage de la mairie. Fatou rejoignit ce vaste harem après une courte cérémonie aussi bizarre que solennelle où Cardinal se mariait lui-même en tirant sur un gros cigare dont il crachait la fumée sur des fétiches plus noirs que du charbon.

Pendant la nuit de noces avec Papa, ce reptile essaya avec elle toutes les perversions possibles. Mais ce sodomite doublé d'un sadique disposait de tellement d'épouses que, dès le lendemain, il la laissa tranquille. Celles qui avaient sa préférence avaient la peau claire : des Mauresques ou des Babtous que lui ramenaient parfois les *kids-soldiers* ou qu'il achetait à des Tchétchènes avec qui il était en cheville.

Quant aux *kids-soldiers*, ils attendaient, comme après chaque raid, leurs récompenses ou leurs châtiments avec une grande nervosité. Dans le meilleur des cas, Papa désenvoûtait les maléfices

dans une cérémonie pleine de bruit et de fureur avant d'attribuer à leurs amulettes de nouveaux pouvoirs.

Parfois, quand il était bien luné, il nommait un gosse, *Captain*, *Kill-commandant* ou *ministre-président*, accrochant avec gravité un demi-kilo de médailles à son treillis trop large. Les gosses s'en retournaient gonflés à bloc, leurs AK 47 trop grands en bandoulière.

Les plus âgés essayaient parfois de se garder en douce des femmes blanches. Une ruse risquée, si les autres caftaient et que Cardinal l'apprenait, et il finissait toujours par le savoir, il éclatait dans une colère terrible : un sale gosse à qui on vient de chaparder son jouet préféré. Les insoumis étaient alors jugés en comparution immédiate avant d'être émasculés.

Quand Papa n'avait pas de coupables sous la main, il inventait des complots à la grande joie de Maman Brigitte accusant les impétrants de sorcellerie. Le bouc émissaire se défendait alors avec la dernière énergie, s'étranglant de désespoir en hurlant :

— C'estpas moi ! C'estpas moi !

— Si c'est toi, tête-de-crevette, t'es qu'un enfant du Diable, répliquait Maman Brigitte avec un sourire mauvais, un démon cornu, un vrai pourri qui ment comme il respire, un bonhomme-bâton, les âmes du Vaudou m'ont tout dit. Tu pues le soufre alors je vais te fétichiser et après *flambage pneu*.

Alors le visage du gosse se décomposait en hurlant comme un veau.

— Je veux pas crever... pas crever.

Quand il chialait, il faisait encore plus gosse. Une petite bouche tremblant aux commissures en réalisant qu'il n'échapperait pas à l'horrible exécution qui l'avait si souvent diverti par le passé.

Cette fois, il était du mauvais côté de la barrière. Un avertissement à tous les autres, ceux qui regardaient fascinés : tiens-toi à carreau, il est facile de changer de côté. Personne n'était à l'abri du courroux des esprits vaudous intermédiés par Papa Cardinal et Maman Brigitte. Mieux valait faire profil bas quand, après avoir vidé une bouteille de whisky, ces deux-là grommelaient des invocations rituelles.

Selon Maman, la guerre avait réveillé de puissantes forces démoniaques dans les entrailles de la Terre : des forces

malfaisantes toujours à l'affût d'une proie humaine à l'âme assez faible pour les laisser entrer. Les cérémonies de purification étaient censées contenir ces forces souterraines et éliminer ceux dont elles avaient déjà pris possession.

Pendant les procès, des hommes en sueur battaient avec une vigueur effrayante d'énormes tambours d'exorcistes. Une cadence sauvage qui animait, amplifiait les trances d'un public convaincu de l'urgence de délivrer le monde d'un poids intolérable.

Cardinal dansait alors avec des faiblesses d'ivrogne. Une transe pleine de tremblements d'alcoolique qui le conduisait invariablement à un verdict se concluant par une terrifiante sentence : supplice du pneu ou, si le despote était euphorique parce qu'il avait touché de la bonne colombienne, une amputation immédiate réalisée à l'aide d'une machette rouillée : manche longue ou manche courte, selon l'envie du moment, c'est à dire au niveau du coude ou du poignet.

Comme tout le harem, Fatou assistait aux supplices. Cardinal lisait indistinctement un verset de la Bible ou une sourate du Coran où il était question de vengeance. Il avait du mal à faire le tri entre les livres saints. Un grand prêtre pas complètement fixé sur le monothéisme qui convenait le mieux aux *kids-soldiers* préférant une synthèse personnelle, flottante et colorée entre catholicisme, islam, vaudou et animisme africain *Made in Kinshasa* plein de maraboutage et de sorcellerie.

Maman Brigitte s'approchait alors du condamné les yeux brillants remplis de méchanceté et se mettait à danser avec de grands gestes pour lui *manger l'âme*. L'exécution du gosse terrorisé suivait toujours le verdict. Le public se réjouissait du spectacle, rassuré de ne pas être à la place du supplicié. Le tam-tam se mettait alors à battre, puissant, sourd et lent. Cardinal encourageait le batteur en sueur.

— Tape plus fort, tête-de-crevette, que tout le quartier résonne, que tous sachent que Cardinal Dimanche est le seul Maître de justice après Dieu.

Le tam-tam montait plus fort, lancinant, essoufflé. Des masques sacrificiels étaient fixés sur des pieux. Un vieux pneu était alors fixé avec un gros fil de fer rouillé au cou de la victime implorante qui

suppliait qu'on la tue par balle. Le gosse avait beau chialer, Papa Cardinal ne cédait jamais.

— Par balle, c'est pas une punition.

Puis les tortionnaires arrosaient le pneu d'un peu d'essence. Juste un verre par mesure d'économie. Le meilleur *kid-soldier* de la semaine avait le privilège de craquer l'allumette qui enflammait le pauvre bougre. Le petit condamné braillait comme un veau, courant partout comme un poulet décapité. Un dératé fou de douleur s'agitant dans tous les sens en hurlant pendant que le caoutchouc en ébullition pénétrait sa chair pour le transformer en torche vivante.

L'agonie durait entre deux et quatre minutes selon la résistance de la petite victime et la marque du pneu. Quand le supplicé s'affaissait, Fatou guettait alors son dernier râle : un souffle court, rauque, une suffocation. Son âme s'envolait dans un faible gémissement, un souffle imperceptible. Tout était alors fini.

— Bridgestone, ceux qui brûlent mieux, affirmait Maman Brigitte.

Personne ne se risquait à la contredire. Mais le gosse en feu qui courait partout c'était dangereux. Une fois, Dimanche avait gueulé :

— Ce fils de putain maraboutée va finir par foutre le feu à mon château.

Le regard brillant, il avait alors dégainé son Beretta 24 carats avant d'abattre le supplicé au beau milieu de la cour. Le gosse avait fini de se consumer sur les pavés dans une odeur de caoutchouc brûlé et de cochon grillé. Il avait eu de la chance, le public aussi. Cette torture était presque aussi douloureuse pour les spectateurs que pour la victime. Un spectacle abject qui avait le mérite de tuer dans l'œuf toute velléité de révolte des troupes enfantines de Papa Cardinal.

Les restes étaient distribués aux chiens du quartier qui n'avaient pas encore été abattus. Avec le caoutchouc, la viande prenait un goût la rendant impropre à la consommation.

Quand Papa voulait *manger gamin*, il ne faisait jamais *flambage pneu*, mais confiait la victime terrorisée à un boucher hallal. Les mauvaises langues disaient que si Cardinal mangeait ses ennemis, ce n'était pas par férocité, mais pour s'approprier leur âme et leur force. Des *kids-soldiers* aux visages d'anges faméliques recevaient

parfois une partie des abats et de la viande des mains de Maman Brigitte.

— Cette nourriture c'est magie noire. Elle vous rendra forts et cruels, elle fera de vous de grands guerriers en vous protégeant des balles. Et puis viande de nègre c'est meilleur que viande de chien.

Peu avaient le courage de refuser la chair humaine, moins par crainte d'offenser Maman Brigitte que parce qu'ils crevaient de faim. À cet âge-là, les gosses avaient toujours la dalle et, si on oubliait ce que c'était, cette viande était plutôt goûteuse. Bien meilleure en tout cas que celle des chiens galeux à la croupe arthritique qui rôdaient, la queue basse et l'œil traqué. Des clebs aux étranges yeux jaunes que les kids shootaient à la kalach depuis les pick-up.

Quoiqu'en disent certains, la viande humaine restait une barbaque bien meilleure que tout le reste.

Toute la Seine-Saint-Denis craignait ces raids à bord de pick-up où s'entassaient des gosses poussiéreux et drogués qui semaient la mort et la désolation. Le lendemain d'un raid particulièrement meurtrier, excédé par le harcèlement chronique des gosses drogués, l'émir de Sarcelles s'adressa à ses hommes comme l'aurait fait un seigneur du Moyen-âge qui se résigne à vider l'abcès que représente un village de brigands.

— Demain, on passe les glaouis de Dimanche au fer à souder, histoire d'en finir une bonne fois pour toutes avec les malfaisants du Bantoustan. Demain, toutes les filles du quartier nègre seront à vous.

Les katibas attaquèrent aux premières lueurs de l'aube, le meilleur moment pour une offensive fulgurante. Tous les *kid-soldiers* étaient fracassés ou camés, même ces couillons de sentinelles à la gare Garges-Sarcelles et sur le pont Laennec.

Le feu fut nourri. Les gosses hallucinés tombèrent comme des mouches sous la mitraille, un massacre. Ce furent les filles qui se battirent avec le plus de hargne. Les katibas avaient reçu pour consigne de ne pas faire de prisonniers, juste des prisonnières.

Fatou se retrouva dans un camion Chronopost avec d'autres filles en treillis. Elle demanda à la plus âgée :

— Les blédards nous emmènent où ?

— J'en sais rien *sister* mais prépare-toi à sucer du bougnoule.

Le camion s'arrêta plus loin. D'autres femmes montèrent, une dizaine de gouères avec des enfants. Au bout d'une demi-heure, on les transféra dans l'ancien gymnase Barack Obama où un Rebeu en treillis leur cria :

— Donnez tous vos bijoux, votre argent. Si une femme garde une bague, on lui coupe le doigt. Si un enfant garde une chaîne avec une croix, on lui coupe la tête.

L'officier obèse aux cheveux longs et à l'accent arabe qui dirigeait le centre s'appelait Abou Moussa. Il portait un pantalon bouffant et une Kamis blanche. Une femme murmura qu'il était syrien et venait d'une ville près de Raqqa.

Fatou le trouvait répugnant et vicieux. Quand cette ordure sortait des toilettes, il se lavait ostensiblement les mains dans l'unique seau d'eau potable à la disposition des prisonnières. Une fois le seau vide, les gardiens firent exprès de ne pas le remplir, les laissant assoiffées pendant qu'eux buvaient tout leur saoul. Toute la journée des gamins pleurèrent.

Le soir, deux blondes antipathiques avec des yeux méfiants se frottèrent en douce le visage de poussière et se dépeignèrent avec des mines de conspiratrices. Fatou les crut d'abord folles, mais, vers minuit, Abou Moussa débarqua avec deux gardiens qui riaient fort. Le chacal sournois se mit alors à choisir avec un zèle de tortionnaire les plus belles femmes. Toujours des blanches.

Il prenait le menton des gouères pour leur faire lever la tête et les regarder droit dans les yeux. Puis, il les giflait en ordonnant :

— Baisse les yeux, salope de mécréante.

Les gardiens riaient beaucoup jouissant d'humilier celles qui quelques jours plus tôt les ignoraient. Un bétail humain à leur merci qui allait porter leurs enfants. Celles qui avaient noirci leur visage ne partirent pas avec les amateurs de chair fraîche. Fatou pensa alors : vas-y la ruse, pas folles les deux guêpes.

Le matin, les gardes séparèrent les enfants en âge de marcher des mères. Beaucoup, folles de douleur, les supplièrent. Les soldats les repoussaient à coups de crosse pour qu'elles lâchent leurs enfants.

Un garde sortit même un long boudin noir. Fatou se souvenait d'une clocharde complètement perchée qui se servait de ce genre

de matraque électrique près du pont Neuf pour tuer des rats plus gros que des lapins, mais en nettement plus agressifs.

Elles furent transférées au Stade de France et rassemblées sur la pelouse comme pour un triomphe romain. Abou Moussa n'était pas là, les blanches qu'il avait prises pendant la nuit non plus.

Les gradins se remplirent progressivement jusqu'à ce que le stade soit bondé. À droite, les hommes, à gauche, les femmes en niqab gantées et accompagnées d'une nombreuse marmaille. Dès huit ans, les gamines étaient accoutrées comme leurs mères.

La scénographie extrêmement soignée s'inspirait des meilleurs producteurs de Hollywood. Fatou n'aurait pas été le moins du monde étonnée si le metteur en scène de la série culte Homeland était soudain sorti de derrière une des nombreuses caméras installées autour du stade pour multiplier les angles de prises de vue.

Il y eu d'abord un prêche par un imam qui insista sur l'importance de la burqua pour protéger la pudeur des femmes, puis il y eut un imposant défilé militaire avec des blindés lourds dont beaucoup semblaient tout neufs. L'absence de musique militaire, considérée comme *haram* par les oulémas, donnait un côté film muet à la parade.

Installé sur une scène, un vieil homme barbu représentant le tribunal religieux du Califat lut en français une série de fatwas prononçant plusieurs condamnations, précisant à chaque fois l'article de la loi islamique qui avait été violé. Chaque pause était ponctuée d'Allahu Akbar puissants, scandés par la foule nombreuse.

Les premiers verdicts tombèrent : des condamnations au fouet ; l'exécution des peines était immédiate. Armés de longues lanières de cuir tressé, les bourreaux s'acharnèrent sur la chair des condamnés avec une joie sadique non dissimulée.

Puis, on traîna deux gouères d'une trentaine d'années, mariées de force à des djihadistes et accusées d'adultère. Elles furent entravées puis placées verticalement dans des trous préalablement creusés dans la pelouse du terrain de foot. Les haut-parleurs diffusaient des sourates sur cet air scandé que Fatou avait si souvent entendu à la mosquée. Des prisonniers céfrans remplirent les trous de sable à l'aide des pelles, ne laissant dépasser du sol que la tête des condamnées. Un bandeau fut noué sur leurs yeux.

D'autres femmes, complètement hystériques, se rassemblèrent pour jeter au signal de lourdes pierres sur les femmes enterrées. La foule ne s'arrêta d'applaudir que quand les crânes broyés ne furent plus que des caillots sanglants.

Six hommes en combinaison orange s'avancèrent, les mains liées dans le dos. Ils s'agenouillèrent pour la lecture du verdict. Fatou ne comprit pas si c'était pour apostasie ou pédérastie. Peut-être bien les deux.

Chaque condamné fut égorgé à son tour par le jeune bourreau qui se tenait derrière lui. Puis les corps furent décapités au niveau des premières cervicales. Les têtes ressemblaient à ces masques de caoutchouc que les gosses achètent pour Mardi-Gras ou Halloween.

Chaque supplice était retransmis en HD sur grand écran. Des ralentis détaillaient les passages les plus forts. Des arrêts sur image saisissaient un regard terrifié, la détresse absolue d'un condamné. Chaque exécution se terminait par un plan fixe sur le visage de la victime suivante : sorte de teaser à destination du public qui exultait.

La mise en scène macabre recyclait jusqu'à la nausée les codes hollywoodiens de la culture populaire. Les vidéos étaient retransmises en direct sur internet. Le Califat poursuivait un triple objectif : d'une part, asseoir son pouvoir par la terreur ; d'autre part, sidérer ses ennemis, les terrifier en leur montrant ce qui les attendait s'ils tombaient entre ses mains ; et enfin témoigner à la face du monde de la puissance nouvelle du Califat sur cette terre mécréante.

Quand Cardinal Dimanche et Maman Brigitte apparurent, les yeux bandés, Fatou sursauta comme si on l'avait poignardée. La charrette s'arrêta près de poteaux dressés au centre de la pelouse.

Un homme ligota leurs bras à une poutre horizontale avant de les hisser sur le poteau. Les corps en crucifix, le bourreau s'approcha avec une machine à clouer pneumatique. C'est à ce moment-là que Fatou s'évanouit.

Quand elle se réveilla, elle était allongée dans une cellule humide sans fenêtre et elle tremblait de froid.

CHAPITRE 5

Une civilisation répugne généralement à adopter un bien culturel qui mette en question une de ses structures profondes.

Fernand Braudel, Grammaire des civilisations, Flammarion.

L'air paraissait se durcir comme ces brouillards froids qui flottent au-dessus de la neige. Il possédait des facettes, des angles tranchants comme l'acier.

Quelque chose voulut se déployer derrière la brume, mais, au moment où il allait voir ce que c'était, Landry ouvrit les yeux et tout disparut. Une toux sèche secoua un des corps douloureux qui changea de position pour se recroqueviller comme pour retourner dans la cavité amniotique initiale.

Carla s'était réveillée vers trois heures du matin en hurlant, poursuivie par une chose inhumaine. Mona l'avait bercée contre elle pour la calmer et la jeune femme avait fini par se rendormir.

À chaque éveil dans un lieu étranger, Landry mettait un moment à réaliser qu'il n'était pas dans son lit. Il fit craquer sa nuque, jeta du bois sur les braises et se mit à les tisonner vigoureusement. La lueur faisait briller le blanc de ses yeux dans son visage sombre.

Autour du feu qui recommençait à craquer, on entendait des raclements de gorge et des toux grasses. Il était encore tôt, mais Landry savait qu'il ne pourrait pas se rendormir.

Il alla jusqu'à la porte de la grange, l'entrouvrit. Le vent le gifla. La campagne était couverte d'une épaisse couche de neige. Pour épargner l'eau de la bonbonne, il prit une casserole pour la remplir de neige et la poser sur le feu avant de rajouter le lait concentré Nestlé et une poudre chocolatée. Une bonne odeur commença à se répandre dans la grange. Lucas se redressa en se frottant le visage.

— Tu vas pas me croire, mais j'ai jamais aussi bien dormi.

— C'est le froid, dit Landry, bien couvert, on dort comme un loir. Tuveux de l'eau pour ta toilette ?

Il remplit une seconde casserole et la mit à chauffer. Une fois l'eau tiède, Lucas alla se débarbouiller dans un coin de la grange. Quand tout le monde fut réveillé, Landry servit le chocolat brûlant et fit circuler du muesli.

— Dans mon village, on dit que c'est le mieux pour tenir en hiver.

— C'est comment dehors ? demanda Philippe qui chauffait ses paumes contre sa tasse.

— Vingt centimètres de neige fraîche, répondit Landry, impossible de repartir sans équipements avant le redoux.

— Merde, c'est trop con, ragea Philippe, mes parents ne sont pas loin, on aurait pu arriver aujourd'hui. T'as écouté la radio ?

Lucas alla jusqu'au Picasso et mit la radio, mais il n'y avait plus que de la musique. Du funk de la Motown qui tournait en boucle. Il ignorait la raison de ce silence, mais il les déprima, les coupant un peu plus du reste du monde.

— Ils prévoyaient du redoux en fin de semaine, intervint Mona, qu'est-ce que ça me soûle d'être là.

— Je crains qu'on n'ait pas le choix, remarqua Lucas.

Il regardait Carla boire son chocolat par petites gorgées. Ses mains fines, aristocratiques paraissaient taillées dans un bloc d'ivoire. Par moments, quand elle ignorait être observée, son regard se chargeait de mélancolie.

Dans sa carrière, Lucas avait souvent croisé ces regards qui avaient affronté le mal. Au fond, c'est sans doute pour cela qu'il avait choisi ce métier, pour contenir la poussée barbare qui menaçait de submerger le monde. Il avait échoué, se réveillant chaque jour dans un monde plus obscène que celui dans lequel il s'était endormi.

Quand cela avait-il commencé à craquer ? La question d'un début avait-elle d'ailleurs un sens ? Qui était capable de dater un reflux historique ? Autant essayer de saisir la naissance d'une vague. Celle-ci est contenue dans la mer avant même d'être visible, avant d'avoir conscience d'être différente du reste de l'océan.

Plus il remontait dans le temps, plus les jours apparaissaient clairs et lumineux. L'espoir se conjugait au passé alors que le futur

ressemblait à une immense armée menaçante. Certains prétendaient que ce chaos prendrait fin un jour, guettant le prochain cycle ascendant avec la foi du Croyant attendant le retour du Messie, convaincus que le monde ne pouvait être ce lieu terrifiant où les femmes refusaient d'enfanter.

Le petit déjeuner fini, Aurélie lava les tasses et fit chauffer de l'eau pour la toilette des femmes. Dans un coin de la grange, elle avait tendu de vieux sacs de jute sur un fil de fer délimitant ainsi une sorte d'espace intime.

— Putain, s'énerma Lucas, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir foutre pendant trois jours ? Même pour couler un bronze, il faut aller se geler le cul dehors.

— Apprends le tricot, répondit Landry, tout ce que je sais, c'est qu'il est hors de question de reprendre la route. L'avantage c'est que la neige nous isole des chacals et que nous avons assez de bouffe pour tenir.

Quand le jour fut complètement levé, Landry glissa son arme dans sa ceinture et sortit explorer les environs. Quelques jours plus tôt, le métal froid d'un Ruger 9 mm contre ses muscles abdominaux l'aurait rendu extrêmement nerveux. Désormais, cette masse métallique le rassurait et il n'aurait pu imaginer sortir sans elle.

Dehors, un jour fantomatique suintait des nuages. Il ne neigeait plus, mais le froid n'en était que plus mordant. Un paysage mental évoquant un monde extraterrestre ou ces univers absurdes que les dormeurs bâtissent dans leur sommeil ou plutôt leurs cauchemars. Aucun bruit, juste ce silence qui étouffait les sons, les étranglait : une campagne morte, sans animaux, sans hommes, sans Dieu même.

Il resta un moment l'esprit vide, aimanté par l'étrangeté de l'horizon. Puis il s'ébroua, comme au sortir d'un mauvais rêve et marcha jusqu'à la route pour vérifier la hauteur de poudreuse. Avec le redoux prévu, dans deux jours elle serait à nouveau praticable.

Il décida de pousser plus loin. Peut-être étaient-ils proches d'un village ? d'une vieille ferme même déglinguée ? Avec un peu de chance, il tomberait sur des paysans comme les Bonnard.

Il marcha deux kilomètres avant d'arriver en vue de bâtiments sombres et austères qui se dressaient dans la campagne immobile.

En approchant, son instinct l'alarma sans raison apparente. Il y avait quelque chose d'inhumain dans cette masse sans vie, sans couleurs. Un étrange paysage de planète glacée orbitant aux confins du système solaire.

Tout était silencieux, si personne ne vivait derrière ces murs, ils pourraient peut-être y dormir. Sans qu'il en devine la cause, un inexplicable sentiment d'alarme s'infiltrait en lui comme un lent poison.

Il s'étonnait de ne pas entendre aboyer. La plupart des paysans possédaient de féroces molosses pour se garder des bandes de chemineaux qui ravageaient les campagnes.

Ce silence de cimetière l'inquiétait. Il hésita à faire demi-tour. Quelque chose clochait dans ce hameau fantôme, mais quoi au juste ? Un malaise d'autant plus profond qu'il n'arrivait pas à en identifier la cause. Parfois, c'est un bruit qui vous alerte, à d'autres moments, seul le silence est lourd de menaces.

Se persuadant que l'hiver lui jouait des tours, il décida d'approcher de cette ferme spectrale qui l'intriguait. Il n'était pas venu jusqu'ici pour renoncer au dernier moment. Le corps de ferme n'était qu'à trois cents mètres, il n'était pas plus sinistre que cette campagne enneigée. S'il était inhabité, tant mieux, ils pourraient s'y abriter. Ce serait toujours mieux que la grange borgne où ils survivaient en préhominiens.

Il progressait en s'abritant derrière les buissons enneigés. Tout était silencieux, mais son malaise augmentait. Une fois dans la cour, il entendit des voix. Immédiatement, il se jeta dans une remise aux planches disjointes. À travers les interstices, il vit deux individus sortir d'un hangar métallique.

Le premier grand comme si l'on avait taillé son torse d'un seul bloc dans un chêne. Le second frappait par sa physionomie aiguë : un regard tranchant comme un silex, une bouche sans lèvres. Sans savoir pourquoi, ces voix l'avaient effrayé. Il aurait pu aller vers elles, se présenter, demander l'hospitalité. Pourtant, avant même de les apercevoir, la brutalité de leurs intonations l'avait alerté. L'impression désagréable qu'on lui enfonçait la lame d'un couteau sale entre les côtes.

— C'est pour quand les trois étangs ? dit le grand.

Avec sa large face écarlate encadrée de grandes oreilles décollées, ses lèvres épaisses et ses gros yeux à fleur de tête, l'homme faisait penser à un garçon boucher.

— Aujourd'hui, c'est à cinq kilomètres. Le couple a deux filles.

— Quel âge ? demanda le garçon boucher.

— Quinze, seize ans...

Le silex grimaça un sourire vicieux. Un sourire à bouffer de la merde.

Le garçon boucher lâcha un petit rire avant de demander.

— Qui va garderla ferme ?

— On verra bien. De toute façon, avec la barre et les chaînes, on est tranquille. Et puis avec cette neige, qui va s'amuser à traîner dans le coin.

— Que tu dis, on va bien aux trois étangs nous autres.

— Nous autres, c'est pas pareil, on est chez nous dans le coin.

— Je vais rendre visite à nos petites protégées, dit le garçon boucher.

L'homme se dirigea vers une porte, tira un lourd loquet et disparut dans l'encadrement. Le silex avait sorti de quoi se rouler un joint. Le résultat final était assez proche d'une crotte de chien séchée.

Surpris par une bourrasque, l'homme se réfugia sous l'avancée de la remise, gratta une allumette, la protégeant dans le creux de ses mains puis tira une bouffée avec une profonde expression de jouissance sur le visage. Tournant le dos à la remise, il fixait la campagne en silence.

Landry tremblait, la main crispée sur la crosse du Ruger, allant jusqu'à retenir sa respiration. Chaque son de son organisme semblait faire un vacarme terrifiant. Le silex était si proche que, sans la cloison de planches disjointes, il aurait pu lui toucher la nuque.

Puis la porte métallique s'ouvrit. Le boucher réapparut en tenant fermement par le bras une brune au visage rond. À la vue des dents superbes, des yeux fendus et de la peau mate parfaitement tendue sur les pommettes, Landry pensa à une princesse ouïgoure.

Malgré le froid, la beauté nomade était vêtue comme en été : short rose et débardeur *I love Paris*. Avant de refermer le battant, le boucher cria au Silex qui fumait.

— T'es sûr, pas de crasseuse ?

— Jamais le matin, Warner, répondit Silex avec un étrange rire pointu, je suis du soir, mais te gêne pas pour moi.

— Je me gêne pas Ducon, je te demandais avant de refermer.

Le dénommé Warner poussa le loquet et prit dans un baril deux épis de maïs qu'il tendit à la fille qui se jeta sur la nourriture avec une avidité fiévreuse qui sidéra Landry. Ses mains arrachèrent les fanes pour mordre à même le grain.

— Nos belettes ont la dalle, dit le plus maigre, tu comptes aussi nourrir celles d'enbas ? La phrase s'acheva dans une toux glaireuse de fumeur.

— Je veux juste éviter que celle-ci s'évanouisse en pleine action.

— Ça leur fait pas de mal de jeûner, il reste pas grand-chose de toute façon. On verra ce qu'on trouve aux trois étangs.

Les deux hommes et la fille disparurent dans la maison. Le vent s'infiltrait à travers les planches, Landry claquait des dents sans oser bouger.

En regardant sa montre, il s'aperçut qu'il était déjà depuis quarante minutes dans ce réduit. Malgré le froid, une sueur malsaine lui collait au visage. Il s'essuya le front avec la manche glacée de sa parka.

Une demi-heure plus tard, Warner ramena l'Asiatique et referma le loquet de métal, tirant sur la porte pour vérifier qu'elle était fermée. Landry était frigorifié par son immobilité forcée.

Au moment où il allait quitter la remise, cinq individus sortirent dans la cour. Il distinguait mal leurs visages à cause des passe-montagnes. Ils attachèrent une corde à une luge sur laquelle étaient arrimés des fusils et des outils.

Landry les vit s'éloigner lentement en direction du nord.

CHAPITRE 6

Une fois le groupe disparu vers cet horizon rappelant une grande banquise, Landry se dirigea avec précaution vers la porte métallique.

Les hommes avaient parlé d'une ferme à cinq kilomètres. Avec la neige, il leur faudrait près d'une heure et demie pour l'atteindre et autant pour en revenir.

Il disposait d'assez de temps, mais sa crainte venait de la présence éventuelle d'un gardien derrière ces façades tristes. Depuis les fenêtres, sa silhouette sombre dans la cour enneigée faisait une cible idéale. Les filles n'étaient peut-être que des appâts.

Il posa la main sur la crosse rassurante du Ruger, partagé entre la peur et le sentiment de révolte qu'il avait ressenti devant cette pauvre fille que l'homme avait emmenée comme un carnassier emporte une proie pour s'en repaître à l'écart.

Il tira le loquet et poussa le battant comme il l'avait vu faire. La porte ouvrait sur un escalier raide à se rompre le cou. Pas d'électricité, juste une lampe torche sur une étagère. Il tira la porte derrière lui, puis descendit les marches avec la hantise de ce qu'il allait découvrir en bas.

Au bout d'une trentaine de marches, un sol en terre battue dur, humide menait à une seconde porte. En l'ouvrant, il fut saisi par la puissante odeur d'urine et d'excréments qui venait de l'étroit boyau. À mesure qu'il progressait dans le couloir fétide, le faisceau de sa lampe tremblait, trahissant sa peur.

Il déboucha enfin dans une vaste salle voûtée qui avait servi de cave à vin s'il en jugeait par les vieilles barriques. Posés sur une table, des instruments de torture, des pinces, des fouets, des masques de cuir. Contre le mur, une croix de bois avec des chaînes

assez solides pour y attacher un homme. On aurait dit l'ancre maléfique d'un bourreau du Moyen-âge.

La terre battue était plus noire sous la croix. Il s'agenouilla pour toucher la poussière de l'index. Elle était visqueuse, collante comme un caillot qui grumelait entre ses doigts.

Les survivalistes avaient raison, l'homme redevenait ce qu'au fond il n'avait jamais cessé d'être : un carnassier préhistorique, bourreau de ses semblables, une bête à la barbarie intrinsèque comme en témoignaient les crimes qui fascinaient une société qui n'était jamais parvenue à éradiquer une violence fondatrice gravée au plus profond de ses gènes.

Soudain un frôlement l'alerta, quelque chose de vivant respirait le même air que lui. Ses intestins et tous les muscles de son corps se nouèrent. Quelque chose bougea dans la pénombre avec un gémissement étouffé. Il souleva le faisceau hésitant de la lampe pour se jeter en arrière dans un cri, pétrifié d'horreur.

Des formes humaines étaient enchaînées au mur dans une vision dantesque. Il serra la crosse de son arme, terrifié par le spectacle abject de ce maigre bétail humain.

Rapidement, la pitié l'emporta sur la peur. Les créatures souterraines l'observaient, encore plus terrifiées que lui. Des visages si blafards qu'ils semblaient appartenir à une race de goules aux regards d'une surprenante fixité pleine d'épouvante.

Il leva la torche vers son visage.

— Ne craignez rien. Je m'appelle Landry et je vais vous sortir de là.

Le mélange d'espoir et de terreur sur les visages était horrible.

— Par pitié, libérez-nous avant leur retour, dit une voix faible.

La femme assise sur ses talons était pâle comme un linge. Les yeux hors de la tête, elle semblait au bord de l'évanouissement.

— Comment êtes-vous tombées entre leurs griffes ? demanda Landry.

— Ils nous ont capturées lors d'attaques, répondit la voix tremblante d'une des femmes.

— Lors d'attaques ? répéta Landry inquiet, qui sont ces hommes ?

Ses yeux fixaient la forme d'un regard hébété.

— Des écorcheurs, expliqua le visage noyé d'obscurité, ils s'en prennent aux fermes isolées, réduisent les survivants en esclavage.

Elles étaient au nombre de six. Il reconnut l'adolescente émaciée au faciès mongol. Des lèvres épaisses, des pommettes saillantes à percer la peau, une ébauche de nez et des yeux tellement plissés qu'ils paraissaient la faire souffrir. Il aurait pu l'imaginer sans peine avec ses cheveux bleu-noir lisses comme des plumes d'oiseaux chevauchant dans des steppes glacées en dévorant de la viande crue attendrie sous la selle.

Toutes avaient le pied droit meurtri ou couvert de plaies purulentes provoquées par une menotte fixée à une longue chaîne scellée au mur. Il devinait sans peine à quels jeux immondes ces femmes étaient destinées.

Une litière de paille était grossièrement disposée au sol. Dans un coin, des couvertures sales pliées, une bassine d'eau avec une louche. Dans l'angle opposé, un grand seau débordait d'excréments. Son visage se crispa en une moue de dégoût.

Les chaînes permettaient à ces animaux humains de se rendre aux deux endroits. En approchant, la fade pestilence de latrines devint insupportable. Il s'immobilisa pour s'habituer à cet air qui empestait l'urine, les matières fécales et quelque chose qui rappelait une odeur de porc ranci.

Les visages qui le fixaient étaient à la fois remplis d'espoir et de crainte. L'élément le plus faible était la chaîne reliant les anneaux des menottes. Il dut se résoudre à remonter chercher un coupe-boulon dans la ferme.

Au moment d'ouvrir la porte débouchant dans la cour, il entendit avec effroi un bruit de conversation. Dehors, deux individus discutaient à haute voix. Apparemment, ils ne s'étaient pas rendu compte de sa présence. Il avait eu le réflexe de tirer la porte derrière lui et la neige de la cour était striée d'assez de traces de pas pour que les siennes ne se distinguent pas des autres.

Après un moment, tout redevint silencieux. Fausse alerte, se dit-il, mais un homme pouvait venir à tout moment chercher une proie. La main sur son revolver, il savait qu'il ne devait pas tirer à l'extérieur. Le bruit ne manquerait pas d'attirer l'attention du reste de la bande qui devait être encore assez proche pour entendre la détonation et

rebrousser chemin pour porter secours à leurs complices. Et puis la neige n'arrangeait pas son affaire, car les écorcheurs ne mettraient pas longtemps à retrouver la grange. Non seulement il était coincé, mais il engageait la vie de ses compagnons.

En entrebâillant la porte pour vérifier si la cour était déserte, la lumière éclaira un trousseau de clefs posé sur une planche. Il se sentit stupide. Il aurait dû penser que les hommes disposaient de clefs pour libérer leurs proies. Il redescendit ouvrir les menottes. Dans la pénombre, les visages lui sourirent.

— Vous avez mis le temps, nous avons cru que vous aviez filé, dit une femme.

— Il y avait des hommes dans la cour, expliqua-t-il.

Les femmes étaient toutes costumées comme des actrices de X s'apprêtant à jouer dans un porno roumain : un sinistre carnaval. Elles grelottaient.

— Vous aviez quoi sur le dos quand ils vous ont capturées ?

— Ils nous ont habillées à leur goût, expliqua la jeune Asiatique, nos vêtements sont dans la ferme. Ils nous appelaient leurs *putes*. Et puis, c'était une manière de nous garder ici. Ils savent que nous serions vite congelées en cas d'évasion. Les plus rétives étaient droguées.

Des seringues hypodermiques usagées traînaient dans un coin de la cave. Landry se souvint en frissonnant d'un documentaire animalier qui l'avait marqué enfant : une guêpe parasite paralysait une larve d'insecte pour en faire une provision vivante de chair fraîche pour sa progéniture.

Outre le froid, le problème était de s'éloigner sans laisser de traces. Sans compter le fait qu'il n'y avait pas de place pour les six jeunes femmes dans le Picasso et l'Espace. Il fut saisi d'un immense sentiment d'abattement.

Soudain il se figea. En haut des escaliers la porte s'ouvrit dans un fracas métallique. Les filles jetèrent vers l'escalier des regards affolés. Le cauchemar recommençait. Une bouffée d'angoisse lui serra la gorge comme un nœud coulant, ses bronches se contractèrent dans un urgent besoin d'air frais. Déjà, l'oxygène sifflait dans ses poumons réduits à deux poches acides. Une peur

panique de gamin confronté à des monstres lui nouait le ventre. Les voix résonnaient déjà en haut de l'escalier.

— Ce trouduc de Warner a encore oublié de tirer le loquet, dit une voix exaspérée, heureusement qu'elles sont enchaînées. Laquelle tu veux ?

— La plus jeune, la brune qu'on a chopée dans la ferme proche du canal de Bourgogne. Dis-moi, y avait pas une lampe torche ici avant ?

— Warner déconne grave après s'être fait sucer le jonc. Laisse tomber, j'ai la mienne. Et si on s'en prenait deux chacun ?

Les lourds souliers ferrés mordaient le calcaire de l'escalier. Landry sentit sa respiration devenir plus dense, il ferma les yeux sans parvenir à organiser ses pensées. Tout s'embrouillait dans sa tête. Les pas approchaient, terrifiants. Il avait dix secondes tout au plus pour décider de la marche à suivre. Ils étaient deux. Il devait frapper le premier et profiter de l'effet de surprise pour rétablir l'équilibre. Une sueur collante lui coulait dans les yeux, la même que celle qui rendait ses mains si moites que le métal de sa crosse semblait poisseux.

Au moment où le faisceau lumineux balaya le mur, les filles avaient repris leur place contre la paroi. L'obscurité avait acquis une telle épaisseur que la lumière électrique peinait à en dissoudre la substance.

Un grand escogriffe au visage renfrogné, maigre comme un vautour précédait un homme plus râblé vêtu d'un anorak des surplus militaires. Leurs carrures s'encadrèrent dans la porte. Le regard aimanté par les femmes, ils n'aperçurent pas la silhouette plaquée dans un recoin sombre.

— Le premier qui bouge est mort, hurla Landry qui savait que dans cette cave profonde, la détonation serait inaudible dans la cour.

Le grand se retourna, plus vif qu'un serpent, esquissant un geste pour dégainer... *Espèce de salopard*, hurla Landry. Une détonation terrible résonna dans la cave. Le corps s'effondra sur la terre battue dans un bruit mat. Celui qui tenait la lampe torche avait levé les mains, tremblant comme une feuille. Ses yeux de poulet n'exprimaient rien d'autre que de l'effroi.

Pour la seconde fois, Landry se sentit peu affecté d'avoir ôté la vie d'un homme. Il aurait cru que tuer l'ébranlerait plus que cela. Il ressentait même une légère euphorie à l'idée d'avoir éliminé un salopard de la surface de la planète. Peut-être ce sentiment de puissance était-il dû à l'adrénaline qui inondait son système circulatoire.

Si l'écorcheur encore en vie lui en avait donné le moindre prétexte, il n'aurait pas hésité un seul instant à l'abattre. Et peut-être même avec une secrète jouissance. Était-il en train de sombrer dans la barbarie ou bien celle-ci l'avait-elle toujours habité ? Un obscur trésor enfoui dans les profondeurs de son cerveau reptilien, un diamant noir attendant juste la lumière du mal pour briller d'un éclat funeste.

Il n'avait pas le temps d'analyser ses sensations, ce frisson d'excitation presque sexuelle en lui. Le moment était mal choisi pour disséquer ses états d'âme. Le survivant se nommait Mourad. Landry lui passa les menottes dans le dos. Ils remontèrent en le poussant devant eux. Dans la cour, les six prisonnières semblaient comme fusillées par la lumière de ce jour pourtant si faible.

— Vous êtes encore combien dans la maison ? demanda Landry.

— Il ne restait que nous deux, répondit l'homme d'une voix mal assurée, les autres sont montés sur un coup, ils rentreront ce soir ou demain matin.

— Amène-nous là où sont les vêtements de ces femmes.

Dans la cuisine de la ferme, des portraits témoignaient qu'une famille bourguignonne unie avait vécu là avant que la bande à Warner ne s'empare du bâtiment. Landry n'osa demander à Mourad ce qu'ils étaient devenus. Désormais cela n'avait plus guère d'importance.

Comme des guêpes folles de sucre, les captives fouillèrent les placards pour chercher cette nourriture qui leur avait tant manqué, se jetant sur tout ce qu'elles trouvaient de comestible avec une avidité animale qui le mit mal à l'aise.

Mourad montra le placard avec leurs vêtements. Elles s'habillèrent, enfilant bottes et bonnets. Landry leur expliqua comment le hasard l'avait mené dans cette ferme. Agathe, la plus

âgée, avait une gouaille timide et de grands yeux dorés d'où se dégageait une autorité naturelle.

— Comment vous ont-ils prises ? demanda Landry.

— Chaque histoire est différente. Emeline et moi circulions dans un minibus pour tenter de gagner la Suisse. Les autres passagers ont été égorgés au bord de la route. Ils n'ont gardé que nous deux.

En entendant prononcer son prénom, une fille aux lèvres tuméfiées se tourna vers Landry avec un sourire timide. Ses bras étaient constellés de brûlures de cigarettes.

— Les autres ont été capturées dans des fermes, poursuivit Agathe, ils émasculent les hommes valides pour en faire des eunuques et emmènent les femmes en captivité. C'est Chamil qui s'en charge, un type qui circule dans un SUV Toyota toujours accompagné d'un blondinet un peu gras. Dans la région, il est surnommé le boucher de Vénissieux, il fait déshabiller les captifs mécréants en disant :« Laissez-moi admirer mes magnifiques bébés blonds ». Il lorgne alors leurs parties génitales avec une fascination impudique. Il lui arrive de siffler d'admiration devant les organes qui pendent obscènes :« Dis donc mon salaud, tu en as une sacrée paire toi. Va falloir me raser tout ça ». Il utilise des pinces de castreurs de verrats et revend, à bon prix, les eunuques que les marchands appellent entre eux des *sauterelles*.

Un frisson d'horreur parcourut l'échine de Landry, comme à chaque fois que sous l'écorce civilisée perçait une brutalité animale faite de crocs luisants et de griffes acérées venue des temps d'avant l'hominisation.

Tout le monde avait entendu cette rumeur sur le trafic d'eunuques, mais beaucoup croyaient à une de ces nombreuses légendes urbaines qui hantaient le pays depuis des années ou d'une désinformation des identitaires. Les gens parlaient de tout et n'importe quoi, surtout de ce dont ils ne savaient rien. Les rumeurs n'aiment rien tant que l'ignorance propice aux mensonges les plus grossiers.

Parce que les maîtres craignaient pour l'honneur des femmes, ils payaient un eunuque au triple d'un homme. Pour la première fois, l'insécurité des villes n'était rien, comparée à celle de ces vastes espaces abandonnés nommés campagnes où la population se

barricadait à la nuit tombée, ne dormant que d'un œil avec un fusil de chasse chargé.

— Il y a des chaînes à neige dans cette ferme ? demanda-t-il à Mourad.

— Nous ne sommes ici que depuis trois semaines, répondit l'homme.

Tels des criquets, la bande nomade se déplaçait en parasites de ferme en ferme, s'installant dans un domaine le temps d'en consommer toutes les ressources.

Mourad fut enchaîné dans la cave. Agathe lui lança haineuse :

— Et estime-toi heureux qu'on te laisse l'eau et le seau à merde.

Landry tira le loquet avant d'explorer les hangars agricoles. Il finit par mettre la main sur quatre vieilles chaussettes à neige de type universel. Deux par véhicule c'était un peu juste, mais à basse vitesse, ils pourraient s'éloigner assez pour se mettre hors d'atteinte de la bande. Si un véhicule restait bloqué, l'autre pourrait le tracter.

En ouvrant une porte coulissante, il tomba sur un vieux minibus Nissan.

— Vous l'avez retrouvé ? C'est celui dans lequel nous roulions quand ils nous ont capturées, dit Agathe qui se tenait debout derrière lui.

Elle sortit du coffre un jeu de chaînes neuves que Landry installa. Les filles montèrent et le minibus s'engagea sur le petit chemin menant à la départementale.

Au bout de quelques minutes, la silhouette sombre de la grange se découpa sur l'horizon. De l'extérieur, il était impossible de soupçonner une présence humaine. Les traces de pneus de la veille avaient été recouvertes par la neige. Il laissa le minibus derrière un bosquet enneigé en bord de route. Ils passèrent par le bois veillant à ne laisser aucune trace en ligne droite entre la route et la grange.

C'est Lucas qui lui ouvrit la porte.

— Putain c'est toi ! On se faisait tous un sang d'encre.

— Je vous ramène des invitées, dit Landry.

À l'intérieur, le petit groupe frigorifié était serré autour d'une flambée. Pierre se jeta dans ses bras. Pour la première fois, Landry réalisa combien ses muscles s'étaient développés depuis son adolescence.

CHAPITRE 7

Peu à peu, j'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États, ni les classes ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité.

Alexandre Soljenitsyne, l'archipel du Goulag

— J'en ai marre de la campagne, dit Mamadou, quand est-ce qu'on grille ? On crève la dalle, et puis j'en ai rien à foutre de cette zouze.

— Je me fous de la crasseuse, mais ces baltringues ont buté nos potes, et on devrait les laisser s'échapper ? C'est ça que tu proposes ? demanda le Pointu, alors moi je dis qu'on les retrouve et qu'on les crève, aussi simple que deux et deux font quatre.

— La vérité, j'ai juste la dalle, c'est pas compliqué à comprendre.

— Tu sais quoi Mamadou ? Chaque fois que tu l'ouvres c'est pour sortir une nouvelle connerie. J'en ai plein le cul, dit le Pointu, si tu continues à faire chier c'est toi qu'on va finir par bouffer.

— Ouais, renchérit Ali, moi aussi j'en ai plein le cul. Pourquoi tu vaspas baiser ta mère ?

— Putain, c'est rien de le dire, ajouta l'Anguille, depuis Paris, t'arrêtes pas de nous les briser avec ta bouffe. T'es libre de te casser, personne te retient.

— Et je rentre comment Ducon ?

— Fais du stop, répondit Ali qui se marrait comme une baleine.

— Toi fous-moi la paix, explosa Mamadou, espèce de petite suceuse. La vérité, vous me faites tous chier, on traverse des trous à rats paumés sans un seul péquin, que des baraques vides, sans compter qu'on bouffe des conserves de porc depuis Paris.

Georges jeta un coup d'œil sur l'écran du mobile. Le point rouge avait encore disparu, ça arrivait souvent. Les batteries du réseau

mobile s'épuisaient, rendant les signaux intermittents trop faibles pour que l'application transmette les coordonnées GPS de la fille. La dernière fois, le point rouge était apparu au sud d'Auxerre.

— On va s'arrêter dormir, dit le Pointu, moi je pique du nez.

— Si on s'arrête, on pourrait peut-être trouver un restaurant, ajouta Mamadou avec une vibration d'espoir dans la voix.

— T'as qu'à choisir dans le Michelin, se marra Ali.

— Ferme-la, sombre connard, j'encule ta mère et elle me suce après.

Dix kilomètres plus loin, le Pointu pila dans les graviers. Quelques bâtisses grises se serraient autour d'un hôtel-restaurant aux volets clos couronné de l'enseigne Jupiler. Aucun signe tangible de vie.

— Il leur reste sûrement de la bouffe, rêva Mamadou.

Ils vérifièrent leurs armes et les chargeurs d'un geste sûr avant de descendre. La bise glacée leur donna un coup de fouet, raidit des corps engourdis par la route. Ils sonnèrent, bien sûr personne, juste le vent dans les persiennes.

— Bordel de merde, dit Mamadou, on ferait mieux d'aller voir plus loin.

— Tu te trompes, dit le Pointu, je parie qu'il y a quelqu'un.

— Arrête de charrier Pointu, dit Ali, c'est désert.

— Ouvre tes yeux et sers-toi pour une fois de tes neurones. Laisse-moi te poser une question : cette poignée de porte, elle est comment pour toi ?

Ali haussa les épaules.

— J'en sais rien moi, putain, elle est normale cette lourde.

— T'as encore plus de merde dans les yeux que dans le crâne. L'hiver a été pourri et on est au bord de la route. Alors... ?

— C'est propre, la poignée est propre, dit Ali en regardant le Pointu avec la satisfaction de l'élève qui a su répondre à son instituteur.

— Et ?

— Et quoi ? *Zarma* je sais pas... Merde, demande un peu aux autres, à Mamadou, pourquoi tu lui demandes pas à Mamadou ? Histoire de changer un peu. Je l'ai jamais vue de toute ma vie cette putain de porte.

— Laisse tomber Ali, t'es pas récupérable.

Ils contournèrent la mesure pour dénicher dans une baraque à outils un impressionnant pied-de-biche. D'un puissant mouvement, Mamadou fit sauter le chambranle. Dans la maison, les volets étaient clos et la plupart des meubles revêtus de housses bariolées. Un intérieur sombre, mais pas froid. Une tiédeur qui confirmait le pressentiment du Pointu. Une lueur cruelle alluma son regard.

— Quand le nid est tiède, les oiseaux ne sont jamais loin.

Ils se mirent à explorer la grande maison pleine d'ombre. Une grotte déprimante où les habitants avaient déjà renoncé à la vie. Le genre d'endroit que même le soleil d'été ne parvenait pas à réchauffer : un tombeau scellé par de lourds rideaux empêchant la maigre lumière de pénétrer.

À moins que ce ne soit pour éviter que celle du dedans ne soit visible de l'extérieur, pensa le Pointu. Il perçut un léger bruit de toux étouffée venant du sol.

— Ali, dit-il, en pointant l'index droit vers le sol.

— Quoi ? dit Ali

— T'as rien capté mec ? demanda le Pointu, remarque c'est normal que tu captés rien, déjà tu vois rien...

— Fais pas chier Pointu.

— Personne t'a jamais dit que ça rendait sourd ? Tu veux que je t'explique ce que je crois ? C'est Dieu qui te punit. Si tu continues à te toucher en permanence tu perdras tes cheveux et tu te couvriras de cloques noirâtres en devenant complètement con. Encore que t'aies pas un effort démesuré à fournir dans ce domaine.

— Vous allez voir si je suis sourd.

En ouvrant la porte de la cave, Ali eut l'impression de respirer un parfum de femelle fanée. Son regard se coula dans le noir pour venir se poser sur une ombre.

En entendant les pas dans l'escalier, une bouffée de terreur avait envahi la femme. Dans les trente-cinq ans, un visage régulier, un peu dur, mais pas dénué de charme.

— Que voulez-vous ? supplia-t-elle les yeux dilatés par l'épouvante, je vous en supplie.

Ali se contentait de sourire en l'attrapant par le bras. Quand ils exigèrent à manger, la femme parut rassurée. Cela signifiait qu'ils ne lui feraient aucun mal. En tout cas dans l'immédiat. Elle voulait croire

qu'ils s'en iraient après et qu'ensuite, tout redeviendrait comme avant.

L'homme de la cave n'arrêtait pas de la reluquer comme un affamé pendant qu'elle s'activait en cuisine. Chacun de ses regards lui laissait dans la bouche un goût métallique, comme si elle avait sucé de la monnaie rouillée.

Elle prépara une omelette avec des champignons en conserve, posa un reste de fromage sur la toile cirée et ouvrit une boîte de corned-beef. La bande s'était installée dans l'ancienne salle du restaurant routier.

Debout près de la porte de la cuisine, elle les regardait manger avec dans les yeux un sentiment de peur qui commençait à exciter Georges. Elle savait que son sort dépendait de ce qui palpitait dans le cerveau malade de ces maraudeurs débarqués comme des furets dans un terrier de lapins. Elle avait saisi leurs gestes ambigus. Une fois repu, Georges s'essuya les lèvres du revers de la main et se leva.

— Je vais en haut voir s'il y a du fric ou des bijoux.

— Laisse béton, dit le Pointu, Nanterre t'apas suffi ? Tu penses trouver quoi dans cette taule ?

L'Anguille ne répondit rien, il monta à l'étage, ouvrit portes et armoires. Une seule porte lui résista. Quand il redescendit, Ali se grattait les fesses en matant celles de la femme qui débarrassait la table.

— Une des pièces est fermée, dit-il.

— C'est juste un débarras qui ne sert plus, répondit-elle en jetant un regard vers le Pointu, il n'y a aucun objet de valeur.

— Si tu m'ouvres pas, je saurai le faire, dit Georges en saisissant le pied-de-biche posé sur un meuble.

En lisant la détresse dans les yeux de la femme, L'Anguille comprit qu'une fois de plus son flair ne l'avait pas trahi. Elle s'essuya les mains dans un torchon, sortit une clef de sa poche et le devança dans l'escalier. La pièce était vide : une banale chambre d'adolescente autant que Georges puisse en juger d'après les posters fixés aux murs.

— Qui dort là d'habitude ? demanda-t-il en plissant les paupières.

— Ma fille quand j'en ai la garde.

L'Anguille leva le nez humant l'air en chien de chasse.

— Ta fille ? Et où elle estta fille ?

— Chez son père depuis les évènements.

Sa confusion était palpable, il l'avait sentie dès la première minute. Cette femme leur cachait quelque chose. Quelque chose ou quelqu'un. Elle parla du divorce. Georges n'écoutait pas. Plus elle se répandait, plus il devinait qu'il avait vu juste.

Il prit le pyjama sur l'oreiller. Un effluve de jeune fille s'en exhalait, un parfum sucré qui flottait dans l'air, libre, invisible. Quelque chose de doux qui réveillait de violentes pulsions en lui : l'odeur vague, encore tiède de la nuit précédente.

Il se pencha sur la clarté des draps. La même senteur. Son corps se redressa comme un loup en alerte et son long bras se projeta sous le lit avec un large mouvement circulaire comme ces hommes du Nord qui pêchent le saumon à la main dans les torrents glacés. Sa poigne brutale se referma sur une chose tiède et organique : une serre de rapace broyant un corps hurlant, une proie qu'il tira de sous le lit et jeta dans la lumière au milieu de la chambre.

— Chez son père, espèce de sac à foutre.

La gamine poussait d'horribles hurlements. Recroquevillée de terreur, elle se jeta contre la femme. L'Anguille entendit une cavalcade dans l'escalier. Les trois autres découvrirent la fille en pleurs et sa mère apeurée.

— Comment tu t'appelles ? demanda le Pointu.

La gamine ne répondit pas, fixant sa mère les yeux remplis de terreur.

— Elle s'appelle Bénigne, mais tout le monde la surnomme Ponette.

— Laisse-la parler, je veux l'entendre. Toi, réponds quand je te parle.

Georges avait le regard encore brillant de sa victoire. Des yeux sans paupières, pensa la femme. Une fois de plus, il avait eu raison, et le Pointu tort. L'Anguille leva la main pour la gifler quand la mère cria.

— Arrêtez, vous ne voyez pas qu'elle est muette. Ponette est née comme ça. Elle ne vous entend pas et est incapable de parler.

Elle l'avait ramenée devant elle, croisant ses bras pour mieux la protéger.

— C'est mal ces cachotteries, dit Georges levant à nouveau le bras pour la frapper, mais il se figea. Le Pointu retenait son poignet avec une force terrible.

— Suffit l'Anguille, tu te calmes. Toi prends-la pour t'aider en cuisine, dit-il à la femme en posant une main sur son épaule, et donne-lui à manger.

Ponette le regardait sans crainte. Elle avait saisi son geste et le fixait avec cet air grave sans a priori qu'ont les enfants quand ils dévisagent un nouveau venu pour savoir si c'est un être bon ou méchant.

Georges serra les dents, se tassa, la respiration coupée. Il se sentait sali. Il fallait toujours qu'il l'humilie devant les autres. Qui avait débusqué la bécasse pendant que le Pointu se remplissait l'apanse ? L'oiseau lui appartenait c'était sa prise de guerre, c'était la loi des truands. La muette n'était plus vraiment une gamine, mais déjà une petite femme qui faisait saliver toute l'équipe. Sa poitrine commençait à poindre. Deux ans à peine et ce serait une magnifique femelle aux seins troublants bien plus désirable que la mère.

En contemplant ces femmes, le Pointu sentait que leur présence diffusait quelque chose de doux et de lumineux : la rassurante chaleur d'un foyer comme il n'en avait jamais connu.

Elles descendirent dans la cuisine, suivies d'Ali dont les yeux avaient quitté le ventre de la femme pour glisser vers la gamine réfugiée dans ses jupes. Quand Ponette croisa ce regard brûlant de concupiscence, une angoisse voila ses yeux sombres : une lente panique. Elle se rapprocha alors de sa mère comme si elle voulait disparaître en elle.

— Tu as de quoise laver ? demanda le Pointu.

— Suivez-moi.

La salle de bains sentait le moisi. Elle tourna les robinets.

— Il n'y a plus d'eau chaude, mais je peux vous en faire chauffer. La bonbonne de butane est encore pleine.

Puis elle le regarda dans les yeux, avala un peu de salive, passa la langue sur ses lèvres sèches avant de parler d'une voix étranglée.

— Je sais que vous êtes des hommes, mais je vous en supplie, ne touchez pas à Ponette. C'est encore une gamine. Je vous ferai la cuisine, vous pourrez vous laver et dormir ici. Si vous souhaitez une femme, je ferai tout ce que vous voulez. Vous entendez ? Tout. Je me plierai à vos désirs sans résister. Je ne demande qu'une seule faveur : laissez Ponette tranquille.

Le Pointu la regardait avec une fixité étrange. Il lisait quelque chose de sauvage dans ses yeux, quelque chose de plus dur que la peur qui implore. Il y avait de la douleur et c'était justement ce qui rendait cette femme intéressante, qui faisait en quelque sorte qu'on avait envie de l'appivoiser. Un souvenir papillonna dans son esprit. Ce visage lui en rappelait vaguement un autre, mais il ne se souvenait plus lequel. Il savait juste que cette personne était une *bonne personne*.

Dans sa mémoire, le visage qui flottait était lié à des sensations mortes, très anciennes, un sentiment de bien-être et d'apaisement comme il en avait rarement connu dans sa vie, trimbalé entre les familles d'accueil. Ces traits anciens, était-ce la mère qu'il n'avait pas connue ou une de ces femmes élégantes de l'orphelinat qui l'avait recueilli tout petit ? Ou bien une de ces matrones qui prenaient en pension des gosses de l'Assistance pour arrondir leurs fins de mois ? Il ne savait pas, c'était beaucoup trop ancien, trop profondément enfoui dans sa mémoire. Il se souvenait en particulier d'une femme qui promenait toujours un chat en laisse. Il savait juste que ce visage ancien ressemblait à celui de la femme debout en face de lui.

— Personne ne touchera Ponette, je vous donne ma parole. Et personne ne vous touchera non plus.

La femme lui sourit, mais il perçut une tristesse dans ses prunelles sombres, quelque chose de fluide vacilla en lui, comme la surface d'un étang caressé par la brise. Une vague de bien-être remonta vers son cœur.

Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas connu cela. Il s'arracha enfin à sa contemplation pour descendre annoncer à son équipe qu'ils pourraient se décrasser. Une fois sa toilette finie, il alluma un cigare et décréta simplement :

— Personne ne touchera aux femmes.

Ali et Georges furent saisis d'un mélange de stupeur et d'incrédulité. Mamadou était repu, son sourire béat annonçait déjà le sommeil. Personne ne protesta. Le ton ferme de sa voix, l'expression glacée dans ses yeux disaient qu'il valait mieux ne pas discuter cet ordre. En tout cas, pas pour l'instant, pensa l'Anguille.

Elle prépara les lits, la maison était grande, il y avait assez de couchages. Quand ils furent installés, elle entra dans la chambre de sa fille. Ponette dormait déjà, suçant son pouce dans son sommeil. Elle ramena la couverture sur le corps tiède, déposa un baiser aussi léger qu'un souffle sur son front avant de caresser ses cheveux emmêlés.

Dans son lit, pour la première fois depuis longtemps, le Pointu sentait un apaisement dans son cœur, l'impression étrange d'avoir retrouvé la maison de son enfance, celle gravée très loin dans sa mémoire. L'odeur des jours soyeux revenait par bouffées dans sa mémoire fracassée.

Il ne parvenait pas à trouver le sommeil, se retournant sans cesse. Une insomnie qui ne naissait pas d'un souci, mais de la vague d'émotions qui gonflait son cœur. Cette femme s'était comportée comme une véritable mère, pas comme celle qui l'avait abandonné à la naissance.

N'en pouvant plus, il se releva et marcha comme un automate jusqu'à la chambre de la femme. La poignée pivota, elle n'était pas verrouillée. La femme était nue au milieu de son lit, les yeux ouverts. Il la trouvait belle : une chair chaude, épaisse, si différente de celle de ces junkies efflanquées que les crevards de banlieue se revendaient comme des maquignons, ces squelettes travestis en putains, la gorge glacée, le flanc nerveux avec des mamelles comme de petites outres vidées par le mox.

Elle non plus n'avait pas réussi à s'endormir. Il sentait une lourdeur douloureuse dans cette femme qui l'observait avec un étrange sourire, plein d'attente.

Il referma la porte, se dirigea sans bruit vers cette odeur qui lui ouvrait les bras. Du bout des doigts, il caressa son visage : une peau blanche si douce qui tranchait avec son cuir tanné par les épreuves. Sa vie avait toujours été un sport de combat et il aspirait soudain à un peu de repos.

Il se sentait enveloppé par une chaleur qu'il avait du mal à reconnaître. Délicatement, il plongea son nez dans ses cheveux pour se saouler de son parfum, une sueur légère et grasse qui lui rappelait quelque chose d'ancien : la première sensation à s'inscrire dans son cerveau immaculé, l'odeur primale, épaisse, sucrée.

Pour la première fois depuis longtemps, il goûtait un apaisement immense, une douceur infinie, un grand calme, silencieux et plat, comme ces embryons heureux avant même d'avoir conscience d'exister.

Dans ses bras, il jouissait de ne plus être. Elle l'attira doucement contre sa peau crémeuse. Il se laissait faire, la prenant par les épaules, surpris de sa fragilité, nouant ses bras autour d'elle pour la protéger des tourments du monde, ses lèvres sur les siennes. Son corps contre la chaleur animale de ses seins, contre sa poitrine, son front moite, contre sa bouche au goût d'eau et de soleil.

Quelque chose bougea au fond de lui, un vaste mouvement comme une maison cadencée depuis des années dans laquelle une inconnue ouvre soudain les persiennes pour faire entrer la lumière de midi. Son âme souterraine sentit le souffle du dehors : un air chaud, parfumé comme celui d'une garrigue surchauffée.

Il bouillonnait de tensions contradictoires, de courants aussi intenses qu'incompréhensibles. Il se sentait vivant, enfin vivant, comme il ne l'avait jamais été aussi loin que remontait sa mémoire. Un séisme qui le bouleversait jusqu'à le soulever de terre, créant des montagnes, des lacs, des océans sous la brume maléfique que ce cataclysme chassait.

Plus tard, son corps blanc et lisse s'endormit contre le sien. Un visage fondu de douceur. Elle savait qu'il était un dangereux tueur, mais elle respirait régulièrement, confiante.

Lui dans l'incomparable odeur de sa peau, humant sa poitrine comme si elle lui donnait le sein : du pain frais, une femme paisible, grasse, fondante. Sa femme, déjà partie pour un lointain voyage en égoïste.

Au matin, sa décision était prise. Il avait fait pas mal de conneries dans sa vie et peut-être était-ce la dernière, mais sa voix ne trembla pas quand il annonça à ses trois acolytes que sa route s'achevait ici,

sans s'attarder sur les voluptés ensommeillées et maternelles que lui prodiguait Louise.

Georges esquissa un vague sourire sans oser commenter sa décision.

Quand le Pointu plongea ses yeux dans les siens, il n'y lut que mépris et sarcasme. Après tout, l'Anguille avait toujours voulu être le chef de meute. Il lui céda volontiers sa place. Désormais, sa vie était ailleurs, loin des maraudes assassines.

Il avait longtemps cru être impropre à toute vie normale : irrécupérable. Il avait suffi d'une odeur ancienne pour qu'il choisisse la rédemption et la lumière. Le monde entier dans une simple odeur de femme.

CHAPITRE 8

Il fut réveillé par la vision de milliers de millions d'étoiles en lente rotation autour de ce monde absurde dans lequel les hommes vivaient, aimaient, luttèrent avant de mourir.

Certains astres étaient si anciens que leur lumière venait d'un temps où l'humanité n'existait pas encore, un temps où le règne des grands sauriens s'étendait sur toute la terre.

Il ouvrit les yeux, un froid si vif qu'il eut l'impression que son corps était pénétré jusqu'à l'os par une onde de douleur. Sur l'instant, quelque chose en lui se sentit déçu d'être vivant. Vivre signifiait que le combat n'était pas terminé, qu'il fallait remettre ça.

Il avait dormi trois heures tout au plus. Dehors, il faisait encore sombre. Son bras gauche engourdi refusait de lui obéir, il se servit de sa main droite pour le déplacer comme on le ferait d'un membre mort.

Il pensa aux dernières heures : la fuite de l'Élysée, le souterrain, son chauffeur qui l'attendait pour gagner Le Bourget, les détonations dans la nuit, les zonards qui s'attaquaient aux pavillons comme des meutes de loups affamés.

Il avait la terrible sensation d'être dans un de ces jeux ultraviolets à l'imagerie numérique assez puissante pour simuler le réel. Une horreur si réaliste qu'elle pouvait vous entraîner dans sa folie.

Quand il ferma les yeux, le ciel se dégagait d'un coup. Il baignait soudain dans une lumière orange au-dessus d'une mer de nuages, se demandant ce que pouvait bien signifier cet étrange halo à l'horizon. Tout allait reprendre sa place à sept mille mètres d'altitude dans le confort cotonneux d'un Falcon présidentiel.

Au fur et à mesure que le sang irriguait à nouveau son bras, celui-ci se fit plus douloureux. Le sang apportait la vie et la vie apportait la douleur.

Allongé, les yeux ouverts, il se massa lentement le bras pour ranimer la circulation. Au bout d'un moment, les fourmillements disparurent, son bras redevint sensible et fonctionnel. Il était temps de décider ce qu'il devait faire.

Il ouvrit la porte de la cabane dans laquelle il avait trouvé refuge. Des voix parlaient dans la rue dans cette langue brutale mêlant le verlan et le parler rebeu : ce sabir né au fil des années dans ces quartiers se détachant progressivement du corps de la nation. Il avait suffi à ces hommes d'identifier sa cocarde tricolore pour comprendre la valeur de leur proie.

Comment avait-il été assez bête pour circuler avec cette cible sur son pare-brise ? Plus le temps passerait et plus ces hommes élargiraient le périmètre de leur traque. Les mailles du filet se distendraient un peu, ménageant des interstices dans la nasse.

Il pensa à Maurice, à Roland, son chauffeur. Les détonations lui avaient glacé le sang. Il avait rencontré Amélie, la fragile femme de Roland, et ses deux enfants lors de l'arbre de Noël de l'Élysée. Qu'allaient-ils devenir ?

Il gelait. Il avait beau se couvrir de foin, ça ne l'empêchait pas d'être glacé jusqu'aux os. Il devait trouver un moyen de rejoindre l'aéroport du Bourget.

Toutes les katibas n'obéissaient pas à un émir unique. Certaines étaient affidées à des puissances étrangères. Ses services l'avaient souvent informé de financements occultes par le biais d'associations culturelles, de fondations religieuses. D'autres groupes, plus radicaux, suivaient une logique propre, qu'elle soit mafieuse, religieuse ou ethnique, mêlant les codes selon l'opportunité du moment, refusant d'être inféodés à un califat dirigé par ceux qu'ils considéraient avec une moue de mépris comme des marionnettes corrompues par le pétrole. Ils affirmaient vouloir établir en France des émirats indépendants basés sur une stricte application des règles coraniques.

Quand une lumière grisâtre filtra à travers les planches mal dégrossies, il comprit que le jour s'était levé. Les voix s'étaient évanouies avec l'aube. La traque se déplaçait ailleurs.

Il ignorait combien de temps durerait ce répit. Peut-être un piège pour le pousser à se découvrir. Pourtant, pour la première fois

depuis la veille, les battements de son cœur ralentirent un peu et la peur reflua, laissant place dans sa poitrine à une intense sensation de soif et de faim. Son organisme semblait traiter les urgences vitales séquentiellement.

La cabane ne contenait que de vieux bidons rouillés. Il entrebâilla la porte avec précaution. Un jardin boueux mal entretenu le séparait d'un de ces pavillons ouvriers qui enlaidissaient le monde. Aucune lumière, aucun bruit derrière les volets clos.

Entre les pavés autobloquants, une herbe fine poussait. La porte du garage était cadénassée. Une rafale de vent le frigorifia, il remonta le col de son costume humide en claquant des dents.

Dans la cabane, il finit par dénicher une barre métallique qu'il réussit à glisser entre les battants de la porte du garage faisant levier de tout son poids, sans succès. Il déplaça la barre pour la rapprocher de la serrure.

Le craquement fut terrible. Tout le quartier va rappliquer, pensa-t-il. Il se réfugia hors d'haleine dans la remise, mais rien ne se passa. Le quartier était désert. Où donc étaient passés tous ces gens ?

Au centre du garage, une flaque grasse. Les occupants avaient dû fuir devant les gangs qui désossaient le quartier maison par maison. Il ouvrit le robinet, s'aspergea la nuque d'eau glacée et se frictionna vigoureusement le visage. Penché, il but goulûment de longues gorgées qui lui glacèrent la trachée, jusqu'à en être ballonné. Renaissance et Partage avait initié une mécanique funeste dont Rochebin, dans sa folie visionnaire, avait déjà perdu le contrôle.

Pour la première fois depuis des années, il comprit avoir lui aussi fait fausse route. Certains pensent que les grandes révélations viennent de l'esprit, c'est le plus souvent inexact. C'est par le corps et la souffrance que l'homme accède à la vérité.

Le Bouddha et le Christ l'avaient compris avant tous les autres. Seule la souffrance est assez puissante pour éclairer le monde d'une lumière assez aveuglante pour modifier les angles de la perception. Il devient alors impossible de feinter, de tordre ce réel inscrit en lettres de douleur dans nos chairs palpitantes.

Comme la plupart des gouvernants, François s'était longtemps cru capable de tromper le réel, se contentant de demi-mesures,

aménageant l'existant pour mieux le préserver. Tout se dégradait autour de lui, mais un semblant d'ordre subsistait dans les villes.

En s'éloignant des centres urbains, l'état s'évaporait dans la laideur urbaine de banlieues sans fin. Plus loin, le pays retournait progressivement à l'état sauvage, de vastes zones semblaient dans la violence. Une France rétrécie qui rappelait le maigre domaine royal des premiers Capétiens, quand seules les terres visibles depuis le donjon du Louvre payaient tribut, abandonnant le reste du royaume aux coupe-jarrets.

Alors que François apparaissait comme un ennuyeux comptable jonglant avec les découverts bancaires, Rochebin s'était donné le beau rôle avec son béret de révolutionnaire et ses treillis de salon : un héros hollywoodien qui faisait frémir son auditoire en proposant des solutions dont le simplisme n'avait d'égal que la brutalité.

Le Général avait raison : les Français étaient des veaux, des êtres amorphes, rétifs à la complexité du réel. Un peuple naïf élisant des aventuriers assez cyniques pour lui masquer cette vérité qu'il refusait de voir et surtout d'affronter. Un mensonge d'état dont le peuple était autant le complice que la victime.

Contrairement à ce qu'ils croyaient, les Français n'étaient pas meilleurs que les autres nations. Leur soif d'absolu se résumait à un caddie rempli et à quelques poncifs donnant du monde une vision rustique suffisante pour tenir vaillamment jusqu'à la mort.

Quant à leur passion égalitaire, elle n'était que la forme collective et hypocrite de la jalousie. Les vrais penseurs n'étaient qu'une minorité infime : une anomalie statistique. À se demander si la fascination française pour les intellectuels ne venait pas précisément de leur rareté. On ne vénère jamais autant que ce qui est rare et singulier.

Les masses réclamaient des solutions simples à la perplexité que suscitait le dérèglement du monde. Tant pis si ces solutions n'avaient aucune pertinence, comme ces islamistes trouvant en Allah la réponse à toutes leurs questions : une solution unique, universelle élaborée par un cheikh crasseux vivant treize siècles plus tôt dans un désert brûlant.

Le Miséricordieux y pourvoira, le couteau suisse de la pensée de la naissance à la mort. Mustapha Kemal avait parlé de l'islam

comme de *la théologie absurde d'un Bédouin immoral, d'un cadavre putréfié qui empoisonne nos vies*. Ces simples mots l'auraient condamné aujourd'hui à une mort des plus atroces.

Au rez-de-chaussée, une salle à manger vieillotte : tapisserie à fleurs, napperons brodés, tableaux au canevas. Le miroir lui renvoyait le visage mal rasé d'une de ces épaves qui hantaient les rues à la nuit tombée.

— Merde, quelle gueule de déterré, s'entendit-il marmonner d'une voix rauque.

Des bibelots d'Italie prenaient la poussière dans une armoire vitrée. Le kitsch absolu, pensa-t-il, à la vue d'une gondole électrique. Sur un meuble, une photo encadrée avec marqué *fête de l'Huma* : un couple et un garçonnet un peu gros. Des couleurs passées, nimbées d'une tristesse diffuse.

Il se souvenait y être souvent allé dans sa jeunesse : La Courneuve et sa gadoue quand il pleuvait, l'odeur des merguez frites, les folkeux andins en poncho jouant en boucle *El Condor pasa* ou *Forever young* de Joan Baez, les filles en jeans et baskets sous le ciel adolescent du samedi après-midi. Des militantes mal épilées qui sentaient la sueur et le patchouli, pas farouches pour un sou dès l'instant où il faisait l'effort de leur parler révolution prolétarienne et développement durable. Une odeur de kermesse flamande entre frites et gaufres au sucre glace.

Comme tout cela était daté. Un monde englouti, une préhistoire. Il ferma les yeux pour ne pas effaroucher la fragile magie des images. Les plus belles années de sa vie, un monde neuf s'offrait alors à lui, débarrassé de l'abjecte dépendance de l'enfance, mais encore libre des responsabilités que ne tarderait pas à apporter l'âge adulte. Les limbes de la vie, une fissure dans la pesanteur de l'existence.

Charlotte et sa lourde poitrine sous un pull mohair. Rue de la Reine Blanche, sa chambre de bonne dont le seul luxe était une petite télé chinoise d'occasion aux images chaotiques.

Elle avait ôté son pull pour libérer ses seins et lui en offrir la pointe vanillée à savourer. Des hanches magnifiques et un sexe serré comme le poing du Che. Le genre à vous damner un saint, et à vous empêcher de fermer l'œil de la nuit.

Le matin, ils s'étaient installés, épuisés et ravis, devant deux grands crèmes avec des croissants au Canon des Gobelins à l'angle du Boulevard Saint-Marcel. Une folie pour son maigre budget d'étudiant. L'impression que tout le monde savait pourquoi ces deux-là étaient éreintés.

Où était Charlotte maintenant ? Une silhouette rasant les murs pour éviter les agressions ? Un corps ramassé à l'aube dans un terrain vague ? On mourait beaucoup depuis peu. Pour elle aussi, cette nuit devait être un de ses plus beaux souvenirs. La jeunesse est d'autant plus merveilleuse qu'elle est éphémère, sans doute le seul instant magique de la vie : un diamant pur au milieu de la fange de l'existence. Après, vivre déçoit toujours, comme tout ce qui est trop sérieux.

Dans la cuisine, un réfrigérateur LG débranché, porte ouverte. Apparemment, les propriétaires étaient partis pour longtemps. Au premier étage, trois chambres, celle de l'enfant n'avait pas servi depuis des lustres : un musée domestique avec photo encadrée sur la table de nuit. Il ignorait ce que ces gens étaient devenus. Un jour, ils avaient fui l'endroit où ils avaient passé toute leur vie pour se jeter sur les routes et s'enfoncer dans ce pays devenu un abattoir à ciel ouvert.

Il fut saisi d'une nausée. Un voile noir se posa sur son âme. Il mourait de faim au point de ne plus être lucide. Ses entrailles se tordaient comme une pieuvre prisonnière d'un chalut.

Il dut s'asseoir pour ne pas tourner de l'œil, incapable de se cristalliser sur une décision à prendre. Il fallait qu'il avale quelque chose, n'importe quoi.

Dans la cave, il dénicha quelques pommes de terre fripées, un bocal de cornichons et une boîte de thon périmée. Il remonta en serrant son précieux butin contre sa poitrine. Il ouvrit le butane et mit à cuire sa maigre moisson de pommes de terre. Aucune odeur suspecte ne se dégageait du thon à l'huile.

Dès que la fourchette s'enfonça dans les patates qui dansaient dans l'eau bouillante, il les sortit avec une écumoire et commença à les manger brûlantes sans même les éplucher. Il dévora les cornichons et le thon, arrosant les pommes de terre de toute l'huile de la boîte pour qu'elles s'en imbibent.

Pour la première fois depuis la veille, il se sentit d'humeur gaillarde. Comme souvent, la dernière émotion chassait la précédente. Elles n'étaient que les moyens dont disposait son organisme pour faire face au présent. La peur avait laissé place à la faim et voilà qu'il frissonnait. Cette maison à l'odeur de moisi était plus glaciale qu'un frigo de boucher. Et surtout, ses vêtements étaient humides.

Dans un placard, il dénicha assez de Cognac pour remplir la moitié d'un verre à moutarde. Assis sur l'affreux canapé du salon, à siroter en fermant les yeux, on aurait presque pu le prendre pour un invité patientant au salon en attendant ses hôtes occupés en cuisine.

L'alcool le réchauffa un peu et lui fit envisager l'avenir sous un angle plus positif. La sensation de vertige qui l'avait saisi avait disparu. Après tout, il était en vie, à l'abri, et il avait dîné comme un prince.

Tout à son enthousiasme, il se prépara un bain en faisant chauffer de l'eau. Le savon faisait une mousse fine et parfumée sur sa peau. Un réseau de bulles irisées dans lesquelles des couleurs se mêlaient pour mieux se décomposer selon les immuables lois de l'optique.

Il prolongea le bonheur amniotique. Une douce chaleur pénétrait son corps, franchissait la barrière de ses muscles noués pour en dissoudre les tensions internes.

Quand l'eau fut tiède, il se rinça pour éliminer les dernières traces de savon. Il pensa au long ruban de temps qui s'était déroulé depuis sa jeunesse. À l'époque, personne n'avait eu le sentiment de vivre une époque faste. Tout le monde se plaignait déjà d'une crise dont personne ne voyait l'issue.

Avec le recul, il était sidéré par la longue suite d'erreurs commises. Que ce soit sur la politique énergétique, la dette, l'immigration, les retraites ou l'Europe, les gouvernements de tous bords n'avaient cessé d'aligner les décisions funestes, un abîme vertigineux, à douter de la démocratie : ce système politique capable d'engendrer de tels désastres.

Plus le pouvoir échappait à la sphère politique, plus celle-ci multipliait les intrusions dans le domaine privé, réglementant jusqu'aux pensées et opinions, ressemblant à ces pères sans

autorité qui multiplient les interdictions pour mieux masquer leur impuissance sur l'essentiel. En réalisant l'héritage que sa génération laisserait à ses enfants, il ne pouvait se départir d'un profond sentiment d'échec et de honte. Il devinait qu'un jour non seulement sa politique d'ouverture serait incomprise, mais qu'elle serait l'objet d'un profond dégoût.

Son esprit était moins vif que dans sa jeunesse, une pensée plus lente, mais également plus réfléchie. Était-ce cette lenteur qui l'amenait à saisir ce qu'il avait été incapable de conceptualiser ? La sagesse venait-elle avec l'âge ? Après tout, les philosophes grecs n'étaient pas des gamins en culottes courtes. Il fallait user sa volonté sur le réel pour prendre conscience des illusions de ce monde trompeur.

La plupart des erreurs avaient pour origine une approche idéologique du monde. Que l'on parle de *main invisible du marché*, d'avantages concurrentiels ou de lutte des classes, le manque de pragmatisme était le vice le plus répandu. Les hommes se tournaient vers des pensées magiques pour expliquer le dérèglement du réel, préférant remuer du concept comme un chaman agite une vague marionnette de raphia plutôt que se fier à leur simple bon sens.

Mais cette évidence était à l'époque une hérésie. Seuls quelques lanceurs d'alerte avaient crié dans le désert. Les médias les avaient vite réduits au silence en les bannissant des plateaux de télévision pour leur préférer les habituels charlatans de la pensée officielle. Des années durant, la société avait été rongée par d'invisibles termites affectant jusqu'à ses fondations. À l'instar du héros de la lettre volée de Poe, les politiques cherchaient ailleurs des solutions qu'ils avaient sous les yeux.

Personne n'avait rien vu, ni surtout rien voulu voir, ce qui au fond était pire. Que ce soit le tarissement des énergies fossiles, les vagues migratoires massives, l'insécurité croissante, l'asphyxie fiscale, tous les voyants étaient au rouge, mais sa génération avait pudiquement détourné le regard.

L'hypocrisie était pire que le cynisme, non seulement on mentait aux autres, mais on se trompait soi-même. Penseurs, médias, politiques, personne n'avait vu venir ces signes avant-coureurs qui auraient dû les alerter. Si quelqu'un avait eu plus de courage lorsque

c'était encore possible, les choses auraient peut-être pu être différentes.

Il se sécha dans une serviette élimée et enfila un vieux peignoir rayé. Sa peau sentait la savonnette premier prix. Dans un tiroir, il dénicha un ancien flacon de Hugo Boss XY dont le contenu s'était depuis longtemps évaporé. En appuyant sur le poussoir, quelques molécules oubliées s'échappèrent lui rappelant que son père utilisait ce parfum. Il s'allongea et ferma les paupières pour mieux concentrer sa réflexion.

La maison limitait l'espace autour de son corps, comme un canot de sauvetage perdu dans l'immensité d'un océan hostile. Dehors, un vent spectral mitraillait de pluie les volets. Sa respiration soulevait ses côtes, une mauvaise sueur se déposait sur son front. Il n'aspirait qu'à une seule chose : l'abrutissement du sommeil. Pour l'atteindre, il devait d'abord faire le vide dans sa tête.

Il se réveilla avec un arrière-goût désagréable dans la bouche. Il était seize heures à sa montre et il avait dormi d'un sommeil noir, agité, intemporel. Ses rêves remontèrent dans sa mémoire consciente avec une lenteur effroyable.

La femme dont il avait rêvé n'était pas la sienne, pas cette épouse avec laquelle il ne faisait plus l'amour depuis des années et qui s'était réfugiée à Boston au début des événements, mais une de ces ambitieuses qui gravitaient dans les allées du pouvoir : une communicante rêvant d'accrocher un gros gibier à un tableau de chasse déjà bien fourni.

Il revit le balancement animal de ses hanches, Sarah dirigeait le service politique de BFM TV une chaîne d'information en continu. Dans son rêve, la journaliste avait la grâce prudente de la gazelle qui approche du marigot à la saison sèche. Son cou gracile tendu comme une proie qui flaire le danger.

La première fois, leurs étreintes animales avaient été dépourvues du moindre sentiment. Deux bêtes qui s'étaient reconnues, s'accouplant en silence, mais non sans brutalité : une lutte à mort. Il lui offrait du pouvoir, elle lui ouvrait son corps. Une simple transaction marchande qui rendait les choses plus faciles. Le commerce n'avait-il pas été inventé pour cela ? Faciliter les

échanges de toutes natures. Il avait compris depuis longtemps que les sentiments compliquaient tout.

Par deux fois, il aperçut à travers les volets des groupes d'hommes en armes dans la rue. La nuit tombait. Un sentiment maussade chassa sa bonne humeur. Il se rassura en constatant qu'ils ne fouillaient pas les maisons. À l'aveugle, cela aurait pris trop de temps. Ils se contentaient d'occuper les carrefours.

Puis, il pensa à l'avion. Terrible obsession. Pourquoi avait-il oublié son téléphone satellitaire dans la voiture ? L'aéroport du Bourget était une des dernières zones tenues par des forces loyalistes.

Il n'avait aucune envie de ressortir pour crapahuter dans la nuit et redevenir le gibier de ces nouvelles chasses du comte Zaroff. Les consignes du pilote étaient de patienter jusqu'au matin, pas plus à cause de groupes indéterminés qui déployaient des batteries sol-air dans tout le nord de l'île de France. Il ne pouvait rester ici, pour attendre quoi d'ailleurs ?

Sept kilomètres le séparaient du Bourget. Même en étant prudent, cela ne prendrait pas plus de deux heures. Il devait profiter de l'obscurité, demain il serait trop tard. Là comme ailleurs, les isolats loyalistes en sursis seraient balayés par les salafistes ou les identitaires.

Quitter le pays pour mieux le reconquérir. De Gaulle n'avait rien fait d'autre. Londres, Baden-Baden, fuir pour revenir plus fort. Après tout, il restait le seul dirigeant légitime du pays ou plutôt de ce qu'il en resterait quand tous ces psychopathes auraient terminé leur curée.

L'effondrement avait provoqué une stupeur planétaire. Aucun pays n'oserait intervenir dans une telle poudrière, les banquiers étaient pris à la gorge. Ne voulant céder sur rien, ils allaient perdre sur tout. Un pays dévasté ne rembourserait rien, même pas un kopeck d'intérêts.

Mais le chaos ferait bouger les lignes et les banques devraient revoir leurs positions, accepter un moratoire, concéder des facilités de paiement, rééchelonner les échéanciers, accorder de nouvelles lignes de crédit. Salaires, retraites, aides sociales seraient à nouveau versés et l'ordre serait restauré.

Quant aux paramilitaires, les combats de rue n'auguraient rien de bon. Les Français regretteraient l'ordre ancien en découvrant que le *Chaos* désignait chez les Grecs un gouffre sans fond.

Le second principe de thermodynamique établissait que toute transformation irréversible produisait de l'entropie. Dans un système fermé, ce désordre ne pouvait que croître à l'image du lent pourrissement en cours depuis des décennies dans les sociétés occidentales.

L'urgence était de stopper ce processus, mais l'Europe pouvait-elle encore échapper à son destin ? À partir de quel stade cette décomposition répugnante deviendrait-elle irréversible ? Il l'ignorait comme il ignorait si un point de non-retour, une singularité existait.

Il avait fallu des millénaires pour bâtir un monde vivable, mais quelques jours suffiraient pour tout détruire. Au cours de sa longue histoire, la France avait traversé de nombreuses épreuves dont le pays s'était à chaque fois relevé. Il voulait croire que ce serait encore le cas.

Ses adversaires l'avaient traité de *collabo* à cause de sa politique migratoire. Il avait parié sur la force d'attraction de la nation française, persuadé que, comme par le passé, son universalité était capable de fabriquer des Français. Mais la plupart des catastrophes viennent d'extrapolations erronées. Peu d'hommes étaient capables de penser les ruptures qu'elles soient technologiques ou politiques. Personne n'avait vu venir les révolutions française et russe, l'arrivée de l'électricité ou d'internet.

En bon Français, il avait péché par orgueil. Les outils, les idées du passé ne fonctionnaient plus. Au fil des années, l'assimilation s'était muée en rejet comme quand un système immunitaire s'emballe pour rejeter une exogreffe. La détestation mutuelle avait grandi : une fleur vénéneuse nourrie par la défiance, attisée par l'extrémisme de ceux qui refusaient que le ressentiment s'apaise, confondant amour de soi et haine de l'autre. Un fossé accentué par la période spéciale qui, en laminant l'économie du pays, avait répandu la lèpre du chômage.

Il s'était trompé : si les lois de la physique étaient immuables, celles s'appliquant aux sociétés étaient plus capricieuses. Des réactions temporaires, fugaces, relatives et, au fond, obscures,

parce que profondément humaines, faites d'une pensée pleine d'angles morts.

Son costume dégageait une odeur de vase et de plantes pourries. Il fouilla des placards qui sentaient l'antimite et la vieille confiture.

Dans une armoire remplie de fripes sans âge, il finit par mettre la main sur un jean trop court, une chemise à carreaux, un pull et des pataugas. Pas vraiment la grande classe, mais c'était confortable, propre et surtout sec.

Il se contempla dans un miroir n'arrivant pas à admettre que ce type songeur et lui-même ne faisaient qu'un. Jusqu'ici, il avait eu une tête de président ; maintenant, il avait celle d'un de ces retraités ne sortant jamais sans son cabas, en quête permanente d'une improbable opportunité de nourriture bon marché.

Il n'avait jamais éprouvé un tel sentiment de dissociation. Il n'était pas l'homme dans le miroir ; comment aurait-il pu ? Un simple étranger qui lui prêtait son apparence le temps de rejoindre le Bourget, c'était tout.

Il quitta le pavillon sous un ciel sans étoiles. En marchant vers le Nord-Ouest, il espérait atteindre l'aéroport avant deux heures du matin.

CHAPITRE 9

Rempart fut une supérette de la pensée où chacun trouvait le produit qu'il était venu chercher sans que ceux-ci ne forment un ensemble programmatique cohérent. C'est peut-être là qu'il faut chercher les raisons de son succès et les causes de sa fragilité.

Cyrus Rochebin, prophète post-moderne, Jack Lanoux, Éditions du Sphinx

Son bataillon avait subi de lourdes pertes sur le front Nord.

Ceux d'en face décapitaient ou émasculaient systématiquement les prisonniers qui tombaient entre leurs mains dans une stratégie de la terreur. Ses hommes épuisés avaient été relevés la veille au soir et ils bénéficiaient d'une permission de quatre jours.

Lui se sentait comme ces ampoules en bout de course qui grésillent avant de rendre l'âme. Un épuisement du corps et de l'âme.

Quand on sonna à sa porte, il prenait en silence un petit déjeuner comme il les aimait : œufs brouillés, pain, café très fort.

— C'est pas vrai ? dit-il en reposant la fourchette qu'il allait porter à sa bouche. Il pensa immédiatement à Fatou, à la dernière image d'elle quand elle avait surgi de l'entrée de son immeuble pour rejoindre la rue : ombre furtive s'enfonçant dans les ténèbres de la jungle urbaine. On aurait dit une pauvre chatte noire craintive et solitaire.

Il ne put cacher sa déception en découvrant sur son palier deux inconnus sanglés de cuir neuf attendant avec la calme confiance de ceux qui ont tout leur temps. Il salua celui qui avait le grade de capitaine.

— Sous-Lieutenant Alex Dürr, à vos ordres mon capitaine.

— Pouvons-nous entrer, sous-lieutenant ?

Il crut immédiatement à un problème avec son unité. Certains de ses hommes avaient commis des exactions lors du nettoyage des cages d'escalier de Barbès et Rochebin avait annoncé qu'il ne laisserait plus rien passer. Depuis le début, l'affaire était mal engagée. Par calcul politique, les Sang & Or avaient laissé au début les pillards dévaster la capitale pour mieux rappeler à la population que, sans eux, elle était exposée aux pires exactions. Non seulement la guerre tournait à la farce macabre, mais les premières offensives qui devaient être une partie de campagne avaient complètement foiré face à un ennemi parfaitement équipé.

Une fois passée l'hécatombe des premières vagues d'assaut, les combats s'étaient enlisés, se limitant à une guerre de position ponctuée d'escarmouches où chaque camp défendait son périmètre avec une prudence de boutiquier. L'officier lui tendit une enveloppe :

— Vous êtes attendu à la sécurité intérieure.

— Cela a quelque chose à voir avec mon unité ?

— Pas que je sache, répondit l'homme au profil de rapace, mais je n'ai aucune information sur la nature de cet entretien.

Alex ignorait ce qui lui valait l'exécrable honneur de cette convocation. La sécurité intérieure était en charge de l'épuration des zones libérées. Des listes de *personnes ayant collaboré avec l'ennemi* avaient été établies. Des hommes politiques, des journalistes de gauche, des artistes engagés, des francs-maçons que des hommes cagoulés embarquaient à l'aube sous les yeux de leur famille impuissante.

On parlait de galeries souterraines creusées par la police secrète où les gens disparaissaient. Personne ne connaissait la vérité, mais chacun savait que les suspects ne revenaient jamais et qu'il était dangereux d'en parler, et même d'apparaître se soucier des ennemis de la nation. Après tout, le pays était entré dans une guerre totale qui serait longue et à l'issue incertaine et bien plus d'hommes tombaient sur le front.

Le chauffeur était un chauve ventripotent entre deux âges. La voiture se dirigea vers le centre de la capitale. À l'horizon, des colonnes de fumée montaient dans le ciel sans qu'Alex sache s'il s'agissait de nouveaux accrochages en cours. Les rumeurs les plus

folles circulaient sur les offensives visant des poches de résistance. Personne ne savait vraiment ce qui se passait à l'exception de Rochebin lui-même, mais les troupes se heurtaient partout à une résistance farouche. Désormais, plus personne ne se risquait à prédire l'issue de combats dont l'intensité avait surpris.

Le chauffeur évita les quartiers mal sécurisés. La voiture roulait avenue Daumesnil comme au fond d'une tranchée ouverte à la pelleuse sous un ciel couleur d'eau sale. Le long des trottoirs, des carcasses de véhicules calcinés étaient alignées comme des jouets cassés délaissés par les enfants d'un géant. À l'angle de la rue Montgallet, une camionnette Pizza Del Arte s'était encastrée dans la devanture d'un magasin d'alcool.

Autour, des spectres hagards fouillaient les décombres au milieu du verre cassé. Plus loin, des mendiants tendaient leurs mains noueuses vers les rares véhicules militaires qui circulaient. Certains si usés par la misère que leurs visages semblaient laisser passer la lumière. D'autres ressemblaient à des métronomes humains se balançant comme des Juifs en prière.

Le chauffeur hésita à un carrefour devant la gare de Lyon. Toute la charpente avait été dévastée par un incendie et le beffroi ressemblait à un chicot carbonisé. Un vieux en short s'approcha la main tendue : une paire de guiboles blanches et osseuses de vieux marathonien, un regard de somnambule.

— Laisse tomber vieux, j'ai plus une thune, dit Alex le regard fuyant.

L'homme était silencieux. Les yeux posés sur le vide, égarés dans des contrées floues et cotonneuses qui évoquaient la mort.

Le chauffeur embraya pour s'engager à gauche. La voiture roulait sans s'arrêter aux feux que l'effondrement du réseau électrique avait mis au repos. Le boulevard avait l'air de ne jamais vouloir finir. Il l'imaginait s'arrêtant net au bord d'une falaise surplombant un sombre océan arctique.

Sur les trottoirs, des gosses morveux jouaient au foot pieds nus. Plus loin, un groupe de femmes brandissait des portraits de disparus. Alex pensa aux massacres, aux dizaines de milliers de déplacés que la purification ethnique avait générés. Seul cet espoir ténu semblait les garder en vie.

Sur une place, de pâles fakirs hindous semblaient encore bien plus loin dans l'anéantissement avec leurs visages osseux abîmés par les privations. Chrysalides humaines n'espérant plus de la vie que la métamorphose finale, libératrice.

— De pauvres fous, dit le capitaine, qui se soucie de leur peine ?

Alex ne put s'empêcher de penser au *Survivant* : Charlton Heston en médecin militaire, unique rescapé d'une apocalypse qui, chaque nuit, subissait l'assaut de morts-vivants cannibales.

À la vue ces zombies décharnés, mangés de vermine grelottant dans de mauvais manteaux, Alex réalisa que désormais, rien ne pouvait plus être écarté. La catastrophe annoncée depuis des décennies était arrivée avec une brutalité inouïe. En quelques jours le pays vermoulu s'était effondré. Beaucoup l'avait prédit, espéré ou craint. Les plus sages avaient prié secrètement pour conjurer l'avenir.

Quand l'inéluctable s'était produit, personne ne l'avait pas cru. Peut-être même était-ce toujours le cas. Aucune déflagration ne s'était produite dans son corps. Juste ce spectacle au-delà de l'imaginable : des morts-vivants errant au milieu des décombres, usant leurs journées à grappiller des restes de nourriture.

Le plus surprenant n'était pas que tout se soit désagrégé, mais au contraire que certaines choses continuent de fonctionner. Les barricades édifiées par des gangs afro-maghrébins avaient été déblayées par des unités d paramilitaires qui avaient abattu sans sommation les pillards.

Alex ignorait si cela traduisait un début de reprise en mains ou s'il s'agissait des derniers soubresauts d'un monde à l'agonie. Les rues offraient la vision surréaliste d'une morgue à ciel ouvert où des artistes contemporains adeptes de la performance auraient disposé des corps au hasard, les repliant dans des postures indécentes. Certains desséchés par le froid avaient rétréci : des mains noirâtres, plus petites que celles d'un enfant, sombres copies de ces Incas momifiés exhumés de tumulus précolombiens.

Longtemps, Alex avait pesté contre le laxisme judiciaire. Maintenant que la grande lessive commençait, il était beaucoup trop tard. La France avait toujours eu une guerre de retard, celle-ci n'avait pas échappé à cette malédiction de l'histoire.

En passant un octroi désert, la simple idée qu'une zone spéciale ait un jour existé le fit sourire. Quelques jours plus tôt, le monde se divisait en intra-muros et extra-muros et maintenant, tout le monde avait déjà oublié cette partition ubuesque. Passée la nuit d'ivresse, la ville s'était réveillée avec une gueule de bois monumentale. Un univers urbain réunifié dans le chaos. Partout des commerces brûlés, à commencer par les *pawnshops* : ces prêteurs sur gages qui avaient payé le plus lourd tribut aux émeutiers.

Les confins barbares avaient absorbé le centre, ses commerces, ses superbes appartements au mobilier de créateurs. Il restait des avenues aux arbres disparus, des gribouilles grelottants aux cheveux d'étope sale et au sourire ébréché. Les faubourgs avaient gagné la partie.

Avenue Marigny, des bannières Sang & Or impeccables claquaient dans le vent. Une série de casemates avec chevaux de frise filtrait une maigre circulation. Plusieurs vieilles automitrailleuses Panhard stationnaient cernées de sacs de sable.

Des hommes en uniforme circulaient dans ce vaste espace venteux. Un officier passait en revue un peloton au repos : manches retroussées, mains croisées dans le dos, jambes écartées. Dans trois jours, Alex devrait reprendre ce genre d'exercices.

Le chauffeur montra patte blanche à un planton avant de pénétrer dans le complexe. Un échalas au visage maigre et intelligent inspecta avec soin leur véhicule à l'aide d'un berger allemand avant de parler dans un talkie-walkie et de replier une herse. De gros groupes électrogènes couleur camouflage tournaient dans une cour.

L'auto se gara à distance d'un bâtiment. L'officier se tourna vers lui :

— Nous continuons à pied. Depuis qu'un camion plein de Semtex a été intercepté, aucun véhicule n'est autorisé à pénétrer le périmètre.

Un second soldat effectua avec soin une fouille au corps et les accompagna au dernier étage d'un bâtiment administratif. Des portraits de Rochebin étaient fixés au mur. Omniprésence du chef en César charismatique. Rochebin en portrait de pied, haranguant les masses, le geste volontaire tout en énergie concentrée. Des clichés choisis pour la puissance qu'ils dégageaient.

L'officier au profil d'oiseau de proie disparu, Alex dut patienter dans une antichambre. Une mouche bleue volait autour de lui. Exceptionnellement grosse, recherchant un lieu où pondre ses œufs pour propager son génome dans d'autres mouches à viande. Les mouches grouillaient depuis que les ordures n'étaient plus collectées. Dans l'incessante lutte darwinienne entre les espèces, diptères et rats connaissaient une prospérité soudaine.

L'insecte était en train de nettoyer avec vigueur pattes et ailes quand une femme en treillis entra pour l'introduire dans une vaste pièce meublée d'une table et de deux chaises. Le genre brune bandante, fière de son sex-appeal et d'une poitrine qui gonflait sa toile camouflage. Deux obus qui devaient sauter au visage de celui qui avait le droit de dégrafer son corsage. Elle lui rappelait Sunny Leone, une pornostar du siècle dernier.

Il se souvenait d'un boulard où la belle Sunny se tapait toute une équipe de football américain. Des maousses dont un nain particulièrement vicieux monté comme un âne. Personne n'évoquait jamais la vie sexuelle du *lider maximo* mais Alex avait toutes les raisons de croire qu'un homme comme lui, dans la force de l'âge, n'était pas insensible à une fille bien foutue.

La pièce était profonde, basse de plafond, les fenêtres donnant sur une cour intérieure diffusaient une lumière anémique. Blanches à l'origine, les peintures étaient devenues grisâtres : un simple bureau de passage. Pour des raisons de sécurité liées aux attentats-suicides, les visiteurs n'étaient pas autorisés à pénétrer dans le bâtiment de la sécurité intérieure.

L'homme en civil qui entra accrocha imperméable et chapeau à une patère. Il se lissa les sourcils et lui jeta un regard sans vie.

Son visage s'organisait autour d'une mâchoire aux muscles saillants. Un sourire fixe, constant, renforçait au lieu de l'atténuer le sérieux du visage, une raie sur le côté reprenait une coupe en vogue chez certains aristocrates hongrois sous François-Joseph. Chacun de ses gestes trahissait l'organisateur froid et minutieux. Comment cet esprit méthodique pouvait-il se coltiner le chaos du monde ?

C'est curieux, se dit Alex, les hommes courent des années après le pouvoir et quand ils le possèdent, ils s'étonnent de voir la réalité leur échapper. Ils réalisent alors que leur rêve se dérobe comme une

belle femme trop longtemps désirée qui s'avère décevante au lit. Ils doivent s'adapter, composer avec ce monde qu'ils rêvaient de changer.

Pour Alex, le véritable pouvoir ne résidait pas dans une illusoire machine administrative ou une théorie politique plus ou moins fumeuse. Le véritable pouvoir émanait des corps, des regards. Comme tous les instinctifs, il devait ressentir les choses, les êtres.

L'homme leva vers lui des yeux trop clairs de recruteur de secte. Un regard transparent qui tentait de percer son âme. Il ne se présenta pas, mais toute son attitude solennelle dégageait une odeur fade de tribunal militaire.

— Vous voulezboire quelque chose ?

Il s'exprimait avec énergie. Son regard ne cillait pas. Les replis roses de ses yeux l'examinaient attentivement : une araignée.

— Un expresso, dit Alex, le café de troupe a un goût de kérosène additionné de mort-aux-rats.

— Quelle est selon vous la raison de cet entretien ? interrogea l'homme. Sa langue était trop petite pour sa bouche, comme une pièce détachée remontée par erreur sur la mauvaise machine.

— Je ne sais pas, la situation militaire sur le front Nord ?

— Pas vraiment, même si c'est plus difficile que nous ne le pensions. Les islamistes n'ont pas été rejetés à la mer, mais ils ne progressent plus.

Il lui proposa une Winfield et en alluma une, l'air soucieux.

— Je serai franc avec vous. Nos troupes se heurtent à une résistance acharnée pour une raison simple.

— Laquelle ?

— Les djihadistes sont massivement armés par l'étranger, dit l'officier, c'est la raison de votre présence ici.

Alex ne put réprimer une grimace. À chaque fois que le mot djihadiste était prononcé, les emmerdements n'étaient jamais loin.

— Je ne comprends pas ! Qu'est-ce que j'ai à voir avec tout ça ?

En posant les tasses, la femme en treillis lui adressa un beau sourire. Son infallible instinct informa Alex d'une ouverture possible qu'il ne pourrait probablement jamais concrétiser, en tout cas, pas aujourd'hui. Il respira l'odeur exquise du café frais.

Son interlocuteur le fixait comme Rochebin fixait son public dans ses meetings. Dans les structures autocratiques, les subalternes imitent inconsciemment les intonations, les expressions du mâle dominant. L'homme laissa le silence agir. Quand il jugea Alex suffisamment préparé, il prit la parole :

— Vous allez tout simplement pouvoir nous aider...

Il fit une pause et prit une gorgée de café pour permettre à ces mots de mieux pénétrer l'esprit d'Alex pendant que celui-ci sirotait son double expresso, heureux de plonger le nez dans la vapeur réconfortante. L'officier posa ses mains bien à plat devant lui : deux pâles étoiles de mer. Il observait ses réactions comme le ferait un psy avec un patient.

— Le Prince Abdallah, ça vous dit quelque chose ?

À sa façon de poser la question, Alex comprit que l'homme savait tout. Il hocha la tête. Cheveux-Gominés ouvrit sa sacoche pour sortir un dossier qu'il posa sur le bureau. Tout était là en photos : le corps dénudé, le visage fracassé, la cervelle rose étalée sur le drap. Une lourdeur malsaine emplissait la pièce, creusa les traits. Alex avala sa salive en grimaçant.

— Le frère de l'émir ? Bien sûr que je me souviens.

— J'en étais certain et j'en suis heureux. Où en est l'enquête ?

L'homme tenait toujours ses mains bien à plat sur le bureau. Un croupier de casino attendant le moment de retourner ses dernières cartes.

— C'est à dire que ça n'a pas progressé des masses, suite aux événements et à ma mobilisation, se défendit Alex.

Il était surpris que la conversation s'engage sur cet assassinat. Il lui semblait que des choses infiniment plus graves avaient eu lieu depuis cette matinée pluvieuse.

— Et bien, nous aimerions que vous repreniez cette enquête qui n'a pas... progressé des masses. Comme vous dites.

L'homme avait dit cela avec un sourire glacé, le regardant droit dans les yeux. Alex sentit que son regard tentait de s'enfoncer sous sa peau.

— Dans le contexte actuel ?

— Justement, vous conviendrez que ce contexte difficile nécessite quelqu'un d'expérimenté.

— Je ne comprends pas, dit Alex, ignorant le compliment et sentant déjà une grosse galère en perspective.

— Retrouver un assassin, ça vous paraît déplacé pour un flic ?

L'officier faisait penser aux univers carcéraux décrits dans les films noirs.

— Vous pensez que ce meurtre a un lien avec la situation actuelle ? demanda Alex perplexe.

— Nous ne pensons rien, mais ne négligeons aucune piste. Nous ignorons la raison de cet assassinat et cela nous gêne au sujet d'un pays qui joue un rôle central dans le soutien aux séparatistes.

— Qu'attendez-vous exactement de moi ? demanda Alex en se grattant la tête, perplexe.

L'homme ressemblait à ces bourreaux de masse excommuniant leurs contemporains avant de les anéantir froidement. Son regard suggérait qu'en cas d'échec, il lui réserverait une place prioritaire dans le prochain convoi ferroviaire pour la Nouvelle Sibérie.

— J'attends simplement de vous ce qu'on attend d'un flic : reprendre l'enquête et la mener à terme. D'importants documents ont disparu. Un ordre de mission vous permettra de circuler sur tout le territoire, enfin dans les zones libérées, dit-il avec un soupir de regret, vous récupérerez votre voiture, de l'essence et une avance.

Alex ne supportait pas son attitude autoritaire. Cette façon de lui faire sentir sa dépendance. Il eut la surprise de s'entendre répondre :

— La piste est froide, c'est impossible, je refuse.

Cheveux-Gominés n'eut pas l'air surpris. Un sourire effleura ses lèvres crispées. Une fissure découvrant une rangée de petites dents pointues comme celles d'un brochet qui signifiait : *OK gros malin. Si tu veux jouer au con, on va être deux et t'es pas sûr de gagner.*

L'homme se leva pour gagner la fenêtre, les mains dans le dos. Une fois devant la vitre, sans la quitter des yeux, il fit un geste de la main pour l'inviter à le rejoindre. Sans un mot, il leva le doigt vers une douzaine de corps de toutes races se balançant à un gibet installé au centre de la cour.

— Il ne dépend pas de nous de choisir l'époque où nous vivons ni la fonction que le destin nous attribue. La seule chose en notre

pouvoir est de jouer avec talent le rôle que des forces invisibles ont choisi pour nous.

En disant cela, il s'était tourné vers lui, se tenant très droit, le visage à quelques centimètres du sien, le fixant avec une ironie glacée. Un organisme vivant désagréablement proche, lui prenant presque l'haleine de la bouche, si proche qu'Alex pouvait sentir l'odeur de savonnette de sa nuque.

Le bleu du regard s'était obscurci pour atteindre une froideur absolue qui semblait ne devoir s'arrêter sur aucun obstacle. Un regard qui n'était pas vide, mais au contraire très vivant, si terrifiant de vie qu'il en était obscène. Un regard qu'Alex n'eut aucun mal à interpréter et qu'il ne put soutenir longtemps, s'obligeant à détourner les yeux vers la pénombre de la cour. Un demi-sourire transfigura le visage de l'homme. Alex sentait monter en lui un besoin impérieux de le tuer, mais avec les hommes en armes au pied de l'immeuble, il n'aurait rigoureusement aucune chance d'en sortir vivant.

— Vous disposez de quatre jours, ajouta l'officier en conclusion.

Son regard s'était soudain fait lointain, presque indifférent. En quittant le bureau, Alex sentit des yeux dans son dos. Il déguerpit en frissonnant et avec une furieuse envie de vomir. Une fois dehors, il grommela :

— Quatre jours, mon cul, rien ne prend quatre jours dans ce chaudron.

C'était un sacré boulot, déjà difficile en temps normal. Il fallait se frayer un chemin dans la tête de l'assassin, se mettre à sa place, être attentif au moindre détail. Et quand finalement on y parvenait, on pouvait emprunter un raccourci, couper l'un des méandres de sa pensée, voir sa proie et un beau matin, au moment où le suspect s'y attendait le moins, lui tomber sur le râble.

CHAPITRE 10

Rechercher un meurtrier dans cette masse urbaine grise où chaque jour des centaines de victimes étaient trucidées sans autre forme de procès était une absurdité absolue. Mais si Alex prouvait qu'il avait fait tout son possible, alors Cheveux-Gominés lui lâcherait peut-être la grappe.

La conversation lui avait laissé dans la bouche un arrière-goût de terre morte. Il détestait qu'on lui force la main. Enquêter dans une ville à feu et à sang où la moitié de la population avait disparu.

Sans chauffage ni nourriture, les survivants évoquaient un peuple de fantômes plus légers que la cendre sans assez de chair pour y accrocher leurs regrets ou leur mélancolie. Des zombies fraîchement déterrés qui sentaient la pisse, tout droit sortis du Livre des Morts avec leurs longs visages spectraux, leurs airs de chiens crevés et leurs mains blanches interminables flottant comme des algues mortifères.

Un sous-officier le conduisit au garage central. La Peugeot était là, toujours aussi pourrie, mais le plein avait été fait. Il fut saisi par une sensation désagréable à l'idée de rouler seul dans cette ville sépulcrale. Une sueur d'angoisse picota son cuir chevelu. Beaucoup d'armes circulaient en ville et certains quartiers restaient incontrôlés.

Il caressa son arme pour se rassurer : carcasse en chrome-tungstène, fenêtre d'éjection biseautée, percuteur en alliage titane, course de détente raccourcie. Idéale pour le combat rapproché. Ce qui s'appelait une belle bête.

Il s'obligea à respirer et affermit son doigt sur la détente du revolver qu'il gardait posé à la place du mort. Il avait envie de foutre le camp de cette ville au plus vite, de fuir n'importe où, le plus loin possible. Les uniformes avaient changé, mais dessous, c'était les

mêmes crevures qu'avant. Il avait été naïf de croire le contraire. Il les détestait tous, il n'aurait pas fallu insister beaucoup pour qu'il fasse demi-tour pour lui régler son compte.

En rentrant chez lui, il serrait le volant avec amertume. Il avait mis son iPhone sur lecture aléatoire des playlists. Cet appareil récupéré sur un soldat mort lui avait ouvert des horizons musicaux insoupçonnés : de la musique noire américaine, du jazz, du funk. Tout ce qu'il avait jadis englobé dans le concept général de musique de négros.

Boulevard Malesherbes, un vieux fou enroulé dans une couverture militaire le salua en soulevant un mug. Figé dans une majesté frappante, il regardait passer les rares véhicules avec un regard détaché et las : un roi grec drapé dans sa toge.

De plus en plus de types ondulaient de la toiture. Les privations, la peur, l'aboiement des duels d'artillerie ; la tension était permanente. Devant la Madeleine — dont le toit s'était effondré sous l'impact d'un tir de mortier — il tourna vers l'Opéra Garnier. La façade était constellée d'impacts d'armes automatiques. Les grands magasins du quartier Haussmann avaient tous été pillés et le gouvernement provisoire y avait installé des réfugiés chassés des zones de combat de Seine-Saint-Denis. Il continua en direction de Belleville.

Plus de la moitié des monuments de la capitale avaient été en partie détruits avant que le front urbain ne se déplace au nord du périphérique. Les dégâts étaient considérables, et probablement irréversibles.

Dans son appartement, il constata que le courant n'était pas revenu. Il y avait peu d'espoir, le feu avait détruit la plupart des transformateurs et le Califat avait fait sauter plusieurs lignes à haute tension alimentant la capitale. Mais le quartier avait encore de l'eau grâce au réservoir de Ménilmontant qui alimentait le quartier par gravité. Mais sans pompage, les réservoirs allaient vite se vider. Il s'aspergea le visage pour reprendre ses esprits. Popeye lui fit la fête avec des yeux humides de bête soumise. Sa présence douce et absurde avait quelque chose de rassurant au milieu de ce chaos généralisé.

— Il a faim le pépère, dit Alex en jouant avec lui.

Il ouvrit une boîte de Pedigree récupérée dans les décombres fumantes d'un Lidl. Popeye manqua s'étouffer tant il crevait de faim. Ce spectacle l'apaisa un peu, mais sans faire disparaître son désarroi.

Il pensa aux grappes de pendus, à cette enquête en forme de bâton merdeux. Il se déshabilla et s'allongea nu. Popeye vint le rejoindre en grognant. Il prit une cigarette sur la table de chevet et l'alluma.

Cette chambre l'apaisait. En l'isolant du reste de l'univers, elle lui procurait un sentiment factice de sécurité : quatre murs entre lesquels rien ne pouvait lui arriver. Une dangereuse illusion que de nombreuses victimes avaient payé de leur vie.

Pourtant il dormit mal cette nuit-là. Il s'était réveillé pour se rouler une clope. Il avait regardé la rue vide à quatre heures du matin avant d'ouvrir une bouteille de Chivas pur malt provenant d'un pillage dans le quartier de Charonne. Il s'était allongé en la gardant à portée de mains.

Les souvenirs se mélangeaient dans sa tête comme l'eau d'un torrent boueux. La seule image qui surnageait, c'était le visage de Fatou, son caractère de cochon, son humeur impétueuse, inégale, balançant entre une profonde détresse et de soudains accès de gaieté. Son rire résonnait encore à ses oreilles. La seule fille à l'avoir sorti de l'égoïsme sceptique avec lequel Alex abordait l'existence.

Elle avait disparu, comme tout le reste, comme toutes les bonnes choses : le téléphone, l'électricité, l'essence, la nourriture. Il était passé à la Sécurité militaire du XXe arrondissement. Avaient-ils entendu parler de quelque chose ? Avait-on identifié une dénommée *Fatoumata Diallo* parmi les nombreux corps ramassés en ville ? Il n'y avait rien, mais il savait que ça ne voulait rien dire.

Un connard en uniforme couleur de merde l'avait reçu. L'homme était assis à une petite table derrière un Mac Book Air antédiluvien. Un petit homme net et propre, la raie bien droite, des lunettes à monture écaille et la même dégaine que ces sacs de tripe qui avaient dirigé le pays pendant des décennies, le menant consciencieusement à une ruine certaine avec une constance effrayante.

La tête de nœud avait même osé un « *pas de nouvelles, bonnes nouvelles* » qui avait failli le mettre en rogne. Le genre de sagesse populaire à la con envers laquelle il nourrissait déjà les plus grands doutes en temps normal. Et la situation était tout, sauf normale.

Il avait serré les dents et marqué un temps d'arrêt, prenant sur lui. Le regard qu'Alex lui avait lancé en sortant lui fit à proprement parler froid dans le dos.

Il regrettait s'être emporté après Fatou. Il était heureux avec elle. C'est la dope qui l'avait rendu fou furieux. Il ne croyait pas à l'usage récréatif de ce poison. Rien que l'odeur de chlore typique du crack et il avait envie de pendre une grappe de dealers par les glaouis.

Il avait vu tant de filles crackées, rongées par cette saloperie. Des junkies complètement barrées, capables de vider les couilles de tout ce qui bandait et de tailler des pipes à un clochard sale comme un peigne juste pour obtenir leur dose de mox. Et quand elles arrêtaient, elles devenaient hargneuses ou taciturnes. Vivre avec une junkie c'était le ménage à trois assuré : le mec, la fille et la dope. Un truc absolument ingérable. Face à la dope comme centre du monde, tout le reste devenait accessoire.

Il se souvenait de filles qui prenaient des acides au réveil pour tenir le coup. Un enfer quotidien. Les montées ça pouvait encore aller, mais les descentes... Et surtout le manque, quand le besoin de trouver sa dose obscurcissait tout.

Il n'avait aucune envie de vivre une *histoire* avec des morceaux de mox dedans. Le problème c'est qu'il y avait aussi le reste, sa main trempée d'elle quand ses doigts commençaient à la baiser, ses convulsions quand elle jouissait. Une sensation neuve, différente de celle connue avec les autres filles, le visage d'ébène de Fatou de profil sur l'oreiller, les yeux fermés dans une expression intérieure indéchiffrable et égoïste.

Il se demandait si elle s'était réfugiée à Stains. Un bon flic apprenait que c'est toujours là où il avait passé les meilleurs moments de son enfance qu'un homme en cavale cherchait refuge.

Paris avait toujours été une ville éreintante, méchante, sujette à des flambées de violence soudaines, mais depuis les événements, la capitale était devenue une fosse mortelle pour une jeune Noire. Il

conservait l'adresse de sa tante dans un coin de sa mémoire : Khady Diallo, 9 allée Paul Claudel, Cité-jardin Clos-Saint-Lazare.

Cité-jardin. Plus les endroits sentaient la pisse et la misère, plus on les affublait de noms poétiques comme si ce vernis pouvait changer de quelque manière que ce soit la nature des choses. L'époque avait longtemps cru que les mots pouvaient masquer la réalité des choses, mais le réel avait fini par se venger.

Quand ça se calmerait, il essaierait de savoir. Il désirait se retrouver au lit avec elle, même s'il était peu probable que des quartiers mixtes soient un jour à nouveau possibles.

Juste sentir ses mains fines sur sa peau, le pressant, le palpant, le caressant comme elle savait si bien le faire quand elle partait dans ses délires.

Juste toucher ses cheveux si durs qu'ils cassaient les dents des peignes en plastique.

Juste sentir ses muscles sinueux sous l'odeur âcre, violente de sa peau.

Juste percevoir le bombé de ses lèvres contre sa nuque, son haleine douce et chaude entre ses dents merveilleusement blanches dont elle était si fière.

Juste l'entendre murmurer en lui chatouillant le lobe de l'oreille de la langue :

— Fais-moi tout ce qui te passe par la tête, rajoutant dans un souffle rauque, surtout les pires...

L'ange noir n'avait laissé qu'un vieux tee-shirt qu'il avait pris soin de ne pas laver. Le nez dedans, il retrouvait son odeur.

Il se souvenait l'avoir emmenée rue de Ponthieu au Chapeau rouge, une boîte à striptease pour touristes. Elle portait le pantalon de cuir noir très serré qu'il lui avait offert et qui la faisait paraître encore plus mince et fragile.

Fascinée par le corps des filles se succédant sur la piste, elle s'était penchée vers lui en enfonçant les ongles dans sa cuisse. Elle avait murmuré :

— Tu crois que je pourrais être danseuse ?

— Tu as un corps absolument fantastique, lui avait-il répondu.

Il était sincère tant le souvenir de son corps demeurait présent en lui. Pourquoi était-il hanté par ces pensées charnelles ?

— Cette petite pute t'a marabouté, lui aurait dit le Crabe sarcastique avec son sourire édenté.

En attendant, il devait ne penser qu'à l'enquête, procéder à l'inventaire des éléments en sa possession, réunir ses idées dans un ensemble cohérent. Il se passa la main sur le visage et se concentra.

Les choses paraissaient simples à première vue. Le soir de la réception de l'émir, son frère avait ramené une fille dans sa résidence en passant par une entrée discrète. Le genre de type qui sillonnait la ville en quête de filles et d'aventures déjantées. Quelques heures plus tard, on l'avait retrouvé raide mort avec sa cervelle répandue un peu partout dans la chambre.

L'absence de caméras n'était pas un oubli, mais un choix délibéré, un argument commercial. Beaucoup de touristes ramenaient des mineures. Un goût de la chair fraîche inchangé depuis que le monde est monde.

La police était tolérante, mais personne n'était à l'abri du tour de vice d'un flic ripou exigeant une forte somme pour éviter les embrouilles. Il se racontait que certains flics étaient de mèche avec des mineures pour piéger des touristes naïfs. C'était la raison pour laquelle la discrétion de l'Opéra Prestige était appréciée.

Mais à un moment précis de la soirée, un truc avait déraillé. Une altercation, sans doute une histoire de fric comme souvent avec les putes. Beaucoup de filles étaient borderline, ou carrément sous speed. Toujours est-il que les choses avaient carrément dégénéré. La fille s'était-elle sentie menacée ? Était-elle là en service commandé ? Alex l'ignorait.

Il n'avait aucune réponse logique à ses questions. Il savait juste que l'homme avait été frappé avec un lourd cendrier et que l'assassin avait eu la présence d'esprit d'effacer ses empreintes. Un détail qui éliminait d'emblée la camée en manque.

Il avait quatre jours. Quatre putain de jours pour retrouver une fille dont il ne savait rien dans une immense agglomération livrée à la violence et au pillage. En y réfléchissant bien, ce que lui demandait Cheveux-Gominés était absolument effrayant.

Au bout d'un moment, une pensée lui vint. Les seuls à avoir été sur place étaient les gars de l'identité judiciaire. Le téléphone était

en rade alors il décida de se rendre quai de la Rapée.

Il n'avait jamais reçu les résultats des analyses et ignorait même s'il restait du monde là-bas.

CHAPITRE 11

Une fois qu'une société atteint un certain degré de terreur, elle devient un système dynamique instable aussi imprévisible que peuvent l'être les cyclones tropicaux.

Gilles Groussard, Dynamique de la grande crise. Éditions Démos.

Devant l'institut médico-légal, il s'envoya une rasade d'alcool et se sentit tout de suite mieux. Alex avait souvent eu l'occasion de visiter des morgues. Ça commençait par un voisin qui se plaignait que tout l'immeuble empestait la charogne. En forçant une porte, ils tombaient sur un corps décomposé qu'ils emballaient dans un sac à viande pour l'envoyer dans ces structures à moitié enterrées composées de vastes sous-sols sinistres et d'interminables labyrinthes ne menant nulle part. Une antichambre de l'Enfer, comme si les catafalques devaient être tenus éloignés de la lumière. Sans doute, était-ce lié à la croyance attribuant au soleil la capacité de détruire les vampires ou juste un héritage de l'époque précédant la réfrigération.

Depuis le parking, il perçut le ronronnement de groupes électrogènes. Il entra dans ce bâtiment sombre avec le sentiment de pénétrer dans un espace où les morts gardaient un imperceptible degré de conscience. Tant qu'un corps n'était pas enterré ou incinéré, il restait toujours le vague espoir ou la vague crainte d'un réveil possible. Les jeux ne sont pas faits tant il paraît probable que les âmes aient du mal à s'arracher à ces corps qui les ont si longtemps abritées. Certains peuples pensaient que la mort ouvrait une dangereuse période transitoire pendant laquelle les âmes défuntes rôdaient autour de leurs dépouilles telles des squatters expulsés sans préavis.

Au contact des cadavres, il n'avait jamais réussi à se départir d'un malaise, d'un questionnement qui lui emportait un morceau à

chaque fois. Il fut surpris de trouver autant de personnel à l'intérieur du bâtiment. La plupart des administrations étaient désertes, mais, pour une raison obscure, Rempart s'occupait mieux des morts que des vivants. Ces lieux étaient devenus plus importants que les hôpitaux en raison des combats, de la criminalité et des nombreuses épidémies qui se développaient en ville.

Pétri de culture historique, Rochebin se souvenait que lors du siège d'Athènes par Sparte, la peste avait fauché plus d'hoplites que le conflit et qu'en 1918, les ravages de la grippe espagnole avaient dépassé ceux de la Grande Guerre. Dans une ville affaiblie par les privations, la moindre flambée épidémique pourrait faire plus de dégâts qu'un départ de feu dans une garrigue sèche. De vieilles charrettes tirées par des ânes au flanc blessé tournaient en permanence dans les rues pour ramasser les cadavres. Elles revenaient chargées de monceaux de corps que des fonctionnaires tentaient d'identifier. Chaque anonyme donnait lieu à une photo et à des prélèvements de cheveux pour une éventuelle identification ultérieure. Ces manipulations signifiaient également qu'un état existait puisque des actes ne commandant pas la survie immédiate étaient réalisés.

Le message était clair : Rempart s'occupait aussi des morts, à moins que ce soit un moyen de récupérer alliances, chaussures ou dents en or. Malgré le froid, les charrettes mortuaires exhalaient une odeur douceâtre de fruits gâtés d'abord sucrée avant d'être écœurante. Un parfum entêtant qui mettait longtemps à disparaître.

Les cadavres étaient entassés sur un parking extérieur. Rive gauche, une pelle mécanique creusait de grandes excavations au milieu des pelouses du Jardin des plantes. Une fois enregistrés, les corps traversaient le pont d'Austerlitz pour remplir les grandes fosses communes aménagées entre les massifs de fleurs. Un manœuvre avec un masque sommaire de coton jetait de temps en temps, d'un geste las, une pelletée de chaux dans les fosses.

Un technicien engoncé dans une blouse blanche lui indiqua un homme assis devant une paillasse encombrée de microscopes polarisants, de classeurs à lame et d'une montagne de dossiers.

Une tasse fumante était posée sur le dernier espace libre. Robuste et large d'épaules, il sentit sa présence et tourna vers lui un

visage aux joues larges et au nez saillant. Ses cheveux en brosse et son collier de barbe lui faisaient penser à Monsieur Carle, son prof de philo de terminale : un socialiste qu'Alex n'avait jamais pu encadrer en peinture sans savoir si c'était parce qu'il était enseignant ou socialiste. Sûrement un peu des deux.

À la vue de l'ordre de mission de la sécurité intérieure, le visage de l'homme se ternit. Il retira la lame de son microscope, la rangea avec soin puis, d'un regard résolu, détailla Alex d'une manière assez déplaisante.

— Je dois vous avouer que c'est assez drôle de voir un policier enquêter sur un meurtre quand des centaines de personnes sont assassinées chaque jour.

— Laissez-moi vous expliquer, répondit Alex, piqué au vif par sa remarque, l'enquête est relancée en raison de la personnalité de la victime.

Le médecin le considéra avec froideur avant de parcourir la salle du regard comme s'il la voyait pour la première fois. Il alla jusqu'à une armoire métallique et sortit d'une pochette un dossier.

— Le rapport d'expertise. Signez-moi une décharge et il est à vous. Bien sûr, je me tiens à votre disposition pour toute question.

L'homme faisait le service minimum. Pour qui se prenait cet enfoiré de toubib avec ses grands airs ? Avec quelle joie il lui aurait éclaté le nez sur le carrelage de sa paillasse. Il serra les dents pour résister à cette tentation. Toujours dominer ses nerfs.

La dizaine de pages mentionnait l'heure estimée du décès et le détail des blessures constatées sur la victime. Il était précisé que la victime avait eu un rapport sexuel avant sa mort. Un feuillet résumait les analyses : traces de doigts, cheveux, rognures d'ongles, matières fécales et d'autres traces plus difficiles à définir, mais qui avaient donné lieu à une expertise génétique. Selon le rapport, les traces retrouvées appartenaient à deux profils. La victime et un second individu inconnu des services de police. Alex leva le regard vers le médecin :

— Le document parle de traces génétiques principales, mais, ne peut-on pas imaginer que les traces secondaires soient également importantes ?

— Généralement, seules les principales importent, les autres peuvent provenir d'un occupant précédent si le ménage a été mal fait ou de la contamination des échantillons.

— Je comprends, dit Alex, mais ne peut-on pas imaginer que des personnes extrêmement prudentes laissent peu de traces ?

— On peut toujours tout imaginer, mais l'assassin a passé deux ou trois heures dans cette chambre comprenant au moins un rapport sexuel avec la victime. Croyez-moi, c'est le genre de choses qui laisse des traces.

— Ce qui élimine la possibilité d'un complice ?

— Je ne dirais pas cela, dit le médecin prudent, mais c'est probable.

— Et quel est son profil génétique ? demanda Alex.

— Et bien, la surprise vient du fait qu'il ne s'agit pas d'une femme.

— Pas une femme ? demanda Alex, interloqué, vous êtes certain ?

— Vous m'avez parfaitement compris. Les analyses ADN sont formelles. Aucune femme n'était présente sur le lieu du crime.

Alex était extrêmement déstabilisé par ce qu'il venait d'apprendre même s'il savait que les scénarios les plus absurdes pouvaient parfois être vrais.

En sortant du bâtiment, il alluma une cigarette en regardant la Seine. Le fleuve évoquait un égout chargé de matière organique. Il se demandait si l'Institut avait été construit sur la rive pour faciliter l'évacuation des déchets solides et liquides. Il ne pouvait s'agir d'un hasard. Cette idée déplaisante provoqua en lui une légère nausée.

Le dossier ne mentionnait pas une quelconque homosexualité, même si celle-ci était fréquente dans les sociétés arabo-musulmanes en raison du confinement des femmes. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle ces pays réprimaient cette pratique. On combat avec d'autant plus de sévérité ce qui nous menace.

D'après le rapport médico-légal, le Qatari avait pourtant eu des relations sexuelles avant son assassinat. Les traces de matière fécale confirmaient un rapport anal. Par ailleurs, les profondes plaies allaient dans le sens d'une puissance musculaire rare chez une femme.

Il prit le quai de la Tournelle, se gara près du pont au Double pour aller constater les dégâts sur Notre-Dame causés trois jours plus tôt par un commando suicide. L'insecte fossile était toujours là, comme un grand vaisseau de pierre échoué au centre de la ville en guerre, mais la grande rosace n'était plus qu'un trou béant. Sur la façade, la plupart des statues de la galerie des rois étaient décapitées ou mutilées. Deux blindés AMX 10 stationnaient sur le parvis pour prévenir toute nouvelle attaque terroriste.

Tout comme la basilique de Saint-Denis dynamitée une semaine plus tôt, tous les symboles de la Chrétienté devenaient une cible pour des islamistes qui avaient parfaitement assimilé Orwell : *qui contrôle le passé, contrôle le futur*.

Il continua le long de la Seine, la coupole de l'Académie française était intacte mais la passerelle du pont des Arts avait brûlé en totalité. Le Louvre et ce qu'il restait d'Orsay après l'attentat semblaient préservés : dès le début des combats urbains, des unités paramilitaires avaient sécurisé ces musées pour empêcher les pillages. Sur chaque pont, un check-point était installé. Les hommes, souvent jeunes et nerveux, contrôlaient les rares véhicules qui circulaient encore.

Alex réalisait qu'en quelques jours à peine, la capitale avait subi plus de ravages que depuis la révolution. Même si la paix revenait un jour, il faudrait des décennies pour effacer les stigmates de ces destructions.

En rentrant chez lui rue de Bagnole, il se sentit gagné par un profond sentiment de découragement. Il se déchaussa pour sentir la fraîcheur du parquet sous ses pieds.

Tout était confus dans ce dossier. En ouvrant un tiroir pour prendre un paquet de Camel, il tomba sur la revue porno du Qatari. Tabatha Cash souriait en couverture de *Voluptueuse*, les jambes impeccablement galbées.

Le type avait plutôt bon goût. Cette hardeuse maintenant âgée avait été célèbre dans les années 90, elle parlait de son enfance en banlieue, de la difficulté pour une jolie fille de vivre dans ces zones suburbaines. Tabatha était plus intelligente que ce qu'on attendait d'une porno-star. Un regard lointain, un peu triste qui vous transperçait le cœur. Comme si quelque chose s'était brisé en elle,

quelque chose que personne ne pourra plus jamais recoller. Alex imaginait que cette mélancolie participait à son charme, à ce qui plaisait aux gars qui se tiraient sur l'élastique en rêvant à sa fente paradisiaque.

La cigarette terminée, il posa la revue sur sa table de chevet. Une petite pensée vrillait son cerveau, faisant son chemin comme un ver, une pensée ne rimant à rien et qui, en même temps, expliquait beaucoup de choses. L'Ambassadeur aimait les filles, pas les mecs. C'était encore plus clair à la lecture de cette revue. Il pensa à un complice, mais alors pourquoi la fille n'avait-elle pas laissé de traces ? Tout cela n'avait aucun sens.

En se levant, il vit un ticket rose par terre. Le truc n'était pas là avant, il avait dû tomber de la revue. Dessus, un tampon marqué *Ibrahim Hamidovic, jeux et paris, 20 rue Robert Witchitz Ivry* avec une somme inscrite à la main.

CHAPITRE 12

Alex jeta autour de lui un regard angoissé. Les fenêtres brisées l'observaient d'un air maussade et une bise balayait la chaussée défoncée pour faire battre des tôles mal fixées. Dans un terrain vague, des fûts éventrés laissaient échapper un jus noirâtre.

Ce monde industriel avait été le gagne-pain de millions d'hommes. Puis des experts avaient expliqué que certaines choses devaient finir et qu'il fallait les laisser finir pour que d'autres puissent naître et des millions d'hommes avaient perdu leur emploi.

Dès qu'il se gara, un ivrogne sale comme un peigne surgit du décor trottina vers lui un chiffon à la main.

— Un coup sur le pare-brise et je vous la garde, décréta le vieux.

— Non, dit Alex.

Le pochard oscilla sur ses jambes. Alex enfonça le clou.

— Garde ta serpillière pour te torcher le croupion avec. Je te préviens le charclo : au moindre putain de début de rayure sur ma caisse, tu vas regretter d'être né. J'en ai savaté pour moins que ça.

Le type vacilla avant de s'éclipser, son chiffon cradingue à la main. À l'intérieur, une petite arène dominait une fosse grillagée qui puait le chien mouillé, les excréments et la testostérone.

Bien que proscrits, les combats de chiens prospéraient. Les meilleures races de combat étaient les pitts, staffs, mastiffs et autres dogues argentins. Un joueur avec du fric pouvait être tenté de flamber. Un type pansu ramassé comme un bull-terrier se tenait au bord de la fosse. Alex sortit sa carte de flic.

— Ça existe encorre police, dit l'homme avec un accent slave à couper au couteau, je crrroyais que caillerrras vous tous mangés.

Gros-Lard s'exprimait dans un français de chiotte. Alex ne releva pas ses sarcasmes. Un seul de ses bras pesait dans les trente kilos. Quand il en levait un pour se gratter le nez, la masse graisseuse révélait une large auréole malodorante de sueur. Alex sentit tout de suite qu'il ne l'aimait pas.

— C'est terminé les combats de dogues ? demanda-t-il.

— Pas croirre cela jeune homme, répondit Gros-Lard avec un sourire étrange sur son groin, moins d'une heurrre ici trrrès beau combat. Des champions. Hamidovic vieux, mais encorrre lui donne le *la* pourrr combats de chiens. Toi cherrcher quoidans le coin ?

— Je cherche un joueur qui a eu une récente rentrée d'argent.

Le visage aux traits durs se crispa dans une grimace amère. Il appela dans une langue rugueuse. Un type bâti comme un camion-poubelle apparut et s'approcha avec une démarche de primate.

— Écoute fouille-merde, grogna le géant, maintenant tu laisses tranquille Monsieur Hamidovic. Ici y a plus de police qui vaille.

— Écoute-moi face de raie, dit Alex en sortant son Glock, je me fais violence pour rester poli alors que c'est vraiment pas dans ma nature. Et toi, tout ce que tu trouves à faire c'est de mal me parler.

Gros-Lard sortit un grand mouchoir pour s'essuyer la nuque. Sa graisse exsudait en permanence une abondante transpiration. Son visage évoquait une hure de sanglier avec de petits yeux roses et mobiles. Un Dieu-Sanglier se vengeant sur les chiens des millénaires de chasse infligés à sa race.

— Venirrr dans burreau.

La pièce sentait le tabac froid. Sur les murs des posters de femmes à poil, de bolides italiens, de chiens d'attaque.

— Les paris maximaux se montent à combien chez toi ?

— Ici *no limit*. Attends un peu, public arrrrriver bientôt.

— Tu vois quand tu veux, dit Alex en rangeant son Glock.

La salle commençait à se remplir. Un public bruyant d'amateurs qui aimaient se retrouver dans ce genre de lieux. Au bout d'une demi-heure, les gradins furent combles, la tension était perceptible. Si les rues étaient vides, il y avait encore pas mal de monde planqué au creux des immeubles.

Deux puissants pitbulls furent amenés dans des cages séparées. L'un de teinte brune et l'autre tout noir avec un poitrail blanc. Des monstres qui s'étranglaient de rage pendant qu'un employé les excitait en approchant des barreaux une forme vivante tenue en laisse.

L'homme détacha la laisse du bâtard à poils ras, maigre comme un clou qu'il promenait depuis cinq minutes autour des cages. Une

proie choisie pour exciter le goût du sang chez les chiens de combat. Une petite victime à déchiqueter comme ces mises en bouche dans les restaurants pour rupins.

Désorienté, le chien offert en sacrifice levait vers le public des yeux inquiets. Alex pensa à Popeye. Le seul but de ce sacrifice était de faire gicler l'adrénaline des bêtes et du public.

Une cage s'ouvrit dans un bruit métallique. Le molosse noir bondit dans la lumière des projecteurs, les crocs luisants en avant.

Le bâtard fit face avec courage, essayant d'intimider la masse de muscles en aboyant. La bête tourna quelques secondes autour avant de lancer son attaque. En un instant, les pattes arrière du corniaud furent brisées et son train s'affaissa dans un glapissement de douleur.

Le regard effaré du bâtard aux abois allait vers les spectateurs excités, implorant un improbable secours, se demandant comment tout cela était possible. Pourquoi le punissait-on ainsi ?

Alex pensa à ces humains qui s'échinaient dans des vies qui leur demeuraient incompréhensibles. Certains cherchaient en Dieu une réponse à l'absurdité de leurs existences, à l'obscénité du monde. Mais les églises n'offraient aucune réponse, juste un refuge.

Si Dieu existait, Alex était convaincu que c'était un dangereux psychopathe qui aurait amplement mérité de purger une peine incompressible de trente ans dans un pénitencier d'état.

Le dogue avait déchiqueté le corniaud sacrifié en moins de deux minutes. Puis, il lâcha la masse sanguinolente, manifestement déçu que le jeu soit déjà terminé.

Le second chien eut droit à un gros chat rayé qui ne pesait qu'un dixième de son poids. Le félin terrifié adopta toutes les attitudes du combat pour assurer le spectacle : gonflant ses poils, montant sur ses pattes pour se faire plus gros afin d'impressionner son adversaire.

Un moment surpris, le pitbull brun tourna autour de cette bête mystérieuse qui le décontenançait en crachant. Le chien bavait de rage. Puis, ayant pris la mesure de son modeste adversaire, le molosse mordit cruellement le chat, secouant la mâchoire pour le démembrer. Seul l'arc nerveux solidarisa la fragile structure du corps. D'un coup de mâchoire, le pitbull brisa la colonne vertébrale

du petit félin qui hurlait de terreur avec des cris de nourrisson qu'on écorchait vif.

C'était à la fois beau et terrible. La foule en rut l'encourageait depuis les tribunes. La souffrance animale faisait monter une fièvre malsaine dans le public. Le chat fut, à regret, achevé d'un puissant coup de mâchoire. Les crocs dégoulinants de bave et de sang, le pitbull secoua longuement la dépouille en signe de domination.

Le Bosniaque passa alors dans les gradins collecter les paris contre des reçus. Alex paria sur le molosse noir au poitrail blanc dont l'agressivité lui avait semblé de bon augure.

Alex sentait s'épaissir dans sa gorge une impatience qui lui prenait les entrailles. Les masses de muscle aboyaient avec une rage effrayante. Les portes s'ouvrirent enfin dans un fracas métallique, éjectant deux boules de muscles qui se précipitèrent l'une sur l'autre dans une furie terrifiante. Un assaut fulgurant que les spécialistes nommaient attaques de proie.

Alex comprit que les chiens étaient drogués aux amphétamines pour les rendre plus agressifs. Le sang giclait des morsures profondes, ruisselait des ventres déchiquetés. La foule hurlait, chacun encourageant son favori. Dans cette clameur infernale, les yeux des animaux brûlaient d'un feu maléfique comme ceux de monstres échappés de l'enfer. Soudain, le pitbull noir réussit à saisir la gorge de son adversaire, sa mâchoire se referma avec un bruit sec de piège à loups suivi d'un sinistre craquement. L'échine des dogues se tordit sous la puissance des muscles.

Le combat tourna alors au carnage, le noir qui avait pris le dessus accentuait son avantage sans relâcher son étreinte. Des morsures d'une cruauté terrible. Le brun se faisait dévorer vivant, s'agitant en vain pour se dégager, se débattant avec une énergie désespérée, essayant de mordre au hasard, mais ne happant que le vide.

Alex entendit nettement quelque chose se briser. Toute la salle vit la bête s'affaisser, l'échine rompue pendant que l'autre s'acharnait sur le vaincu, s'éclaboussant de sang noir. Un paquet d'intestins verdâtres poussait hors de l'abdomen dans le souffle bruyant de la bête agonisante. Dans un râle, le sang formait des bulles grasses à son museau. Des parieurs exultaient, d'autres, la mine déconfite, insultaient le vaincu.

La cloche sonna. Une partie du public déchira ses billets et gagna la sortie, la mine sombre. Les autres patientaient au guichet. Le Bosniaque avait sorti des lunettes grasses, répartissant les gains avec une dextérité impressionnante. Ses doigts gras dansaient sur sa calculatrice. Les parieurs empochèrent leurs gains avant de se diriger vers la sortie.

— Dans une semaine, j'organise un combat de loups sauvages, glissa-t-il d'un air gourmand à Alex qui recomptait ses billets.

Derrière lui, une métisse au châssis d'enfer venait d'empocher un gain important. Quand elle se dirigea vers la sortie du bâtiment, sans vraiment savoir pourquoi, Alex décida de suivre ses yeux veloutés.

Dehors, il faisait déjà sombre.

CHAPITRE 13

L'effondrement entraîna un foisonnement religieux comparable à l'explosion radiative observée en biologie de l'évolution après les extinctions massives.

Le crépuscule de l'Occident, ouvrage collectif, Éditions Champs magnétiques.

Le président longeait les rues sombres pour passer inaperçu. Quand il apercevait des phares dans la nuit, il s'immobilisait dans un renfoncement, attendant que le véhicule s'éloigne avant de reprendre son chemin.

Il était presque quatre heures quand il entendit les chiens à deux cents mètres derrière lui. Ils avaient dû leur sentir ses affaires restées dans la voiture. La meute aboyait, les pattes des molosses griffaient la surface froide de l'asphalte. Il avait un peu d'avance, mais s'il s'arrêtait, ne fût-ce qu'un instant, la meute serait sur lui comme un chien sur un lapin.

Il se mit à courir, le cœur prêt à exploser. Derrière les bêtes se rapprochaient inéluctablement. Au bout d'une ruelle, il déboucha dans un terrain vague au sol argileux. Les ronces lui lacéraient la chair des mains.

Le halètement de la meute lui rappela que les dogues se rapprochaient. Il courait jusqu'à perdre haleine. Un sol détrempe, criblé de trous d'eau. L'air sifflait dans ses bronches, lui sciait le cœur. La peur rongea tout l'intérieur de son ventre, un acide décuplant sa volonté de fuir. Mais son corps ne suivait plus, refusant de se plier à sa volonté.

Il tomba à genoux, incapable d'aller plus loin, effondré, pompant l'air comme s'il était vide d'oxygène. Il était devant une fondrière de chantiers. Il avança une main dans l'eau glacée. Il serra les dents,

ferma les yeux et se laissa glisser dans le liquide visqueux. Au loin, des chiens aboyaient dans la nuit.

Quand on le tira du trou, son hurlement fut horrible. Les hommes apparus au bout de la ruelle bousculèrent en riant ce paquet gonflé d'eau glacée. Ce n'était plus le président, juste une bête traquée, violentée, un gibier qu'on venait de forcer. Un frisson de victoire traversa les visages. Vingt-quatre heures d'une battue enragée qui avait essoufflé les poitrines et brisé les jambes. La chasse à l'homme, la plus sauvage de toutes. Ils tenaient entre leurs griffes un être mi-homme mi-bête, les vêtements déchirés, souillés, le visage maculé de glaise avec des yeux tristes et farouches d'animal traqué.

Ils le poussaient, le bourraient de coups, déçus de cette proie sans réaction, couverte de fange, si piteuse, si éloignée du politicien qui paradait sur les écrans pour annoncer, plein de morgue, de nouveaux sacrifices au pays exsangue.

Trempé jusqu'aux os, le président n'avait plus visage humain, juste un regard mobile, inquiet, de bête sauvage, les cheveux collés aux tempes, les yeux exorbités par l'épouvante, le souffle court. Un homme de la katiba se moqua de ses vêtements en lambeaux :

— La vérité, ce gros bouffon de sa race a détalé pire qu'un lapin... ! Tu viens de réaliser mon rêve de gosse, t'as l'air d'une vraie merde comme ça.

La face du président se contracta devant l'ironie cruelle. Un masque halluciné se convulsant d'effroi et de souffrance.

Pourtant, s'il avait peur et tremblait, il n'était pas lâche. Il faisait face au groupe, les regardait dans les yeux. Il voulait parler, former une phrase sans y parvenir. Mais les mots n'avaient plus de valeur, leur magie était morte depuis longtemps.

Un grand escogriffe au visage mauvais le poussa vers le coffre ouvert d'une vieille Peugeot 308. Quand le président voulut protester, l'homme explosa.

— Ferme ta grande gueule de *kaffir* ? T'as quoi à la place du cerveau ? De la merde ? T'as pas compris que désormais t'es moins qu'un chien galeux ?

Cette forme trempée représentait tout ce que l'homme détestait : la respectabilité, le pouvoir *kaffir*, la richesse des Céfrans. Il régnait une excitation sourde dans le groupe qui imaginait déjà les

humiliations qu'ils pourraient lui faire subir. Maintenant qu'il était à leur merci, ils allaient lui apprendre à se dépouiller de toute dignité.

Quand ils fermèrent le coffre de la 308, le président comprit que personne ne pourrait plus rien pour lui.

CHAPITRE 14

Alex frissonna. Un gros ventre de brume froide pesait sur la ville. Une humidité glacée qui se condensait sur sa peau comme une bruine bretonne.

Les arbres des squares avaient tous été coupés. Toute la ville périlait, hantée par des ombres chauves aux yeux de lézards malades, des bouffeurs de cadavres obsédés par la faim et le froid. Square Ulysse Trélat, deux vieux ahuris sondaient un monticule de détritrus à l'aide de longs crochets. Soudain, les yeux d'un des compères s'éclairèrent d'avidité en apercevant un chat mort piqué au bout de son bâton.

Rue Nationale, la métisse entra dans un immeuble dont la porte cochère avait été fracturée. Une situation dangereuse à la nuit tombée. Les patrouilles avaient l'ordre de tirer sans sommations, mais elles étaient trop rares pour enrayer le *home-jacking* nocturne.

Alex s'engouffra dans l'escalier, une porte claqua à l'étage. En montant, il entendait des caquètements. Beaucoup d'habitants empilaient cages à poules ou clapiers sur les balcons et dans tous les espaces disponibles, nourrissant poules et lapins d'épluchures glanées dans les poubelles.

Lorsqu'on frappa à sa porte, Prisca fut surprise. Derrière le judas, un homme massif se tenait droit. Tout en lui respirait la puissance, la solidité, la violence, mais il n'avait rien de commun avec les branques qui attaquaient les immeubles à la nuit tombée. De toute façon, les voyous ne sonnaient jamais, ils faisaient d'abord sauter la porte au pied de biche.

Elle entrouvrit en veillant à ce que la chaîne reste engagée.

— Que voulez-vous ? Je n'ai besoin de rien, dit-elle.

— Je souhaiterais vous parler.

Elle était aussi grande que lui et soigneusement maquillée. Il glissa sa carte de police par l'ouverture. Prisca examina l'hologramme infalsifiable.

— Lapolice ? Je ne comprends pas.

— Faites-moi entrer et je vous explique.

Elle lui jeta un dernier regard méfiant avant de décrocher la chaînette comme à regret. Sa chambre était petite, mais propre avec un grand lit recouvert d'un dessus bon marché en synthétique dans les tons mauves.

— Je buvais un Cognac quand vous avez sonné. Vous en voulez ?

Elle lui tendit son verre pour que l'invite soit plus claire. Un liquide ambré dansait au fond avec un léger roulis.

— C'est pas de refus.

Elle s'éloigna dans la cuisine faisant osciller son cul remarquable, bien moulé dans une robe trop serrée, avant de revenir un verre à la main. Sur le lit, tel un époux démoniaque, un chat noir les observait avec une indifférence hautaine.

— C'est du bon, vous trouvez ça où ? demanda Alex en trempant les lèvres.

— Un client, je vous écoute...

— Les combats de chiens à Vitry, je veux savoir d'où vient le fric des paris.

— Vous m'avez suivie, dit la métisse, les prunelles amincies de colère.

— Je fais mon job, et vous allez pas me croire, mais, en ce moment, je suis débordé. Alors ce fric, j'écoute ?

— Une rentrée récente...

Elle mentait, c'était évident.

— En devises ? Tu te foutrais pas un peu de ma gueule ?

Il s'était mis à la tutoyer pour être plus brutal.

— J'ai des clients à l'international.

— Et moi je suis trader de matières premières.

— Dieu m'est témoin.

— Laisse Dieu tranquille, tu sais que je peux tout faire fouiller ici ?

— Comme tu veux, répondit Prisca en haussant les épaules, j'en ai strictement rien à foutre. Une lueur de défi brillait dans son regard.

— T'imagines pas les sales connards avec du noir sous les ongles qui vont débarquer avec des chiens puant la pisse. Ces types

nettoient la merde des rues, ils retourneront tout, saloperont tout, tripoteront ta lingerie, renifleront tes parfums. Et tu sais pas le pire ?

— Dis-moi Chéri, tu m'intéresses.

— S'il y a un putain de truc à trouver, ils le trouveront. Et plutôt deux fois qu'une. Alors à ta place, j'évitais tout ce bazar inutile. T'imagines même pas dans quel état ils te rendront ta chambre. Et puis y a autre chose.

— Autre chose ?

— Si d'autres keufs sont dans la boucle, ce sera plus dur de s'arranger.

— De s'arranger ?

Il finit le reste de son verre avant de le poser sur la table.

— Entre nous... je veux dire entre toi et moi.

Il avait un sourire entendu. Prisca mit en cul de poule deux lèvres si humides, qu'elles semblaient laquées. Elle lui lança un regard aguicheur avant d'aller chercher la bouteille de Cognac, une main sur sa hanche pour mieux faire tanguer son corps somptueux qui sentait le parfum bon marché et la sueur sucrée.

Alex lui trouvait un charme indéniable. Au troisième verre, il s'approcha d'elle, soulevé par la houle noire du désir et l'attrapa par la taille. Elle sentait la courtisane molle et charnue. Il empoigna son bas ventre. Le lourd paquet lui confirma que son instinct ne l'avait pas trompé.

— Maintenant, assez joué, montre-moi ce que t'as pris chez l'Arabe ?

— De quoi tu parles ? répondit Prisca d'une voix fatiguée.

Il se baissa pour saisir le chat et le posa sur la table. Est-ce que le petit animal était conscient de la tension ? Que se passait-il dans son cerveau ? Était-il jaloux, envieux, voyeur ? La petite bête ronronnait, les yeux sur lui, dans l'attente de quelque chose.

— Tu mens aussi mal que je frappe dur. Je me fous de ce type. Un de ces cafards qui nous détruisent avec le fric qu'ils nous volent.

— Je sais pas de quoi tu parles Chéri... Regarde ma chambre. Je raconte pas de craques, si j'avais de la thune, tu crois que je croupirais dans ce trou à rat ?

Elle avait la paupière lourde comme une fille sous acide. Il prit son élan. La claque partit avec une violence telle qu'elle manqua de lui

emporter la tête. Prisca fut projetée contre la cloison.

Un bloc compact et sombre se forma à l'intérieur de son crâne. Une douleur atroce cogna derrière ses yeux, s'étendit à tout son visage, engourdissant ses lèvres et son nez pour venir irradier toute la colonne vertébrale.

— Tu vas me balader longtemps ? siffla Alex entre ses dents. Il l'attrapa par la peau du cou comme il l'avait fait pour le chat et la fixa droit dans les yeux.

— Écoute ma beauté, la prochaine fois, je t'éclate la cloison nasale.

La vie avait déserté son visage laissant place à une expression fermée.

— Que je crève sur place si je mens, se défendait Prisca.

Quelque chose clochait, il était convaincu qu'elle mentait. Son corps dégageait cette odeur de transpiration rance, mais ce n'était pas encore ce relent de peur, cette acidité si violente que celui qui l'a senti une fois, une seule, ne parvient jamais à l'oublier. Elle n'avait pas peur. Pas encore, pas assez. Il devait réveiller la terreur en elle.

— Il y a pire que la mort, je vais te vendre aux baiseurs de chèvre ! Ils te feront vivre dans le fumier à ronger du pain rassis avec des types qui penseront qu'à te baisser ton froc pour t'enfiler à longueur de journée. Je t'assure que tu vas regretter d'être née ! Et quand ils en auront leur claque de ta paire de burnes, ils te castreront pour te fourguer au Turkménistan.

Dans le crâne de Prisca, la douleur était insoutenable, inhumaine. Elle parvenait tout juste à saisir les paroles qui venaient de très loin. *Où l'as-tu rencontré ? Pourquoi l'as-tu buté ? Qui était avec toi ? Pourquoi prendre cette valise ? Pour qui travailles-tu ?*

Ses bonnes grosses lèvres qui avaient fait le délice de tant de vieux Russes tremblaient. Ses larges joues étaient secouées de tics. Danger de mort, pensa-t-elle. Respirer lentement, autant que possible.

Le corps légèrement fléchi, elle n'a plus si fière allure, pensa Alex en cherchant dans sa poche intérieure un poing américain qu'il posa sur la table. Quelque chose tinta dans le tumulte du crâne de Prisca, un lointain bruit métallique qui n'annonçait rien de bon.

— Ça c'était juste la mise en bouche, dit-il, maintenant si tu passes pas à table, ce sera le plat de résistance. C'est de l'acier suédois.

Saisie de stupeur, elle savait qu'elle ne pourrait supporter un autre assaut.

— Arrête, supplia-t-elle à l'agonie, je serai ton esclave, ta reine, mais me frappe plus. Je vais tout te raconter.

— T'as intérêt à t'appliquer, ma grande.

Maintenant, la putain d'odeur de trouille était bien là : ammoniacale et dégueulasse. Sa couenne empestait la peur. Les yeux roulant de terreur, Prisca déglutit pour parler plus vite et rattraper le temps perdu. Deux minutes plus tard, elle avait craché le morceau. Elle s'accroupit et sortit une mallette de sous le lit.

Alex l'ouvrit. Il y avait un paquet de fric en coupures étrangères et des documents officiels.

— Tout est là ?

— Oui tout.

À la vue des documents, tout devint soudain limpide pour Alex. Ce que Cheveux-Gominés cherchait avec ses manières doucereuses et dominatrices de flic, c'était ces documents. Alex avait le sentiment d'avoir été manipulé. Dans son âme, il ne sentait rien d'autre que de la haine : une haine glaciale.

Il quitta Prisca vers trois heures du matin. Le labyrinthe des rues désertes était plus silencieux qu'un tombeau. Il se sentait délivré d'un grand poids. Il fut juste arrêté à un barrage Boulevard de l'Hôpital. Il montra son laissez-passer à des hommes en uniformes dépareillés qui bâillaient avant de rentrer rue de Bagnole.

C'est le lendemain qu'il trouva dans la mallette le disque dur externe. Plusieurs vidéos montraient la préparation d'attentats à la voiture piégée. L'explosif était introduit dans le centre par la valise diplomatique. Les kamikazes étaient très jeunes, ils venaient de cellules islamistes dormantes qui infestaient le pays, tous semblaient drogués récitant des sourates.

Sur plusieurs plans de coupe, on distinguait nettement le visage de l'Ambassadeur déformé par l'émotion. Des images qui feraient leur petit effet quand elles seraient mises en ligne sur internet. Certains pays pétroliers wahhabites y apparaîtraient pour les

prédateurs qu'ils n'avaient jamais cessé d'être. Mais avant, il y avait peut-être un coup à jouer.

CHAPITRE 15

Des seigneurs de guerre s'assuraient un territoire construit sur une revendication identitaire. Ce repli fut une réponse à l'impuissance du pouvoir central, mais il ne constitua jamais une alternative crédible à l'effondrement général et ne fut, en réalité, qu'un stade intermédiaire du long processus de décomposition nationale auquel il contribua.

Gilles Groussard, Dynamique de la grande crise. Éditions Démos

L'aînée était sortie chercher du bois de chauffage, elle perçut soudain un frôlement derrière le brouillard et plissa les yeux pour tenter d'apercevoir quelque chose. Soudain, la brume se matérialisa. Ses lèvres s'ouvrirent, mais une main écrasa sa bouche.

Les yeux acérés rivés sur elle disaient : *tu cries et tu es morte*. Le canon glacé d'un revolver sur sa tempe, elle cligna les paupières en signe d'assentiment. Lentement, les doigts se soulevèrent. Quatre silhouettes massives émergèrent du brouillard, elle implora encore du regard, elle voulait vivre, exprimant sa soumission totale.

C'est seulement ensuite qu'ils pénétrèrent dans la ferme.

— Sortez de chez moi ! cria le père, ou j'appelle la police !

Warner attrapa l'homme par le cou et lui tordit le bras droit jusqu'à ce que le poing touchât son omoplate décharnée. L'homme hurla de douleur. Alors Warner passa sa main entre les jambes et le saisit par les testicules.

— Tu la fermes tout de suite ou je te les fais péter comme des prunes trop mûres. Tu verras le bruit que ça fait.

L'homme haletait, laissant échapper un gémissement étouffé, mais c'était supportable. Après quoi, avec une démarche de canard, Warner l'obligea à aller dans la cuisine.

— Tiens-toi contre le frigo, sac à tripes, dit-il, les fesses et les épaules bien calées, et si tu en décolles d'un centimètre, je t'arrache

la gueule. Pigé ?

Les deux sœurs furent regroupées dans la cuisine avec leurs vieux. Ils demandèrent où était l'or, la nourriture et l'essence. Warner commença à fouiller les tiroirs, sans cesser de les surveiller d'un œil. Il ne pensait pas qu'ils feraient la bêtise de tenter quelque chose, mais sait-on jamais ?

Au delà d'un certain degré de terreur, les gens devenaient aussi imprévisibles que les cyclones. Quand ils eurent trouvé ce qu'ils étaient venus chercher, le Silex égorgea d'abord la mère avant de saigner le père comme un verrot en veillant à ce que les filles assistent à leur agonie.

Le vieux avait agité les jambes avec des convulsions en pleurant. De ses grosses mains de paysan, il essayait de refermer la longue fente d'où un liquide épais s'échappait par saccades comme l'huile trop chaude d'un vieux moteur. Tandis que le sang inondait ses doigts usés, la vie s'était lentement enfuie de ses yeux jusqu'au dernier spasme. Les deux adolescentes terrifiées étaient jolies, elles viendraient grossir leur cheptel.

— Deux beaux sourires kabyles, mais on va avoir trop de filles à nourrir.

— Faudra en vendre certaines, dit un grand balafré, les cheveux ramenés en queue de cheval derrière la nuque, huit c'est trop.

— T'as raison, mais d'abord on regroupe le cheptel ici. On fera le tri après.

Ils laissèrent deux hommes dans leur nouveau fief. Warner insista pour qu'ils dressent le nouveau cheptel sans trop esquinter les filles.

Warner, le Balafré et le Silex montèrent dans la vieille camionnette Renault du fermier : un Kangoo hors d'âge, mais équipé de pneus neige et au réservoir à moitié plein.

En arrivant dans la cour de l'ancienne ferme, ils comprirent tout de suite qu'un truc clochait en voyant la porte du garage grande ouverte. Les armes à la main, ils pénétrèrent avec une prudence de Sioux dans la maison vide. C'est en descendant vérifier leur cheptel dans la cave qu'ils trébuchèrent sur un cadavre encore tiède.

— Putain de merde, Adel !

Le Balafré se dirigeait à tâtons, comme une grande bête aveugle. Une longue plainte de gorge montait dans l'obscurité. Il alluma son

briquet et distingua alors une forme enchaînée qui se tenait la tête dans les mains.

— Et voilà Mourad, les enfoirés !

Mourad leur raconta ce qui s'était passé. L'homme surgit de la campagne enneigée comme un spectre venu de nulle part, la mort d'Adel, la libération de leurs esclaves. Warner était vert de rage.

— On va le retrouver cet enculé de sa race. Fais-moi confiance.

— La nuit va tomber, dit le Balafré.

— T'as raison, on partira demain matin.

Dès l'aube, les quatre hommes prirent place dans le vieux Kangoo. En suivant les traces de pneus, ils découvrirent la grange. Warner posa la paume de la main sur les cendres.

— C'est encore chaud, ils ont dormi ici.

Lucas s'était mis au volant dès que la pénombre avait remplacé la nuit. Il roulait tous phares éteints à faible allure. Le monospace Citroën ouvrait la voie avec Lucas au volant et Landry qui scrutait la route, la main sur son calibre. Puis c'était le minibus conduit par Agathe. Enfin l'Espace avec Philippe, Aurélie et Léa.

La campagne était vide comme au lendemain d'une guerre nucléaire. Un gigantesque *Ground Zero*. Les massacres pouvaient-ils seuls expliquer ce désert ? Ils s'arrêtèrent pour dégager de vagues barrages de branchages, perdant un temps précieux. Ceux qui les avaient édifiés avaient dû perdre patience, congelés par ce vent glacial qui vous collait la mort aux tempes et à la gorge.

C'est Lucas qui, le premier, aperçut le Kangoo dans le rétroviseur. Dans cette campagne déserte, ce ne pouvait être un hasard. Le Renault roulait à vive allure gagnant du terrain sur les trois véhicules. Lucas accéléra. Avec ses deux chaussettes à neige, l'Espace surchargé avait du mal à suivre en raison d'une adhérence insuffisante.

Philippe voyait le Kangoo grossir dans son rétroviseur avec une régularité terrifiante. Soudain, il entendit le crépitement sinistre d'armes automatiques, la poudreuse vola le long du talus. Quand une balle étoila son pare-brise, il se déporta à droite et piqua vers le talus enneigé, il eut juste le temps de redresser d'un coup de volant pour faire un tête-à-queue.

Il n'avait avec lui que le revolver confié par Lucas. Tirer sur quatre hommes armés de fusils automatiques revenait à se suicider. Il sortit et leva les mains en signe de reddition. Les quatre hommes qui sortirent du Kangoo avaient des têtes de couteaux sales.

— C'est celui-ci ? demanda le Balafré à Mourad.

— Non, mais peu importe il paiera pour les autres, dit Mourad, le regard mauvais.

Le cœur serré, Philippe vit disparaître au loin le Picasso et le minibus.

CHAPITRE 16

Au bout de cinq kilomètres, Lucas s'arrêta sur le bord de la route.

— Ils les ont pris, dit Landry.

— Je sais, quatre hommes avec des armes automatiques.

— Il faut les retrouver, dit Mona avec une colère blanche dans la voix.

— Impossible, dit Lucas, nous ne pouvons rien pour eux. Nos routes se sont croisées, elles viennent de se séparer. C'est triste, mais c'est désormais le monde dans lequel nous vivons.

— C'est uniquement ma faute si ces truands nous ont trouvés, dit Landry fiévreux, tu peux refuser de venir, mais moi je dois tenter quelque chose sinon je ne pourrais plus me respecter.

Lucas le regardait comme s'il le voyait pour la première fois.

— T'es complètement malade, on ne sait même pas où ils se trouvent.

— Ils sont aux trois étangs, intervint Agathe qui avait gardé le silence jusque là, à chaque fois qu'ils s'emparent d'une ferme, ils s'y installent pour vivre sur la bête.

— Que vont-ils devenir ? interrogea Landry avec inquiétude.

— Ils émasculent les hommes valides pour mieux les vendre.

— Des castreurs... ? balbutia Landry... Et Aurélie et la gamine ?

Agathe ne répondit rien, manifestement gênée.

— Dis-moi, insista-t-il.

— Ils les utiliseront comme vous savez et quand ils en auront assez, ils les revendront à une autre bande, c'est le sort qui nous attendait.

— Il faut à tout prix les sortir de là, répétait Landry hagard.

Un tremblement lui montait aux lèvres, une sensation humide dans les yeux comme des larmes acides qui font mal. Carla et Pierre

se taisaient. Chacun avait conscience de la précarité de leur survie dans cet environnement hostile. Lucas gardait le silence.

— Et toi Agathe, demanda Landry, t'en penses quoi ?

À son regard, il comprit que l'idée de revoir ses tortionnaires la terrifiait.

— C'est terrible ce que tu demandes, il faut qu'on en parle entre nous.

Les passagères du minibus s'isolèrent. La discussion était animée, mais quand Agathe vint voir Landry, il comprit à son regard gêné que leur décision était prise et qu'elles ne viendraient pas.

— Nous continuons jusqu'à la ferme de mes parents, dit-elle sur un ton gêné, je suis désolée...

— Te fatigue pas Agathe, j'avais déjà compris.

Gênée, elle changea de sujet, expliquant avec un bâton dans la neige où se trouvait la ferme des trois étangs, mais Landry savait qu'il lui suffirait de suivre les traces de pneus sur la route. En voyant le minibus disparaître dans la campagne enneigée, Lucas dit :

— Nous voilà à nouveau cinq comme en quittant Paris. Tu veux vraiment y aller ?

— Nous n'avons pas le choix.

— Si, nous l'avons, même si c'est facile pour personne. Tu as sauvé ces filles. Tu n'as rien à regretter. Si nous n'avions pas croisé cette famille, sais-tu ce qu'ils seraient devenus ? Pense à Pierre aussi.

Landry ne répondit pas. Il se souvenait de la naissance de Pierre, ce petit être laid et gluant avait changé sa vie. Au début, il s'était occupé du bébé pour conserver l'attention de celle qui d'amante fougueuse devenait une mère inquiète, essayant d'être un point d'ancrage dans ce monde en plein désarroi. Il leur avait fallu une sacrée dose d'inconscience ou d'amour pour jeter un enfant dans ce monde effrayant.

Les traces qu'ils suivaient s'enfonçaient sous une futaie aux arbres immenses. Ils pénétraient toujours plus avant sur la route gelée, fendait de leur étrave une houle forestière qui semblait ne jamais devoir finir. Autour la faible lumière paraissait déformée par la masse des arbres. Elle s'enroulait en contours inquiétants que la neige transformait en ombres malveillantes.

Des écharpes de brume patrouillaient dans le sous-bois, enveloppant les arbres, les transformant en apparitions chimériques.

Landry se sentait investi d'une nouvelle compréhension du monde. L'homme n'était qu'un accident de l'évolution qui passerait, comme passe une mauvaise fièvre, une infection éphémère. Cette forêt reprendrait la place qui, de toute éternité, avait été la sienne. Le temps n'avait pour elle aucune importance. Le temps des hommes allait finir, bientôt les dernières lumières des civilisations s'éteindraient pour toujours. La forêt était là avant l'apparition des primates, elle sera toujours là lorsque le monde aura perdu jusqu'au souvenir des hommes.

Ils parvinrent en vue d'une vaste clairière au centre de laquelle se trouvaient des bâtiments agricoles. Landry bifurqua vers un chemin latéral et roula jusqu'à une longère désaffectée sur lequel était cloué un panneau rouillé *Office National des Forêts*.

— Avec Lucas, nous allons jeter un coup d'œil, dit Landry, en attendant, ne vous éloignez pas du Picasso.

Dissimulés par le couvert des arbres, ils marchèrent jusqu'à la lisière. Les bâtiments délimitaient une cour centrale. Malgré le froid, Landry sentit des gouttes de sueur perler sur sa peau. Un tremblement agitait ses mains, au point d'avoir du mal à tenir son arme.

— Il fait moins dix et je sue comme un porc qu'on mène à l'abattoir, avoua-t-il à voix basse.

L'air commençait à manquer dans ses poumons. Il s'essuya le front avec la manche, s'appliquant à prendre des respirations lentes, profondes, mais son pouls ne ralentissait pas. Il enviait Lucas de rester aussi calme.

Le Kangoo et l'Espace étaient garés dans la clairière. Au bout d'un temps qui leur parut long, un Land Cruiser déboucha de la route forestière. Un homme au visage de faune buriné en descendit, accompagné d'un jeune homme blond un peu gras dont les yeux brillaient étrangement.

Landry ajusta les jumelles. Deux hommes sortirent les accueillir. Il reconnut Warner et Silex. La lumière commençait à baisser.

Le nouveau venu parlait avec les deux hommes. Noircies d'un trait de khôl épais, ses pupilles se réduisaient à d'étroites fentes

métalliques. Il parla d'une voix trop douce pour que Landry puisse comprendre ce qu'il disait.

Ce qui surprenait, c'était sa façon de prendre un soin presque maniaque de son physique de Berbère : un bouc noir soigneusement taillé en pointe, des yeux faits, une magnifique crinière noire de démon coiffée en arrière.

L'homme n'épargnait rien pour se mettre en valeur, caressant en permanence entre le pouce et l'index un pendentif comme pour puiser en lui une inspiration divine. Le groupe disparut enfin dans un des bâtiments.

— Tu penses comme moi à cette histoire de castration ? dit Lucas.

Landry hocha la tête. L'esprit à la dérive en pensant à cette monstruosité.

— Il faut agir vite, dit Landry, le jour commence à baisser.

— Agir vite ? répéta Lucas, tu en as de bonnes avec trois revolvers et un fusil à pompe contre des armes automatiques, ton projet est une véritable folie qui va tous nous faire prendre.

— Nous n'avons pas de temps à perdre.

Derrière la congère, ils claquaient des dents, mais la neige permettait une bonne visibilité des contrastes. Warner et Silex ressortirent avec deux adolescentes et verrouillèrent la porte de la longère.

— Ils les prennent pour la nuit, allez on décroche.

Lucas jeta un regard circulaire et traversa la route comme une grande araignée noire sur un drap blanc. Pierre avait disposé des branchages sur le capot du Picasso. Ils prirent en silence un repas froid composé de pâté en boîte et de pain tranché.

Une mélancolie poisseuse imprégnait l'atmosphère. Landry et Lucas se taisaient, inquiets. Ils évaluaient leurs chances de réussite, traversés de sentiments contradictoires. Le plus simple aurait été de fuir pour rouler le plus loin possible sans se retourner.

Lucas chercha du regard Carla perdue dans la contemplation des ombres qui grandissaient sur la neige.

Quand la nuit fut totale, ils retournèrent près des bâtiments avec un coupe-boulons. Un groupe électrogène ronronnait dans la nuit.

— Ces salauds ont de l'essence, murmura Landry avec envie.

- Tu te sens comment ? s'inquiéta Lucas.
- Mort de trouille, avoua Landry, et toi ?
- Pareil, dit Lucas, on peut encore tout annuler, tu sais.
- Non, on n'annule rien.

Les écorcheurs étaient sortis d'une longère délabrée qui devait être la prison pour rejoindre une maison plus récente. Ils se glissèrent dans la clairière et firent sauter le cadenas de la longère.

À l'intérieur, un néon était allumé comme dans un poulailler industriel. Lucas reconnut trois formes sur un grabat. Philippe dormait à côté d'Aurélie et de Léa en poussant de petits gémissements de chien battu. Ils les secouèrent. Aurélie se réveilla en sursaut avec l'impression d'étouffer.

- Comment allez-vous ? demanda Landry à voix basse.
- Moi et Léa, ça va, mais c'est Philippe, dit Aurélie.

Le soulagement de Landry fut remplacé par un sombre pressentiment. Il s'assit près de Philippe et prit sa main dans la sienne. Elle était chaude, mais inerte. Il força les doigts du dormeur à se refermer sur les siens, mais ils restèrent mous. Cireux.

Philippe mit un moment à reprendre ses esprits. Des larmes roulaient sur ses joues. Il regardait Landry en ouvrant de grands yeux — on aurait dit quelqu'un qui saigne et qui ne croit pas ce qui lui arrive — des yeux gonflés, trop volumineux pour ses orbites, une peau luisante qui conférait à son visage l'aspect grotesque d'un masque. Il s'essuya le front. Son autre main avait saisi celle de Landry qui venait de comprendre.

CHAPITRE 17

Le déclin du courage est peut-être ce qui frappe le plus un regard étranger dans l'Occident d'aujourd'hui. Ce déclin du courage est particulièrement sensible dans la couche dirigeante et dans la couche intellectuelle dominante, d'où l'impression que le courage a déserté la société tout entière. Faut-il rappeler que le déclin du courage a toujours été considéré comme le signe avant-coureur de la fin ?

Alexandre Soljenitsyne

Les documents prouvaient les liens de dignitaires de l'Émirat avec les djihadistes opérant en Europe. Ils établissaient les circuits de financement occulte des groupes terroristes. L'ambassadeur à travers le prosélytisme wahhabite finançait les actions terroristes contre les lieux de culte juifs ou chrétiens.

D'autres éléments prouvaient l'implication de plusieurs monarchies du golfe Persique dans un vaste trafic d'armes destinées aux extrémistes. Devant des instances internationales, ces documents feraient l'effet d'une véritable bombe.

La France pourrait s'en prévaloir pour répudier sa dette, la rayant ainsi d'un trait de plume. Bien sûr, l'émir pourrait toujours prétendre que les factions du palais à l'origine de ces manœuvres l'avaient abusé. Il sauverait sans doute la face, mais le prix à payer serait lourd.

Une copie serait suffisante pour établir la preuve que Cheveux-Gominés attendait. Cela signifiait pour Alex que les originaux pouvaient rapporter gros s'il les proposait à la vente aux monarchies pétrolières. Mais Rempart disposait d'espions dans les katibas et il ne devait en aucun cas apparaître dans les négociations.

Personne ne devait savoir que le sous-lieutenant Alex Dürr jouait un double jeu. Il refilerait une copie à Cheveux-Gominés pour

acheter sa liberté et vendrait à prix d'or les originaux aux baiseurs de chèvre. Mais pour cela, il avait besoin d'un équipier. Il pensa aussitôt au meilleur flic de France. Il fallait admettre que depuis quelque temps le Crabe marchait à côté de ses pompes, mais il gardait, de ses années en banlieue, un vaste réseau de contacts parmi ces voyous devenus soldats de l'islam.

Le Crabe nichait Porte Dorée, plusieurs immeubles n'étaient plus que ruines fumantes. Non contents d'égorger leurs victimes, les groupes criminels avaient incendié les appartements. Des immeubles entiers avaient été consumés par les flammes, mais celui du Crabe tenait encore debout. En frappant à la porte du Crabe, Alex reconnut son grognement habituel.

— Qui c'est ?

— C'est Alex, ouvre-moi bordel de merde.

Une barre d'acier fut tirée avec grand fracas. Le vieux portait un survêt rose crasseux du même genre que celui de Fidel Castro à la fin de sa vie. La différence c'est que le Crabe tenait un revolver chargé à la main.

— Alex ? Merde alors, qu'est-ce que tu fous par ici ?

Une femme menue regardait Alex avec inquiétude. Des cheveux châtain coupés au carré encadraient de beaux traits réguliers. Le Crabe lui avait caché ça. Lui qui, à chaque fois qu'ils se voyaient, aimait raconter de vieilles histoires salaces en remuant les sourcils d'une façon suggestive.

— Et celle avec la junkie sans dents qui taillait les meilleures pipes du 9.3, tu veux que je te la raconte, je sais que tu l'aimes bien celle-là.

Vous travaillez des années avec des gens et finalement vous ne les connaissez pas. Les tourtereaux étaient attablés devant un pot-au-feu dont le fumet attira le regard d'Alex. Monsieur et Madame Maigret.

— Si t'en veux, te gêne surtout pas, dit le Crabe en posant devant lui une assiette vide. De toute façon, sans frigo, la barbaque ne sera plus bonne dans deux jours. Après, il nous restera le corned-beef.

Il montra des cartons sales Hereford empilés dans un coin.

— C'est quoi comme viande ? demanda Alex perplexe.

— Je sais pas moi, répondit le vieux sans lever la tête de son assiette, c'est du marché noir. Des viandes qu'il faut faire longtemps bouillir pour en dégorger l'amertume.

Personne n'ignorait que depuis peu de la viande humaine se trafiquait en ville. Il fallait vraiment être affamé pour se résigner à cette abomination.

— Sans regret ? finit par dire le Crabe en levant sa tête de l'assiette.

Alex frissonna de dégoût et fixa le fait-tout avec un regard suspicieux.

— Tu sais pas ce que c'est et tu veux que j'enbouffe ? Pour qui tu me prends ?

— Fais pas ta mijaurée, s'énerva le Crabe, si tu crois que c'est facile de dégotter de la barbaque en ce moment. Si t'en veux pas, au moins n'en dégoûte pas les autres.

Il piqua de la pointe de sa fourchette un morceau de viande bouillie qu'il arrosa généreusement de bouillon. La fille était mignonne avec ses yeux noisette trop grands qui lui donnaient un air inquiet de petit mammifère apeuré. En remarquant le regard d'Alex, le Crabe se souvint qu'il avait oublié de faire les présentations. Comme à regret, il lâcha laconique.

— Chloé est une amie.

À ce mot, la fille ne put s'empêcher de sourire à Alex. En saisissant cette complicité des regards, un éclair de jalousie scintilla dans les yeux jaunes du Crustacé.

— Sa famille s'est fait massacrer par des petites frappes, les mêmes qu'avant, mais avec un uniforme djihadiste. Depuis, impossible pour Chloé de rester seule chez elle. Tu comprends ?

Le Crabe en chevalier blanc. Si on lui avait dit ça un jour. Le même Crabe qui avait tant fréquenté les putes. Avant la période spéciale, on les trouvait gare Saint-Lazare, rue Saint-Denis ou dans des camionnettes au bois de Vincennes.

— Je peux vous poser une question ? demanda Chloé d'une voix hésitante.

— Dites toujours.

— C'est quoi sa vilaine cicatrice au bras, il n'a jamais voulu me dire.

— Intervention au Mali avec les forces spéciales, il a nettoyé un nid de terroristes à la baïonnette. C'est un modeste le Crustacé.

Le Crabe pouffa de rire. Chloé ne savait pas si c'était du lard ou du cochon. Elle regardait l'estafilade comme intimidée par son homme. Le vieux se remit à dévorer sa viande. Une fois rassasié, il ordonna :

— Maintenant, laisse-nous, tu veux. On a à parler entre hommes.

Discrète, Chloé s'éclipsa. Alex donna un coup de menton.

— Plutôt mignonne, les filles qui sortent avec des vieux cherchent souvent à retrouver l'image du père.

— Génial, répondit le Crabe, j'ai fait équipe avec Terminator et je me retrouve avec une lectrice de Psychologie Magazine. Ça t'a pas réussi la zone sécurisée. Qu'est-ce qui t'amène ? J'imagine que t'es pas juste venu manger du pot-au-feu de zombie ou parler psychologie féminine.

Alex comprit que le terme *vieux* l'avait froissé, alors il en remit une couche pour titiller le Crabe.

— Elle apas trop les boules d'être avec un vieux ?

— Je la baise bien, ça compense, grimaça le Crabe, et au moins Chloé s'est jamais barrée de chez moi. Si tu vois ce que je veux dire.

Alex ignore la pique sur Fatou et expliqua l'affaire : le meurtre du frère de l'émir, ses accointances avec les terroristes qui mettaient le pays à feu et à sang depuis des années, l'attentat du Musée d'Orsay, les papiers retrouvés.

— Rempart veut des preuves de l'implication de puissances étrangères dans le soutien aux salafistes.

— C'est un secret de polichinelle, tout le monde sait ça, dit le Crabe d'un air dubitatif.

— Penser un truc et en apporter des preuves indubitables, c'est pas vraiment pareil. C'est pas à un ancien flic que je vais l'apprendre. Maintenant, écoute-moi, essaie d'intégrer un peu ce que j'ai à te dire. Cette histoire c'est une occasion en or de se barrer de cet endroit de merde.

— Je me barre nulle part, je veux juste qu'on me foute la paix.

— Et tu crois sérieusement qu'on va te foutre la paix ici ? T'en es déjà à manger du zombie et ton corned-beef sera vite épuisé. Alors, écoute avant de dire que t'en as rien à foutre. Je t'assure que c'est

autre chose que tes plans foireux de bananes. Quand t'auras écouté ce que j'ai à te dire, t'en voudras même pas en compote de tes bananes.

— Qu'on me foute la paix... Je peux pas être plus clair.

Au moment où Alex se levait pour partir, le Crabe l'attrapa par la manche pour le retenir, l'œil sombre.

— Attends, tu peux me donner des détails ?

Le vieux mordait à l'hameçon. Il l'écouta dérouler son plan. Hochant la tête de temps à autre pour indiquer qu'il suivait le cheminement tortueux de la pensée d'Alex. L'interrompant parfois pour éclaircir un point de détail, demander une précision.

À la fin, il se gratta le haut du crâne. Alex connaissait ce geste. Le vieux faisait sa coquette, il n'avait pas dit oui, mais il n'avait pas dit non et ça, c'était le plus important. Le plan était risqué, mais si ça marchait c'était l'affaire du siècle. À la fin, Alex lui demanda :

— Alors tu marches avec moi ?

CHAPITRE 18

L'aube pointait, mais il faisait encore sombre. Au carrefour Barbès-Chapelle, ils croisèrent un convoi militaire revenant du front : hommes et matériel paraissaient usés, les soldats armés d'AK 47 antédiluviens marchaient en silence. Alex pensa que c'était un mauvais présage pour la suite des opérations. Métro Château rouge, la voiture s'engagea dans une rue défoncée laissant sur la droite la Goutte d'or complètement incendiée. Les mauvaises langues disaient que depuis le grand carnage, Château rouge n'avait jamais aussi bien porté son nom. Il avait fallu trois jours entiers pour évacuer les carcasses qui infectaient l'air à des kilomètres à la ronde. Entre Marcadet et Simplon, ils doublèrent un long troupeau d'hommes en uniformes dépareillés marchant en sens inverse vers le Nord.

— Ils envoient les réservistes, dit le Crabe, c'est pas bon signe.

Plus près du front, les destructions étaient impressionnantes.

— C'est là que mon unité tenait sa position et que les combats ont été les plus violents, dit Alex en montrant les immeubles décapités de la rue Myrha, les duels d'artillerie ont pilonné le quartier pendant six heures. On approche du No man's land. Tu comptes faire comment ?

— Impossible de passer en surface, dit le Crabe, la zone est truffée de mines antipersonnel. Des trucs t'imagines même pas, des horreurs cachées sous la poussière qui bondissent quand un bouffeur de couscous marche dessus, ça monte à plus d'un mètre du sol avant d'exploser dans un bruit de fin du monde en éliminant toute forme de vie dans un rayon de trente mètres. À chaque fois, une katiba entière y passe. Les melons sont réduits en bouillie comme des rats dans une moissonneuse-batteuse. Et crois surtout pas que garder le pied dessus empêche quoi que ce soit. La seule chance du mec c'est de se plaquer au sol.

Le plan du Crabe était simple : s'approcher au plus près de la ligne verte, traverser le front par le réseau des égouts pour déboucher à l'air libre hors de la zone minée. Grâce à ses contacts, des hommes des katibas les attendraient près d'une position djihadiste.

Au milieu des avenues, la Peugeot slalomait entre les trous d'obus remplis d'eau croupie. La lumière faisait briller les ardoises des toits. Grâce à l'ordre de mission remis par Cheveux-Gominés, ils franchirent un premier barrage au niveau de la rue du Roi d'Alger et un second check-point plus imposant Porte de Clignancourt.

De vieux blindés AMX cernés de sacs de sable étaient positionnés de chaque côté du boulevard d'Ornano. Les bannières Sang & Or claquaient au vent. Des troupes nombreuses encadrées par des officiers nerveux, plus anxieux que des centurions romains faisant face aux hordes barbares sur la frontière de Germanie. Certaines unités avaient perdu le tiers de leurs effectifs dans les combats très violents des premiers jours. L'inexpérience expliquait en partie ces pertes élevées, mais pour Alex, l'erreur avait été de maintenir en poste certains binoclards.

Depuis, les choses s'étaient stabilisées : un équilibre précaire menacé à chaque instant par la reprise des duels d'artillerie. Les artilleurs commençaient toujours par un tir de réglage avant de déchaîner leurs batteries, pulvérisant une seconde plus tard un immeuble de cinq étages.

Ils s'arrêtèrent près d'un vieux camion chinois Dong Feng barbouillé façon camouflage dont le rétroviseur extérieur servait de miroir à un jeune soldat, torse nu, qui se rasait avec soin. L'officier de garde lut attentivement l'ordre de mission avant de disparaître dans une casemate.

Le Crabe lui lança un regard interrogateur.

— Il va passer un coup de fil pour checker, dit Alex.

— T'as l'air nerveux.

— Il a jamais été prévu que je m'approche de la zone ennemie pour mon enquête, mais rien non plus ne m'a été strictement interdit. Peut-être qu'il veut juste vérifier l'authenticité du document

Des hommes de troupe fumaient, allongés derrière des empilements de sacs de sable au pied d'immeubles étayés à la hâte.

Le conflit s'installait dans la durée, loin de la guerre de mouvement annoncée à grand renfort de déclarations martiales. Chaque camp s'enracinait sur ses positions naturelles, esquissant un début de partition territoriale.

Si les frontières avaient été mieux respectées, on n'en serait pas là, se dit Alex. Peut-être que de nouvelles lignes apporteraient la paix comme en Yougoslavie ou au Caucase : des zones longtemps déchirées par des guerres fratricides jusqu'à ce qu'une frontière ne sépare les haines séculaires. Même si les salafistes expliquaient que la terre de l'islam était partout où se trouvaient des musulmans, un jour la ligne verte serait peut-être la frontière entre un Califat en zone Nord et la vieille ville européenne au Sud. Même si le terme officiel était *Zone occupée*, certains dignitaires Sang & Or parlaient parfois en privé de *Territoires perdus* pour désigner les quartiers séditieux sur lesquels flottait la bannière verte du Prophète.

Des soldats les observaient. Sous les casques d'acier, une grande nervosité était palpable. L'officier revint enfin. Sa chapka lui donnait un air sévère de commissaire politique de l'Armée rouge.

— Vous êtes certains de vouloir continuer ? C'est infesté d'enculés de snipers par là-bas. Une patrouille s'est fait méchamment allumer hier. Vous ne ferez pas deux cents mètres.

— Vous en faites pas pour nous, dit Alex sur un ton mystérieux.

Au-delà s'ouvrait une porte menant vers les ténèbres des mondes extérieurs. L'officier les salua comme s'il s'attendait à ne plus jamais les revoir. Une odeur d'égout emplissait l'air de cette apocalypse d'amoncellements de gravats, de toits crevés, d'immeubles sectionnés.

— Vu de près c'est impressionnant, dit le Crabe qui n'en revenait pas.

Parfois, un appartement tranché net apparaissait avec son papier peint et ses portraits fixés au mur. Un décor de théâtre suspendu, fracassé attendant une troupe de comédiens fantômes. Les artilleurs s'étaient tellement acharnés sur ce quartier martyr, qu'on avait l'étrange impression de pénétrer dans une de ces cités mortes qu'on exhume au cœur des déserts du Proche-Orient. Le Crabe se tourna vers Alex :.

— Il y a dix ans, une voyante de la Foire du Trône m'a dit qu'un jour, on en viendrait à s'entretuer, mais je voyais pas ça comme ça.

Ils dépassèrent la carcasse d'un drone Predator abattu par la DCA avant de couper le contact derrière un mur effondré.

— Au cas où un de ces connards d'artilleurs aurait l'envie soudaine de faire un carton sur le dernier objet en état de marche de la zone, rigola Alex.

Depuis le sol, on devinait le tracé de la ligne verte grâce aux grandes nuées de corbeaux freux qui survolaient la zone. Le Crabe fit une grimace.

— Les charognards, c'est jamais bon signe.

Il dégagea avec le pied une plaque de fonte couverte de poussière.

— L'entrée de Fort Knox. En attendant tu mets ça.

Il jeta deux gilets pare-balles en kevlar sur le capot. Il y avait quelque chose de flippant dans l'air. Comme si la tension palpable entre les deux armées séparées par ce désert urbain se condensait dans cet endroit sans vie.

— À quoi ça sert dans un égout ? protesta Alex.

— Tu mets ça ou on n'y va pas. Pas question d'y aller cul nu.

Alex haussa les épaules et enfila son gilet. Il décapsula une boîte de Red Bull et la tendit au vieux. Un bon shoot de glucose et de caféine ne pouvait pas leur faire de mal.

Quand ils eurent fini de se la partager, le Crabe fit glisser la plaque. Le faisceau de la lampe éclaira une échelle métallique scellée au béton. Ils s'enfoncèrent dans le noir en suivant de la main la paroi. Un étroit boyau courait vers le nord sous les lignes. Les yeux du Crabe brillaient étrangement, l'action l'avait revigoré et il se cramponnait. Ils n'entendaient que le bruit de leur respiration rendue plus difficile, plus courte en raison de la lourdeur de l'air nauséabond.

— Merde fait chier, lâcha Alex en marchant dans un trou d'eau.

— Accroche-toi mec, c'est pire après, dit le Crabe, et mate un peu la taille des bestiaux, c'est pas la crise pour tout le monde à ce qu'on dirait.

Une eau noire coulait dans une rigole. De gros rats agressifs trottaient devant eux dans un bruit de pattes griffant le ciment. Leurs

manteaux grasseyés luisaient dans le faisceau des lampes. Alex n'avait jamais vu autant d'intelligence dans les prunelles pestiférées qui les observaient. Depuis les combats, cette maudite race proliférait, se nourrissant de cadavres, se reproduisant dans ces ténèbres gluantes et tièdes comme dans la gésine d'un grand ventre. À chaque fois que les hommes s'entretenaient, le rongeur en profitait pour avancer ses pions. Que ton règne vienne...

Le vieux avait emporté des masques en coton pour filtrer les miasmes fétides. Une précaution d'autant plus justifiée que des cas de peste avaient été rapportés dans le quartier Picpus. Ils progressaient dans l'obscurité, juste troublée par le faisceau des lampes. Dans cette atmosphère confinée, le risque de maladies était réel.

Ils devaient trouver au plus vite la plaque d'égout débouchant derrière les lignes djihadistes. Le Crabe hésita à un embranchement. Alex trouvait que leur progression s'éternisait. Soudain, le Crabe heurta une paroi dans le noir. Le choc lui coupa le souffle. À n'importe quel moment, une sentinelle en embuscade dans le boyau pouvait ouvrir le feu.

— On y est, fit le Crabe en levant sa lampe à la verticale pour attraper un cercle sombre.

Alex monta le premier et déverrouilla la plaque. Le froid manqua le faire défaillir. Il prit une profonde bouffée d'air frais. Le Crabe le rejoignit à son tour. Au milieu des ruines, ils arboraient une expression hébétée, comme si un médecin leur avait administré un sédatif léger dont l'effet commençait à se faire sentir.

Ils mirent un moment à reprendre leurs esprits puis rejoignirent une rue encombrée de gravats. Une vieille béhème série 7 était garée devant un entrepôt Garonor. À l'intérieur, quatre Maghrébins avec des bandanas jouaient à des jeux vidéo sur leurs portables.

— Le comité d'accueil, dit le Crabe, regarde-moi ces baltringues, ils se la jouent Rambo avec leurs déguisements à la con.

— T'as raison, je les sens pas ces merdeux, t'es sûr de tontype ?

— Kowalski ? Autant qu'on peut l'être d'un émir. Il a commencé comme soldat pour un caïd. Un an plus tard, dix revendeurs charbonnaient pour lui. Un type trop rusé pour ne pas susciter la jalousie.

Alex se souvenait de la lourde odeur de mox qui emplissait les squats : un truc tenace qui collait aux fringues.

— Le genre à se démerder. Juste la bonne proportion de ruse et de fourberie pour survivre en cité. Quand un caïd commençait à lorgner avec insistance dans sa gamelle, Ko le balançait sans l'ombre d'un scrupule. Du Win-Win comme on dit. Comment ils disent les biologistes ? Une mycose...

— Une symbiose, je crois, dit Alex.

— C'est ça une symbiose. Quand des zigs montaient sur un casse, il me tuyautait. En échange, je laissais son business prospérer, mais un jour tout a changé. Tu te souviens de Goncalves ? demanda le Crabe.

— Le type retrouvé égorgé avec sa paire de glaouisdans la bouche ? Une affaire de gonzesses si je me souviens bien. Il avait débauché des petites gazelles appartenant à Maskhadov, un Ossète qui s'est fait buter un an après. Goncalves avait revendu les filles à un Camerounais avec lequel il était en cheville pour qu'il les dresse et les mette au turbin.

— T'appelles ça une histoire de gonzesses ? Moi une affaire de putes j'appelle plutôt ça une histoire de fric. Toujours est-il que Ko était mouillé dans l'affaire. Là, je pouvais plus rien pour lui. « Game over, mec t'as passé la ligne jaune ». J'ai jamais su le fin mot de l'histoire, mais il a pris dix ans.

— Il s'est converti en taule ?

— Où veux-tu que çasoit ? C'est là-bas que les Bédouins les endoctrinent en leur retournant le cerveau pour les radicaliser.

— Sincère ?

Le Crabe éclata de rire, étalant tout le désastre de sa dentition. Il dut reprendre sa respiration avant de répondre.

— T'es parfois un grand naïf Alex, Ko sincère ? Tu parles ! Le zig trop mariole pour marcher avec ce tissu de conneries. Tu connais la taule : les mecs isolés servent de vide-couilles aux grands-frères, aux *boobas*. Il a juste voulu sauver son cul de la concupiscence de ses codétenus. J'ai connu un Corse, Toussaint, dehors c'était un coriace. Après un mois de taule, tous ces enfoirés se relayaient à tour de rôle dans son rectum en l'appelant Florence. À Fleury, Ko s'est tenu à carreaux pour les réductions de peine. Les barbus y

connaissent un rayon question tours de vice. Endormir la méfiance en attendant d'être le plus fort, ces bâtards appellent ça la *taqîya*. Finalement c'est ce qu'ils ont fait. Attendre d'être les plus forts, les plus nombreux. Une fois dehors, je pensais que Ko laisserait tomber les conneries.

— Tu veux dire les Bédouins ?

— Mouais, leurs trucs de prophète à la con, mais Ko s'est recyclé en lançant des contributions religieuses volontaires auprès des commerçants. Si un connard donnait pas, il se faisait traiter de *kaffir* et sa vitrine dégringolait la nuit suivante. Crois-moi les commerçants percutaient vite. Le monde changeait, Dieu était devenu le meilleur des alibis pour racketter les connards.

— Sauf que personne portait plainte.

— Tu comprends vite quand tu veux. Quand cette merde a commencé, Ko a compris qu'il y avait un max de pognon à se faire, mais que, pour ça, fallait être du bon côté du manche. Là-dessus, fais-lui confiance, mais reste que le zig est réglo.

— Réglo, tu rigoles ? T'as entendu parler des décapitations du Raincy ?

— Ko affirme que ses gars sont hors du coup et j'ai tendance à le croire. Chez eux, c'est un sacré bordel, même avec un treillis, ces mecs restent des putains de baiseurs de chèvre. Chaque caïd a sa petite katiba de coupe-jarrets, sa franchise de la haine. Les Rabzas enculent les Blacks et ceux de l'Est enculent tous les autres. À part, une ou deux katibas d'Albanais et de Tchétchènes, la plupart n'ont aucune expérience militaire. Y a rien de plus con qu'un bigot barbu. À part peut-être un négro. Ces mecs c'est juste des charognards attendant la bonne occase que constitue la capture d'une crasseuse bien foutue. Rien à voir avec la discipline de fer des phalanges Sang & Or. Tu le connais son secret à Ko ?

— Je t'écoute.

— Le fric, juste le fric mec, comme toujours.

— Le fric ? Développe, je panne que dalle.

— Son autorité sur les katibas vient de l'aide étrangère. Le pognon du Golfe transite par lui. C'est comme qui dirait une sorte de trésorier-payeur général si on veut. Même les droits communs viennent aux assemblées, aux *chouras* comme ils disent, pour

tendre la main. C'est Ko qui dispatche, inutile de te dire qu'il y a du coulage.

— Tu disais qu'il était réglo ?

— Réglo à sa façon. Je le connais et je l'aime pas, mais je dois reconnaître qu'il m'a jamais fait d'enfant dans le dos. C'est pas rien.

La béhème fit deux appels de phare. Un jeune armé d'un M16 vint vers eux. Crâne rasé, collier de barbe noire, regard fiévreux.

— *Ya Cheikh*, hé le vieux... le colonel Abderrahmane t'attend. Je vais lui dire que tu es arrivé, dit-il en sortant un talkie-walkie.

Pour éviter d'être identifié par les espions de Rempart, il était prévu qu'Alex attende ici pendant que le Crabe négociait.

Le Crabe fixait un œil sombre sur la béhème. Les vitres ouvertes laissaient passer du raï meridique à plein tube. Il ne donnait pas cher de sa peau en cas de tour de vice. Une balle dans la nuque et ce serait *Game over*. Les types parlaient entre eux, mais le sens de ce qu'ils disaient lui échappait. Ce n'était pas les mots eux-mêmes, juste que ces paroles n'étaient rattachées à aucune réalité. La ligne verte séparait deux mondes différents, deux univers irréconciliables.

L'allemande démarra en trombe laissant sur le parking Alex avec deux jeunes en parkas noires qui s'étaient présentés comme des *Shebabs*, des « jeunes combattants ». Le remix de Cheb Hasni emplissait tout l'espace. Il pensa à Chloé, il voulait vivre. Cette fille était la meilleure chose qui lui soit arrivée depuis longtemps.

CHAPITRE 19

De tout temps, l'homme n'a rien fait d'autre que d'essayer de comprendre l'ordre du monde, force est de constater qu'il y est rarement parvenu.

Petit traité d'anthropologie, J.M. Declerc, éditions universitaires de Bruxelles

Malgré les antalgiques donnés par Mona, Philippe se tenait recroquevillé sur le siège passager : les nerfs à vif. Un arc douloureux qui se propageait de son aine à sa moelle épinière. Une souffrance qui lui révulsait les yeux.

Le long de la route, l'ombre de peupliers s'étirait sur la terre gelée. Léa dormait profondément, bouche ouverte. Au loin, des chiens aboyaient.

À un carrefour, l'Espace obliqua vers un clocher avant d'être arrêté par un barrage de bidons tenu par trois quinquagénaires armés de fusils de chasse.

— Arrêtez le moteur, dit un grand échalias aux cheveux poivre et sel en dirigeant sur eux le canon menaçant d'un fusil Manufrance.

La respiration de l'homme formait de petits nuages dans l'air froid. Un visage aussi maigre que celui d'un oiseau avec de petits yeux sans vie enfoncés dans leur orbite, des lèvres minces, un nez crochu et des cheveux si fins qu'ils ressemblaient à un plumage ébouriffé.

Il les fit sortir. L'homme semblait nerveux. Landry déglutit péniblement, le sol oscillait sous ses pieds comme un bateau en pleine mer.

— Merde Gérard, tu me remetspas ? dit Philippe.

L'homme au fusil semblait faire un effort cérébral qui le dépassait. On pouvait presque entendre le cliquetis de rouages dans sa tête. Soudain, son visage s'éclaira.

— Putain Philippe, bien sûr. Tu viens voir tes parents ? Ne t'en fais pas, ils sont en sécurité. Le village s'est organisé. Personne ne passe.

Des chasseurs du dimanche faisant les malins avec de vieilles pétoires sorties des greniers. Lucas pensa qu'il aurait suffi d'un groupe d'écorcheurs déterminés pour anéantir la petite communauté.

Les parents de Philippe vivaient dans un lotissement qui avait mal vieilli. Sur les toits exposés au Nord, la neige s'accrochait en plaques épaisses. Philippe ne parla pas de sa castration, évoquant juste une mauvaise blessure au ventre.

Jacques, le père, poursuivit à longues enjambées une poule terrifiée que la mère en blouse à fleurs avait prévu de faire cuire avec des pommes de terres et des légumes d'hiver. Pendant que le plat mijotait, Aurélie débarbouilla Léa noire de crasse.

— Je veux que tu sois nette comme la coquille d'un œuf, ma puce. Après, ce sera à mon tour, dit-elle, c'est agréable de se sentir propre.

Philippe s'était allongé, il traversait de gros passages à vide. Sa plaie s'était mise à suppurer, obligeant Aurélie à la désinfecter toutes les heures. Jacques expliqua à Landry comment la région s'était vidée.

— Les gens ont peur parce que la vallée de la Saône est trop passante, ils préfèrent la profondeur des forêts. Moi, je reste, quitte à me battre. Toute ma vie est ici, qu'est-ce que je ferais en forêt ?

Après le repas, Jacques emmena Landry jusqu'au clocher qui dominait le village. Le soleil avait percé les nuages et promenait sur la galerie de saints de pierre de la façade le glacis de sa lumière acérée.

— Du roman bourguignon du douzième siècle, dit-il avec fierté, si un jour l'église devient une mosquée comme Sainte Sophie, j'espère ne plus être là pour voir ça.

L'intérieur sentait la pierre blanche et le vieux livre, il faisait sombre comme dans ces cavernes sur les parois desquelles Cro-Magnon s'inventait de nouvelles divinités et des mythologies d'aurochs et de rhinocéros laineux. Un écho à ces époques antédiluviennes où les hommes étaient saisis d'effroi quand l'hiver

durait trop longtemps ou quand d'autres humains plus cruels les traquaient comme un pauvre gibier. Les fresques de la nef décrivaient une lutte dantesque contre le Mal.

— Connaissez-vous l'origine du mot diable ? demanda Jacques en se tournant vers Landry.

— Non je l'ignore.

— En grec *diabállô* signifie « Celui qui divise ». C'est la division de la France qui a causé tout ce malheur, il existe beaucoup de sagesse cachée dans les mots.

Jacques était agrégé d'histoire, il avait longtemps enseigné au lycée Gabriel Voisin de Tournus. Il expliqua que ces fresques étaient censées être prophétiques, sans révéler à Landry que des démons griffus ou des anges blonds l'emporteraient à la fin des temps.

— Et le mot religion ?

— Non, vous allez me trouver ignorant.

— Ce qui relie les hommes. La rupture de ce lien explique le succès de l'islam et des églises évangéliques. Vous savez, le monde visible est l'expression d'une pensée, d'un projet que nous sommes incapables de comprendre. Malgré ce qui arrive, j'ai confiance dans le dessein de Dieu. J'attends de voir ce qui va se passer. Je crois qu'à travers tout ça, Il veut nous dire quelque chose.

Sur son visage flottait un sourire énigmatique. Landry contemplait le Christ en croix. D'autres Dieux plus conquérants venus des forêts profondes et des déserts s'apprêtaient à prendre la place de ce Christ agonisant.

Athée, Landry ne croyait pas que l'Univers fût régi par une quelconque conscience supérieure. Pour lui, le chaos du monde récusait toute tentative d'explication faisant intervenir une superstructure morale. Pourtant, il sentait qu'il existait un visage du monde caché au plus grand nombre, quelque chose que l'on découvrait en le palpant par petites touches au contact d'autres hommes. Une sorte d'harmonie dissimulée par la poussière du chaos.

Sinon, comment expliquer que l'Homme ait besoin de s'inventer des Dieux pour conjurer l'absurdité de sa présence dans l'univers ? Le but principal de l'existence n'était-il pas de comprendre le sens caché du monde, de son impermanence ? Dieu avait le mérite

d'apporter une réponse simple au Grand Vide, même si tout cela était aussi illusoire que temporaire.

Comme l'eau d'une marée, le monde nous remplissait pour un temps, nourrissait notre âme, avant de se retirer, nous laissant désemparés face au vide existentiel : un creux de l'âme que l'on passait sa vie à combattre sans jamais ne remporter que d'éphémères victoires. La magie de Dieu était de transformer notre vide intérieur en un espace chaud et accueillant, mais, à la fin, le vide l'emportait toujours, comme dans ce cosmos infini qui lui inspirait un si profond malaise : une solitude glaçante qui le terrifiait.

Ils traversèrent une place plantée de marronniers. Sous la statue hébétée d'un poilu appuyé sur son Lebel, un monument aux morts dressait l'interminable liste des Morts pour la France de la paroisse.

— Ils sont morts pour une cause juste, dit Jacques.

— Les causes justes sont celles qui gagnent, dit Landry, ce sont les vainqueurs qui décident de ce qui est juste ou pas.

Après la Première Guerre mécanisée, l'Europe avait connu le bolchevisme et le nazisme : un siècle drogué aux idéologies totalitaires. Les empires coloniaux effondrés, la construction européenne avait été une tentative bureaucratique de ressusciter une Europe agonisante, sans jamais parvenir à empêcher le déclin du continent. La globalisation avait accéléré l'effacement européen, l'obsolescence d'un continent trop cher, trop vieux, trop faible.

L'effondrement de la France était l'aboutissement d'un vaste processus de reflux historique qui lui rappelait ce jeu offert par un oncle. Le principe consistait à enlever à tour de rôle des éléments d'un empilement de bâtonnets de bois sans faire tomber l'ensemble. Au début, les choses étaient faciles, mais, plus la tour devenait instable, plus elle menaçait à chaque retrait de s'effondrer sur elle-même.

Chaque pièce retirée n'avait en apparence aucun effet, mais elle préparait l'effondrement final. Désormais même le temps paraissait s'être disloqué. En rentrant, Jacques évoqua, l'air soucieux, les mauvaises nouvelles venues de la région lyonnaise.

— L'agglomération de Lyon est infestée de djihadistes. Un émir a réuni des fiefs à Vaulx-en-Velin, Vénissieux, Villeurbanne et Bron où il applique la charia la plus brutale. Les prises de guerre sont traitées

avec une cruauté inimaginable. Les hommes qui ne sont pas exécutés sont castrés. Femmes et enfants sont vendus comme esclaves. Quant aux homosexuels, ils sont jetés du haut de la tour de la Part-Dieu. Il lève des katibas pour assiéger le centre-ville. Si Lyon tombe, ils feront la jonction avec Givors et Saint-Étienne et remonteront vers la Bourgogne libre par la vallée de la Saône.

L'ambiance du dîner fut assez sombre. Le lendemain, quand le chant ébouriffé du coq les réveilla, une plume passée à travers la taie d'oreiller énervait la joue de Landry. Ils eurent droit à des œufs à la coque, puis Landry sortit avec Philippe dans le jardin griller une cigarette.

— Comment tu te sens ?

Il voulait parler normalement, mais il mettait trop de compassion dans sa voix. Philippe étudiait le sol comme s'il cherchait quelque chose qui ne s'y trouvait pas.

— Tu tiens vraiment à le savoir ? dit-il en tournant la tête.

— Pourquoi tu dis ça ?

Il hésita puis avec une voix brisée par le chagrin dit :

— Je ne suis plus un homme, tu peux comprendre ça ?

Il laissa échapper un horrible sanglot, aussitôt ravalé, comme pris d'une immense pitié pour lui-même. Un gosse tremblant de tout son corps, enfouissant son visage entre ses mains. Landry ne savait pas quoi dire. Certaines souffrances ne se partageaient pas, celle-ci allait progressivement le rendre maboul jusqu'au jour où, n'en pouvant plus, il se ferait sauter le caisson. Landry l'avait compris dès le premier instant. Il n'y avait rien à ajouter.

En allant embrasser Léa, Lucas vit que la fillette refusait de lâcher Carla. En tendant les bras pour la saisir, sa main effleura le sein de la jeune femme qui ne parut pas du tout gênée. Avec un sourire, Carla se pencha et retira une brindille accrochée à sa veste. Il sentait la chaleur de sa polaire s'exhaler en lourdes bouffées.

En suçant son pouce, la petite fixa Carla, l'air grave :

— Tu me raconteras la suite des contes quand on se reverra ?

Carla était une inépuisable source de légendes pleines de châteaux obscurs, de soldats en cotte de maille, de princesses et de grands loups gris.

— Ici tu vas bien t’amuser, les poules, les lapins et Pipo, le vieux chat.

— Je préfère tes contes, répliqua la fillette.

Elle préférait le rêve à la réalité. Tous en étaient là. Léa la regardait rêveuse, le regard voilé par la frange soyeuse de cils curieusement longs et arqués pour une enfant. Des cils de femme, pensa Carla. Elle posa sa main sur son épaule, ce corps fragile fait d’os creux et de petites chairs battantes. La fillette s’était remise à sucer son pouce : un oiseau.

Carla sentit son cœur se serrer en pensant aux dangers qui menaçaient cette vie fragile et confiante. Dans les yeux de Léa flottait une forme de gravité. Une gamine trop intelligente pour ne pas percevoir l’angoisse des adultes. Carla aimait les enfants. La douce affection de Léa réveillait en elle ce désir enfoui au plus profond de son âme.

Au moment de partir, ils s’embrassèrent en promettant de se revoir. Se mentant à eux-mêmes. Tous conscients que les ténèbres à venir rendraient cette promesse illusoire. Léa se tenait d’une main à la jambe de sa mère en tétant son pouce avec une expression grave et timide, ses cheveux blonds, tout juste lavés, brillaient noués dans un chouchou de velours noir.

— Promets de revenir, exigea-t-elle sur le ton tyrannique des enfants.

— Je te promets, petit bout de chou, ne t’inquiète pas, dit Carla en riant avant de déposer un baiser sur le front soyeux de la gamine.

Elle voyait bien que Léa ne la croyait pas. Tous leurs gestes sentaient les adieux définitifs. Philippe insista pour les accompagner jusqu’au barrage. Ils n’avaient fait que quelques pas hors de la maison lorsque l’énormité de ce qui lui était arrivé lui tomba sur le dos avec une brutalité terrible. Il essayait de faire bonne figure, mais n’y parvenait plus. Loin du regard d’Aurélié, de ses parents, tout remontait. Il revivait la mutilation honteuse, les yeux avides de Chamil sur son sexe, le tranchant de l’acier dans sa chair, le giton blond qui regardait l’amputation en fumant une Marlboro. Ses lèvres tremblaient. Les couleurs du ciel et des arbres se confondaient tandis que ses yeux se gonflaient de larmes.

Landry le serra contre lui, en frère d'armes, de toutes ses forces pour étouffer les sanglots de Philippe. Sa longue plainte de bête blessée. Puis ils montèrent dans la voiture. Aurélie leur avait glissé un pâté de lapin et du pain frais. Landry sentit le regard de Philippe les suivre. Il avait l'étrange impression que lui aussi allait pleurer. Cette sensation persista longtemps.

Parvenus au sommet d'une colline dominant la large vallée de la Saône, ils s'arrêtèrent pour contempler une dernière fois le village perdu au milieu de la morne étendue glacée. À cette heure, les écorcheurs aiguisaient leurs armes pour partir en chasse et fouiller les campagnes avec méthode. Des bêtes humaines vivant au sein des vastes sapinières qui s'étaient déployées sur le pays depuis que le secteur agricole avait été démotorisé.

Landry se demanda s'il n'avait pas été naïf en prenant la route. Sa quête n'était peut-être que celle d'une chimérique Jérusalem céleste. Depuis cette colline, il réalisait toute la fragilité de ces petites communautés défendues comme des villages carolingiens par une poignée de pères de famille armés de fusils de chasse. Un gibier à la merci d'un coup de main nocturne.

Le monospace prit la route du pays des hautes neiges. Un temps glacial était revenu comme un coup de massue asséné depuis la lointaine Sibérie, mais le redoux avait au moins permis de dégager les routes. Ils s'arrêtèrent devant une station-service en ruine pour consulter les cartes.

— Il faut traverser le Rhône d'une façon ou d'une autre, dit Landry soucieux, je ne vois que Jonage si on veut éviter Lyon.

La départementale déserte traversait les marais gelés des Dombes où flottait un sentiment d'abandon plus profond que tout ce qui leur avait été donné de voir jusque là. Ils traversèrent le Rhône à Jonage, presque étonnés de ne voir personne.

C'est seulement quelques kilomètres plus loin, en s'engageant dans un virage serré, qu'ils aperçurent le semi-remorque en travers de la route. Lucas voulut faire demi-tour, mais une camionnette Ikea avait déjà été poussée à une centaine de mètres derrière eux, bloquant toute possibilité de retraite. Lucas s'immobilisa au volant, pétrifié.

— Et maintenant, on fait quoi ? Quelqu'un a une idée ?

Ce segment de route n'offrait aucune voie latérale, aucune possibilité de fuite. La nasse parfaite pour un guet-apens.

— Maintenant la question c'est : comment on se sort de là, dit Mona.

Lucas coupa le moteur. Ils ne pouvaient s'approcher des barrages sans s'exposer. Il fallait attendre l'obscurité avant de tenter quelque chose.

Vers dix-sept heures, le souffle du crépuscule avait refroidi l'air. Des pans de paysage baignaient dans l'ombre. La lumière était tombée de manière si insidieuse que personne ne s'était rendu compte qu'une semi-pénombre enveloppait la campagne. Dans ce clair-obscur, ils pouvaient entrevoir des formes autour de lumières vacillantes. Si leurs tourmenteurs allumaient des braseros, cela signifiait qu'ils n'avaient pas l'intention de lever le camp. Ces lueurs dansantes rappelaient ces terrifiants contes d'enfant où un imprudent voyageur s'égarait au cœur d'une forêt impénétrable.

— Tu penses qu'ils sont combien ces bâtards ? dit Landry.

— Au moins une demi-douzaine de chaque côté, dit Lucas, si on ouvre le feu, ils répliqueront des deux côtés à la fois. Pas sûr qu'on y gagne.

— Tu penses qu'ils vont tirer ?

— Ils l'auraient déjà fait s'ils ne craignaient pas d'abîmer leur butin.

— C'est nous leur butin ? demanda Carla inquiète.

Lucas acquiesça.

— Nous et la voiture.

Carla se rendit compte qu'il lui fallait faire un effort pour empêcher ses dents de claquer. « C'est davantage l'humidité que le froid », se dit-elle. Bien qu'elle sache, au fond d'elle-même, que ce n'était ni l'un ni l'autre.

Avant que la nuit fût complète, une lueur mouvante s'attarda à l'ouest. En sentant une odeur de fumée, ils comprirent que c'était Lyon qui brûlait : une agglomération de deux millions d'âmes.

Landry pensa aux propos de Jacques sur les avancées des émirs salafistes dans le Rhône. Grandes ou petites, les villes tombaient ou se vidaient de leurs habitants. Les unes après les autres, les lumières s'éteignaient ; un monde ancien se dissolvait

progressivement dans une étrange *twilight zone* emportant des millions de destins.

Pierre contempla un moment le spectacle beau et inquiétant du rougeoiement du ciel, avant de revenir aux silhouettes menaçantes qui se faufilaient. Par moments, des voix leur parvenaient depuis les barricades. Pour l'instant, aucune ombre n'approchait, craignant à juste titre que les passagers du Picasso soient armés. Lucas se sentit sournoisement envahi d'une sinistre certitude.

— Dès qu'il fera nuit noire, ils attaqueront, dit-il.

— Pourquoi tu dis ça ? demanda Mona soudain tendue.

— Parce que c'est ce que je ferais à leur place. Nous sommes proches des Dombes, tout autour il y a des étangs, la brume va se lever avec la nuit.

Le brouillard chargé d'humidité qui montait de la campagne était encore léger, se réduisant pour le moment à un halo autour des phares et à des volutes sur la chaussée mouillée, mais Mona comprit que dans une heure, il serait à couper au couteau.

Les pillards eurent la même intuition, car il y eut un regain d'activité au moment où la lumière disparut. Des phares s'allumèrent près des barrages, projetant des cylindres coniques ressemblant à ceux de lampes torches dans une pièce enfumée.

Autour, les arbres se réduisaient à de vagues formes fantomatiques. Landry se sentait tout d'un coup terriblement fatigué. Tous ces efforts pour finir dans un simple traquenard de coupeurs de route.

— Nous n'avons pas le choix, dit Lucas, il faut abandonner le monospace et charger les sacs avec un max de bouffe, des munitions et une bâche servant d'abri.

Le visage de Mona venait de se pétrifier.

— T'es complètement malade, tu as vu ce qu'on va devoir porter.

— On va en laisser la plus grande partie.

— C'est à combien ton bled ? demanda Mona se tournant vers Landry.

Elle n'avait pas dit *ton bled de merde*, mais elle l'avait pensé si fort que Landry avait cru l'entendre.

— Deux cents bornes. En marchant bien, une grosse semaine.

Elle le regarda, complètement interloquée. Dès le départ, elle avait eu un mauvais pressentiment. Lucas lui avait forcé la main et puis il y avait eu Nanterre. Elle sentit la colère monter dans sa gorge.

— Tu déconnes, n'est-ce pas ? Dis-moi que tu déconnes.

Elle le regardait avec des yeux comme des points d'interrogation. Landry haussa les épaules sans répondre. Devant eux s'étendait ce monde nocturne hostile, mais la colère leur faisait oublier la terreur qu'il pouvait ressentir.

Tout le monde avait la mine grave à l'idée de cette longue marche dans le froid et sous la pluie glacée avec des bardas trop lourds. Mais tous savaient qu'en restant ici, ils perdraient la vie ou pire, la liberté.

Quand l'obscurité fut totale, Lucas mit de la musique pour faire croire à une présence humaine. Chacun rassembla son courage pour préparer son sac dans un silence de mort. Ils se limitaient à l'essentiel, écoeurés à pleurer à l'idée de tout ce qu'ils abandonnaient derrière eux. Près des barricades, les ombres devenaient fébriles. Lucas attrapa son barda.

— Un truc se prépare. Si vous êtes tous prêts, fichons le camp.

— Merde, tu vas laisser tout ça à ces chacals ? protesta Mona.

— T'as une meilleure idée ?

— Y foutre le feu.

— Je pense qu'ils nous laissent une issue pour éviter le combat, mais s'ils voient le Picasso en feu, ils attaqueront pour sauver ce qu'ils peuvent.

— Laisse, j'ai une idée, dit Mona, on enfonce un chiffon dans le réservoir pour servir de mèche lente.

— T'es sûre de ton coup ?

— Si la mèche est assez longue, on sera loin quand ça pétera.

Elle déchira une chemise qu'elle tressa comme une natte avant d'en introduire une extrémité dans le réservoir. Pendant ce temps, profitant de l'obscurité et de la brume, les autres se laissèrent glisser sur les herbes mortes du talus, essayant d'être silencieux malgré les armes et des sacs trop lourds. Mona et Lucas se tenaient accroupis près du réservoir. Elle imbiba d'essence la mèche improvisée, puis en alluma l'extrémité avec son briquet.

— Vite, maintenant on se tire.

Elle saisit Lucas par le bras et l'entraîna brutalement à travers les broussailles, tel un professeur en colère traînant un élève récalcitrant chez le proviseur. Ils coururent, la respiration lourde et haletante à cause du poids des sacs.

Quand une grande lueur éclaira la nuit, ils se jetèrent à terre, en sueur, incapables d'aller plus loin. Puis ils entendirent l'explosion.

Mona en nage resta un instant bouche bée puis elle éclata d'un bon rire franc qui venait du ventre. Elle avait les larmes aux yeux, mal à l'estomac et plus encore au diaphragme. Une joie nerveuse si soudaine qui contrastait tellement avec sa colère et le tragique de la situation que tout le groupe ne put se retenir.

C'était l'idée d'avoir à la fois tout perdu et d'imaginer la tête des pillards devant la carcasse fumante du Picasso. Alors tous, allongés dans les hautes herbes, furent à leur tour pliés de rire.

C'est Landry qui le premier reprit ses esprits en disant qu'il fallait s'arrêter, que les coupeurs de route risquaient de les entendre.

Toute la nuit, ils marchèrent vers l'Est dans un terrain lourd et difficile, s'orientant à l'aide d'une boussole jusqu'à ce qu'une brume grise plus froide qu'un drap mouillé annonce l'aube et qu'ils ne puissent plus mettre un seul pied devant l'autre.

CHAPITRE 20

Alex vit s'éloigner la bête des salafistes. Une fois que le Crabe aurait conclu son affaire, ce serait à son tour de négocier avec Cheveux-Gominés.

Cette came, c'était de la dynamite pour les familles régnantes des monarchies du Golfe. Il garderait les vidéos montrant la préparation des attentats pour assurer ses arrières. Celle montrant l'ambassadeur avec les tueurs du Musée d'Orsay aurait sûrement son petit succès.

Il exigerait un avion pour fuir en toute sécurité ce mouvoir. Il pensa à son équipier qui traversait le pays sur des routes infestées de tueurs. Il aimait bien Lucas, mais c'était un gagne-petit. Il l'avait compris dès le premier jour. Il manquait de dureté, de cette hargne qui pousse à aller toujours plus haut.

Le Crabe n'aimait pas du tout ce qu'il voyait, pas plus qu'il n'aimait l'idée de s'enfoncer dans l'inconnu avec ces serpents à sonnettes. Le chauffeur ne lui avait pas adressé un seul regard. Quant à celui qui l'avait accompagné jusqu'à la BMW, il scrutait les immeubles semblant chercher si des snipers s'y étaient cachés.

Ils circulaient dans des rues parsemées d'épaves carbonisées. Le Crabe avait la sale impression d'être un type n'ayant d'autre choix que de poser la main sur une plaque brûlante pour en vérifier la température.

Les destructions diminuèrent progressivement. Des hommes en armes circulaient dans les rues, des cafés maures et quelques commerces étaient ouverts où l'on vendait des tapis de prière, des Corans, de recueils de hadiths, de fatwas, des bâtonnets de khôl,

des dattes confites, mais aussi des petites reproductions de La Mecque en plastique qui clignotaient avec des piles.

Lentement, la vie reprenait ses droits. Des banderoles vertes couvraient les façades avec des photos de *Shebabs*, ces jeunes martyrs pleins de vie et déjà morts qui témoignaient de la rage sacrificielle des katibas.

Partout des baraques de chantiers, des bidonvilles enkystés comme des métastases dessinaient des casbahs de fortune faites de tôle ondulée et de planches écaillées. Des réfugiés fuyant les zones contrôlées par Rempart s'entassaient dans des campements de fortune. Beaucoup de familles nombreuses, jusqu'à six ou sept gosses par famille alors que depuis la période spéciale la moyenne française était passée à un enfant par famille.

La démographie était une marée puissante et silencieuse capable de modifier une nation en quelques décennies. La période la plus dangereuse était celle pendant laquelle l'amertume des anciens maîtres soudain conscients de leur fin prochaine faisait face à l'arrogante impatience du nouveau peuple.

Que faire face à une multitude qui méprisait la société qui les avait accueillis ? L'histoire était tragique, elle se résumait à une lutte sans merci entre nations pour la domination du monde. Ceux qui l'avaient oublié allaient rejoindre d'autres peuples dans les poubelles de l'histoire.

Sur les murs, des affiches avec AK 47 entrecroisés rappelaient les noms des moudjahidines morts au combat, des prêches enflammés d'imams diffusés depuis des haut-parleurs encourageaient à poursuivre la lutte armée au nom des martyrs. Que ce soit le graphisme ou les couleurs criardes où dominait le vert, tout témoignait d'une radicalisation mentale, d'un rejet inaliénable du monde européen.

L'intégration avait été une sinistre farce. Limité à la perception de prestations sociales, le rêve d'intégration s'était évanoui quand la société de consommation s'était révélée incapable de remplir les caddies. Ces hommes s'étaient alors tournés vers le Dieu de leurs ancêtres, seul capable de leur rendre identité et dignité dans ce monde déboussolé.

La France avait cessé de *faire nation*. Rien ne soude autant que les épreuves, mais nous n'avions plus de combat commun. L'individualisme n'avait été qu'une phase transitoire entre la nation morte et la tribu resurgie du passé. L'Internationale ne sera pas le genre humain, l'histoire enseignait que la tribu gagnait toujours à la fin.

La Médina était dominée par la silhouette malfaisante de la tour Pleyel mutilée par un obus destiné à la Grande Mosquée ou à ses longs minarets fuselés comme des missiles intercontinentaux. Dix ans plus tôt, sa construction avait été l'occasion de débats enflammés entre partisans défendant une approche pragmatique et des opposants choqués par des minarets plus hauts que la flèche de la cathédrale de Rouen.

La BMW se gara devant un bâtiment hideux. L'ancien hôtel de ville de Bobigny avait été construit par la municipalité communiste à l'époque de la ceinture rouge. Le Crabe espérait que le PCF avait au moins touché une juteuse commission pour cette horreur en béton armé.

Des pick-up équipés de RPG M72 Law tout neufs étaient positionnés sur le parvis à côté de casemates de sacs de sable. Dans les Shebabs, le Crabe reconnaissait la même jeunesse nihiliste que celle qui, dix ans plus tôt, se cachait derrière des Ray Ban façon activiste de *Nation of Islam* : des Malcolm X de pacotille qui se seraient convertis au raélisme si Raël avait prôné le Black Power et vomi l'Occident avec un peu plus de conviction. L'islam n'était pour eux qu'un prétexte, un puissant moyen pour s'emparer du pouvoir.

La simple idée que le pays ait abrité en son sein ces reptiles les nourrissant d'allocations le dégoûtait profondément. Derrière les colliers de barbe et les calots, il reconnaissait les mêmes dealers vendant du crack ou du crystal meth à ces gamines de quatorze ans qui — une fois ravagées par la dope — se retrouvaient sur le trottoir. Petit gibier shooté au mox installé par les caïds, comme on mettrait des machines à sous dans une arrière-salle de bistrot ; toutes avec ce regard de bête traquée commun à celles qui sont vendues dans la rue.

Un garde leva vers lui un regard teinté de défi. Une manière rapide et précise d'analyser son potentiel de nuisance. L'homme était équipé de la dernière génération de M16 américain. Le Crabe était prêt à faire le pari que ces fusils automatiques sortaient tout droit des stocks des armées du golfe Persique.

Avec ses pièces de réception trop hautes et son ameublement vieillot, l'ancienne mairie faisait penser à un hôtel soviétique en saison creuse qu'on aurait rempli de portraits de martyrs le front ceint de bandeaux verts portant des sourates.

Depuis le No man's land, le Crabe n'avait pas aperçu le moindre visage féminin. L'étrange impression d'avoir franchi une ligne ensorcelée pour pénétrer dans un royaume barbare où les femmes avaient mystérieusement disparu. Il comprit mieux pourquoi en lisant sur un mur, un grand panneau qui rappelait les nouvelles lois :

Toutes les drogues, l'alcool et les cigarettes sont haram. Les femmes doivent revêtir un niqab ne laissant entrevoir que leurs yeux. Elles n'ont l'autorisation de sortir qu'en cas d'extrême nécessité et y être autorisées par le père, le frère ou le mari qui l'accompagnera.

Outre les cinq prières quotidiennes, les peines pour les criminels sont les suivantes : apostasie (décapitation), adultère ou zina (lapidation), vol (amputation de la main), vol à main armée et pillage (amputation simultanée de la main droite et du pied gauche), homosexualité (projection depuis le point le plus haut de la ville), blasphème (cent coups de fouet), consommation d'alcool ou de tabac (cent coups de fouet).

Il était effaré. Pour chaque peine, les versets du Coran étaient cités. Ainsi la Sourate 5, verset 33 rappelait que les corps des apostats décapités au sabre devaient être crucifiés en public.

Dans le vaste bâtiment, des officiers en treillis se déplaçaient furtivement comme s'ils manigançaient quelque chose. Le Crabe fut introduit dans un grand salon au sol couvert de tapis persans et de coussins sur lesquels on l'invita à prendre place.

Il n'y avait aucune chaise et il dut se résoudre à s'asseoir en tailleur. Un Noir en *qamis* lui apporta du thé à la menthe. Dans la fine odeur du thé, on aurait pu croire qu'un vieux vizir des Mille et une

Nuits était revenu du passé. Les portes s'ouvrirent sur deux hommes : le plus grand avait le visage las et glacé de ceux qui ont déjà tué ; le plus râblé vint le serrer dans ses bras, il empestait le tabac froid et l'after-shave.

— Vieux Crabe, mince alors ça fait une paie. Combien ? Dix ans ?

L'homme se donnait du mal pour dissimuler le froid tapi au fond de ses yeux.

— À mon avis même quinze, Ko.

— Ici on m'appelle Abderrahmane ou Hadji, rectifia-t-il avec une grimace, Ko c'est du passé, *wallah*, la vie d'avant j'ai tiré un trait. La plupart de mes hommes me donnent du colonel, mais toi tu peux m'appeler Abder. Ça ira...

— Je vais pas essayer, m'en veux pas Ko, j'te jure, je suis vieux et avec ces trucs de prénoms à la con, je suis un peu paumé.

Le Crabe l'observait, histoire de se faire une idée sur son état d'esprit. Un visage rusé de moujik barbu avec de petits yeux cruels, un peu asiatiques. Un regard mobile plein de curiosité et dont même la gaité recelait quelque chose d'inquiétant.

— T'as fait du chemin depuis Fleury, dit-il admiratif en levant les mains pour montrer l'ameublement de la pièce.

— C'est surtout dans la tête que j'ai changé, dit Kowalski, à l'époque, j'aurais vendu ma mère. La seule femme qui m'ait aimé, je l'ai mise sur le trottoir. Je me débecte en y repensant. Allah a tout changé. Paris devenait peut-être une Babylone, mais moi je devenais un type bien *Hamdullah*...

Il parlait fort comme un acteur qui répète un rôle et teste sa voix pour être certain que le dernier rang du théâtre l'entendra. Le porte-flingue à tête de gouape n'avait rien dit. Il conservait une attitude suspicieuse. Le Crabe sentait qu'entre eux quelque chose clochait, quelque chose de très mauvais.

Il avait entendu parler de la propension des services secrets du Golfe à espionner les émirs des katibas même si, officiellement, le rôle des commissaires religieux se limitait à veiller au respect des préceptes religieux wahhabites. Les dirigeants de Rempart s'en amusaient en parlant de l'œil de Riyad.

En remarquant la grande fresque murale représentant Lénine haranguant les ouvriers de Cronstadt, le Crabe se dit que les salafistes avaient eu une idée géniale en occupant ce bâtiment tant leurs méthodes singeaient celles des bolcheviks : une minorité agissante profitant du vide institutionnel pour faire basculer un empire en s'appuyant sur la primauté de la pensée qu'elle soit idéologique ou religieuse.

Pendant que son interlocuteur allumait un cigare, le Crabe sortit une enveloppe et la posa entre les petits verres à thé.

— Un échantillon de ce dont je t'ai parlé.

Kowalski s'empara de l'enveloppe avec avidité et parcourut les feuillets en mâchonnant son cigare d'un air pensif.

— Intéressant, très intéressant, marmonna-t-il dans sa barbe.

Ses yeux allaient et venaient sur les pages comme ceux d'un chacal affamé sentant la curée proche. Il lisait, puis revenait en arrière.

— Du lourd, du très lourd *rhouya*, où t'as trouvé ça ?

— C'est compliqué, dit le Crabe avec un air mystérieux, mais j'ai tout de suite pensé à toi, j'étais sûr que ça pourrait t'intéresser.

— Bien sûr que ça nous intéresse moi et mes frères. Où est le reste ? Je veux dire les originaux, bien sûr.

— Je peux te les avoir, dit le Crabe avec une lueur dans le regard, mais ça risque de coûter un max. Tu vois ce que je veux dire ?

Kowalski esquissa un sourire. Il supputait chez son prochain les mêmes turpitudes que chez lui. Les découvrir corrompus lui donnait le sentiment reconfortant d'évoluer en terrain connu, d'être capable d'anticiper les réactions d'interlocuteurs utilisant le même logiciel que le sien. C'est avec les bigots qu'il avait du mal. Il aimait répéter :

— C'est faute de tentations qu'ils sont intègres.

Les religieux étaient imprévisibles, capables, lors d'un pogrom, d'égorger des captifs de valeur pour la beauté du geste ou la gloire du Miséricordieux.

Ko avait les pieds sur terre, il cherchait toujours une solution alternative : la rançon plutôt que le meurtre. Moins par charité que par intérêt. Il se tourna vers son aide de camp.

— Laisse-nous un moment Kader, tu veux. On a à parler.

Le porte-flingue à tête d'assassin obtempéra avec une fureur rentrée. Le Crabe trouvait qu'il puait des aisselles. Ko suivit Kader du regard jusqu'à ce qu'il ait disparu.

— T'as pas un peu la dalle ?

— Si tu connais un seul mec dans cette ville qu'a pas la dalle, présente-le-moi, dit le Crabe en gloussant.

— Et des crasseuses ? Je veux dire après lerepas, t'es partant ? C'est mieux que les maigres consolations de la religion.

— Essaie pas de m'acheter Ko. D'abord le fric même je suis pas contre un petit cul effervescent si c'est offert par la maison, mais crois surtout pas que ça change quoi que ce soit pour le fric. Hein ! Croispas ça, OK ?

— *Charmouta*, décontracte-toi du gland. J'ai fait dix ans en centrale alors même si dix mille vierges m'attendent là-haut en frémissant du croupion, je suis pas contre un petit acompte en attendant. Qu'est-ce que tu dis de ça le Crabe ?

— J'en dis que t'as foutrement raison Ko.

Kowalski passa des ordres en arabe puis l'emmena dans un salon dont le mobilier disparate venait manifestement des pillages. Un homme posa des mezzés sur une table basse puis un tajine d'agneau accompagné d'une bouteille de vin. Le Crabe fit danser ses sourcils de haut en bas.

— Ça a l'air sacrément bon. Vous avez même du pinard.

— Ça vient d'Enghien. Ces salauds de bourges s'emmerdaient pas, goûte-moi ça. *Hichnah*, Château Cheval blanc 2015, une des meilleures années. De toute façon, là où ces mécréants sont, ils auront plus trop l'occasion de picoler.

Ko éclata de rire et servit deux grands verres à ras bord.

— Je croyais l'alcool *haram*, colonel Abderrahmane.

— La loi s'applique jamais au boss, c'est pas à toi que je vais l'apprendre.

Un plateau de gâteaux orientaux fut déposé sur la table puis on apporta du café turc que Ko dilua avec du Jack Daniel's.

— Maintenant parlons business, je suis pas du genre à tourner des plombes autour du pot. Combien tu veux pour tes documents ?

— Pas mes documents, dis pas ça Ko, ça me gêne, pas mes documents. J'suis comme qui dirait juste une sorte d'intermédiaire

dans cette affaire.

— Me prends pas pour un jambon, il a bien une petite idée l'intermédiaire.

— Je pensais à vingt millions de riyals.

La bouche du colonel se crispa, son visage s'était figé de stupeur.

— Bordel de merde c'est un sacré paquet que tu demandes.

— Tu sais comme moi que si ces trucs tombent dans de mauvaises mains, ça sentira le cramé pour tes potes.

— Vu le montant, t'imagines bien que la décision m'appartient pas. Je peux juste faire le go-between. Mais si je t'obtiens ce fric, je gagne quoi dans l'affaire ?

— Comment ça ? Je comprends pas. Je suis pas l'abbé Pierre. J'y tiens à ce fric, j'en ai vraiment besoin Ko. Je plaisante pas.

— Et moi je suis pas Jésus Christ non plus, alors je vais le dire en français pour que t'imprimes bien : c'est quoi ma part ? Je me tape tout le taf et c'est toi qui palpes ? C'est bien ce que t'es en train de m'expliquer ?

— Attends, de quoi tu parles Ko ? Debakchich ? C'est d'un putain de bakchich que tu parles ?

— Fais pas semblant de pas imprimer le Crabe, j'aime pas répéter et j'aime encore moins me faire niquer.

— J'imprime, j'imprime même trop bien, je suis surpris, c'est tout.

— Je veux un tiers pour moi, pas moins, décréta Kowalski.

— Bordel, j'ai des intermédiaires à graisser. Les gars risquent gros dans l'affaire si Rempart l'apprend. Un tiers c'est beaucoup trop Ko, t'es devenu sacrément gourmand depuis que tu crois en Dieu.

— Pas pour ça, pour ça un tiers c'est le tarif. Ça va chercher dans les combien tes mecs à graisser ?

— Je sais pas encore, mais mes frais ça va chercher dans les sept plaques.

— Tu déconnes ? C'est plus du graissage de patte à ce niveau, c'est une usine de margarine.

— T'oublies que Rempart est sur le coup. Si tu prends sept briques, alors on monte à vingt-cinq. Sept pour mes frais, reste onze à ceux qui ont les documents, c'est jouable. De toute façon, tes émirs y verront que du feu.

— Les prends pas pour plus cons qu'ils sont. Ils peuvent très bien affirmer que ce sont des putains de faux forgés pour les compromettre.

— Affirmer mon cul. Et comment ils expliquent qu'on trouve des noms de responsables de services secrets que personne ne connaît. Je les ai lus en long et en large ces docs Ko, crois-moi, en cas d'enquête internationale, tes cousins sont archi-carbo.

Kowalski se caressait la barbe.

— Bon, je vais réfléchir. En attendant, je fais venir les filles.

CHAPITRE 21

Ce qui se passa ne peut être comparé à la dislocation de l'Union soviétique ou de la Yougoslavie en entités nationales. Aucun des seigneurs de guerre qui contrôlèrent parfois de vastes territoires ne put bâtir un nouvel état national.

Précis d'histoire contemporaine, tome VII, Clio Éditeurs

Passée la brève panique des premières heures de captivité, j'ai été envahi par un étrange sentiment de sérénité et de soulagement triste. Ma course folle de bête traquée était finie, je pouvais enfin m'abandonner à une volonté extérieure.

Pour la première fois de ma vie, mon destin ne dépendait plus de moi, mais des silhouettes imprécises qui me cernaient dans la nuit. Est-ce que le cerf forcé par la meute au terme d'une fuite éperdue ressent la même libération ? Je l'ignore, mais il y a un lâche soulagement à jeter l'éponge, à accepter que le combat absurde que représente une vie prenne fin. Le vieux fardeau de prétention et d'imposture qu'implique toute position sociale s'estompe alors. On redevient celui qu'au fond, on n'a jamais cessé d'être.

Quand je me réveille dans le noir, seule ma conscience est présente, extraordinairement aiguë. Aucun son ne me parvient, le monde glisse vers le silence et la mort. Une douce et confortable absence de sensations, un paradis cotonneux pareil au grand sommeil.

Je mets toujours une seconde à réaliser où je me trouve. J'éprouve alors la tentation de fuir en courant, mais il n'existe aucune issue.

Ma cellule est close, si l'évolution de la ligne de front chassait mes geôliers, je mourrais oublié de tous dans cette pièce qui semble

à la fois se dilater et se refermer sur moi comme une grande mâchoire.

J'ignore où je suis, mais, si j'en juge par le trajet fait les yeux bandés depuis le lieu de ma capture, je suis quelque part au nord de Paris.

Anis, mon gardien, ne livre aucune information sur le lieu de ma détention affirmant avec fierté qu'il applique les consignes.

Les premiers jours, les batteries d'artillerie aboyaient toute la nuit avec férocité, des halètements puissants de bêtes d'acier folles de rage. Un martèlement d'orage que l'air glacé transmettait en ondes tristes. L'enfer sur Terre avec ses démons cravachant la ville de leurs longs fouets d'acier, décapitant les immeubles, broyant la chair des hommes.

Je n'ai pas fermé l'œil. Anis était nerveux, c'est un homme simple, un bon mari et un bon croyant. En temps de paix, il aurait été technicien de surface dans un supermarché ou manoeuvre sur un chantier. L'effondrement économique et la guerre civile en ont décidé autrement.

Anis m'a appris que les milices de Rempart avaient pilonné les zones limitrophes avant d'engager leurs troupes au sol.

— Ils disent que c'est pour limiter les pertes des guerres urbaines, mais ça ne sert à rien, les nôtres s'enterrent et ressortent ensuite. Et puis, les nôtres n'ont pas peur de la mort alors que vous les Céfrans vous aimez trop la vie et les femmes, a-t-il ajouté avec fierté.

Il m'a aussi parlé d'une tentative d'intervention internationale sous l'égide des Nations Unies. Plusieurs appareils de reconnaissance américains et chinois ont été abattus par des missiles portables sol-air. Il y a eu beaucoup de morts et de blessés, des prises d'otages aussi. Les Casques bleus ont battu en retraite par peur de l'enlèvement. Les djihadistes parlent du *Syndrome du faucon noir* en référence à l'opération américaine ratée en Somalie en 1993. Et la France n'est pas la Somalie.

Depuis peu, les batteries d'artillerie se sont calmées. Elles jappent juste parfois pour rappeler leur présence, des chiens ombrageux marquant un territoire. J'ignore si c'est le manque de munitions ou une forme de statu quo tacite. À moins que les hommes manquent et ne soient plus assez nombreux pour se battre.

Un jour sans doute, le regard glacé des étoiles n'aura plus rien à voir. Ce jour-là, l'humanité aura rejoint les grands sauriens et autres trilobites dans les couches sédimentaires.

Chacun s'habitue à la partition du pays. La France a vécu comme entité nationale. Parfois, il m'arrive encore d'entendre au loin les mortiers. D'autres leur répondent pour avoir le dernier mot, puis tout s'arrête, comme s'éloigne un lointain orage d'été. Le souffle de la guerre s'évanouit et un silence de mort se fait.

Parfois, les combats s'arrêtent complètement deux ou trois jours avant de reprendre sans que je sache la mystérieuse raison expliquant la rupture de cette trêve. Les duels d'artillerie évoquent une ligne de front stabilisée. Une bataille immobile dans une guerre de basse intensité où chaque belligérant ne s'ébroue que pour rappeler à l'autre sa capacité de nuisance.

Mon repas se compose invariablement de pommes de terre bouillies, de riz, de maquereau en boîte ou de sardines à l'huile. Jamais de légumes ou de viande, ni même de fruits. Des repas aussi insipides que ma vie.

J'ai droit à une promenade quotidienne dans la cour de cette ancienne université faite de préfabriqués. De vieux règlements jaunissent sur les murs des couloirs, des affiches de syndicats étudiants : l'UNEF, l'UNI. Tout cela paraît à la fois si proche et si lointain, un passé dérisoire.

Une nuit en entendant des cris terrifiants, j'ai réalisé qu'il y avait quelque part une chambre des morts où des hommes torturaient d'autres hommes des nuits entières. Je me demande si je serais capable de résister aux supplices. J'ai toujours craint la douleur, mon courage n'est pas physique, il est ailleurs, si cela a un sens dans ce monde barbare.

Mon existence se divise entre la vie et la mort. Avec une amère dérision, j'ai appris à envisager cette dernière comme une éventualité, un bras d'honneur à l'absurdité de ce monde. Au fond, je crois ne pas avoir tellement peur de quitter cette vie qui me semble parfois plus terrible que la mort. Vivre ou mourir : le point nodal de toute chose. Le reste n'a aucune importance et n'en a jamais eu. Lâchés dans ce monde plus cruel qu'un jeu vidéo, nous en sommes tous là : hommes libres ou captifs. Libéré de journées harassantes,

d'agendas interminables, plus libre que je ne l'ai jamais été, je connais une forme d'apaisement : un état limite, une frontière.

Quelque chose va advenir, ils attendent de moi quelque chose que j'ignore ou que j'ai peur de deviner. Je le sens à leur façon de me regarder : une consigne, une rançon, quelque chose. Je fais semblant de m'en moquer même s'il existe mille façons de vivre, et autant de mourir, et surtout de souffrir.

Voilà, le grand mot est lâché. Tout le problème est là, dans cet entre-deux central, ce passage terrifiant que les Grecs nommaient le Styx. Je ne sais rien de l'agonie, du tourment indicible qui précède la mort. Certains agonisent des semaines entières : l'enfer sur terre. Je redoute les supplices, les mutilations. Je sais qu'ils castrent certains captifs pour les diminuer dans leur fierté d'homme, pour les avilir et leur montrer qu'ils sont leurs nouveaux maîtres. Quel Dieu permet de telles atrocités ? Est-ce celui dont le nom est partout ? Pas une phrase sans qu'un des quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah ne soit prononcé : *Al-'Azîz, Le Tout Puissant... Al-Karîm, Le Tout Généreux... Al-Wâhid, L'Unique...* Pour le croyant, le Miséricordieux est un grand frère qui le protège et lui tient la main à chaque instant de la vie.

Anis affirme qu'il faut accepter son destin, son *mektoub*, que le Miséricordieux décide de toute chose. Un jour, il m'a apporté un Coran avec l'air embarrassé d'un témoin de Jéhovah essayant de fourguer sa Sainte Parole. Leurs imans ne valent guère mieux que nos curés branlant leurs chapelets en marmonnant des prières. Athée je suis, athée je reste.

Si j'ai pris leur livre saint c'est parce que je n'ai rien d'autre à lire et que les mots sont tout pour moi. Lire me permet de me cramponner à quelque chose, de surnager pour ne pas couler et être emporté dans les sombres courants de la folie.

Qui sait, ma bonne volonté m'attirera peut-être leur bienveillance et ces menus privilèges qui adoucissent l'inconfort de toute captivité. Dans une guerre civile, on réserve sa compassion à ceux qui nous ressemblent même s'il y a toujours un peu de soi dans les autres. En tous cas, c'est ce que j'espère. Que l'autre moi, l'alter ego n'ait pas complètement disparu.

J'ai essayé d'en comprendre les mystères. Si un Dieu tout puissant existe, ce dont je doute, je suis certain qu'il ne peut être la propriété d'une seule religion. Le Coran fonde une dualité du monde divisé entre Croyants et infidèles, hommes et femmes, et surtout le *Dâr-el-islam*, le pays de l'islam et le *Dâr-el-harb* le pays de la guerre. La France appartient clairement à la seconde catégorie.

Chaque matin, l'appel à la prière me réveille à l'aube. Dieu est le centre de toute chose, il rythme chaque instant de leur vie : une horloge immuable et rassurante, un cœur lent qui bat, une condensation du temps. Nous avons perdu cela en Europe. Depuis que les cloches des églises se sont tues, leur silence a permis aux démons de rompre leurs fers et de quitter les profondeurs de leurs antres millénaires. Le paganisme est de retour avec ses cultes sataniques et autres vieilleries gothiques.

Si le chant du muezzin me sort de mon mauvais sommeil, personne ne m'oblige à prier. La foi ne peut venir que de l'intérieur, m'a expliqué Anis. Pour le reste, je suis soumis à leur entière volonté. Je ne dirais pas leurs caprices, ils n'en ont pas. Pas avec moi en tout cas, pas encore. La seule torture c'est le froid : la pièce où je suis emmuré vivant est glaciale et ma couverture trop mince. Quand la température devient négative, mon sang charrie des glaçons. Quand j'ai réclamé une seconde couverture, Anis a éclaté de rire.

J'ai parfois des hallucinations, le moindre bruit me fait sursauter, je pense alors qu'ils viennent me chercher. Même quand je parviens à trouver le sommeil, je me réveille grelottant de peur avec des sueurs froides et cette terreur qui me paralyse. Je sens alors que la folie tente de s'introduire en moi. Terrifiante, froide, humide, elle essaie de prendre possession de mon corps, d'établir des têtes de pont dans mon esprit. Le combat ne s'achève qu'à l'aube avec *al-Fajr*, le premier chant du muezzin. Je sais alors que la folie a perdu une nouvelle bataille, qu'elle devra attendre une nuit de plus pour croiser le fer.

Hier, quand je suis sorti pour la promenade, la cour était blanche de neige. Cet hiver ne finira donc jamais.

Si mes geôliers prient en arabe, ils parlent en français. Parfois, j'entends des voix autoritaires dans une autre langue : un son

mouillé, loin de l'arabe guttural. Peut-être du russe ou une langue slave, sans doute des Caucasiens ou des Bosniaques venus faire le Djihad, des brigades internationales ou des mercenaires.

J'ignore ce qu'ils attendent de moi. Un ancien président doit posséder encore une certaine valeur sur le marché des otages. Je compte les jours avec des entailles dans la cloison. Le temps paraît infini quand on croupit dans une pièce sans fenêtre. Les couleurs du dehors me manquent. J'entends parfois des chiens aboyer, des gens qu'on bouscule, qu'on embarque dans des camions en partance pour je ne sais où. D'autres victimes les remplacent. Certains gémissent, d'autres pleurent. J'étouffe la pitié en moi, ma souffrance me suffit, il n'y a plus assez de place dans mon cœur pour celle des autres.

Vous n'imaginez pas comme on peut réfléchir en prison. C'est la seule chose que l'on peut faire. La passivité rend fou. J'ai demandé de la lecture. Anis m'a dit que j'avais déjà le Coran : le seul ouvrage qui mérite à ses yeux le nom de livre. Je n'ai plus envie de le lire ce Coran d'où sont sortis tant de souffrances pour l'humanité née du mauvais côté du cimetière. Je reste un mécréant, un *kaffir* qui regrette sa vie d'avant, cet étrange empilement d'habitudes et de doux rituels : le croissant chaud trempé dans l'expresso du matin, un verre de rosé glacé au coucher du soleil, un Noël à la montagne. Mais je réalise aussi combien mon existence était vide, superficielle. Je m'efforce de rassembler mes pensées qui s'enfuient et deviennent paresseuses, cherchant un peu de force et de joie dans la trame de mes souvenirs. Mais mon âme est souvent vide comme un palais déserté par ses serviteurs.

Je ressemble à ce roi inquiet parcourant les interminables corridors de son passé, les salles de bal vides, le jardin à la française désert, les chambres silencieuses dont le monarque a égaré les clefs. Un étrange Barbe bleue errant sans but dans son palais, incapable de recenser tous les crimes de son passé.

Dans mon existence, la politique avait pris trop de place. Un politicien ne se préoccupe pas de l'avis des autres. Il écoute peu, questionne encore moins. Moins soucieux de comprendre l'état du monde que de convaincre ses interlocuteurs de la justesse de sa pensée.

Il n'y a pas moins curieux et plus rempli de certitudes qu'un homme politique. Il ne permet d'aborder que les sujets qui le préoccupent, ne développe le plus souvent aucune réflexion originale sur le monde. Une simple antenne réagissant à la rumeur du monde, un miroir renvoyant à l'opinion le message qu'elle souhaite entendre.

J'étais prisonnier d'un filet d'obligations sociales : les ministres qu'il faut rassurer, les députés qu'il faut calmer, les lobbys aux intérêts aussi multiples que divergents, les banquiers inquiets. Une pieuvre de nuisances dilatées à l'infini dévorait mes journées dans un festin aussi vain que stérile.

Maintenant que les heures s'égrènent au rythme du chapelet de mes geôliers, je perçois combien ma vie était guidée par la dictature du court terme. Rechercher le séduisant plutôt que le vrai dans un pathétique théâtre d'ombres où l'effet de manche et la petite phrase comptent plus que l'efficacité. Il n'existe plus d'homme d'État, juste des pantins grotesques servant de cibles aux traits des humoristes. Les échéances électorales se succèdent à un rythme effréné. Chacune permettant d'oublier les promesses de la précédente.

J'ai toujours su que ce système courait à sa perte, mais j'avais remisé cette vérité dérangeante dans un tiroir fermé à double tour, un tiroir que je viens d'ouvrir maintenant qu'il est trop tard.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Mon destin personnel importe peu, mais il se confond avec celui de ce pays que j'ai prétendu incarner et que j'espère avoir aimé même si je l'ai si mal servi.

L'effondrement en cours se dessinait depuis des décennies. Personne n'a voulu le voir, comme personne ne conçoit sa propre fin. Quoi qu'en penseront les historiens, s'il en existe encore dans le monde d'après, il s'agissait moins de malhonnêteté que d'incompétence. Je devrais même dire d'aveuglement.

Mes choix furent dictés par l'air du temps, par ces enseignants qui marquèrent d'une profonde empreinte marxiste des générations de lycéens. Je m'étonne aujourd'hui que la notion de laïcité se soit alors arrêtée à la religion. Au moment même où l'Église perdait son emprise sur les esprits, nous étions tellement obnubilés par l'anticléricisme que nous avons oublié cette religion sans Dieu

nommée marxisme : des générations de pseudo-intellectuels préférant avoir tort avec Sartre plutôt que raison avec Aron. Ces vieux militants qui crurent Julius et Ethel Rosenberg innocents, effondrés d'apprendre après 1989 que ces martyrs canonisés par la gauche étaient de véritables espions soviétiques. Mac Carty réhabilité : quoi de plus terrible pour un homme de gauche ?

La politique devenait un discours autonome refusant de se confronter au réel. Nous étions mus par le prisme déformant d'une idéologie rejetant un monde rétif aux transformations que nous prétendions lui imposer. La recherche de la vérité se nourrit d'un doute fondateur, d'un sain scepticisme qui nous manquait tant nous étions tous épris et pétris de certitudes.

Comment tout cela a-t-il été possible ? Je dois remonter plus loin dans le passé pour essayer de comprendre la nature secrète des choses.

Adolescent, j'étais réfractaire à la tyrannie des idées reçues, persuadé qu'on ne parvenait à la vérité que par des chemins de traverse, loin d'un enseignement officiel capable de transformer les trésors les plus vivants en cadavres.

Je voulais briser les conventions, le prêt-à-penser poussiéreux, les vérités assénées par d'augustes vieillards qui assassinaient la beauté d'une voix chevrotante, empoisonnant jusqu'aux esprits les plus libres. Mon jeune désir épousait une révolte sans voir qu'en enfilant l'uniforme du rebelle, j'adoptais un conformisme aussi toxique que celui que je croyais rejeter : une bigoterie rouge vendue par de tristes sacristains du totalitarisme.

Était-ce par conviction ou par suivisme ? Je l'ignore. La générosité apparente du socialisme m'en masquait les aspects les plus sombres. Les pires erreurs s'habillent souvent des plus séduisants atours. Je n'ai pas voulu voir les monceaux de cadavres planqués derrière la façade.

Bien sûr, il y avait eu Arthur Koestler, Victor Serge, Alexandre Soljenitsyne, mais le socialisme français était d'une autre nature que celui engendré par la barbarie scythe née dans ces terres glacées de l'Est. En arrachant la plante vénéneuse du stalinisme, nous espérions sauver le socialisme, cette vieille serpillière idéologique réduite en lambeaux à force d'avoir trop servi. Nous préférions

épouser une falsification idéologique du monde plutôt que se résoudre à en accepter l'absurdité. C'est peut-être l'unique fonction des idéologies : dissimuler le chaos primitif du monde, ce désordre aussi terrifiant et absurde que peut l'être l'immensité vide du cosmos.

Chaudement vêtu des oripeaux du socialisme, je tissais ma toile. Le parti devint ma seconde famille, puis la première, m'emprisonnant dans ses filets, mais m'offrant une merveilleuse machine de conquête du pouvoir. Être de gauche tenait pour moi autant du lien tribal que de laréelle conviction. On aurait pu dire les rouges et les bleus ; cela n'aurait rien changé.

La paupérisation du pays devenait impossible à cacher. J'affirme que la droite y contribua autant que la gauche. Il suffirait de se pencher sur la réalité des chiffres pour rétablir cette vérité. C'est le premier mandat de François Mitterrand qui continue à associer dans les esprits Gauche et Gabegie.

En mai 1981, ce Nosferatu au visage livide rôdait dans la pénombre du Panthéon sous l'œil vigilant des caméras de Serge Moati : un vampire halluciné errant dans sa vaste nécropole dans une scénographie néostalinienne comme un nouveau locataire ferait l'état des lieux de son futur mausolée.

Une messe laïque dont le ridicule n'a pas pris une ride, comme ces pèlerinages solutréens avec casquette, canne et courtisans confits de dévotion pour celui qu'on surnommait *Dieu* avec une dérision mêlée de crainte. Solutré, 493 mètres, Moïse au mont Sinai. La France avait les Everest et les prophètes qu'elle pouvait.

Comment ai-je pu adhérer à la sinistre mascarade de ce vieux pétainiste sournois ? Toute cette politique politicienne paraît si vaine, si fausse avec le recul. Même après l'exhumation des crimes du communisme, la France resta fascinée par la lumière fossile de l'astre soviétique.

Un pays de nécrophiles amoureux d'un cadavre.

Puis la globalisation lamina notre appareil industriel. Les lendemains qui déchantent étaient venus. Le grand soir avait juste mené à la grande nuit. J'avais vingt ans. Nous voulions plus de justice sociale sans réaliser que les emplois étaient aspirés dans les pays les moins chers, que la France produisait toujours moins de

cette richesse que nous rêvions de partager : une générosité à crédit qui nous poussa à l'endettement tout en poursuivant une politique migratoire suicidaire aggravée par le désastreux printemps arabe.

Pour un internationaliste, l'immigré était l'exploité ultime, le colonisé paré de toutes les vertus devant lequel nous devons nous agenouiller en rémission des péchés coloniaux. Le socialisme n'était qu'un christianisme privé de ce Dieu dont Nietzsche avait publié l'avis de décès.

Mais nous ne respectons l'immigré que conforme à notre vision prométhéenne et prolétarienne. Celle qui nie la culture de l'Autre, sa religion, pour le considérer comme une page blanche plus apte à devenir un *Homme nouveau* que des Français pétris d'éducation petite-bourgeoise. L'amour n'est souvent que la négation de l'Autre modelé sur le moule de nos désirs.

Derrière le travailleur exploité, nous refusons de voir le père abusif, le mari jaloux, l'opresseur médiéval. Notre naïve compassion baignait dans une culpabilité postcoloniale sottise et malsaine qui nous égarait. Entre ces murs, j'ai compris beaucoup de choses sur ce que je suis obligé d'appeler un intégrisme grimé en modernisme.

Contrairement à ce que je croyais, les Khmers rouges ne furent pas des déviants comme on aime généralement le prétendre, mais au contraire l'aboutissement d'une idéologie. Les seuls à pousser sa logique à son paroxysme, à avoir le courage d'aller au bout de l'idéal communiste en anéantissant un peuple dans un délire purificateur. Construire un Homme nouveau sur les cendres encore chaudes de la vieille humanité.

Le socialisme ne fut au fond qu'une tentative d'abolition du réel. N'est-ce pas au fond ce que propose Rempart avec sa nostalgie violente de la Nation, de temps anciens idéalisés ? Rochebin rêvant de la France de Trenet comme Pol Pot rêvait d'un Cambodge rural ou Pétain d'un retour à cette *terre qui ne ment pas*.

Comme le marxisme, Rempart s'est travesti en messianisme pour mieux séduire les masses. L'aliénation a changé de costume, mais sa nature profonde demeure inchangée. Si l'envoûtement totalitaire n'avait fasciné que des sots et des scélérats, il aurait été plus facile de se débarrasser de ces impostures maquillées en vertus. Vouloir

faire le bien n'a jamais préservé du mal, tout comme la sincérité des convictions ne protège pas de l'erreur. Bien au contraire, elle l'inscrit dans la durée. Elle l'approfondit.

Le seul remède contre le fanatisme est d'accepter le chaos du monde, son absurdité fondatrice, l'absence de vérité révélée. Mes anciens discours faits d'une indigeste langue de bois attestent du conformisme de ma pensée, d'une abdication de toute autonomie intellectuelle.

Je me demande comment j'ai pu être aussi instruit et aussi aveugle. Mais Sartre lui-même prouve que l'intelligence ne fait rien à l'affaire. Le conformisme n'épargne pas des intellectuels facilement séduits par les vieilles lunes idéologiques. L'homme du peuple est plus méfiant face à ces cosmétiques de l'esprit dont l'unique fonction est de nous aider à grimer le chaos du monde pour mieux le supporter.

La curiosité intellectuelle se fait rare. Même les plus brillants de mes collaborateurs ne possèdent au fond qu'un mince bagage culturel, se contentant le plus souvent de prêt-à-penser articulé sous la forme d'éléments de langage. Leur culture se limite à de vagues résumés piochés sur internet. La culture de masse, la démocratisation de l'enseignement sont des mythes. Nous vivons une époque de lente asphyxie de la pensée.

Aujourd'hui, je suis hanté par l'idée de la mort : pas la mienne, mais celle de notre civilisation dont la vie se retire lentement. J'ignore ce qui sortira de ce tourbillon, de ce destin qu'ils nomment *mektoub*. Je ne suis pas certain de vouloir assister à ce naufrage. Pourtant, je ne crois pas l'histoire écrite d'avance, portée par un déterminisme si puissant que nous ne serions que les passagers du navire que nous prétendons barrer. J'ai fait ce que j'ai pu. Je voudrais que les Français se souviennent juste de ces mots : *ce que j'ai pu*, en barrant par gros temps un navire lourd des erreurs du passé et de cette gigantesque dette dont même l'économiste le moins compétent sait qu'elle ne sera jamais remboursée.

Il aurait fallu tout revoir de fond en comble. Mais la France était un enchevêtrement de forces si imbriquées que chaque réforme fragilisait un peu plus cet ensemble vermoulu. Un conseiller me confia un jour : *j'ai parfois l'impression de travailler avec un vieux*

stock de nitroglycérine. Cette instabilité moléculaire du pays explique que l'immobilisme soit si souvent devenu une manière de gouverner. Certains l'assumèrent, comme Chirac ou Hollande, d'autres l'habillèrent d'une communication mimant un activisme forcené comme Sarkozy, tout en se gardant de toucher aux fondations de l'édifice national, au stock de nitroglycérine.

Le verbe *communiquer* s'est substitué au verbe *faire* pour masquer l'impuissance du pouvoir ; la forme a remplacé le fond. Pourquoi s'échiner à changer une réalité rétive quand on peut simplement en modifier la perception qu'en ont les électeurs ? Tout n'est-il pas cosmétique et artificiel ?

Si les hommes se laissent si facilement bernés par les charlatans, c'est parce que la vaste culture de nos maîtres a fait place à un vernis aussi triste que superficiel. Mes contemporains ignorent l'histoire, ils lisent des textos, des mails. Sans doute possèdent-ils d'autres qualités, mais ils me semblent *acculturés*, déracinés.

Par une étrange ironie de l'histoire, au moment où les préoccupations économiques dominaient la politique, l'économie s'effondrait alors même que le progrès technique aurait dû libérer l'Homme. Il aurait fallu faire sauter notre cuirasse mentale comme la braise fend la coque d'un marron, inventer un monde nouveau, mais nous n'en avons plus la force.

Une monstrueuse poussée de sauvagerie ancestrale est en train d'emporter l'Ancien Monde. Il y a trente ans, un ingénieur nommé Richard Duncan avançait la théorie Olduvaï affirmant qu'une fois ses ressources fossiles épuisées, l'humanité retournerait progressivement à l'âge de pierre. J'ignore si l'avenir lui donnera raison, mais il est indéniable qu'un cycle historique s'achève. Nous assistons à une régression historique sans autre précédent que la chute de l'Empire romain sous la poussée barbare. L'Ancien Monde ne reviendra pas. Restera longtemps encore l'odeur de son cadavre, la décomposition prendra du temps. Nous vivons dans des villes, mais les hommes gagnent déjà les campagnes, les forêts. Bientôt, ils considéreront que la frontière de l'humanité s'arrête à celle de la tribu.

Hier, le silence de ma captivité a été brisé par des bruits qui m'ont sorti de mes sombres pensées. Des hommes ont amené une

prisonnière dans la cellule voisine.

Elle a pleuré toute la nuit, puis les pleurs se sont tus.

CHAPITRE 22

La nuit précédente, de nouveaux pillages éclatèrent près du boulevard Magenta. La milice avait ouvert le feu sans conviction. Il était illusoire de vouloir maintenir un semblant d'ordre face à une population aussi affamée. Des paramilitaires accusés de s'être livrés au pillage furent fusillés pour l'exemple dans les jardins du Palais Royal, mais les trafics continuaient, parfois sous la supervision d'officiers véreux.

La nourriture arrivait difficilement des campagnes en raison de l'insécurité et de la mauvaise volonté des paysans. Rempart dut envoyer une division se répandre dans la Beauce et la Brie pour réquisitionner les rares stocks agricoles disponibles. Les soldats furent mal accueillis. Il y eut des échauffourées, des coups de feu, des morts.

Quand Alex se présenta avenue de Marigny, Cheveux-Gominés, les traits sombres et crispés, était en train de téléphoner. Alex pensa : cet enfoiré de suceur d'amphètes ne s'est pas rasé et n'a pas fermé l'œil de la nuit. La brune aux yeux vifs prépara les cafés comme s'il était un vieil habitué. L'homme lui fit signe d'avancer, l'air soucieux. Le regard qu'il posa sur Alex avait perdu l'assurance de leur première rencontre. Un homme parvenu au bout de quelque chose.

Rempart avait déclenché une nouvelle offensive sur le flanc est dans un contexte où la situation sanitaire se dégradait. La division mécanisée Charles Martel et la division Jeanne d'Arc avaient été mobilisées pour écraser les troupes du Califat.

Malgré le succès de cette offensive qui desserra un peu l'étau djihadiste, il se murmurait dans les sphères du pouvoir qu'une junte

se préparait à prendre les rênes des opérations. Rochebin serait cantonné à des fonctions honorifiques. D'autres rumeurs parlaient d'une désinformation orchestrée par l'ennemi pour déclencher une répression préventive.

— Vous avez le dossier ? demanda Cheveux-Gominés qui venait de raccrocher.

Alex lui remit les documents.

— C'est bien, très bien, murmura l'officier examinant les documents avec intérêt

Puis il leva les yeux vers lui. Alex eut le sentiment que son regard se glissait jusque sous sa peau.

— Et le reste ?

— Celui qui possède les documents est prêt à négocier.

— Nous ne négocions jamais, vous devriez le savoir.

— Réfléchissez, ses demandes ne sont pas démesurées.

— Je vous écoute.

— En vous remettant ces documents, il prend de gros risques. Les salafistes mettront sa tête à prix. Il souhaite disposer d'un avion afin de quitter le territoire avec ses proches. Ici les choses vont vite devenir intenable pour tous ceux mêlés à ce dossier. Moi compris.

— Intenable, la situation l'est pour tout le monde. Il a fallu cinq siècles aux Rois de Castille et d'Aragon pour reconquérir l'Espagne. Qui a jamais prétendu que ce serait facile ? Pour l'avion, je vais voir ce que je peux faire.

En sortant, Alex alluma sa troisième cigarette de la journée. Depuis qu'elles étaient introuvables, il fumait avec parcimonie, essayant de calculer le moment où sa réserve serait épuisée. Malgré cela, il avait en permanence un sale goût dans la gorge comme si un vieux sanglier avait chié dans sa bouche.

En se rendant chez le Crabe, il vit de nouveaux attroupements enfler près des postes militaires.

— Ça sent le brûlé, va falloir penser à accélérer le mouvement, dit le Crabe en lui ouvrant la porte.

— Je sais, répondit Alex, t'en es où avec tes crouillats ?

— On aura le fric demain soir. Ton officier peut nous avoir un avion ?

— Il affirme que oui, mais nous leur remettrons les documents sur le tarmac. Je ne fais aucune confiance à ce suceur de pine.

La partie devenait plus serrée. En restant en France, ils n'échapperaient ni aux tentacules des Sang & Or ni à celles des katibas quand leur double jeu apparaîtrait au grand jour.

Le lendemain matin, la Peugeot fut parcourue d'un long frisson avant de se décider à démarrer.

— La batterie est comme le pays, de plus en plus faible, dit le Crabe, une voiture qui ne démarre pas, ça peut te coûter la vie.

— Te bile pas grand-père, quand cette caisse lâchera, on sera loin d'ici, t'as réfléchi à ce que tu comptais faire avec ta part le Crabe ?

— M'appelle pas grand-père et évite de parler de l'Après, ça porte la poisse.

— Tu connais la Thaïlande ? Tu dirais quoi de musarder sur une moto de location le long des plages avec dans la nuque le souffle chaud d'une petite pute.

— Je sais pas, je connais pas. De toute façon, je déteste Paris, je crois l'avoir jamais aimée cette vieille putain. Paris c'est pour les riches. Nous les flics, on servait juste à empêcher les pauvres de leur faire la peau. J'ai compris ça trop tard. Faudrait que j'en parle à Chloé.

Alex le regarda avec un sourire attendri.

— Paraît qu'en plus, ils ont de bons dentistes là-bas.

Le Crabe haussa les épaules avec une grimace. Ils prirent la direction du Nord. Pas un mot ne perturba le trajet, aucun n'avait l'esprit à bavarder. Les militaires postés aux barrages les laissèrent passer. À la sortie de l'égout, la même béhème attendait pour les escorter jusqu'à la mairie.

— Cette fois-ci, je viens avec toi, dit Alex en regardant le Crabe.

— Je vois que la confiance règne.

— Il s'agit pas du fric, mais d'autre chose. Un truc personnel à régler.

— Libre à toi de te griller avec la sécurité intérieure.

Kowalski et son porte-flingue étaient déjà là. À la vue d'Alex, Ko esquissa un sourire ironique.

— T'es plus le seul intermédiaire à ce que je vois. T'as les documents ?

— Le fric d'abord...

Kader poussa une grosse valise pleine à ras bord de riyals.

— Vous voulez compter ?

— Je te fais confiance, répondit le Crabe.

Ko sourit comme si cette remarque était incongrue. Le Crabe déposa la mallette récupérée par Prisca. Ko l'ouvrit et feuilleta les documents.

— Benh... semblerait qu'il y ait un petit problème, dit Ko.

— Quel problème, c'est pas prévu qu'on ait un seul petit problème, absolument aucun problème, ni gros ni petit.

— De qui tu te fous le Crabe, tu me prends pour un jambon, il manque une page sur deux, dit-il en se grattant le crâne.

Le Crabe se passa lentement la langue sur les lèvres.

— T'appelles ça un problème, moi j'appelle ça de la prudence. Le reste quand nos fesses seront au sec derrière la ligne verte, c'est non négociable. Sinon suffirait que tu nous fasses égorger pour récupérer le tout.

Ko serra les mâchoires, le visage lugubre.

— Tu me doubles et t'es un homme mort, un putain d'homme mort.

— Je suis réglo Ko, j'ai toujours été réglo, t'es bien placé pour le savoir.

— Je suis aussi bien placé pour savoir que les temps changent.

Alex prit alors la parole, pour la première fois :

— J'ai une demande supplémentaire.

— C'est quoi cette embrouille ? dit Ko en se tournant vers le Crabe.

CHAPITRE 23

La création de vides étatiques fut un phénomène nouveau de la Somalie à l'Afghanistan en passant par le Mali, la Libye, la Syrie, la Centrafrique, l'Irak ou le Congo. Ces états zombies se disloquèrent en zones d'influence. Chaque groupe s'arrogeait un fief, un embryon de structure étatique. La France fut simplement le premier état européen à être affecté par cette évolution historique.

Précis d'histoire contemporaine, tome VII, Clio Éditeurs

Au début, elle pleurait jusqu'à ne plus avoir de larmes à verser, maintenant je n'entends plus dans la cellule voisine que des râles saccadés et le piétinement des lourdes bottes des djihadistes.

Chaque nuit me rappelait qu'au-delà de la lutte entre les races pour s'emparer des ressources et des outils de production, au-delà de la lutte pour l'espace vital, le véritable enjeu des guerres était biologique et concernait la reproduction.

Comme chez les primates, les anciens dominés voulaient s'emparer de l'accès aux vagins des jeunes femmes des dominants, ils voulaient en faire leurs choses sexuelles et des ventres pour porter leur progéniture. Le viol de guerre qui se pratiquait à grande échelle n'était rien d'autre que cette pulsion biologique brutale. Depuis l'enlèvement des Sabines, rien n'avait changé.

Quand Anis est venu me voir, j'ai compris qu'il y avait des tensions entre eux.

— Fatoumata c'est un prénom rebeu, la fille du Prophète. Tu te rends compte ? Une musulmane transformée en *kehba*, en sac à foutre ! Putain de Tchétchènes, ces *kouffar* boivent de la vodka, mangent du *halouf* et ne pensent qu'au fric.

Même cet homme bon, qui m'offre parfois une cigarette, n'a pas dit une femme, juste une *musulmane*. Je lui ai demandé où partaient les camions. Il m'a dit vers l'étranger. Je crois qu'au fond il n'en sait rien.

La cloison est mince entre les cellules. J'ai appelé une nuit où je la croyais morte parce que cela avait duré trois heures. Un défilé ininterrompu qui m'arrachait l'âme. J'avais même l'impression qu'on faisait payer les hommes pour un moment avec la fille.

Une voix m'a répondu, fatiguée, mais nette, portée par la tuyauterie métallique. J'ai sondé le mur pour trouver le meilleur endroit où coller mon oreille. C'est près du tube de métal froid. Le reste ne vaut rien. Un son clair et l'étrange impression d'être assis dans le noir à côté d'elle.

— Je sais que tu t'appelles Fatoumata, tu as quel âge ?

— Dix-huit ans. Qui êtes-vous ?

— Un prisonnier comme toi.

— Les prisonniers partent tous en camion.

— Tu es bien là toi ?

— Moi c'est différent, tu sais bien pourquoi ils me gardent...

Une voix triste comme venue de très loin. Je savais bien sûr.

— Pour moi c'est différent. Je doute que mon charme leur plaise beaucoup.

Je l'entendis rire, sa voix s'anima un peu, ce qui me fit plaisir. Depuis des jours, le seul être humain à qui j'avais parlé était mon gardien.

— Pourquoi ils te gardent ici ? s'étonna-t-elle.

— Ils espèrent une rançon ou autre chose, je ne sais pas.

— Qui paierait pour toi ? demanda-t-elle d'une voix sceptique.

— J'occupais un poste important avant.

— Un poste important ? De quoi tu parles ?

— C'était avant, ça n'a plus beaucoup d'importance aujourd'hui.

J'ai compris qu'elle avait été capturée dans les guerres tribales qui déchirent la zone nord. En fuyant les gigantesques ratonnades de la capitale, elle a fini dans les filets de ceux se prétendant ses coreligionnaires. Une preuve supplémentaire que la religion n'est qu'un prétexte à la violence et au désir de domination des groupes.

Fatoumata m'a appris que la moitié de Paris est en cendres. Des combats violents opposent les milices Sang & Or aux katibas le long du périphérique. La Seine-Saint-Denis est tombée en quasi-totalité dans les mains salafistes : des groupes disparates qui s'allient ou se combattent selon leurs intérêts du moment. Deux branches coexistent : une religieuse composée de moines-soldats prêts à mourir pour leur foi et la *Oumma*, l'autre composée des droits communs occupés par un business frénétique de pillage et de prédation. Ceux-là ont juste troqué le sweat à capuche pour la qamis et la calotte en dentelle des compagnons du Prophète.

Beaucoup sont nés ici et ont grandi dans ces territoires perdus, d'autres — originaires du Maghreb, du Levant, d'Afrique ou du Yémen — sont venus avec des filières djihadistes pour mener la guerre sainte en Europe en commençant par l'homme malade du continent. Entre les djihadistes et les criminels, les premiers sont les pires. Profitant du prétexte religieux, tous les psychopathes de la Terre affluent par milliers en France pour faire le Djihad, la guerre civile permet d'assassiner et de torturer en toute liberté. Là comme ailleurs, ils profitent du vide politique. Avec les mafieux, on peut toujours s'entendre, les autres vous abattent pour un mauvais regard.

Tétanisés par la peur des émeutes, les pays européens ne bougent pas. Ils craignent que la guerre civile ne s'étende aux agglomérations d'Amsterdam, de Bruxelles ou de Berlin. Mais si la France bascule, ils seront en première ligne.

Une nuit, j'ai été réveillé par des éclats de voix. J'ai cru qu'ils étaient à nouveau en train de la *tourner* comme dit Anis. Un moteur de camion a démarré. Des ordres ont résonné dans la nuit. Une fois le silence revenu, elle n'était plus là. Je ne crois pas en Dieu, mais j'ai prié pour elle.

CHAPITRE 24

Landry fit un mauvais rêve. Il était poursuivi par quelque chose qui avait le même rire de crécelle que l'Anguille, le tueur de Nanterre. Il s'était réveillé en sueur avec une sensation de malaise comme il n'en avait jamais ressenti auparavant. La cage thoracique comme rétrécie autour du cœur.

Il s'assit au pied d'un hêtre, cala son dos contre le tronc pour respirer à fond. Tout semblait fonctionner normalement. Tout sauf cette sensation d'un corps rétréci autour de ses organes.

Autour, il faisait nuit noire, le mercure avait encore chuté. Un terrible sentiment de solitude l'étreignait. Bien qu'athée, il bafouilla une prière improvisée :

— Aidez-nous Seigneur, je Vous en prie.

Même Lucas qui paraissait si fort avait besoin de lui. En tant que plus âgé du groupe, il devait veiller sur eux et les conduire en sécurité jusqu'au village. Près de lui, les autres dormaient, immobiles comme des morts. Le corps replié pour donner moins de prise au froid.

Depuis le départ, la solitude lui pesait. S'il mourait maintenant, il n'y aurait aucune femme pour le pleurer, pour regretter sa chaleur. À Paris, le quotidien l'avait empêché de penser à ces choses, mais sur la route le sentiment d'exil intérieur, de solitude l'avait rattrapé.

Mona toussait plus fort. Il aurait donné tout l'or du monde pour une douche chaude et un expresso brûlant si ce genre de choses existaient encore en France. Il se déplia, moulu de courbatures pour ramasser une brassée de bois mort. Plus loin, des troncs abattus par une tempête évoquaient des ossements blanchis de géants. Comme si un grand dinosaure était venu agoniser le long des sapinières.

Autour, des corps étendus comme des épaves, des formes s'agitant dans un demi-sommeil, poussant des cris étouffés, se retournant pour chasser le froid qui sournoisement s'insinuait sous les vêtements comme un mufle humide de bête curieuse. Chacun se débattait avec ses ténèbres intimes.

Landry faisait souvent le même rêve. Une foule qu'il ne pouvait distinguer marchait dans une nuit totale. Tous semblaient chercher ou fuir quelque chose. Était-ce la lumière, l'aube ou simplement le salut ? Il n'était jamais parvenu à le savoir. Parfois, il entendait une chute dans la nuit. Un marcheur avait cessé sa quête, il n'y avait rien à faire, aucun secours n'était possible. Il avait juste l'angoisse d'être le prochain.

Il était parvenu à la conclusion que ce rêve n'était qu'une métaphore de la vie : nous marchions seuls dans les ténèbres, une quête qui ne prendrait fin qu'avec la délivrance de la mort.

Mona, la gorge enflée toussait depuis deux jours. Malgré la bâche qui les protégeait vaille que vaille du vent glacé et de la pluie, elle avait pris froid. Comment aurait-il pu en être autrement ? Chaque matin, la campagne se réveillait couverte de gelée blanche. Il leur fallait un effort surhumain pour ranimer le sang engourdi dans leurs artères gelées. Une envie d'hiberner, de ne plus jamais se réveiller les saisissait alors.

Landry en était au stade où plus rien ne vous touche. Pourtant, comme chaque matin il vit paraître les premières lueurs de l'aube avec un sentiment de délivrance. Les yeux de Mona brillaient de fièvre. Carla s'était assise près d'elle, la calmant comme on le ferait pour un enfant, massant ses mains gercées, son visage.

Chaque quinte de toux ébranlait sa carcasse d'oiseau trop légère. Tous souffraient pour elle, conscients qu'elle ne pourrait pas continuer longtemps ainsi, à dormir dans ces bois glacés.

Autour l'obscurité commençait à se dissoudre. Le paysage offert à leur regard présentait une désolation accablante : une grande étendue grise avec un horizon lourd de nuages bas. Les branches brillaient de givre formant une nécropole glacée avec la voûte céleste en guise de pierre tombale.

Pierre étira ses jambes ankylosées et se leva pour venir près du feu.

— Dors encore un peu, murmura Landry, la journée sera longue.

Pierre ne parlait jamais de son lycée ni de ses amis d'ailleurs. C'était le monde de l'adolescence, celui où les pères ne sont pas les bienvenus.

— Il fait trop froid, répondit Pierre, je n'arrive pas à dormir.

Pour la première fois, Landry remarqua le pli de volonté barrant le front de son fils. Il donnait de la dureté à ses traits où l'enfance s'attardait.

Pierre tisonna les braises et remit du bois. Le feu se mit à fumer consommant plus de chaleur qu'il n'en donnait. Landry resta un moment silencieux contemplant le ciel au levant. La brume s'enroulait dans les branches, flottant sur le sol en lambeaux opaques.

Soudain, du plus profond des bois noirs, fusa un bruit sec et répété qui les fit frissonner. Ce son inquiétant s'interrompit aussi mystérieusement qu'il était venu. Dans leurs regards, la peur, cette répulsion horrible des êtres devant la souffrance et la mort, était revenue.

Chacun revivait l'incident de la veille. En y repensant, ils l'avaient échappé belle. Mona s'était arrêtée en haut d'une côte pour reprendre son souffle. Les journées de marche avaient ajouté de la sévérité à ses traits.

En plissant les paupières, elle avait contemplé la plaine vitrifiée par le givre. Une rafale plus forte avait glacé sa cornée, troublant son regard de larmes. Et soudain, elle les avait vus sortir du brouillard. Une brève apparition dans le flou salé des larmes. Elle avait dégluti avec difficulté, restant absolument immobile dans l'attitude à la fois tendue et gracieuse d'un chien d'arrêt. Son bras hésitant s'était alors levé vers l'horizon, comme pour palper son inquiétude.

Lucas avait sorti les jumelles de son sac et ajusté la focale. Une dizaine de hautes silhouettes se détachaient sur le blanc de la campagne. Ils eurent juste le temps de se réfugier dans une végétation humide chargée d'odeurs qu'ils imaginaient être celles des fougères et du bois pourri. La bande en armes approchait à bonne vitesse, marchant droit sur eux. Impossible de savoir si les individus les avaient vus ni quelles étaient leurs intentions, mais

aucun d'entre eux n'avait l'intention de leur poser la question. Par une trouée, on apercevait, grâce aux jumelles, le haut d'un clocher calciné à cinq ou six kilomètres.

La bande passa à cinquante mètres à peine de leur cache. Par chance, la troupe ne possédait aucun chien et n'avait pas croisé leurs traces. Landry gardait les yeux braqués sur Mona. Le petit muscle de sa paupière se contractait comme un passereau pris au piège d'une main. Mona tenait bon, sans tousser, mais les dents de Carla se mirent à claquer si fort que Landry lui plaqua la main sur la bouche. Par prudence, ils restèrent un moment à couvert avant d'obliquer dans la direction opposée à celle prise par les chasseurs.

Lucas grogna, se retournant dans son sommeil. Landry se mit à rire

— Toi au moins le froid ne t'empêche pas de dormir.

Lucas étira ses membres engourdis, mit un peu d'ordre dans ses vêtements froissés qui fumaient dans le froid. Il était silencieux, encore perdu dans sa nuit. Landry savait qu'il lui fallait toujours un peu de temps avant d'entrer dans la journée. Ses cheveux et sa barbe drue étaient parsemés de brins de mousse.

Pierre mit de l'eau à chauffer pour le thé matinal qui chassait de leurs bouches le goût métallique de la nuit. Ils avalèrent le liquide bouillant à petites gorgées. L'herbe brillait de givre et de la brume dansait entre les arbres. Après leur bivouac arctique, le thé brûlant, sucré ranimait leurs métabolismes endormis. Ce moment marquait pour eux la frontière entre le jour et la nuit. Des conversations enroutées se nouaient alors, portant sur le sommeil, bon ou mauvais, sur la pluie à venir, sur la distance restant à parcourir.

Le feu qui se mourait un peu plus tôt, craquait à nouveau lançant de belles gerbes d'étincelles. Une fois son thé avalé, Lucas émergea enfin de sa nuit. Il se débarbouilla, une symbolique toilette de chat où il se passait la nuque à l'eau glacée avant de se frotter vigoureusement le visage.

Une bonne humeur imprégna toute la matinée. Les sacs, vides de nourriture, étaient plus légers. Vers midi, le ciel s'ouvrit un peu. Ils s'arrêtèrent, frappés par l'ampleur du paysage. Ils distinguaient quelque chose au-delà d'une plaine sombre mouchetée d'arbres griffus qui paraissaient en lambeaux : de maigres bosquets de

bouleaux, de trembles qui tachetaient la campagne de touffes grisâtres. Les premiers épaulements d'un puissant relief apparurent enfin derrière la brume. Une vision éphémère qui éveilla dans leurs cœurs une ferveur nouvelle.

Un moment, leurs jambes se firent plus légères, leur pas plus allants. Ils ignoraient ce qu'ils allaient trouver au bout de leur quête : peut-être un village dévasté comme ces nécropoles provinciales qu'ils évitaient soigneusement. Chaque étape les entraînait plus loin dans l'épuisement. Ils étaient sans ressort, crasseux. La civilisation tenait à peu de choses : un toit, un peu d'eau et une nourriture chaude. Le reste relevait de l'accessoire. Ce qu'ils ressentaient étaient d'ordre physique : la faim, le froid, la soif, la douleur. Le pire c'était les pieds, les ampoules aux chevilles qui s'infectaient.

Ils avançaient comme des machines programmées pour atteindre les limites de cette nuit qui recouvrait le monde. Un grand linceul déployé à l'infini où les jours perdaient toute consistance. Ils se levaient avec le soleil et marchaient jusqu'à la tombée de la nuit. Le bivouac du soir était le meilleur moment de l'étape, ce repos des corps durement gagné. Ils restauraient leurs carcasses avec une soupe chaude, laissant les muscles se dénouer, les corps se détendre. Un instant simple et merveilleux. Ils choisissaient avec soin un lieu sec à couvert, si possible sur une hauteur pour voir venir le danger, évitant ces creux glacés où le froid s'agrégeait en masses humides.

À chaque fois que la peur leur tombait dessus, ils essayaient d'en rire, comme lorsqu'une meute de chiens sauvages les suivit un jour durant et que Lucas leur demanda si une fondue chinoise les tentait. Le rire était le meilleur des antidotes, le seul capable de chasser leurs démons.

Un jour faste, ils trouvèrent un gros lièvre pris au collet et à moitié gelé. Ils le vidèrent et le firent cuire sur la braise. Ce fut alors le plus merveilleux des festins. Puis, ils emballèrent précieusement les os pour agrémenter le bouillon des soupes lyophilisées en sachet qui constituaient leur pitance quotidienne.

Un autre jour, ils trouvèrent sous un pommier des fruits gelés qu'ils mirent à cuire avec un reste de sucre. C'était acide, pas très nourrissant, mais cette compote bricolée avait le goût de l'enfance.

En fin d'après-midi, la chance tourna. Au-dessus de labours, une nuée sombre tourbillonnait en larges cercles. S'il y avait des freux, il y avait sans doute une bête morte, de la viande que le froid rendrait consommable encore longtemps.

En approchant, ils virent des corbeaux disposés en sentinelles effrayantes sur la terre fraîchement retournée. Les volatiles sautillaient entre les sillons, se chamaillant avec des cris éraillés. Les bêtes au plumage d'un beau noir luisant s'écartaient avec une mauvaise volonté évidente. Une intelligence inquiétante se devinait dans leurs yeux jaunes.

Soudain Lucas s'enfonça d'un coup avec un craquement sinistre. Il tira, mais d'invisibles mâchoires retenaient son pied.

— Un piège à loups, un putain de piège, ma cheville est en sang, cria-t-il. Landry crut lire de l'ironie dans la prunelle d'un volatile comme si l'oiseau les avait volontairement attirés dans ce piège. Il commençait à devenir fou.

CHAPITRE 25

Quand la rigidité d'une pensée unique paralysa le débat politique, la société, incapable de se réformer, fut condamnée à se briser face au vent de l'histoire.

Roger Iskandar, une médiocratie totalitaire.

Un craquement le sortit de ses pensées. Lucas avait tiré si fort sur son pied qu'il boula dans la terre humide. Carla grimâça de dégoût, refusant de croire ce qu'elle voyait : le pied de Lucas couvert de sang laissait apparaître l'os à vif.

Curieusement, Lucas ne souffrait pas. En nettoyant la terre collée à sa jambe, Landry comprit que son pied s'était encastré dans une cage thoracique dont les côtes flottantes avaient formé une sorte de mâchoire osseuse.

L'os et le sang n'appartenaient pas à sa jambe, mais au cadavre enfoui. Ils étaient cernés de macchabées recouverts d'argile grasse. Des tumulus macabres dont les corbeaux s'employaient à dégager la mince croûte de terre pour faire bombance. En figeant les chairs, le froid glacial avait transformé les corps en statues de terre autour desquelles la tribu de charognards ailés organisait un mystérieux culte d'adoration, une bacchanale animale.

Lucas s'accroupit pour nettoyer à l'aide d'un chiffon le visage d'une morte : une rousse au maigre corps laiteux dont le visage trahissait une détermination étonnante. Ses beaux yeux couleur d'herbe claire tournés vers l'éternité témoignaient d'une force surprenante, d'un élan vital qu'une mort violente avait brisé net. La large plaie béante à la base du cou ne laissait aucun doute sur les causes du décès de l'adolescente.

— Quel gâchis ! murmura Mona.

Lucas dénombra une trentaine tumulus entre les mottes de terre retournée. Tous pensèrent aux chasseurs croisés dans le clair-obscur du matin, mais ils ne pouvaient être certains de rien.

— Ne restons pas ici, murmura Lucas, mettons-nous à couvert.

Les sales bêtes reprirent avec satisfaction possession de leur macabre domaine sans plus se soucier de ces intrus. Les volatiles avaient de quoi tenir jusqu'au retour du printemps.

Il pensa à de petites divinités animales. Le basculement vers la vie sauvage allait-il s'accompagner d'un retour à la sorcellerie, aux animaux totem et autres spectres de la nuit ? Combien de temps les monothéismes survivraient-ils à la préhistoire ? Probablement pas plus d'une ou deux générations. Avec la crasse primitive, l'animisme magdalénien réapparaîtrait sous le mince vernis du christianisme.

Le mal était une force constitutive du monde. Comme pour toute force objective, il existait des points de concentration maléfique, des lieux où se nouaient les batailles titanesques qui décidaient du destin des hommes dans ce gigantesque affrontement entre le Bien et le Mal qui, de tout temps, avait été le moteur du monde.

Les pensées tournaient dans la tête de Landry. Il avait toujours haï l'agitation des villes : ces robots aux yeux vides qui vous bousculaient sans vous voir. Son instinct animal l'avait depuis longtemps alerté. Tout cela ne pouvait que mal finir et le désastre annoncé s'était produit. Les unes après les autres, les villes s'effondraient. Des cités aux murailles de sable aspirées par leur propre néant.

À l'époque mérovingienne, Rome était redevenue une simple bourgade rurale oubliée de l'histoire. Une capitale impériale où les chèvres broutaient entre les ruines du Forum. Longtemps posée au bord du gouffre, Paris glissait sur la même pente funeste. D'autres capitales suivraient dans cette grande régression historique, Landry en était convaincu : la France était le malade le plus atteint de l'Occident, mais elle n'était que l'avant-garde d'un désastre plus global.

Beaucoup avaient pressenti le désastre sans pouvoir éviter l'inéluctable. Les signes abondaient : la violence quotidienne, la brutalité des rapports sociaux, l'adoration du veau d'or, le mépris des

faibles. Un monde impitoyable et désespérant. Quand tout s'était effondré, seule la façade était encore en place. Un village Potemkine où plus rien ne fonctionnait depuis longtemps. L'acte de décès d'un corps depuis longtemps atteint de mort cérébrale.

En fin de journée, Landry commença à tousser. Rien d'étonnant, chaque matin, ils se réveillaient un peu plus frigorifiés que la veille et si les sacs s'allégeaient c'était parce qu'ils n'avaient plus grand-chose à manger. La fatigue et la faim affectaient leur lucidité, émoussant leur vigilance d'une manière insidieuse. Lucas s'arrêta au bord d'un ruisseau et posa son sac.

— On est dans un sale état, il faut aller en ville chercher de la nourriture.

— C'est trop dangereux, objecta Landry, une chance sur deux de tomber sur des bandes salafistes sans compter que la nourriture doit y être encore plus rare que par ici.

Lucas n'insista pas. Une fois leurs réserves complètement épuisées, ils n'auraient d'autre choix que d'entrer dans une agglomération, risquant le tout pour le tout. Le temps avait à nouveau tourné. Un ciel gonflé de nuages se formait sur l'horizon. Un vent âpre se leva et dix minutes plus tard se mit à leur cracher à la figure des grumeaux de pluie glacée.

— La température a beaucoup chuté, il va neiger, affirma Mona.

— Comme si on avait besoin de ça en plus, grommela Landry.

Ils s'épuisaient à grelotter, marchant sous un ciel immense, le ventre depuis trop longtemps vide, la tête pleine de rêves de viandes grasses. Le froid avait calciné les espoirs, mais ils continuaient à mettre un pas devant l'autre. Chacun avec l'impression que ses pensées fonctionnaient au ralenti, que sa cervelle était morte.

Des sensations confuses prenaient possession des corps : les battements sourds du cœur, la pulsation épaisse du sang derrière le voile des paupières. Au dessus de cette désolation, les couleurs du ciel semblaient se décomposer. Un monde hostile, inhabitable. Dès la mi-journée, ils ne sentirent plus leurs pieds au fond de leurs chaussures.

— Il fait un froid de gueux, nous ne tiendrons pas deux jours, dit Lucas.

Le terrain dévalait en pente douce vers une large vallée. Au fond, on apercevait un étang frangé de roseaux. Près du marais, Landry détterra des rhizomes de massettes qu'il mit à bouillir. Le feu mit longtemps à prendre. Les flammes chauffaient mal.

— C'est pas bon cette fumée, dit Lucas.

— De toute façon, il va neiger, dit Carla, ça effacera nos traces.

Ils partagèrent une soupe de racines trop dures. Le jus amer sentait la sève. Pas très nourrissant, mais c'était salé et le liquide brûlant les réchauffa.

— Pourvu que tu ne nous intoxiques pas, dit Lucas en plaisantant.

Tous pensaient aux provisions abandonnées dans la Citroën. Tous leurs malheurs venaient de là. Une décision qu'ils se prenaient à regretter. Ils ignoraient même si leurs assaillants étaient armés.

Ils reprirent la route le ventre un peu apaisé. La lumière du ciel avait changé. Une clarté d'une blancheur écoeurante qui n'était pas de ce monde. Puis les premiers flocons se mirent à tomber. Des myriades de cristaux blancs qui collaient aux vêtements, allant jusqu'à se nicher dans les narines.

Très vite, le tapis blanc étouffa leurs pas, la neige voilait les sommets dont les formes reculaient, s'enfonçaient en se rétractant sous sa poussée. Il semblait que les montagnes assistaient à la disparition des hommes avec une gigantesque indifférence.

Par moments, les cimes cristallines paraissaient incroyablement hautes et sinistres comme un suaire recouvrant les forêts d'un blanc épais. Face à l'infinie solitude des étendues glacées, ils ressentaient de manière encore plus vive leur fragilité devant l'immensité de la planète. Des pèlerins pris de vertige en comprenant que leur présence n'avait aucune signification dans ce monde indifférent aux hommes. Croire en une place particulière dans l'univers leur paraissait soudain terriblement naïf.

Il existait plusieurs niveaux de lecture du monde. Si la plupart leur échappaient, la fatigue permettait de franchir des seuils inconnus, de découvrir des perceptions insoupçonnées, des couleurs ignorées.

Landry avait l'impression de se dissoudre comme un comprimé dans l'eau. Son corps se liquéfiait autour du besoin unique de dormir. Il en aurait pleuré s'il en avait eu la force. Il réalisa alors que

le pèlerinage n'avait jamais eu d'autre but : vider le corps de soi-même pour l'amener vers l'extase religieuse. Marcher encore, pâles fantômes à l'esprit vide plus transparents que les flocons qui voletaient autour d'eux. Une haleine givrée qui pénétrait par la moindre ouverture.

Personne ne parlait. Il fallait juste avancer dans un silence absolu. Mettre un pas devant l'autre sans penser à rien d'autre.

Devant eux, un blanc de plus en plus épais recouvrait toutes les choses déroulant un tapis devant leur pâle procession de pénitents courbés. Mona claquait des dents : ses lèvres gercées ne parvenaient plus à se plaindre. Landry avait le sentiment d'être au bout de lui-même, d'approcher ce point de non-retour où la mort rejoint la vie. Il se disait : « Je n'en peux plus, ils n'en peuvent plus. Nous sommes au bout du rouleau tout est de ma faute ». Il jeta un regard en direction de Mona. Les flocons constellaient ses cheveux blonds. Il se rapprocha de Lucas.

— Les filles ne tiendront plus longtemps.

— Nous non plus, si tu veux mon avis. Il nous faut absolument un abri.

Chaque pas supplémentaire devenait une torture pour Mona.

— Il faut s'arrêter quelque part, supplia Carla, je ne peux plus continuer.

Sa mince silhouette, disparaissant dans un pantalon de velours côtelé et une parka militaire, renforçait encore l'impression de fatigue et de lassitude dégageée par la jeune femme. Pierre sentait qu'il était à l'évidence le moins fatigué de la petite troupe. Il se tourna vers ses compagnons :

— Restez ici et je vais chercher un endroit pour passer la nuit.

Ils déplièrent leur bâche pour édifier un abri rudimentaire. Le vent s'était levé ; rendu furieux par une attente prolongée, il semblait avoir été délivré par des démons. La toile attachée aux troncs formait un auvent qui claquait furieusement comme une bannière au vent. En blanchissant la toile, la neige la faisait ressembler à la grande voile immaculée d'un radeau de naufragés pris par la banquise.

Pierre s'éloigna en prenant soin de se repérer aux arbres pour ne pas se perdre au retour. Ce n'était plus la faim qui le taraudait, mais

un engourdissement progressif : quelque chose d'étrange, au-delà des perceptions habituelles. Des rafales le giflaient, l'obligeant à plisser les yeux. Pour la première fois, la responsabilité du groupe lui incombait.

Autour, une véritable tempête se déchaînait transperçant ses vêtements et ses chaussures. Sa silhouette pataude luttant contre la tempête en furie suivait un ruisseau gelé pour éviter de se perdre.

Au moment où, découragé, il allait rebrousser chemin, il déboucha dans une vaste clairière avec des bâtiments. L'absence d'aboiements lui parut de mauvais augure. Avec l'insécurité croissante, aucun fermier ne pouvait se passer de chiens de garde. À moins que ce vent ne les ait congelés dans leurs niches.

Il avança avec prudence, pensant au silence des trois étangs. Il vit alors dans la cour des monticules recouverts de neige. Les cadavres de deux bergers allemands avaient été à moitié dévorés par les loups.

Dans une étable, il trouva une charogne de bouc. La bête avait été torturée et démembrée avec une cruauté inimaginable. Mais ce n'était pas des loups, les bêtes ne laissaient jamais des signes mystérieux avec des morceaux de bois et des bouts d'étoffe de couleur disposés sur le sol.

Pierre frissonna. Les cultes sataniques gagnaient jusqu'aux solitudes les plus reculées. Dans leur désarroi, les hommes cherchaient auprès du Malin un remède à l'impuissance divine.

La carcasse du bouc avait commencé à pourrir lentement en raison du redoux avant de geler à nouveau quand le vent s'était remis à souffler de la combe. Il avait envie de vomir tant l'air empestait. Une puanteur telle qu'il eut l'impression que cette odeur écoeurante émanait de son propre souffle, comme un mort-vivant trimbalant son cadavre avarié à travers les campagnes enneigées.

Curieusement, le bâtiment d'habitation — qu'il s'attendait à trouver pillé — était fermé à clefs : fenêtres et porte intactes.

Cela n'avait aucun sens.

Dans une remise, il trouva un fil de fer. En le tortillant dans la serrure, il réussit à ouvrir la porte. Le verrou n'avait pas été tiré. À l'intérieur, de la poussière, mais tout était intact. Personne n'était venu depuis des semaines.

La légère odeur qui flottait dans la maison n'évoquait aucune présence récente comme un parfum de cuisine ou une odeur corporelle. Son odorat devenait plus sensible depuis qu'il était confronté à un monde primitif rempli de parfums et de puanteurs : plantes, feu, crasse, charogne, sueur, sang. Un univers olfactif qui le métamorphosait en chasseur magdalénien. Si la grande régression historique se poursuivait, l'homme recouvrerait ce sens dont il avait perdu l'usage dans les grandes villes mécanisées.

La table était couverte d'une toile cirée ornée de portraits de rois de France. En fouillant les placards de la cuisine, il trouva des bocaux, des boîtes de pâtes.

Il renifla une odeur ; quelque chose de végétal devait pourrir quelque part. Il ouvrit les fenêtres pour chasser l'odeur de terre humide. Il trouva un fond de Guignolet et des biscottes dans un bocal, probablement pour les protéger des rats. Dès qu'il en eut mangé une partie, il se sentit mieux, l'esprit plus clair. Il enveloppa le reste dans un torchon puis, avec du bois sec trouvé sous l'escalier, il alluma une flambée dans le poêle et réchauffa un moment sa carcasse gelée.

Avec la chaleur, l'odeur fade se faisait plus forte, plus précise. Ce n'était pas végétal comme il l'avait d'abord cru, mais quelque chose qui évoquait la mort. À cette pensée, son cœur se serra. Quelle horreur pouvait abriter la grande maison vide ? Il était surpris tant tout paraissait intact malgré les bandes d'écorcheurs qui dévastaient tout sur leur passage. Si cette demeure était un tombeau, ce tombeau était inviolé. L'odeur venait de l'étage, il en était certain. L'épaisse couche de poussière de l'escalier était vierge d'empreintes : un sépulcre.

À l'étage, un couloir permettait d'accéder à plusieurs chambres. En ouvrant une porte, son cœur fit un bon. Deux squelettes étaient enlacés sur un grand lit. Le froid avait empêché leur putréfaction en desséchant les corps qui s'étaient racornis, presque momifiés. De longues toiles d'araignées partaient des corps comme de fins hamacs de soie rejoignant un bouquet de roses fanées.

Son pouls battait si fort qu'il crut tourner de l'œil. Il respirait par la bouche pour éviter de sentir ces effluves douceâtres. La peau parcheminée comme un vieux cuir avait conservé les cheveux,

permettant de deviner leurs traits. L'homme avait une barbe de plusieurs jours, ses cheveux clairs formaient un doux linceul sur son front. Un roi barbare tout droit sorti du Seigneur des Anneaux, son roman préféré.

En s'enfonçant dans le chaos, la France ressemblait de plus en plus à un royaume tolkien. Il avait lu que les cheveux continuaient à pousser après la mort. Était-ce également le cas pour la barbe ? Sous le mince cuir des paupières de la femme, on devinait la forme sphérique des globes oculaires. Les visages ne présentaient pas le rictus crispé de ces morts submergés par la souffrance de l'agonie. Le couple souriait comme des âmes limpides : deux êtres apaisés de quitter cette vallée de larmes.

Il ne pouvait leur donner un âge précis tant le dessèchement avait vieilli leur cuir. Il estima qu'ils ne dépassaient pas les quarante ans. Ils portaient de beaux habits comme pour un mariage. Le chignon compliqué de la femme évoquait une impératrice mandchoue. Un semblant de sourire découvrait de longs crocs jaunes.

Il ouvrit la fenêtre, le vent glacé chassa en un instant les gaz putrides de la pièce. Les flocons voletant dans la chambre des morts rappelaient ces momies trouvées dans les solitudes glacées du Takla-Makan. En marquant les pommettes et en creusant les joues, la mort avait transformé ces visages en Asiatiques sarcastiques.

Pierre finit par mettre la main sur des boîtes de médicaments vides et un verre avec un dépôt blanchâtre au fond. Les amants avaient bu le venin au même calice. Ensemble jusque dans la mort : une communion ultime pour fuir l'âge sombre qui s'avavançait, lourd de menaces.

Il réalisa que la lumière diminuait. Il se sentit soudain coupable d'avoir oublié ses compagnons. Il ne devait pas traîner, ils étaient à bout, surtout Mona qui toussait comme une poitrinaire.

Il remit du bois dans le poêle et sortit. Dans la cour, le vent lui parut soudain si insupportable qu'il en eut le souffle coupé. Il ignorait si la température avait encore baissé ou si c'était le contraste avec la maison qui commençait à tiédir.

Ses traces s'effaçaient déjà sous la poudreuse. La ligne de vie qui le reliait aux siens disparaissait sous un linceul blanc. Il ne parvenait

pas à retrouver le ruisseau gelé tant la neige masquait chaque irrégularité de terrain.

En obliquant par mégarde dans une combe, il se perdit ; il était certain de ne pas être passé par là. Il faillit en pleurer de détresse avant de se résoudre à faire demi-tour. À chaque instant, l'impression de s'égarer brouillait ses repères visuels. Il descendit dans un creux pour dégager la poudreuse et finit par trouver le bleuté de la glace du ruisseau sous trente centimètres de neige. Il se mit alors à suivre le long creux du ruisseau. À un moment, il crut enfin reconnaître la bâche, mais ce n'était qu'une congère à la forme trompeuse.

Ce fut par hasard qu'il retrouva la toile presque invisible sous la neige. Ses compagnons transis fixaient ses yeux lavés d'épuisement comme on regarde effaré un revenant sortir d'une tempête polaire.

— J'ai trouvé une ferme, dit Pierre avec enthousiasme, regardez, de quoi manger. Il y a d'autres choses. Je n'ai pas encore tout fouillé, mais nous allons dormir au chaud ce soir.

Il déplia sur la neige le torchon avec les biscottes emportées et sortit la bouteille de Guignolet. Landry fit cinq parts égales du maigre butin, mais Pierre repoussa la sienne :

— J'en ai déjà mangé dans la maison.

— Petit voyou, dit Carla en riant.

En mâchant lentement les biscottes trempées d'alcool, ils se sentirent un peu mieux. La liqueur sucrée et le peu de nourriture dans leur ventre leur redonnaient de la chaleur, éclaircissaient leurs esprits portés par l'espoir d'être bientôt à l'abri.

Ils secouèrent la bâche, la plièrent avec soin avant de suivre Pierre en file indienne. Le chemin jusqu'à la ferme fut un véritable calvaire. Ils s'enfonçaient jusqu'aux genoux dans une poudreuse de plus en plus épaisse. Affamés, les pieds comme des blocs de glace, ils luttèrent contre cette bourrasque qui refusait de lâcher ses proies. Une tempête où l'on ne distinguait même plus les flocons de neige tant ils tombaient serrés. Mais l'espoir d'un abri au bout de l'effort leur donnait la force de puiser dans leurs dernières ressources.

En entrant dans la pièce, leurs visages gelés sentirent la bouffée de bonne chaleur de la flambée qui ronflait avec un bruit de turbine. Frigorifiés, ils se regroupèrent dans une odeur de chien mouillé près

du poêle pour se réchauffer. Ils restèrent à se sécher un long moment assis en silence, caressés par la chaleur des flammes ; chacun perdu dans ses pensées et sa fatigue. Juste habité d'une sensation de vide.

Cette fois on est passé près, pensait Landry. Dans un placard, il dénicha une casserole et sortit la remplir de neige. Quand l'eau se mit à bouillir, il jeta dedans deux sachets de thé et deux verres d'un sucre poudre trouvé dans la cuisine avant de disposer cinq bols sur la table.

— Je crois n'avoir jamais autant apprécié un thé, dit Carla en soufflant sur son bol brûlant.

Leurs vêtements fumaient. Ils se sentaient mieux dans les vapeurs de la neige qui fondait autour du poêle. Tous avaient repris des couleurs grâce au thé sucré.

— J'ai aussi trouvé ça, un truc genre galettes bretonnes, dit Pierre en posant sur la table un bocal contenant des gâteaux secs.

Les biscuits dégageaient un parfum beurré. Landry fut surpris du plaisir qu'il prit à les manger. Un instant, ses pupilles lui firent presque mal tant il avait oublié ce que c'était de manger de la bonne nourriture.

Quand la faim se fut un peu apaisée, Pierre emmena son père et Lucas à l'étage, désireux d'épargner aux filles le spectacle des vieux amants. Les visages donnaient l'impression de s'être rétractés en se desséchant, un peu comme un film d'emballage sur une structure osseuse. Les yeux exorbités, reptiliens, fixés sur l'éternité.

— Ils font penser à de vieux pharaons, remarqua Landry.

Ils replièrent les draps en linceuls pour descendre les corps par l'escalier et les sortir par l'entrée de service. Profitant d'une accalmie du blizzard, ils déposèrent les corps dans un creux de terrain à une centaine de mètres de la maison. Un peu par respect des morts, mais surtout parce qu'ils craignaient qu'en chauffant la maison, les corps ne se mettent à pourrir. La terre était gelée. Ils ne creusèrent pas, attentifs à ne pas gaspiller leurs forces.

En rentrant, ils trouvèrent Mona devant le poêle enveloppée d'une couverture. Carla venait de mettre la main sur une clef cachée dans un pot de grès.

— Ma mère cachait toujours ses clefs dans ce genre d'endroit. Reste à savoir ce que ça ouvre, dit-elle avec un sourire victorieux.

La clef donnait accès au cellier contigu. Ils y trouvèrent un véritable trésor : des terrines, deux conserves de cassoulet, un grand bocal de fruits au sirop, trois pots de confiture, un grand bocal avec des lentilles, une bouteille pleine de Guignolet et même trois bouteilles de Bordeaux.

— Faut fêter ça, dit Landry, on se fait quoi ? Pâté ? Cassoulet ?

Carla sortit des couverts pendant que Pierre surveillait les conserves mises à réchauffer au bain-marie sur le poêle. Ils firent également chauffer de l'eau dans une grande marmite pour faire un rudiment de toilette avant le dîner.

Lucas avait trouvé de l'alcool médical, une pommade antiseptique et une crème à l'arnica un peu sèche qu'il dilua avec de l'huile de tournesol. Chacun nettoya avec soin ses plaies et ampoules avant de les enduire d'antiseptique. Les hématomes furent traités à l'arnica. Pour la première fois depuis Mâcon, ils retrouvaient un peu de confort, de chaleur et de sécurité.

Carla sortit d'un placard des verres en cristal dont elle enleva les toiles d'araignée qui les emmaillotaient avant de les laver. Pierre dénicha un bocal de cornichons pour le pâté. La seule chose qui leur manquait c'était du pain, mais des biscottes y suppléèrent. L'excellent vin diffusait une douce ivresse dans leurs regards jusqu'à faire dire à Landry que c'était *un vin de belle naissance*. L'expression désuète fit éclater de rire Lucas qui le taquina :

— C'est bien une phrase de maître de rang.

Landry pensa au couple qui avait préparé cette nourriture, à la peur de la mort qui parfois vous pousse dans ses bras.

Puis ce fut le fabuleux cassoulet. Ils se servirent avec lenteur pour se convaincre par des gestes lents de prêtre officiant qu'ils ne rêvaient pas, que la nourriture chaude et grasse était bien là devant eux, éloignant le spectre de la mort par inanition : la pire de toute.

Le vin coulait dans les verres, glissait sans s'appesantir. Les yeux commençaient à briller autour de la table. Même la teinte des peaux était plus saine. Une fois en ramenant une bouteille de Bourgogne rouge du Bristol, Landry avait parlé d'un écrivain américain qui avait dit : *l'acte physique élémentaire consistant à ouvrir une bouteille de*

vin a apporté davantage de bonheur à l'humanité que tous les gouvernements dans l'histoire de la planète.

La lumière tremblotante des bougies donnait au dîner une ambiance étrange. Des pèlerins du Moyen-âge en route vers Compostelle. Dans la chaleur du poêle, la conversation prenait quelque chose de confortable et de moelleux. Conscients d'avoir failli y rester, ils se sentaient soudain du bon côté de la vie, se souvenant avec émotion qu'elle valait la peine d'être vécue.

Assis près de Carla, Lucas essayait de la faire rire. Son expression maussade des premiers jours avait disparu. Carla rassembla à deux mains ses cheveux pour les emprisonner dans un chouchou prêté par Mona. La tête renversée en arrière, les yeux brillants, les lèvres entrouvertes, la langue se recourbant vers sa lèvre supérieure pour la parcourir d'une commissure à l'autre. Mais derrière la joie apparente, subsistait une ombre qu'elle s'employait à dissimuler, un noyau de noirceur qu'aucune chaleur humaine ne parvenait à faire fondre. La louve aux yeux trop clairs, aux dents blanches, très effilées effaçait alors l'enfant se léchant les babines.

De son côté, malgré de réels efforts pour ne pas gâcher ce moment de joie, Mona, grelottante, toussait en permanence.

Après le dîner, ils organisèrent le couchage, excités à l'idée de dormir dans de vrais lits. Une première depuis Mâcon. Mais il leur fallait d'abord prendre des balais, chasser la poussière moisie et les toiles d'araignée, aérer les chambres puis trouver du linge propre dans les armoires. Il y avait assez de place à l'étage pour laisser inviolée la chambre des pharaons. Landry savait que Pierre serait plus rassuré de dormir avec lui.

Lucas s'installa un peu à l'écart alors que les filles choisirent de faire chambre commune. Ce qui rassura Landry tant Mona allait mal. On aurait dit que le repas avait réveillé l'ardeur de ses germes. Il pouvait l'entendre cracher en se raclant la gorge. Ses quintes de toux ne s'apaisaient que pour reprendre de plus belle une minute plus tard.

Il alla la voir, une bougie à la main. Elle était allongée, les yeux vitreux incapables de se fixer sur quoi que ce soit. Il posait sa main sur son front ; elle était brûlante, ruisselante de sueur, au point où son oreiller était déjà trempé.

— Ça va mieux ?

— Pas vraiment. Depuis cette crève, je me décompose. L'urine puante et l'haleine qui empeste le pourri, répondit-elle, essayant de le faire rire, en plus j'ai les oreilles bouchées.

Mona était parcourue de frissons glacés. Sa peau se couvrait d'une sueur malsaine. Derrière ses yeux, le sang comprimait ses tempes dans un étau brûlant. À travers l'ouate de la fièvre, elle le regarda.

— T'as jamais eu de bol avec moi.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Le premier soir sur le trottoir, cette maudite toux, t'asoublié ?

En repensant à leur rencontre, il sourit. Il était frappé par sa beauté. Le voyage avait émacié ses traits, leur donnant encore plus de finesse. Un visage d'une étonnante délicatesse, une poupée de porcelaine sensible et douce, presque une enfant. Mona était encore plus belle que cette nuit-là avec ses yeux de princesse en colère abandonnée par sa suite sur un trottoir luisant de pluie.

Le seul secours que Carla puisse lui apporter se résumait à une serviette humide avec laquelle elle épongeait régulièrement son front moite. Sa tête pâle et légère posée sur l'oreiller était celle d'une enfant avec d'immenses yeux tristes qui lui mangeaient le visage.

Tous les médicaments étaient restés dans le Picasso. Landry décida de fouiller la maison. Un cambrioleur dans une maison vide cherchant un objet dont il n'a pas conscience.

Il finit par dénicher dans un tiroir un grand coutelas au manche en corne, un tube de Doliprane et une boîte d'antibiotiques périmés depuis deux ans. Les dates de péremption n'étaient qu'indicatives. Les principes moléculaires demeuraient actifs plus longtemps que ne le mentionnaient les laboratoires. Résolu à frapper fort d'entrée, il fit avaler à Mona le paracétamol et trois gélules de Clamoxyl.

De son côté, Lucas était sorti chercher de quoi barricader la porte. Tout était silencieux dans la cour. Il tendit l'oreille essayant de déceler une menace venant de la forêt. Il imaginait dans les combes des loups pistant un pauvre gibier au milieu d'arbres décharnés. Il guettait les craquements sinistres de la grande maison, de sa soupente. Son père disait toujours que la neige était l'amie des fous.

Dans la grange, il trouva deux barres d'acier qu'il ajusta à la porte d'entrée et à celle de derrière pour bloquer les accès à la maison. Une fois barricadé à l'intérieur, il alluma une cigarette et regarda par la fenêtre la campagne endormie.

La neige étouffait les sons. Il espérait qu'avec ce temps, la peur qui rôde ne sortirait pas. Le Glock armé posé près de lui, il ressemblait à un veilleur posté sur la muraille glacée d'une forteresse viking. Une sentinelle en arme veillant sur des âmes endormies, attentive à la moindre vibration venue de ce Nord sur lequel règnent les monstres du dernier cercle de l'Enfer.

Alignées devant le poêle, les chaussures dégageaient une légère vapeur. Pierre les avait nettoyées avec un soin maniaque les enduisant de graisse imperméabilisante : avoir des chaussures en bon état était essentiel ; une question de vie ou de mort.

Dans la salle de bains, le miroir lui renvoya l'image effrayante d'un corps meurtri par le froid. On aurait dit le survivant d'un terrible naufrage. Il toucha ses joues, surpris de leur rugosité. Il trouva un rasoir et des lames neuves. Il s'enduisit le visage de mousse et se rasa avec soin, dégageant progressivement toute cette broussaille. Son visage lui fit presque peur tant il était amaigri. Il avait pris dix ans : des yeux caves, la peau marbrée par le froid, un visage tavelé, noir de fatigue, des cernes, des marques, des rides. Il se passa la main sur les joues pour en éprouver la douceur retrouvée.

Puis il verrouilla les volets métalliques. En inspectant une dernière fois les ouvertures avant de se coucher, il eut l'impression d'être un survivant se terrant la nuit venue pour échapper à des monstres avides de sang. Des images de films lui venaient par flash, tous relataient les chroniques d'une guerre de cent ans entre les hommes et les zombies.

CHAPITRE 26

Au matin, il trouva les filles endormies. En posant sa main sur le front de Mona, Landry sentit que sa fièvre était tombée. Ses bronches dégagées, elle respirait plus librement.

Il sortit sans bruit pour les laisser dormir. Lucas était déjà en bas, alimentant le poêle en bois sec. Ils partagèrent un thé fort.

— Tu sens pas la rose, dit Lucas en tordant le nez.

Landry éclata de rire, il se sentait reposé et de bonne humeur.

— Toi non plus sans vouloir te vexer, un truc entre les pieds sales, le bouc et une haleine d'huile rance.

— Il y a une baignoire en haut, tu sais ce qu'il nous reste à faire.

Ils firent chauffer plusieurs marmites d'eau pour remplir la baignoire. Dans la glace de la salle de bains, Landry avait cette maigreur fébrile des fakirs indiens.

Avec un reste de savon trouvé sur le lavabo, il frotta chaque centimètre carré de sa peau, se décapant jusqu'au fond des oreilles, frottant jusqu'au sang ses pieds décharnés de grand Christ espagnol : une lente résurrection. La chaleur détendait ses muscles moulus de fatigue.

Il sortit quand l'eau du bain fut tiède. Il se sentait plus léger, lavé jusqu'à l'âme, mais la vue de ses vêtements crasseux le déprima. La simple idée d'enfiler ces hardes le répugnait. Il se serait senti encore plus sale qu'avant de se laver.

Il les jeta dans l'eau tiède pour les frotter vigoureusement avec le savon ; il renouvela l'opération trois fois puis les rinça soigneusement à l'eau claire. Il enfila un peignoir qui traînait et descendit étendre sa lessive près du poêle.

Lucas, puis Pierre prirent le relais. Les casseroles chauffaient. Tout le monde avait besoin de se décrasser, de se laver le corps et

l'âme. En attendant que leurs vêtements soient secs, ils étaient tous les trois vêtus de vieux habits trouvés dans les placards, un accoutrement qui leur donnait un côté désuet de vieux acteurs préparant une pièce du siècle dernier.

En début d'après-midi, les filles émergèrent, les yeux collés de sommeil. Mona avala avec une grimace ses antibiotiques et le paracétamol, mais refusa de manger quoi que ce soit d'autre.

— Je ne sais pas comment tu comptes t'en sortir si tu ne manges rien, la réprimanda Carla.

En la menaçant, elle réussit à lui faire boire un peu du bouillon préparé avec les os du cassoulet, un cube Maggi et des carottes retrouvées sous la neige du potager. L'état de Mona s'améliora un peu, la maladie qui l'assiégeait depuis trois jours reflua, la laissant désarmée devant cette énergie qui revenait dans ses membres.

Dans l'après-midi, elle retrouva assez d'appétit pour réclamer une nourriture plus consistante.

— C'est bon signe, dit Landry.

Puis, ce fut au tour des filles d'occuper la salle de bain. Les chaudrons chauffaient en permanence sur le poêle qui ronflait. Pierre dut aller chercher en bois dans le bûcher.

Lucas décida d'effectuer une ronde avant la nuit. Il était inquiet à cause de cette histoire de bouc tourmenté. Des maraudeurs devaient traîner dans le coin. En prenant un chemin, il tomba à environ un kilomètre sur des traces de pas. Plusieurs hommes étaient passés par là, sans qu'il soit capable de dire précisément quand ni combien.

Au retour, il aperçut les filles devant la grange. Quelque chose faisait rire Carla. En l'apercevant, elle tourna la tête dans sa direction et s'arrêta de parler. Elle paraissait si frêle dans son anorak.

Carla releva ses cheveux pour dégager sa nuque dans ce geste de séduction qu'affectionnent les femmes. Il voulait lui parler depuis un moment sans en avoir le courage. Que signifiait l'amour pour un gibier traqué ?

Mona, qui lui tournait le dos, ne l'avait pas vu. Elle continuait de plaisanter, mais Carla avait sur le visage une expression étrange. Elle venait de rire aux éclats, pourtant elle paraissait soudain triste. Sous son anorak, elle portait un pull bleu trouvé dans la maison, un

bleu presque aussi clair que celui de ses yeux. Un regard de louve si pénétrant qu'il le mettait parfois mal à l'aise. En fouillant les chambres, Lucas avait dégoté des Gauloises blondes. Il tira de sa poche le paquet en piteux état.

— Mes dernières, vous en voulez ?

Mona se retourna, surprise.

— Tu étais làtoi ? Silencieux comme un Sioux avec cette neige. Bon, je vous laisse, je commence juste à m'en sortir de cette crève, s'excusa-t-elle avant de retourner vers la maison.

Carla fixa le paquet avec un mélange d'avidité et de dégoût avant de se résoudre finalement à en prendre une, comme à regret.

— J'avais laissé tomber la clope, mais j'en ai besoin en ce moment.

— De toute façon, ça comme le reste, ça sera bientôt fini, autant en profiter tant qu'il y en a.

Il craqua une allumette. Elle pencha l'or de ses cheveux, un soleil sur la neige de cimes éclatantes. Dans la lueur vacillante de la flamme, son visage aminci était encore plus beau. Ses yeux plus bleus que le ciel brillaient d'un éclat qu'il n'y avait encore jamais vu.

Tête relevée, Carla tira une longue bouffée. Avec une sorte d'ivresse dans le cœur, Lucas respirait son odeur mêlée à celle du tabac blond. Il se sentait bien, bercé d'ondulations intérieures qu'il n'avait jamais ressenties. Une griserie différente du désir brut qu'il avait connu dans les bras de ces filles vite prises sous un porche, ou en cellule de dégrisement au commissariat.

— Je peux bien m'offrir un petit plaisir, dit-elle, c'est mon anniversaire.

— Combien ? demanda Lucas.

— Devine, répondit-elle avec un sourire mystérieux. Les yeux pointés sur lui comme des couteaux.

Ce qu'il sentait s'épanouir en lui ne ressemblait à aucune émotion connue. Depuis quand ne s'était-il pas senti aussi bien ? L'enfance ?

— Je sais pas, je dirais vingt ans.

— Flatteur, vingt et un... Tu ne m'embrasses pas ?

En la prenant dans les bras, il sentit ses doigts se resserrer sur sa peau.

— Pas comme ça, imbécile.

Elle laissa tomber sa cigarette qu'elle avait déjà fumée jusqu'au ras du filtre. Elle l'écrasa du pied dans le mélange de neige et de boue. La main sur son épaule, elle déposa un baiser chaud sur la commissure de ses lèvres avant de faire glisser sa langue contre la sienne.

Elle lui avait pris la main, enroulant ses doigts dans les siens, passant son pouce sur ses phalanges dans une caresse timide. Ses traits avaient quelque chose d'un peu triste. Elle frissonna et le serra encore plus fort et, lorsqu'il mit sa main contre son sein gauche, il s'émerveilla de sentir son cœur battre aussi rapidement.

CHAPITRE 27

Le signal s'était réactivé hier soir et n'avait pas bougé depuis la veille. Un jour plus tôt, ils avaient abandonné sans regret leur vieille guimbarde sur le bas-côté pour continuer à pied. À quoi leur aurait servi une voiture sans essence ?

Ils avaient marché sans discontinuer sous un ciel d'acier, coupant à travers forêts et marécages gelés jusqu'à cette vieille ferme distante de moins de trois cents mètres. L'Anguille ajusta la molette de ses jumelles, le regard fixe d'un reptile venant de repérer sa proie. L'immense fatigue des derniers jours se fit soudain plus légère. Il exultait : le but enfin là, si proche, à portée de main. Un cadeau de chair et d'os qu'il déballerait bientôt.

Le nom de Carla s'affichait sur l'écran rétro-éclairé du mobile. Il rêvait aux choses délicieuses et cruelles qu'il pourrait bientôt infliger à sa Chérie. Sa chair odieuse palpitant sous le coton. Il ferait durer le plaisir des retrouvailles pour qu'il soit à la hauteur des sacrifices consentis : cette longue traque, le froid terrible, la faim, les souffrances infligées par la route, jour après jour.

En apercevant Lucas sortir dans la cour, une lueur démoniaque s'alluma dans les yeux de l'Anguille qui lâcha un petit rire ignoble.

— J'y crois pas, tous ces fils de putes, juste là, à portée de fusil.

Il fuma un peu d'amphétamine pour se sentir mieux et oublier la sensation de faim, le froid, la fatigue. Il se sentait invincible, débordant à nouveau d'énergie et saturé de haine.

Les trois hommes n'avaient presque pas dormi ou mangé depuis deux jours comme en témoignaient les ombres violettes qui dévoraient les yeux d'Ali et la maigreur de chat de gouttière de Mamadou qui semblait flotter dans ses vêtements trop grands.

Ali échangea un regard inquiet avec Mamadou : la folie de l'Anguille s'aggravait au fil des jours, cette fille lui pourrissait la tête. Ils observaient avec inquiétude le gonflement des petites veines bleues de ses paupières, ses yeux plus sombres que jamais, son sourire de vampire ténébreux.

La vue de la maison leur redonna des forces insoupçonnées. Ils n'allaient pas renoncer maintenant alors que ceux qui avaient buté Yanis et Rayan étaient là, à un jet de pierre. Sans se l'avouer, ils n'en avaient plus rien à foutre de ces deux connards, seuls comptaient la nourriture, le cul des filles et la perspective de dormir au chaud.

Une demi-heure plus tard, ils entamèrent un mouvement tournant en passant à couvert par le sous-bois, perdant de vue la ferme pendant quelques minutes.

Pierre sortit précisément à ce moment pour chercher du bois. En chemin, il s'arrêta dans une remise à la recherche d'outils et ne vit pas les trois narvalos se glisser dans la cour, ni quand ils pénétrèrent dans la maison. Assis près du poêle, ni Landry ni Lucas n'eurent le temps de saisir leurs armes.

— Surprise ! hurla l'Anguille en sueur.

Son revolver était braqué sur Landry qui, sur le coup, ne les reconnut pas. Tous avaient terriblement maigri : des vampires à l'inquiétante légèreté spectrale.

— Où est la gouèrede Nanterre ? hurla l'Anguille en sueur.

En saisissant le coup d'œil anxieux de Mona vers l'escalier, il se précipita à l'étage. Un cri horrible griffa les murs de la maison. Quelques instants plus tard, l'Anguille réapparut traînant une Carla terrifiée par les cheveux, la tirant violemment vers lui, comme s'il voulait lui arracher la tête des épaules.

Il fit valdinguer Carla avec un brusque rire de crécelle qui résonna comme dans une salle de bal vide à minuit. À ce bruit de verre brisé, Landry se souvint de son cauchemar, le même rire de fou. Un grand frisson lui prit tout le corps. Une chair de poule qui hérissait toute la surface de sa peau, même son visage et le dessus de ses mains.

— Après l'effort, le réconfort, je te promets qu'on va s'amuser un peu, dit-il en fixant un regard de reptile drogué sur sa proie anesthésiée par la peur.

Quelque chose grandissait en lui, quelque chose de maléfique. Il parlait d'une voix sans timbre qui terrifiait Carla. Lucas pensa à un cobra face à un lapin. Affamés, Mamadou et Ali mettaient sens dessus dessous le cellier. Georges lança un regard à Mona qui avala sa salive avec une grimace.

— Pour l'instant, le ventre commande, mais tu ne perds rien pour attendre sale petite morue, mes potes se tirent sur l'élastique depuis Nanterre, ils sont remontés à bloc.

Lucas se demandait comment la bande les avait retrouvés et où était le chef. Il s'étonna qu'aucun des narvalos ne demande après Pierre avant de réaliser qu'ils ne l'avaient jamais vu à Nanterre où Pierre était resté dehors pour surveiller le Picasso. Mais celui-ci ne tarderait pas à revenir avec le bois.

Le regard qu'il échangea avec Landry l'informa que lui aussi pensait à son fils. Chaque minute augmentait le risque de voir le gosse débarquer et se prendre dans cette nasse mortelle. En pensant qu'à Nanterre, il avait empêché Lucas de débarrasser définitivement l'humanité de ces fumiers, Landry se sentit coupable de la même faiblesse que ces démocraties qui avaient montré trop de coupable complaisance et de mansuétude envers leurs ennemis mortels.

L'odeur de peur était montée d'un cran emplissant la pièce d'une lourdeur acide. L'Anguille était de toute évidence camé à mort. Il ne tenait pas en place, parlait en permanence. Le cerveau lancé à plein régime comme une locomotive rendue folle.

Avec un type dans cet état, tout pouvait arriver. Un cintré capable dans un accès de démence de vider son chargeur juste parce qu'il avait cru croiser un mauvais regard.

Accroupie, Carla respirait difficilement. Elle faisait une crise d'angoisse, se pressant contre Mona pour chercher auprès d'elle une illusoire protection. Bouche ouverte, elle s'était recroquevillée sur le côté, une boule de chair, le cœur battant comme celui d'un sprinter ; se rétractant comme pour faire oublier la panique dans ses yeux.

Mona était d'une pâleur terrifiante, le regard étincelant de haine. Un archange en colère, encore plus inhumaine que Georges. Ses yeux en amande avaient encore grandi : des lance-flammes remplis

de guerre. Les ailes fines de son nez palpitaient, sa chevelure de Walkyrie roulait sur ses épaules magnifiques. Une reine barbare.

La tension était si palpable que Lucas en frissonna. Il savait que Mona n'avait pas oublié son père égorgé, les brûlures de cigarette. Ce corps aimé qui pourrissait au fond d'un obscur jardinet de Nanterre. Il la savait capable de sacrifier sa vie pour se venger.

Dans le poêle, le feu était en train de s'éteindre.

— On se les gèle dans cette taule, toi ! Va chercher du bois, ordonna l'Anguille à Lucas, Mamadou tu accompagnes Mossieur.

Les deux hommes sortirent dans la cour pour se diriger vers le bûcher. En train de remplir une brouette, Pierre entendit des voix dans la cour. À travers la fente des planches, il vit un Black tenant son arme braquée sur la nuque de Lucas. Il saisit une serpe et se plaqua derrière la porte. Quand celle-ci s'ouvrit, Lucas entra le premier dans la cabane, l'autre marchait trois pas derrière.

La serpe s'abattit sur la nuque avec un bruit mat de boucher. L'homme eut un affreux frémissement dans tout le corps. Puis il tomba à genoux sur la terre battue avant de s'affaisser sur le côté comme une tente sans piquets. Lucas se retourna.

— Merde gamin, tu me scies, tu l'as pas loupé ce fils de pute.

Pierre se sentait mal devant ce corps sans vie. Tout s'était passé avec une lenteur curieuse, presque onirique ; mais tout avait été terminé en un instant. Il regarda le corps inerte sur le sol poussiéreux. La mort était une chose surprenante. Il tremblait comme une feuille, le ventre pris de nausée. C'était la première fois qu'il tuait. Lucas ramassa le pistolet de Mamadou :

— Un Tokarev russe, du bon matos, le chargeur est plein. Ne traînons pas ici, les autres risquent de s'inquiéter.

Ils se glissèrent dans la ferme par la porte de derrière. Dans la pièce principale, l'Anguille pérorait toujours à voix haute, injuriant les captifs de tous les noms, leur promettant les pires outrages.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent ces deux enfoirés ? On se les gèle.

Ils avaient déjà trop tardés. Pierre sentit dans son estomac une grosse boule d'angoisse pousser vers le bas en comprimant ses intestins. Il mordit l'intérieur de sa joue jusqu'à sentir le goût du fer sur sa langue.

Avec les doigts, Lucas fit 5, 4, 3... À zéro, il ouvrit le feu pendant que Pierre lançait la serpe vers la tête d'Ali. Avant qu'Ali n'ait eu le temps de se retourner, Lucas lui avait vidé la moitié de son chargeur en plein thorax. À chaque impact, son corps parut recevoir une décharge électrique. L'Anguille eut le temps d'appuyer sur la gâchette, mais Landry le fit chuter d'une balayette.

Mal ajusté, le tir de l'Anguille se contenta de balafrer la cloison. Lucas prit le temps de viser le Narvalo à terre, mais le Tokarev s'enraya. En un instant, Georges se releva, le bouscula et se précipita dehors. Quand Lucas sortit dans la cour, la silhouette de l'Anguille toujours sous l'influence des amphètes bondissait déjà comme un diable en lisière de forêt.

Lucas courut dans sa direction. Il l'aperçut à nouveau traversant le ruisseau gelé. La neige était profonde, les troncs des résineux se succédaient. Il ne pouvait aller très vite à cause des plaques de verglas, mais il se rapprochait et la parka de l'Anguille n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Il allait l'empoigner. Quand un craquement trahit sa présence, le narvalo se retourna et leva son arme. D'un coup de pied, Lucas balança de la neige dans sa direction. L'Anguille recula contre un tronc puis braqua à nouveau son arme. Lucas entendit une détonation. Il leva le bras et vida son chargeur droit devant. Quelques secondes d'éternité suspendue.

Quand il ouvrit les yeux, il était vivant et l'Anguille avait disparu. Il y avait juste du sang sur la neige. Il l'avait touché, cette fois-ci c'était certain. Il suivit les gouttelettes rouges pendant une dizaine de minutes avant de perdre leur trace. Il rengaina son arme, il titubait, épuisé. Puis, il s'en retourna, plein d'amertume.

Pendant l'assaut, Carla était restée prostrée, les joues maculées de larmes. Quand tout fut terminé, elle se précipita en larmes dans les bras de Lucas. Une terreur infinie brillait dans ses yeux comme un diamant maléfique. Il faudrait du temps pour que l'épouvante se retire comme une vague à marée basse.

— Ce salopard s'est tiré, mais il est blessé, dit Lucas.

— Et le troisième ? demanda Landry.

— Ton fils ne lui a laissé aucune chance.

Landry fixa Pierre avec un mélange de fierté paternelle et d'inquiétude rétrospective. Pour la première fois, il ne le considérait

plus comme un adolescent rêveur, mais comme un homme. Il pensa à ces tribus où, pour devenir adulte, il fallait tuer son premier ennemi.

La nuit suivante, un bougeoir à la main, Carla se leva pour rejoindre Lucas. Elle avait attaché ses cheveux pour mettre en valeur sa nuque. Un moment, il admira la perfection de ses traits dans les reflets vacillants de la flamme. Elle avait connu l'horreur pourtant, malgré cette abjection, son visage gardait une parfaite sérénité, une douce bienveillance. À ce moment précis, Carla semblait inaccessible à la peur et aux souffrances. Une fée blonde, étincelante de beauté, étrangère aux tourments de ce monde hostile qui cernait leur fragile refuge.

Elle s'était assise sur le lit. Les mains posées bien à plat sur le drap, les doigts écartés. Elle portait un pull noir trouvé dans une armoire. Un ensemble assez décolleté pour exposer ses clavicules que les épreuves de la route avaient rendues saillantes.

Lucas était troublé. Même après toutes ces épreuves, Carla était la plus belle femme qu'il n'ait jamais rencontrée. Il en arrivait presque à comprendre l'obsession de l'Anguille. Elle ne disait rien. Lui hésitait entre le désir de la serrer dans ses bras et celui de la contempler des heures durant. Un ange bouleversant, tombé du cosmos dans cet enfer terrestre où sa beauté la condamnait à n'être qu'un éternel objet de convoitise.

Dans ce monde d'épouvante, la perfection était une malédiction, un terrifiant fardeau. C'était cette grâce qui avait attiré la foudre sur Carla et son mari, qui l'attirerait encore jusqu'à ce que les années offrent enfin à ses traits le répit de la laideur. Une malédiction dont elle avait été consciente dès l'enfance en lisant le désir dans les yeux de ces hommes qui auraient pu être son père et la crainte dans ceux des épouses. Elle représentait tout ce qu'ils convoitaient et tout ce qu'elles redoutaient. Sa beauté ressemblait à un funeste sortilège capable d'anéantir ceux qu'elle aimait : un cadeau du Malin attirant le malheur sur ses proches comme le fer attire la foudre en montagne.

Lucas la saisit par la nuque, un geste doux, lent. Carla s'était un peu raidie, comme effrayée. Puis il prit sa bouche d'épices et de miel chaud. Il était prêt à la protéger, à porter avec elle le fardeau de sa

splendeur tragique comme on porte une croix. *Carla est la meilleure chose qui ne me soit jamais arrivée*, pensa-t-il. Il se sentait un peu idiot. En pensant à sa vie jusqu'à présent, il ne trouvait rien d'important à mentionner. Si sa vie était vide, cela signifiait-il qu'il était déjà mort ? Pourtant il se sentait soudain rempli de quelque chose de dense : une femme pouvait-elle suffire à combler toute une existence ?

Elle se déshabilla, s'arrêtant parfois pour l'embrasser avec douceur. Tout leur tombait dessus en même temps. Une sensation épaisse, suffocante s'emparait d'eux. Elle se laissa ouvrir, découvrir, toucher, explorer. Chacun s'agrippant au corps de l'autre avec la violence désespérée de naufragés en pleine tempête.

Il la pénétra doucement et lui fit l'amour comme si c'était les dernières heures de sa vie, de leurs vies. Qu'ils meurent ou survivent, désormais ce serait ensemble. Un soupir plaintif s'échappait de sa poitrine : un souffle comme le hoquet d'un petit enfant. Des vagues d'extase traversaient ses yeux trop clairs. Des rêves et des cauchemars.

En contemplant son corps dévasté au milieu du grand lit, il pensa à l'enfant qu'elle lui donnerait quand cet enfer prendrait fin. Cet enfant, il l'aimait déjà, comme il aimait Carla. Une larme apparut sur sa joue, une larme qu'elle prit pour de l'amour.

Pour la première fois depuis longtemps, il était heureux, enfoui dans son corps de femme, capitonné contre sa peau, entre ses chairs ouvertes, fragiles. Le ventre de Carla effaçait la douleur, la faim et le froid. Comment avait-il pu oublier que cette béance humide était seule capable de consoler de la douleur d'exister ? Ce ventre profané dont il avait cru qu'il ne pourrait plus produire que des larmes, cette chair souillée, elle les lui offrait.

Toute la nuit, les courbes de Carla palpitérent pour lui. Une douce tiédeur logée dans ses creux. Ils perdaient la notion du temps et de l'espace. Ses doigts cherchant son cou de cygne. Un monde chimérique où seule cette chambre existait, fragile bulle protectrice au centre des ténèbres intersidérales, si loin des hommes et de leur désir brutal.

Au petit matin, elle se blottit une dernière fois contre sa peau tiède. Ses cheveux sentant la nuit. Il avait compris qu'il s'agissait

vraiment d'amour quand il s'était réveillé avec cette lumière au fond du cœur. Elle s'était levée sans un mot, le laissant dans sa paix reconquise, regagnant son lit sans bruit, pour ne pas réveiller les autres.

Mona dormait avec un visage d'une extraordinaire jeunesse. Son corps guéri rattrapait la dette de fatigue de la maladie. Manger et dormir, elle ne faisait plus que cela. Carla s'endormit sur-le-champ avec, pour la première fois depuis longtemps, un sourire apaisé.

Dans la cuisine, Landry avait préparé du café brûlant. Une fois le liquide passé, il s'assit, le sucra et porta le verre à ses lèvres. Une brume légère l'avait envahi. Il réfléchissait en silence, ne quittant pas la cour des yeux.

Le danger qui rôdait à la surface du monde s'était rapproché, la mort pouvait survenir à tout instant. Si les narvalos les avaient découverts, alors d'autres viendraient. Sans compter celui qui s'en était sorti et qu'ils appelaient l'Anguille. Ils n'étaient plus en sécurité ici. Rester c'était s'exposer à d'autres bandes d'assassins.

Derrière la vitre, le temps exécrationnel donnait envie de rester couché, une pluie glacée tombait, effaçant le profil des montagnes et tambourinant sur le toit. Vers dix heures, une neige lourde se mêla à la pluie, de gros flocons mouillés qui formaient une boue glacée au sol.

Le temps se débattait comme une bête prisonnière cherchant à fuir ce trop long hiver. Personne ne parla de reprendre la route. Il alla chercher le coutelas qu'il avait trouvé et une pierre à affûter.

Pour tromper l'ennui, il passa le reste de la matinée à aiguiser avec soin la lame de son couteau jusqu'à obtenir une finesse extrême. Après une brève discussion, ils décidèrent de rester une nuit de plus pour offrir un dernier répit à leurs corps épuisés. Et puis, reprendre la route avec ce temps pourri, c'était la certitude d'attraper la mort.

Ils ramenèrent du bois sec pour nourrir le grand feu et chasser l'humidité qui revenait dès que le poêle ronflait un peu moins fort. Après leur long périple, une sorte d'apathie s'était abattue sur eux. Lucas pensa à ces petits mammifères qui se terraient pour passer la saison morte dans un demi-sommeil. Des bêtes qui leur ressemblaient avec la survie pour unique obsession.

Une excitation les saisit quand Pierre trouva un vieux radiocassette JVC dans un placard. Les piles étaient encore bonnes. Ils purent capter la Radio Suisse Romande sur les grandes ondes. Avides de nouvelles, ils s'étaient tous regroupés près du poêle.

— *Radiodiffusion suisse, chers auditeurs, bienvenue dans le programme romand. Toujours à la une de l'actualité, les violents affrontements qui font rage en France et la crise des réfugiés.*

Nous sommes en duplex de Paris avec notre envoyé spécial en France Julien Denériaz... Julien, comment évolue la situation depuis notre dernier point info ?

— *Bonjour Genève, ici la situation demeure extrêmement confuse. De violents combats opposent toujours les groupes armés ayant fait allégeance au califat et les milices se revendiquant de Rempart. Il semblerait, je dis bien semblerait, que la plupart des villes du sud de la France soient tombées aux mains des islamistes. Marseille servirait de tête de pont pour les renforts islamistes partis depuis les ports du sud de la Méditerranée.*

À Lyon la situation demeure très incertaine. Des unités blindées de l'armée de terre soutenues par des miliciens avaient lancé avec succès une contre-offensive dans les zones djihadistes faisant des centaines de victimes — notamment civiles. En région parisienne, toute la capitale intra-muros et les banlieues sud et ouest sont aux mains de Rempart. Le nord et l'est de l'Île-de-France sont tenus par les troupes du Califat. Le front les séparant, nommé ligne verte, semble stabilisé. Il existe également des quartiers tenus par des chefs de guerre locaux. En Bretagne, l'écrasement des islamistes par des unités d'infanterie de marine alliées à Rempart a considérablement affaibli le Califat. Les atrocités commises par les islamistes sur plusieurs centaines de prisonniers à Rennes et Nantes ont révolté jusqu'à leurs plus fermes soutiens.

Au Pays basque et en Corse on signale des exactions qui rappellent la purification ethnique lors de la guerre de Bosnie. Les nationalistes locaux affirment vouloir créer des états désislamisés. Ailleurs, de violents combats font rage autour des grandes villes. Les campagnes livrées à elles-mêmes semblent s'être vidées en raison d'une insécurité croissante due à bandes criminelles qui dévastent fermes et villages. La crise alimentaire est de plus en plus aiguë :

une pénurie de nourriture et de médicaments qui n'épargne plus aucune région. Un marché noir de contrebande semble d'ailleurs s'être développé dans les zones frontalières.

Une nouvelle fois, la réunion en urgence du Conseil de sécurité n'a débouché sur aucune décision concrète quant à une intervention internationale. Les risques d'embrasement des diasporas musulmanes refroidissent les ardeurs des pays voisins : les seuls à pouvoir lancer à grande intervention terrestre.

À Berne, le Conseil Fédéral réuni en urgence a rappelé sa ligne directrice : fermeture des frontières, neutralité de la Confédération, mise en alerte des forces armées terrestres et aériennes, protection et aide humanitaire aux civils notamment dans les camps de réfugiés installés à Saint-Julien-en-Genevois et Pontarlier.

Landry ne toussait plus et se sentait mieux ; son cœur battait normalement, aucune transpiration ne perlait sur son front et ses mains étaient normalement chaudes. Il dilua du lait concentré dans de l'eau chaude, rajouta du cacao sucré. En fouillant les placards, il trouva un fond de miel dans un pot et un bocal de biscuits : des broyés du Poitou. Il trouvait le nom joli. Il s'attabla comme un roi devant un festin rejoint par Pierre, les traits froissés, qui se frottait les yeux. Landry lui montra le pot de miel.

— Tu te souviens ?

— Les ruches de grand-père ? répondit Pierre les yeux soudain brillants, elles étaient au pied des alpages et j'avais peur de me faire piquer.

— La dernière fois que nous sommes rentrés commence à dater, dit Landry avec une pointe de regret dans la voix, il va être surpris de voir ce que tu es devenu.

Pierre savait que c'était la façon pudique que son père avait de faire des compliments. Lui aussi sentait que ce voyage éprouvant avait bouleversé la structure de sa personnalité. Il avait quitté le cocon trompeur de l'enfance, un monde chaud et sucré, pour celui, âpre et hostile, des adultes. Il avait tué un homme de ses mains et sentait vaguement que ce meurtre ne serait pas le dernier.

Le lendemain, ils repartirent dès l'aube.

CHAPITRE 28

L'histoire nous enseigne que lorsqu'une race barbare affronte une culture endormie, les barbares l'emportent toujours.

Arnold Toynbee

Depuis la veille, ils suivaient le remblai de la voie ferrée, marchant sur des traverses pourries entre les rails rouillés sur lesquels ne passait plus aucun train depuis longtemps. Pierre avançait le pas léger ; des gouttelettes de rosée perlaient sur sa parka. Le privilège de la jeunesse, pensa Landry, en le voyant avaler les kilomètres sans se plaindre. Depuis le départ, ses épaules s'étaient élargies, son visage avait perdu son côté poupin. Ses traits juvéniles s'effaçaient avec les épreuves. Pierre imposait la cadence de son pas et trouvait toujours des ressources pour appuyer le groupe.

L'épais brouillard échappé du marais faisant du remblai une jetée de pierre lancée en plein océan. Des lambeaux venaient ramper en lentes vagues de coton gris sur les rails. Ils étaient alors plongés jusqu'au torse dans une brume que le soleil d'hiver était impuissant à disperser. Un voile fantomatique qui ondulait lentement pour mieux les noyer dans une haleine de rouille et de bois mouillé.

Quand le suaire montait de l'eau morte, une odeur bourbeuse de plantes pourries dominait sur toutes les autres. Une mer de brume dans laquelle ils murmuraient à voix basse comme des pénitents dans un cimetière. Un froid si humide qu'il leur semblait avoir de l'eau à mi-mollet. Parfois, des mouvements d'animaux les alertaient et ils se prenaient à penser à l'Anguille.

Vers l'Est, les montagnes disparaissaient dans la pénombre du ciel. Pierre pensa aux fins clochers à bulbes, aux lacs bleus posés sur les cimes, aux matins délicieux de l'enfance lorsque le soleil

éclaboussait de rose les pics pendant que la brume s'attardait dans les vallées. Avec le lever du soleil, les étoiles pâliraient, l'air s'éclaircirait en déposant son brouillard de rosée, ils pourraient alors apercevoir l'entrée formidable de la vallée gardée par la silhouette peu avenante d'une forteresse médiévale : une sombre architecture militaire avec une large assise rocheuse et des murailles biseautées en massue saxonne. Un lieu que les légendes locales nommaient la « Maison du Diable ».

Avant de monter vers l'alpage, il leur faudrait d'abord franchir la rivière qui devait être haute avec la pluie des derniers mois, puis longer la rive. Landry redoutait ce qu'il allait trouver là-haut tant le pays semblait avoir été vidé de ses habitants

Au crépuscule, ils sentirent d'abord l'odeur fraîche du gravier mouillé avant de voir la berge plantée de peupliers pointus ; des touffes de saules tristes poussaient sur les bancs de sable. L'ensemble donnait une impression oppressante d'abandon.

— Impossible de traverser à gué, dit Landry, le courant est trop fort.

Le ciel n'annonçait rien de bon avec ses meutes de nuages : sombres vaisseaux chargés de pluie assiégeant les sommets.

Malgré le jour déclinant, ils distinguaient nettement le pont ferroviaire. Jusqu'à présent, suivre la voie ferrée s'était révélé un choix judicieux. Les brigands s'intéressaient à l'essence et aux voitures ; ils délaissaient ces voies oubliées. Puisqu'aucun train ne circulait plus, tenir une voie ferrée ne présentait aucun intérêt. Mais était-ce également le cas pour les ponts ? Rien n'était moins sûr.

Landry observa la berge opposée avec le sentiment que c'était seulement maintenant que tout commençait vraiment. Ils firent un feu dans une combe abritée et mangèrent en silence, sans plaisir. Pourtant, Mona, plus généreuse que d'habitude, avait sacrifié le reste des haricots secs pour épaissir la soupe. Landry fit remarquer :

— Sur ce sol gelé, nous ne laisserons aucune trace.

— Pour une fois que les éléments jouent en notre faveur, soupira Mona.

En partie masquée par les nuages, la Lune donnait une lumière sinistre à la blancheur d'os. Lucas frissonna, il avait le sentiment

qu'une présence hostile les observait dans la nuit. Il crut entendre un rire, mais il garda pour lui cette sensation déplaisante.

Ils bouclèrent les sacs. Pour s'approcher du pont, ils durent contourner des marécages dans une odeur humide et vaguement monstrueuse. Un vent mouillé venait vers eux. Leurs pupilles s'accoutumaient à l'obscurité. Une bestiole invisible bruissa dans un buisson.

— On est près du pont, dit Lucas.

Soudain, ils entendirent des aboiements.

— Mauvaise nouvelle, grimaça Lucas, il y a un autre pont ?

— À vingt kilomètres en aval, répondit Landry, ça rallonge le trajet du double. Deux jours de marche sans même être certain de pouvoir passer. Vu notre état d'épuisement, il faut passer ici, coûte que coûte. Malgré les chiens et malgré leurs maîtres.

Lucas vissa soigneusement le silencieux sur le filetage du Glock puis ils reprirent leur approche. Les aboiements étaient plus sonores portés par l'air glacé. Leurs lampes éclairaient le sol pour repérer d'éventuels pièges à loups. Ces mâchoires d'acier que les paysans affûtaient à la meule pour se garder de la peur qui rôde.

— Certains fils de putes les enduisent de merde, dit Lucas, une simple écorchure et t'es bon pour la septicémie galopante.

En se réarrangeant dans le ciel, la masse nuageuse découvrit la lune. Ils virent alors à l'entrée du pont une cabane faite de brique et de broc. Des inconnus s'étaient arrogé un droit sur ce passage comme le faisaient jadis seigneurs et brigands.

Lucas fit signe d'attendre. À l'intérieur de la cahute, ils ne devaient pas être plus de deux vu sa taille, mais les guetteurs pouvaient appeler des renforts en cas de besoin. Il aperçut une vieille sirène à manivelle et deux grands chiens enchaînés qui se reniflaient : une race rude, étroite, très différente des bâtards aux yeux jaunes qui envahissaient les villes.

Grâce à l'approche sous le vent, les bêtes n'avaient pas détecté leur présence. Le court canon du Glock 21 était précis jusqu'à vingt mètres. Guère plus. Lucas rampa jusqu'à la limite du couvert. C'est alors qu'il sentit le bruissement du vent qui commençait à tourner. Les chiens allaient le flairer. Il n'avait plus le temps.

Appuyé contre un tronc, il cala son avant-bras en prenant soin de le bloquer. Il évaluait ses chances à deux sur trois, pas plus. La bête n'émit qu'un faible gémissement en s'affaissant.

Maintenant, il fallait faire vite avant que le second animal ne hurle à la mort. Il avait dans la ligne de visée le chien qui reniflait le cadavre en poussant des gémissements. La balle le toucha à la tête. Le champ était libre.

— Vite, avant qu'ils réalisent que leurs chiens sont silencieux.

Ils avançaient le plus prudemment possible. Une épuisante attention de chaque instant. Si ceux de la cabane découvraient les chiens crevés, ils donneraient l'alerte et la battue commencerait.

Ils passèrent à deux mètres à peine de la cabane et atteignirent enfin le remblai du pont. S'aidant des lampes de poche, ils marchaient sans bruit sur les traverses, essayant de garder un bon rythme.

Lucas sentit à nouveau une présence hostile dans la nuit. Cette fois, elle était derrière lui. Il en était certain. Comme un rire dans sa tête. En arrivant près de la rive opposée, il tendit l'oreille, mais ne perçut que le silence.

Puis il sentit avec soulagement la terre sous ses pieds. Maintenant, ils devaient s'enfoncer le plus vite possible sous le couvert protecteur de la forêt. Soudain des coups de feu retentirent, puis la stridulation d'une sirène déchira le silence.

— Ils ont trouvé les chiens, murmura Mona, maintenant on court...

Des voix montèrent dans la nuit. Ils ignoraient le nombre des poursuivants, ils couraient en suivant la lampe de Lucas qui éclairait le sol, ils entendaient des clameurs. Ils obliquèrent à gauche. Le bruit derrière eux baissa un peu, les chasseurs se sont séparés en deux groupes, pensa Lucas.

— Il faut ralentir pour faire moins de raffut.

Un vieux muret de soutènement jetait une ombre lunaire. L'index sur les lèvres, Lucas leur fit signe de s'y abriter. En se retournant pour chercher Landry du regard, il s'aperçut que celui-ci avait disparu. Impossible de l'appeler sans rameuter les autres. Il le maudit intérieurement puis se glissa dans l'espace délimité par le mur.

Landry attendait en embuscade. Le moindre souffle d'air l'alertait. Sa main droite serrait son grand coutelas. Le temps parut interminable. Il était dans une sorte de nulle part, flottant dans un espace si onirique que son cœur manqua défaillir quand quelque chose de lourd craqua près de lui.

La présence qu'il ne pouvait distinguer ne venait pas de la direction d'où lui parvenait le fracas de la meute. Une ombre qui avançait lentement dans le noir, faisant craquer des brindilles de bois mort. C'était plus pesant qu'une bête s'il en jugeait par le bruit froissé des feuilles sèches. Il retint son souffle, terrorisé par cette présence si proche, si puissante.

Il aurait voulu bondir sur l'ombre, mais tout son corps était tétanisé de peur ; ses jambes dures ne lui obéissaient plus. C'était comme si tous ses neurones venaient de disjoncter.

L'ombre s'immobilisa, tendue comme une arbalète. Landry devinait la masse ligneuse du dos, le souffle rauque d'un homme hors d'haleine. Il ne pouvait pas tirer. Sans silencieux, il ne ferait qu'attirer sur lui la meute des tueurs.

Il serra les dents et lança toute la masse de son corps vers l'avant, enfonçant son couteau de toutes ses forces dans les reins qu'il devinait.

L'homme se raidit, ses muscles se contractèrent violemment. Landry plongea la lame profondément puis remonta la pointe vers le haut. Un flot de liquide chaud s'échappa des reins de l'inconnu, une source puissante, saccadée, poussée par le cœur qui s'affolait, inondant ses mains.

Le corps tituba à peine, alors Landry frappa à nouveau. L'acier pénétra dans la chair comme dans du beurre. Il sentit un organe s'ouvrir et un nouvel afflux de chaleur couler sur ses mains. La silhouette chavira. Il imagina l'effroi de l'homme, ses yeux dilatés par la terreur. Il le sentait mourir : une mort silencieuse dans un bois ténébreux.

Il ne s'arrêta de frapper que quand le corps s'affaissa. Le cœur rompu dans un dernier spasme. Un moment, il crut s'évanouir : les jambes coupées au point de devoir s'asseoir sur un tronc mort, les yeux vitreux, le sang battant ses tempes. Sa respiration sifflait, suffocante. Il ferma les yeux et se sentit soudain très mal.

Il venait de tuer un homme à l'arme blanche comme on saigne un cochon à l'entrée de l'hiver. La sensation du corps de l'autre, la tiédeur de son souffle, ce liquide gras et chaud. Sang et sueur mêlés. Grand saigneur.

Ses membres tremblaient comme les pattes d'un chien qui monte sa chienne. Les yeux noyés de sueur, il aurait voulu s'allonger, s'enfouir sous les feuilles mortes, dans l'humus tiède, attendre que la mort vienne le prendre. Juste se coucher pour l'éternité et mettre un terme à cette sinistre mascarade.

De sa manche, il essuya son visage en sueur. Il s'accroupit et avança la main. La forme tiède ne respirait plus, il n'arrivait pas à distinguer son visage. Il avait juste envie de pleurer sans savoir si c'était parce qu'il avait tué un inconnu ou parce qu'il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie.

En fouillant l'homme, il trouva un revolver et un portefeuille qu'il glissa dans sa poche. Il perçut soudain des clameurs proches, des blocs de présence hostile se déployaient dans sa direction.

Il se sentit gagné par le découragement. Cette expédition lui apparaissait comme un voyage au bout de la nuit. Même s'il échappait à ses poursuivants, d'autres viendraient. Il lui faudrait lutter encore, fuir jusqu'à être un jour à son tour couché dans la forêt.

Il pensa aux chasseurs de la préhistoire, qu'auraient-ils fait dans sa situation ? Face à un clan hostile voulant les anéantir ? Ses ancêtres devaient posséder la solution puisqu'ils avaient survécu aux batailles préhistoriques. En tout cas, assez longtemps pour transmettre leurs gènes. Mais Sapiens vivait désormais en ville : une bête d'élevage inapte à la vie sauvage.

Les Cro-Magnon se seraient amusés de son embarras pour allumer un feu. Lutter pour la survie exigeait non seulement audace et sagesse, mais surtout un courage terrifiant, une détermination sans faille. Ses aïeux seraient déjà en train de débiter le cadavre tiède pour prendre sa chair et sa cervelle, avides de s'approprier la force et l'âme du guerrier vaincu.

Il entendit quelque chose dans le noir. Un murmure. En reconnaissant la voix inquiète de Mona, il comprit que c'était une fausse alerte. Il lui en voulait de prendre autant de risques. Si c'était

l'autre qui avait survécu, Mona serait tombée entre ses griffes et son sacrifice aurait été vain.

— Je suis là Mona, j'arrive.

Il se leva dans un effort surhumain. Il devait fuir. Les autres approchaient, il les entendait. Il rejoignit ses compagnons et ils se remirent en marche en espérant que la nuit se referme sur eux, protectrice et inquiétante. Chaque pas arraché à l'épuisement les éloignait un peu plus du funeste pont. Malgré le froid, l'effort était si violent que la sueur leur brûlait les yeux.

Ils s'arrêtaient à intervalles réguliers pour écouter. Parfois, le silence était coupé d'une rapide agitation de gibier surpris dans un taillis et des peurs paniques d'enfant les saisissaient.

Cela dura longtemps, jusqu'à être incapables de faire un seul pas de plus, ils se laissèrent tomber sous un couvert de frênes. Cette fois, c'était sûr, ils étaient au bout du rouleau. Gluant de sang, Landry puait la mort.

Ils restèrent longtemps ainsi, tentant de reprendre des forces. Ils crevaient tellement de froid qu'ils n'eurent pas assez de lucidité pour réaliser qu'allumer un feu était la dernière chose à faire. Mais le bois trempé de pluie refusa de prendre et ils se contentèrent d'aliments froids. Lucas comprit plus tard que ce bois mouillé leur avait probablement sauvé la vie.

Soudain, un son aigre suivi d'un étrange sanglot fit sursauter Pierre. Landry éclata de rire.

— Un renard, Pierre, juste un renard qui glapit.

Pierre pensa à cette bête condamnée à errer dans les bois, il se demandait si le renard souffrait de cette vie passée à guetter les bruits furtifs des petits mammifères lui servant de nourriture. Ils renoncèrent à camper là où faire du feu était impossible. Il leur fallait trouver un endroit plus sec.

Une vague lueur apparut enfin vers l'Est. Ce fut Pierre qui, le premier, vit la grotte. Au pied d'une paroi, un éboulement calcaire formait une rampe d'accès naturelle à une cavité creusée dans la roche à une dizaine de mètres du sol.

— Tu crois pouvoir monter ? lui demanda Mona.

— Je peux toujours essayer, répondit Pierre.

Il peina à escalader les débris rocheux, trébuchant à chaque pas sur le pierrier, manquant de perdre l'équilibre en déclenchant une avalanche de rocailles. Il finit par disparaître de leur champ de vision avant de resurgir une minute plus tard.

— C'est parfait comme endroit, essayez de monter.

Ils le rejoignirent avec difficulté tant la pente était raide. La fracture s'évasait pour former une cavité profonde au sol plat et argileux. Au centre se trouvaient un reste de foyer, une brassée de bois mort, des mégots et de vieilles canettes de 1664. Des jeunes devaient s'y réunir pour fumer et boire entre amis.

Les feuilles sèches s'enflammèrent vite, le bois prenait bien. La paroi renvoyait la chaleur vers l'intérieur. Rapidement une douce tiédeur emplit la cavité comme elle l'aurait fait d'un ventre. En tassant des feuilles, ils aménagèrent des couches sommaires et, ivres de fatigue, s'endormirent serrés les uns contre les autres.

Lorsque Landry s'éveilla, il esquissa le geste machinal de ramener sur lui sa couverture. Il sentit sur sa joue le froid d'un linge mouillé avant de réaliser que son visage frottait contre la pierre.

Seul le craquement du feu était perceptible. Il alla jusqu'à l'entrée de la grotte. La nappe de brouillard qui enveloppait la vallée comme un linceul lui fit penser au Saint Suaire conservé près d'ici avant d'être transféré à l'est de ces Alpes éraillées de pluie.

Il remit du petit bois sur les brandons et tisonna pour ranimer le feu. Quand les flammes léchèrent les brindilles, il ajouta sur la flambée des branches plus conséquentes.

C'est alors qu'il vit les dessins polychromes sur la paroi. On était loin de l'élégance de l'art rupestre de Lascaux ou de la grotte Chauvet. Le trait grossier expliquait probablement que ce lieu n'ait pas été jugé digne d'être classé.

Il ignorait de quand dataient ces dessins primitifs. La préhistoire s'étendait sur une période si longue qu'elle donnait le tournis. Des silhouettes ocre semblaient en fuir d'autres de couleur brune portaient arcs et javelots : des corps massifs plus grands, une race plus charpentée.

Par quel étrange bégaiement de l'histoire ce lieu avait-il accueilli d'autres fuyards des dizaines de milliers d'années plus tôt ? Landry

pensa aux guerres attestées entre Sapiens et Neandertal, fasciné par ces formes immémoriales venues de la nuit des temps.

Mona mit de l'eau à chauffer et il put faire un peu de toilette. En retirant ses vêtements pour nettoyer le sang qui le souillait, Landry sortit le revolver et le portefeuille de l'homme qu'il avait tué à l'arme blanche et les posa près du feu. Mona préparait une épaisse soupe de lentilles au lard fumé.

— Tu crois qu'ils ont perdu notre trace ? demanda Carla.

— Je l'ignore, dit Landry, pour nous pister, il faut des chiens. Pas sûr qu'ils en possèdent d'autres, sans compter qu'ils savent que nous sommes armés. Franchement, à leur place, je laisserais tomber.

Pierre mangeait sa soupe par petites cuillerées pour faire durer le plaisir. Puis il sortit de son sac de grosses poignées de marrons ramassés dans les bois et les jeta dans le feu. Les coques lisses noircirent avant de se fendre sur la braise. Ils dévorèrent avec un bonheur enfantin la chair farineuse et brûlante des châtaignes.

Dehors, le temps changeait, un vent venu d'Italie chassait les derniers lambeaux de brume pour réchauffer la vallée. L'air sentait le soleil ; de toutes les directions leur parvenaient des chants d'oiseaux, des odeurs de vie foisonnante.

— On l'a attendu longtemps ce printemps, mais je crois qu'il est enfin là, dit Lucas, c'est quoi ça ?

Il avait ouvert le portefeuille tout fripé. À l'intérieur, il y avait juste un peu d'argent et une carte d'identité avec un visage familier.

CHAPITRE 29

La crise consiste justement dans le fait que l'ancien meurt et que le nouveau ne peut pas naître : pendant cet interrègne on observe les phénomènes morbides les plus variés.

Antonio Gramsci.

Quand Kader était revenu avec Fatou, Alex avait cru rêver. Il n'en revenait pas que Kowalski ait si facilement retrouvé sa trace.

Princesse Tam-Tam avait les yeux cernés et était plus maigre qu'un chat de gouttière, mais un immense sourire lui barrait le visage.

Ils traversèrent la ville musulmane à la nuit tombée. Des silhouettes voilées passaient sur des places toutes identiques, des lieux déserts fauchés cruellement par des lames de lumière sale ; les formes se hâtaient, à peine humaines, enveloppées pour se protéger de la concupiscence des hommes. Des fantômes rasant les murs avant de disparaître dans la nuit comme avaler par une mâchoire géante.

Pendant des décennies, la politique multiculturelle avait encouragé les musulmans à créer des sociétés parallèles pour vivre dans une forme d'autoségrégation plutôt que de s'intégrer dans les pays d'accueil. Les Céfrans avaient alors quitté des quartiers où ils n'étaient pas les bienvenus et où ils étaient la cible d'une criminalité dirigée. Petit à petit, la société de ces quartiers s'était recomposée suivant de nouvelles normes familiales et religieuses dans un processus d'autonomisation.

Alex réalisait que ce processus de séparation volontaire était presque arrivé à son terme. Une fois disparue la fiction d'une

République française indivisible, de nouveaux états allaient naître sur le cadavre de l'Ancien Monde.

Une fois dans la Peugeot, Alex se sentit comme Jack, ce sale gosse qui avait escaladé le haricot magique pour voler la poule aux œufs d'or d'un géant... Sauf qu'il ne parvenait pas à se rappeler si l'histoire finissait bien.

Ils cachèrent Fatou dans le coffre. Les miliciens avaient la gâchette nerveuse lorsqu'ils apercevaient des têtes crépues. Le feu de la haine allumé par la guerre civile ne s'éteindrait que quand il n'aurait plus rien à consumer, et ce moment n'était pas encore venu.

Les retrouvailles furent à la hauteur espérée. Même Popeye lui fit la fête. Quant à Alex, il s'était jeté sur Fatou comme la faim sur le monde. Il retrouvait avec bonheur son côté tendre et pute. Une fille torride comme pouvait l'être une taularde sortant tout juste de captivité.

Fatou ne parlait jamais de sa captivité, il fallait lui laisser le temps. Il pensa à ces gens qui se détestaient sans se connaître, à la haine comme un feu de brousse ravageant tout sur son passage. Toute société multiraciale était une bombe à retardement ; il était facile d'en allumer la mèche, mais quand le feu prenait, aucun retour en arrière n'était possible et des mères pleureraient de nombreux fils.

Dans le feu roulant des combats, Alex avait compris que la guerre ne mènerait à rien. Fatou n'était pas pour rien dans sa nouvelle vision du monde. Peut-être serait-ce au creux des lits, dans les reins profonds des métisses que les haines allaient enfin s'éteindre.

Il était toujours le même, mais se sentait traversé par un courant plus serein, un grand fleuve calme. La guerre l'avait changé : il ne détestait plus personne et s'en sentait presque ridicule tant il n'était pas accoutumé à ce genre de sensations apaisées.

Le lendemain, une grande offensive terrestre fut lancée. Rempart avait tiré au mortier sur les Beaudottes à Sevran et sur les Lochères à Sarcelles avant d'engager les divisions Du Guesclin et Bonaparte en direction de la Seine-Saint-Denis.

Des brigades internationales de volontaires belges, allemands et anglais s'étaient jointes à l'offensive des troupes régulières de Rempart en attaquant de manière coordonnée par le Nord et le sud de la région parisienne. Au Nord, les Hauts de Creil et Amiens-Nord

furent repris en deux jours. Au Sud, la Grande Borne était tombée et des troupes se dirigeaient vers Trappes et les Mureaux.

Une trentaine d'hélicoptères de combat avaient secrètement été remis en état de fonctionner et engagés sur le front : des machines de mort qui pivotaient dans le ciel avec autant de vivacité qu'une fanfare exécutant un quart de tour pendant la parade du 14 juillet.

Quand leurs mitrailleuses lourdes entraient en action, elles creusaient des sillons infernaux dans les rangs des katibas, une moisson où les cadavres se ramassaient par centaines.

Alex ne pouvait un instant croire à une coïncidence avec la remise des documents à Cheveux-Gominés. Pour la première fois depuis le début de la guerre civile, Rempart semblait retrouver l'espoir et entrevoir la possibilité d'une victoire en reprenant l'initiative.

Le surlendemain, sur le tarmac d'Orly, Alex reconnut immédiatement la Mercedes noire qui s'était rangée à côté du Beechcraft 200.

Plus grand que sur ses portraits, Cyrus Rochebin avait quelque chose d'expéditif et de dégagé dans la tenue. Ils étaient tous tétanisés par cette apparition irréaliste.

— Sous-lieutenant, je tenais à vous faire Chevalier de l'Ordre du Mérite à titre exceptionnel, dit-il en posant le regard sur Alex.

Alex se mit au garde-à-vous, profondément ému, hésitant presque à rester pour continuer le combat. Dans son cerveau, c'était l'émeute. Il était à un doigt de se tourner vers le Crabe pour lui dire : *Je reste.*

Une semaine plus tôt, il aurait tout donné pour foutre le camp et maintenant il se mettait à douter.

Fatou devina son hésitation, elle lui prit la main et la serra très fort. Elle connaissait la culpabilité des survivants : ceux qui laissent des proches derrière eux. Alex comprit en croisant son regard inquiet que rester était pour elle impossible.

Cheveux-Gominés était présent. Il ignorait que l'avant-veille, il avait vendu les originaux à Ko. Pour Rempart, cela ne changeait rien au fond. Au moment où Rochebin allait faire demi-tour, Alex sortit d'un sac plastique le disque dur externe.

— Un dernier élément qui effacera les doutes... s'il en restait.

Rochebin prit le disque dur sans un mot. On aurait dit qu'il s'attendait à cela. Il le remit à un garde du corps. Puis il serra Alex dans ses bras et pressa sa main dans ses longs doigts presque féminins comme on dit adieu à un ami de toujours.

Alex monta dans la cabine. Le moteur émit un sifflement aigu et l'appareil s'engagea sur la piste. Dans quelques jours, Ko mettrait leurs têtes à prix, mais ils seraient déjà loin.

L'appareil prit rapidement de l'altitude. Dans le couchant, la vision qui s'offrait à leur regard était encore plus effrayante qu'ils ne l'avaient imaginée. Des zones entières de la capitale étaient calcinées.

Le No man's land traçait une profonde cicatrice dans les constructions : un sillon de mort. Une ville blessée, comme tranchée par la lame d'une gigantesque faux : le visage tailladé d'une vieille putain mise à l'amende par son homme. Une Babylone à jamais défigurée par cette ligne de démarcation large de trois cents mètres et minée pour limiter les infiltrations terroristes.

Alex devinait que de nouvelles frontières se dessinaient. Se séparer avait toujours été le meilleur moyen, le seul durable peut-être, d'apaiser les tensions. Définir le dedans et le dehors comme l'avait fait en son temps l'octroi avec sa fragmentation sociale entre l'hinterland des miséreux et le cœur battant du Paris utile.

Désormais, l'ethnique imprimait sa marque sur tout le territoire, traçant de nouvelles lignes sur les cartes d'état-major comme les fraîches cicatrices des batailles passées. Un territoire mouvant, constellé de petites souverainetés tenues par de sourcilleux chefs de guerre. La dilution dans l'universel avait conduit à la désintégration.

Longtemps convergentes, les trajectoires humaines se séparaient à nouveau dans la grande respiration du monde. Le temps des royaumes combattants commençait. Le rose du couchant accentuait l'aspect sanguin de la ville martyre. Ce qui avait été une capitale riche et prospère n'était plus qu'une grande bête à l'agonie.

Calé dans son siège, le Crabe somnolait déjà. Fatou et Chloé jouaient à un jeu vidéo sur leurs smartphones. Seul Alex observait la lumière s'estomper pour laisser place à un gris poussiéreux comme un masque mortuaire posé sur la ville.

Puis la ville disparut dans le crépuscule et l'appareil survola les longs rubans vides des autoroutes qui filaient vers la Belgique entre les friches industrielles ou agricoles. Partout, la végétation gagnait du terrain. Dans quelques années, le pays aurait repris son aspect d'avant la conquête romaine : une grande forêt hercynienne tachetée de vagues clairières.

En regardant l'obscurité grandir derrière le hublot, Alex se sentit soudain fatigué. Ses souvenirs s'évanouissaient dans le lointain.

Quand la nuit tomba, il rêvait déjà à cette Asie aux yeux étirés, aux hanches des jeunes Siamoises avec leurs robes fendues sur des cuisses parfaites. Il se voyait au bord d'une plage poudreuse en train de siroter un cocktail.

Le bruit des glaçons tintant comme des clochettes dans les verres.

ÉPILOGUE

Le jour n'était pas encore levé. Le promontoire sur lequel ils avaient dormi s'avancait comme l'étrave d'un croiseur dans une mer de nuages. Landry avait été surpris de trouver le pont dynamité. Cet imprévu les avait contraints à un long détour. Il ignorait si ceux d'en haut avaient ainsi cherché à s'isoler de la fureur du monde comme on relève un pont-levis.

En préparant le thé du matin, Mona le sucra plus que d'habitude. Sa manière de fêter leur dernière nuit à la belle étoile ou de brûler ses vaisseaux en consommant leurs dernières réserves. Tous se savaient incapables d'aller plus loin. Quoiqu'ils trouvent au bout du chemin, ce serait le terme du voyage.

Le temps aussi était de la partie. Telle une armée en déroute, l'hiver cédait soudainement le terrain trop longtemps tenu. Il avait suffi que la chaleur franchisse les cols pour qu'enfin le ciel s'ouvre, se déploie sur les cimes, et que la nuit se crible de milliers d'étoiles qui paraissaient respirer dans leur lente rotation au-dessus du monde.

Dans la blancheur de l'aurore naissante, ils franchirent une combe herbue avant d'atteindre le col d'Orgeval et de longer des tourbières bordées de saules nains. Nichée dans une fourche, une petite chouette engourdie par la lumière acide de l'aube les observait avec perplexité. Quand le chemin piqua vers des conifères aux fûts puissants, une lueur claire apparut au-dessus des alpages.

Depuis que le soleil était arrivé sur le pays, il avait réveillé une végétation qui n'attendait que sa chaleur pour libérer une sève trop longtemps contenue par un hiver sans fin. Dans l'éclat mouillé de ce printemps tant espéré, les premiers rayons dissipaient les écharpes de brume pour réchauffer la terre. Les vieux sapins se balançaient

doucement, mêlant leur parfum à celui des fleurs. On respirait une odeur de résine à la fois aigre et saine.

Le regard de Carla semblait aimanté par la pureté vertigineuse de ce ciel à l'azur resserré comme si l'air était nettoyé ; les lacets serpentaient entre des arbres si anciens qu'ils paraissaient momifiés, formant au-dessus d'eux un dôme impénétrable. Des bruits furtifs étaient perceptibles, mais aucun animal ne se montrait. Oiseaux, petits mammifères, tous détalèrent devant l'étrange équipage soudain surgi de l'hiver.

Après vingt minutes de marche, ils franchirent une passe et aperçurent enfin le hameau en contrebas d'un bois de bouleaux. Le chemin dégringolait vers une poignée de chalets tous tournés vers le sud. Une euphorie inquiète les gagna et ils s'assirent sur un tronc abattu au bord du chemin.

Jusqu'à présent, les rares fois où ils s'étaient approchés des villages, ils n'avaient trouvé que la mort et la désolation. Un pays vidé par une terreur glacée. Mais maintenant, ils étaient là, humant le parfum enivrant des prés avec le sentiment que c'était le premier vrai jour de beau temps depuis une éternité. La renaissance toujours miraculeuse du vieil astre engourdi dont la lumière les lavait de la fatigue et des peines.

— C'est là-bas ? demanda Carla en tendant le bras vers les chalets.

— Oui, répondit Landry, ça te plaît ?

— On dirait un conte de fées, dit-elle en contemplant les toits de lauzes aux reflets métalliques.

Pour Carla, le village évoquait des maisons de poupée : un frais paradis posé sur une île de mousse verte. Elle ferma les yeux, saoulée par ce paysage, par l'odeur d'alpage puis se mit à tourner dans la lumière pour offrir toutes les faces de son corps à cette tiédeur inattendue. Lucas l'observait avec un regard intense. Ensemble, ils avaient traversé ces épreuves. Unis comme les cinq doigts de la main.

Mona souriait. La lumière qui émanait de son visage évoquait une image féminine en Landry. Adolescent, il se souvenait être venu exactement à cet endroit parce que c'était d'ici que le regard portait le plus loin. C'était en pleine nuit avec Amédée son meilleur ami.

Ils avaient passé l'âge de marauder les œufs de passereaux et voulaient attendre l'aube pour contempler le lever du soleil, seuls face à l'immensité du monde. Le genre de folies que l'on fait à quinze ans sans l'accord des parents avec la faim de ceux qui attendent encore tout de la vie. Un moment de l'existence où on croit qu'on ne deviendra pas comme les autres, qu'on gardera toujours en soi cet appétit adolescent sans se laisser domestiquer par la vie.

Les deux amis avaient marché sur les chemins tapissés d'aiguilles de pin que leurs pas écrasaient en libérant un parfum de résine. La nature, pleine d'odeurs remuantes, les accueillait. Se savoir au seuil de leurs meilleures années démultipliait leur joie de vivre. Landry éprouvait alors une telle gratitude pour ce sentiment d'être au monde, qu'il avait l'impression que son cœur ne pourrait jamais en contenir davantage.

Il se souvenait être resté longtemps immobile : deux amis couchés dans l'herbe mouillée, les mains sous la nuque, contemplant l'aube qui blanchissait la montagne. Il y avait quelque chose de fondamentalement heureux dans le simple fait d'être au monde, de sentir son cœur battre face à un paysage grandiose. Il avait compris que l'éveil à la vie imposait de garder intacte la fraîcheur de son regard d'enfant, de refuser l'esprit de sérieux, cette amputation du cœur. Mais il s'était altéré au contact du réel, incapable de trouver une réponse à la seule question qui vaille : comment vivre ? Et surtout comment mourir ?

L'enfance n'était pas un âge de la vie, mais une flamme vacillante que l'on devait garder vivante. Il lui avait fallu le dénuement de cette longue marche pour retrouver cette allégresse originelle d'être vivant, d'être au monde.

Depuis cette époque, le pays avait été bouleversé. La mort n'était plus un concept désincarné, mais une menace permanente pouvant surgir des vallées en rangs serrés. Il devrait veiller en perpétuelle sentinelle, saisir l'éphémère reflet du soleil sur le canon d'une arme, la mince fumée d'un feu de camp se mêlant au voile de brume matinale, l'envol soudain d'oiseaux effrayés. Une troupe en marche produit toujours une modification du monde sensible.

Le visage de Pierre était plein d'une rêverie ensoleillée. Les marques de l'enfance s'estompaient, laissant deviner l'homme en

devenir. Ce voyage l'avait mené à l'âge adulte. Quand ils reprirent le chemin, leur pas fut à la fois plus léger et plus soutenu. Chacun pouvait sentir la chaleur mordre ses cuisses à travers la toile des pantalons.

En frappant à la porte du chalet, Landry sentait l'émotion gonfler sa poitrine. Il reconnut le grognement familier. À l'intérieur, la silhouette assise près du feu releva les yeux et resta un moment en arrêt devant cet inconnu. Le vieil homme se leva, d'abord hésitant, puis marcha vers lui pour le serrer dans ses bras.

— Bon Dieu tout ce temps.

Landry reçut un véritable choc tant son père avait vieilli, comme si le corps se tassait avant d'entrer dans l'étroit monde souterrain. Le vieil homme irradiait pourtant un calme profond, comme s'il avait réduit son âme et son corps à leur essence. Puis il chercha du regard ce petit-fils qu'il n'avait pas revu depuis si longtemps. Un enfant déjà plus grand que lui.

— Bon Dieu, sacré gaillard, ton fils tient de plus en plus de ta mère.

Pierre trouvait belle la barbe du vieil homme : un blanc très pur, comme de la neige. Sous l'écorce pétillaient des yeux semblables à de bienveillantes lumières bleues, pleines de malice, de sagesse et d'humanité, d'étranges yeux spirituels qui ne lâchaient pas leur interlocuteur.

— Toi et moi, on a des années à rattraper, dit le vieux, surtout que les années, je ne sais pas combien il m'en reste au compteur.

Il éclata de rire, le serra encore contre lui, puis les fit asseoir.

— Vous avez tous des têtes de crevés de faim.

Il alla chercher des oignons, de l'ail, une poitrine de porc fumé aussi épaisse qu'un vieux grimoire au cuir tanné et quelques pommes de terre qu'il lava dans une bassine. Il mit le tout dans une marmite couverte pendue à la crémaillère fixée sur le feu.

Un vieux chien fit une entrée hésitante et regarda Landry. Il avait cru reconnaître une voix familière, à moins que ce ne soit une vieille odeur connue de lui seul qui lui rappelait un lointain passé de courses en montagne.

— Clovis n'a plus l'air très vaillant, dit Landry en lui grattant la tête, tu cours moins après les chiennes désormais.

Le père alla chercher une bouteille de vin et coupa avec peine d'épaisses tranches de jambon. Ses mains calleuses tremblaient en tenant l'Opinel, mais Landry se garda de proposer son aide sachant qu'elle serait mal reçue. Une fois les pommes de terre cuites, le vieux posa la marmite sur la grande table. Tous se mirent à dévorer.

Pensif, le père se tenait dans l'embrasure de la porte, jetant vers les deux femmes un regard interrogateur, se demandant sans doute qui étaient ces jeunes femmes aux yeux passionnés.

Le repas terminé, Landry désigna la porte du débarras.

— Je peux ?

— Tu es chez toi, même si tu ne viens pas souvent.

— C'est encore toi le proprio que je sache.

— Ça ne veut plus rien dire « proprio », répondit le vieux, tu crois qu'il existe encore quelque part des titres de propriété ? Que si je meurs demain, un notaire viendra faire les papiers et percevoir des droits de succession ? Si demain des hommes plus forts que nous viennent prendre la maison, elle sera à eux. Un point c'est tout, c'est comme ça maintenant.

Même dans le désordre, Landry avait conservé le sentiment factice que les choses appartenaient à des gens, mais c'était une illusion. Il avait laissé tout ce qu'il possédait à Paris ; les banques avaient sombré ; il avait emprunté le Picasso en laissant un simple mot avant de l'incendier près de Lyon ; ils avaient habité chez des inconnus, mangeant leur nourriture, dormant dans leurs draps. Il n'y avait plus de propriété, juste une lutte sans merci pour les dernières ressources disponibles.

Les hominidés étaient revenus à un stade antérieur à l'invention de la propriété. Son père, mieux que lui, avait compris le Nouveau Monde : la seule richesse d'un groupe était sa force, sa cohésion. Il ignorait si la fin de la propriété constituerait à terme un progrès ou serait la cause d'un chaos encore plus grand, mais à quoi bon juger une réalité qui vous échappe.

En poussant la porte, il reconnut sur le panneau les encoches faites à chaque date anniversaire. Sous son prénom, chaque trait était accompagné d'une année gravée dans le bois. Le nom du père était juste à sa gauche, avant d'autres prénoms et des dates qui évoquaient l'histoire, les guerres mondiales. D'autres garçons

avaient grandi dans ce chalet. Beaucoup étaient morts à la guerre. Plus on remontait vers le passé et plus les marques s'estompaient. Comme la mémoire des hommes, le bois absorbait les traces du passé.

Il se souvint avoir gardé dans son mobile le dossier médical de Pierre quand il était petit. Avec un mètre, il entreprit de créer une nouvelle colonne de chiffres à droite de la sienne gravant avec application chaque date pour renouer avec son passé.

Dans une vieille boîte à sucre rouillée, il retrouva les petites choses sacrées de l'enfance : un doux reliquaire enfantin. En l'ouvrant, il fut accueilli par une odeur de poussière, d'herbier et d'oiseaux empaillés.

Pendant que les filles se dégrassaient, son père et Pierre rattrapaient le temps perdu avec une joie silencieuse qui illuminait leurs yeux complices. C'était un peu comme si un homme venu du passé rencontrait un gosse des villes. Deux mondes étonnés de découvrir qu'un même sang coulait dans leurs veines, qu'ils étaient de la même lignée. Une complicité aiguisée par la ressemblance de Pierre avec sa grand-mère.

L'après-midi, après avoir retrouvé le goût bouleversant des tartines de beurre saupoudrées de cacao Poulain, ils allèrent dans le pré qui s'ouvrait derrière le chalet. Le printemps était venu avec un vrombissement de guêpe, l'herbe poussait, les feuilles des bouleaux brillaient comme des écailles, les champs pleins d'insectes affairés bourdonnaient d'abeilles plus ventruées que des notaires de province. Dans les buissons, des pies sautillaient de branche en branche pour fêter le retour du printemps. Pierre marchait dans l'herbe haute, faisant s'élever un nuage de sauterelles bleues et de papillons blancs jusqu'à un hibou au lourd vol soyeux. Landry le regardait répéter les gestes de son adolescence.

Derrière, Clovis suivait en soufflant, lui aussi retrouvait quelque chose du passé, de l'époque où il était un jeune chiot ivre du parfum des plantes qui coulaient des prés vers le creux des vallées. Leurs pieds s'enfonçaient dans le sol spongieux. Des sources couraient sous le tapis de fougères pour se marier plus bas dans un bruit de ruisseau. Toute la montagne s'égouttait de l'hiver. Les journées

s'allongeaient ; Landry se sentait libéré de quelque chose qu'il n'arrivait pas à définir précisément.

Lucas et Carla s'étaient installés dans un chalet vide. Son père avait donné à Mona une chemise d'homme à carreaux et un short en jean qui sentaient encore le linge séché au soleil. Les vêtements de Mona étaient tellement pleins de vermine que le père dut se résoudre à les brûler à l'extérieur de la maison.

Sans maquillage, amincie, les clavicules saillantes, Mona ne faisait pas dix-sept ans. Landry avait vécu des mois à côté d'elle sans remarquer sa beauté. Il n'avait pas parlé du métier de Mona, son père n'aurait pas compris que les plus noirs des charbons donnent parfois les diamants les plus purs. Il avait fallu cette fuite pour qu'un désir troublant naisse dans son cœur.

En fin d'après-midi, la radio suisse romande annonça les révélations sur le financement des djihadistes par les pays du Golfe.

À New York, le Conseil de sécurité a fait état d'une communication d'un émissaire du gouvernement provisoire français. Des documents, pour l'instant non publics, établissent la responsabilité de hauts responsables de plusieurs pays étrangers dans les actions terroristes qui ont touché le pays depuis plusieurs années. De plus, ces documents prouvent le financement d'un important trafic d'armes à destination de la mouvance djihadiste. Les gouvernements mis en cause confirment que des enquêtes internes sont en cours pour rechercher les responsables de ces actions. Plusieurs offensives militaires ont été lancées contre les zones contrôlées par des groupes salafistes dans les principales agglomérations du pays. Par ailleurs, le Conseil de sécurité a fait part de sa profonde inquiétude au sujet du sort de l'ancien président français précisant que ce dernier détient toujours les codes de la Force nucléaire stratégique.

En Belgique et en Allemagne, les camps de réfugiés excèdent les capacités d'accueil. De violents affrontements sont signalés au camp de Mons entre groupes de réfugiés de tendances politiques opposées. À Berne, le Conseil fédéral a confirmé à l'unanimité la fermeture des frontières avec la France. Les réservistes sont mobilisés pour assurer une surveillance des principaux points de passage...

Tout cela lui paraissait si lointain. Il se rendit dans la chapelle baroque dont le bulbe dominait le village. Il y faisait frais, un parfum d'encens et de bois ciré flottait dans la pénombre. Construite au dix-septième siècle au sortir des guerres de religion, elle témoignait que — quand bien même dussent-elles durer trente ans — aucune guerre n'était éternelle.

Des siècles d'histoire pendant lesquels le monde avait vécu dans le mythe du progrès s'effaçaient. Sur les murs, une ombre grandissait, noyant le long corps pâle du Christ en croix. Landry ne ressentait que la bienveillance du lieu. Les derniers rayons du couchant s'introduisaient dans la chapelle, traçant un chemin poudré éclaboussant l'autel d'or.

Le crépuscule avait toujours été le moment de la journée où Landry méditait le mieux sur le sens de la vie et de cette mort vers laquelle tendait toute chose. Peut-être parce que la nuit était une mort temporaire du monde.

Le sentiment dominant qui l'envahissait était la gratitude, une profonde gratitude pour la main invisible qui avait veillé sur eux, une présence douce et mystérieuse sous la surface du monde avait guidé leur pas. Il sortit le portefeuille pris sur l'homme mort dans les bois. Sur la carte d'identité, c'était bien le visage du narvalo qui s'était enfui, mais cela ne signifiait pas que c'était cet homme qu'il avait tué dans les ténèbres. Peut-être le narvalo était-il tombé plus tôt dans les griffes de la bande du pont. Il comprit qu'il ne saurait jamais la vérité, qu'il vivait désormais dans un monde de plus en plus opaque.

En sortant, il crut reconnaître des visages dans l'ombre frissonnante des arbres, des images que le vent estompait. Plus haut, les sommets se pommadaient de l'orange du couchant. La force qui les avait protégés du danger était-elle la même que celle qui avait façonné ce joyau ? Mais alors, pourquoi avoir perdu cette foi qui permettait de supporter les pires tempêtes de la vie ? Depuis qu'il avait retrouvé un soir sa chatte Mousseline, froide et raide dans son panier, il avait perdu la foi. Il venait d'avoir dix ans. La mort d'un être aussi doux et inoffensif lui avait ouvert les yeux. C'était la preuve irréfutable qu'il attendait : Dieu n'existait pas, le ciel était

vide, aussi vide que la dépouille d'un chat crevé. Un être parfait ne pouvait laisser faire cela. Et si Dieu n'était pas parfait, il n'était pas Dieu. Il ne restait alors plus que la mort comme unique certitude.

Ce soir-là, il comprit, terrifié, que les humains étaient seuls dans l'immensité de l'espace : des insectes accrochés à une sphère rocheuse propulsée à une vitesse folle dans le cosmos au milieu du Grand Rien. Monstres imparfaits produits par les hoquets moléculaires d'une soupe primordiale, nous n'avions ni Créateur, ni destin, ni d'autre sens que celui de notre propre perpétuation. La vie n'était qu'une parenthèse vide et absurde à remplir durant quelques années.

Mona se tenait assise devant la chapelle. Les derniers rayons du soleil baignaient son visage d'une façon telle que Landry avait l'impression que cette lumière venait de l'intérieur de son âme. Elle se taisait, mais son regard parlait comme jamais. Il avait envie de la serrer dans ses bras pour la protéger. S'il existait des lois cachées derrière le grand dessein du monde, il n'aurait pas trop des années qui lui restaient pour tenter d'en percer les mystères. L'amour n'était-il pas la première de ces lois ? N'était-ce pas le sens profond du christianisme ? Vers les plaines de France, l'astre solaire amorçait sa descente, plongeant les vallées dans des lambeaux de nuit pendant que des traînées de sang s'attardaient sur les sommets.

Elle avait pris sa main avec un sourire inquiet. Un regard intense, si plein d'espoir qu'il en était à la fois fascinant et angoissant.

— Il fait froid, il nous faut rentrer maintenant, dit-elle en frissonnant.

DU MÊME AUTEUR

Pattaya beach aux éditions Blanche, 2004.
Bangkok, cité des anges déchus (sorti en poche sous le nom *Toy Story*), 2012.
Patong beach, soleils noirs et nuits blanches, 2013.
Terminus Nosy Be aux éditions Orphie, 2016.

L'auteur peut être contacté sur Facebook ou par mail :
fpwatch-poupart@yahoo.fr